

Présentation

La recherche à plusieurs voix : effets et défis de l'approche participative

Jeanne Demoulin, Julie-Anne Boudreau et Valérie Amiraux

Volume 54, numéro 2, automne 2022

La recherche à plusieurs voix : effets et défis de l'approche participative

Multiple Voices in Research: Impacts and Challenges of the Participatory Approach

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1113059ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1113059ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Demoulin, J., Boudreau, J.-A. & Amiraux, V. (2022). Présentation : la recherche à plusieurs voix : effets et défis de l'approche participative. *Sociologie et sociétés*, 54(2), 13–20. <https://doi.org/10.7202/1113059ar>



Présentation

La recherche à plusieurs voix : effets et défis
de l'approche participative

JEANNE DEMOULIN

Université Paris Nanterre, CREF / LAVUE
demoulin.j@parisnanterre.fr

VALÉRIE AMIRAUX

Université de Montréal
valerie.amiriaux@umontreal.ca

JULIE-ANNE BOUDREAU

Universidad Nacional Autónoma de México
boudreau@geografia.unam.mx

LES RECHERCHES PARTICIPATIVES, si elles ne constituent pas une pratique de recherche nouvelle, se multiplient dans les sciences sociales, notamment en éducation (Janosz et Nault-Brière, 2021), en santé (Pomey *et al.*, 2015) ou en sociologie (Bacqué et Demoulin, 2022). Elles s'inscrivent dans des traditions diverses, revendiquent des héritages hétérogènes et ne proposent pas de méthode unique. Alors qu'en France, par exemple, plusieurs de ces recherches s'inspirent de l'intervention sociologique (Touraine, 1978) ou des théories de l'agentivité (Bacqué et Biewener, 2012), en Amérique latine ce sont plutôt les sillons de Freire (2013) et de Fals Borda (2009) qu'elles creusent. Au Québec, les sciences de la santé ont été pionnières. Le tournant décolonial qui marque les sciences sociales depuis le début du XXI^e siècle, en Amérique du Nord comme dans les Suds, invite les chercheurs et les chercheuses à repenser leurs épistémologies et plus largement le rôle social des universités (Tuhiwai Smith, 1999; De Sousa Santos, 2014). Ceci s'est institutionnalisé sous différentes formes dans les universités du Québec, comme dans les bureaux de service aux collectivités, d'engagement communautaire ou encore de soutien à la recherche participative et l'innovation sociale; en France, l'institutionnalisation se fait sous le vocable de responsabilité sociale des universités alors qu'en Amérique latine, le legs de Freire et de Fals Borda est

tellement ancré dans les productions intellectuelles qu'il semble que le besoin de l'institutionnaliser ne s'est pas fait sentir.

La coproduction et la mobilisation des connaissances, entendues comme un large éventail d'activités liées à la production et à l'utilisation des résultats de la recherche, notamment la synthèse, la diffusion, le transfert, les échanges de connaissances, la création et la production conjointe par les personnes chercheuses et utilisatrices des connaissances (CRSH, 2023), sont par ailleurs de plus en plus valorisées, voire attendues par les bailleurs de fonds, au Canada comme en Europe. Si en Amérique latine la mobilisation des connaissances n'est pas exigée de la même façon, il y existe pourtant une longue tradition de recherche participative, bien ancrée dans les pratiques. Même si ces épistémologies ont une longue histoire et s'institutionnalisent graduellement, il n'en demeure pas moins que pratiquer *réellement* la recherche participative demeure controversé. Selon les contextes et les disciplines, ces pratiques peuvent même être perçues comme transgressives, particulièrement quand elles viennent questionner des pratiques scientifiques positivistes et déconnectées de la société. Ces façons de mener la recherche suscitent en effet des réflexions critiques sur l'université et son rôle social, qui varient selon les contextes.

Dans la lignée des écrits qui s'intéressent aux attentes, aux conditions de production et aux effets des recherches participatives, ce dossier a pour ambition spécifique d'interroger leur rôle dans la vie publique, autour des questions urbaines en particulier, et dans des contextes institutionnels, intellectuels et politiques contrastés. Les articles rassemblés ici présentent ainsi les résultats de recherches participatives menées dans le cadre du programme TRYSPACES. Conduit en quatre langues à Mexico, à Montréal, en région parisienne et à Hanoï de 2017 à 2023, et financé par le Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSH), TRYSPACES a rassemblé 40 chercheurs et chercheuses, 60 étudiants et étudiantes de plusieurs disciplines des sciences sociales (sociologie, géographie, urbanisme, sciences de l'éducation, science politique) de 11 universités, 10 partenaires techno-artistiques, 10 partenaires socio-communautaires et 85 jeunes¹. Leur volonté commune était de travailler la question de la place des jeunes dans l'espace public, en centrant la focale sur les activités considérées comme transgressives. Pourquoi, comment, quand et où se manifestent les transgressions culturelles, sociales, économiques et politiques? Sont-elles voulues ou imposées par le biais de la stigmatisation? Quelles sont les conséquences de ces pratiques transgressives sur la régulation des espaces publics et sur la gouvernance urbaine? Comment la transgression produit-elle la ville numériquement et physiquement? Pourquoi la transgression serait-elle attrayante, voire parfois nécessaire, pour certains jeunes?

1. Le programme TRYSPACES était articulé à une recherche française financée par l'Agence nationale de la recherche (ANR), intitulée Pop-Part « Les quartiers populaires au prisme de la jeunesse: une recherche participative », qui a rassemblé au cours de la même période une quinzaine de chercheurs et chercheuses, 120 jeunes et une quinzaine de professionnels et professionnelles de la jeunesse.

Depuis les grandes mobilisations de 2011-2012 (on pense par exemple à *Occupy*, aux *Indignados*, au Printemps Érablé), certains jeunes ont occupé le devant des scènes médiatiques et ont gagné en visibilité dans les espaces publics, tant dans les espaces urbains que numériques, comme figures incarnant le renouveau des répertoires et des outils de la mobilisation pour la justice sociale. Fonctionnant le plus souvent comme des réseaux transnationaux, ces collectifs organisés n'ont pas été notre porte d'entrée vers les jeunes de Mexico, de Montréal et de région parisienne, même si leur visibilité médiatique était au cœur de l'inspiration originale du projet présenté pour financement en 2016. Par ailleurs, au cours des six années du programme TRYSPACES (2017-2023), plusieurs mobilisations sont nées, parfois locales, comme la Journée sans femmes pour dénoncer les féminicides au Mexique (9 mars 2020), se diffractant parfois au-delà de leurs lieux premiers d'éclosion, comme dans le cas de *Black Lives Matter* (2020) ou de *#MeToo* (2017), deux mouvements de dénonciation et de contestation des violences raciales et faites aux femmes. Si ces mobilisations n'ont pas eu à proprement parler d'effets directs sur notre recherche collective, les rapports sociaux de genre et de race et les inégalités structurelles qui en découlent n'ont pas moins fait l'objet de nombreuses réflexions au sein du partenariat TRYSPACES, ce dans les trois territoires de collaboration des équipes, toujours à partir de l'expérience des jeunes et en se donnant les moyens, grâce à des outils adéquats, de s'appuyer sur le point de vue des acteurs et actrices concernées par nos études de cas².

POURQUOI METTRE EN PLACE UNE RECHERCHE PARTICIPATIVE ?

Le partenariat traduisait un postulat initial, celui de l'importance de mettre en place des recherches alliant les langages scientifiques, artistiques, techniques et professionnels, pour ainsi produire une science « avec et pour » la société, qui soit respectueuse des communautés étudiées et attentive aux savoirs qu'elles portent, et qui puisse leur être utile. L'équipe a ainsi mobilisé les technologies numériques et des formes variées de langage (œuvres d'art, cartographie narrative, avis de politiques publiques et, bien sûr, articles scientifiques), et a fonctionné comme un laboratoire vivant, encourageant la différence par le biais d'une éthique sensible aux relations de pouvoir issues des différences de genre, de sexualité, de race, de territoire, d'âge, de capacités et de classes sociales, ainsi que des entrelacements de toutes ces catégories. Le partenariat a dès lors été fondé sur la mise en commun des interrogations et des savoir-faire des partenaires universitaires, sociocommunautaires et techno-artistiques. Les chercheurs et chercheuses, étudiants et étudiantes ont produit des savoirs scientifiques autour de plus de 15 études de cas explorant diverses pratiques transgressives. Les partenaires sociocommunautaires ont ainsi orienté les recherches en codirigeant des études de cas et en participant au transfert de ces savoirs. Les partenaires techno-artistiques ont également

2. Seules trois des quatre villes de TRYSPACES sont présentes dans les contributions de ce numéro.

participé à la production des connaissances, mais ont de plus valorisé les savoirs de la recherche tout en en prolongeant les résultats.

Au Mexique, en France et au Québec, les personnes impliquées dans le programme TRYSPACES ont estimé qu'adopter une posture participative était une manière de faire particulièrement bien adaptée à l'étude de ces transgressions. Cela venait toutefois répondre à des enjeux et des objectifs différents selon les contextes géographiques et sociopolitiques, les trajectoires des acteurs et des actrices impliqués et les objets de recherche. Les auteurs et les autrices des articles de ce dossier ont ainsi des références hétérogènes et s'inscrivent dans des filiations diverses mais qui s'articulent néanmoins autour d'un principe commun, celui d'un renversement de l'ordre dominant de production des connaissances. Les approches décoloniales ont été mobilisées pour travailler avec les autochtones à Montréal, tandis qu'une perspective féministe a été mise de l'avant pour étudier les jeunes filles de quartiers populaires de cette même ville, mais également des usagers du tianguis El Chopo à Mexico. Les références à Haraway (2007), Freire et Fals Borda, quant à elles, constituent un cadre d'analyse pour des études de cas des trois aires géographiques. Cela amène ainsi à diversifier les supports d'analyse, à accepter les interprétations contradictoires, à faire des désaccords un outil de l'analyse, et à accepter et à mettre en dialogue constant et à toutes les étapes de la démarche des « points de vue situés » (Harding, 1991). L'ambition est alors de produire une science réflexive qui prenne en compte les relations de domination dans la production des rapports sociaux et des savoirs (Anadón, 2007; Les chercheurs ignorants, 2015; Pestre, 2013; Rodríguez et Brown, 2009).

L'acte d'adopter une pratique de recherche participative est aussi revendiqué par plusieurs auteurs et autrices de ce dossier comme une condition nécessaire pour accéder aux pratiques transgressives en ce que cela permet de gagner la confiance des acteurs et des actrices de ces pratiques invisibilisées, reléguées ou stigmatisées. Qu'il s'agisse par exemple de jeunes de quartiers populaires en France ou au Québec (Montréal-Nord), de personnes consommatrices de marijuana, de populations autochtones, cette pratique demeure un défi. Mais les auteurs et les autrices des articles sont également porteurs d'une ambition politique commune qui peut être déployée par la recherche participative, celle d'une recherche « par et pour » ou « avec et pour », c'est-à-dire d'une recherche attentive aux rapports de pouvoir et aux enjeux de reconnaissance, et qui soit utile aux personnes, aux communautés et aux territoires qui constituent l'objet de la recherche.

COMMENT PRATIQUER LA RECHERCHE PARTICIPATIVE ?

Nous avons collectivement fait le pari d'entrer dans la recherche participative à partir des expériences sensibles des jeunes, notamment en nous ancrant dans une réflexion sur certaines de leurs pratiques transgressives. Pris entre une médiatisation stigmatisante et leur relative inaudibilité dans les espaces politiques, les jeunes avec lesquels nous avons conversé pendant six ans nous ont aidé à comprendre comment leur présence publique bouscule les normes, génère du jugement, redistribue la surveillance,

organise le contrôle et ouvre également à des alliances possibles avec d'autres. Ils et elles ont également exposé leur très fine connaissance des territoires et de leurs milieux de vie, ce dans leurs propres mots et sans masquer la complexité de leurs réalités. La variété des méthodes sur lesquelles a reposé notre collaboration nous a ainsi permis d'ouvrir la discussion sur la diversité des transgressions au sein des quatre villes, à partir d'une valorisation de gestes non spectaculaires, de propos intimes, de petites histoires d'amitié ou de quartier, sans renoncer pour autant au sens politique que les jeunes ont souhaité donner à leurs récits. Chacune des villes offre évidemment une ambiance particulière, des régulations policières variables, un intérêt des pouvoirs publics pour les jeunes très différent d'un contexte à l'autre, dont nous avons tenu compte en adaptant les outils de notre travail collectif à ces réalités.

Néanmoins, et sans contradiction, ce que « recherche participative » a voulu dire sur les différents terrains explorés dans le cadre de ce dossier est très variable. Des méthodes diverses ont ainsi été déployées. Celles-ci ont en revanche toutes pour point commun de faire participer à la recherche des personnes qui ne sont pas des scientifiques de carrière, donc des personnes dont le rôle n'est habituellement pas celui de mener des activités de recherche (Deroubaix et de Coninck, 2013). Elles ont également en commun de prendre au sérieux les modes d'expression des différentes parties prenantes ou de proposer des modes d'expression adaptés, autant dans le processus de production que d'analyse des données. Ces méthodes s'appuient sur l'hybridation de disciplines scientifiques et sur le caractère heuristique d'une telle démarche, comme à Montréal, par exemple, où l'articulation des Systèmes d'information géographique, de l'anthropologie et de la géographie rend possible l'avènement de l'outil cartographique au cœur de la démarche de recherche. La contribution de Guimont Marceau, Drouin-Gagné et López Urrego illustre cela par une démarche de cartographie collaborative entre chercheuses et jeunes Autochtones de Montréal permettant à la fois de confronter la colonialité des espaces urbains, qui sont des lieux de dépossession, d'exclusion et d'invisibilisation symboliques comme matérielles des Peuples autochtones, et de questionner la hiérarchisation des savoirs.

Les recherches présentées dans ce numéro mobilisent aussi des méthodes qui ne font pas (ou pas complètement) partie du répertoire classique et légitime de la recherche scientifique. Ici, ce sont des pratiques d'éducation populaire qui deviennent incontournables, comme le relatent les articles portant sur les communautés de pratique et sur les trajectoires d'apprentissage dans l'initiative Pop-Part, ou encore le récit des collaborations avec les jeunes de certains espaces urbains (les marchés de rue à Mexico) pour, entre science et art, produire des documentaires, et donc s'engager dans des apprentissages communautaires et sensibles à partir d'expériences et de compétences disparates. Ailleurs, les rituels des communautés sont intégrés dans la méthodologie, comme le rituel de fumigation décrit dans le cadre de la recherche conduite avec des Autochtones. L'utilisation des médias numériques est centrale dans les différentes études de cas, comme c'est le cas d'Instagram chez les jeunes de Montréal-Nord, pour en même temps ou alternativement produire, analyser, diffuser les résultats de

la recherche. La dimension artistique est par ailleurs récurrente (cartographie sensible utilisant les arts plastiques, production de vidéos de documentaires ou de fictions, mise en bande dessinée ou en théâtre, « ethnographie pop-up », etc.) : celle-ci a permis d'explorer d'autres langages, de développer des outils facilitateurs de dialogue, de transfert et de circulation des connaissances (films, comptes sur les réseaux sociaux, cartes, mémoire orale), mais également de repenser la recherche scientifique en soi. Penser l'intégration des arts à la recherche renvoie de manière plus générale à l'ambition de penser la place des émotions et du sensible, comme le soulignent les autrices de l'article sur El Chopo, qui invitent à reconnaître l'importance de la raison tout comme l'importance des émotions, et les références au « sentipenser » de Fals Borda. Ces adaptations témoignent ainsi des décalages méthodologiques nécessaires à la réalisation de ce type de recherche. Si les outils traditionnels des sciences humaines et sociales (les entretiens, les focus groups, l'observation, la cartographie, etc.) sont bien présents, les effets de domination et de violence symbolique que ceux-ci charrient font l'objet d'une attention particulière, et leur utilisation est toujours articulée à d'autres méthodes moins conventionnelles, autant que possible ancrées dans les usages des communautés avec lesquelles les recherches sont conduites.

QUELS SONT LES EFFETS DES RECHERCHES PARTICIPATIVES ?

Ainsi hybridé, le processus de production et de diffusion des connaissances scientifiques est descendu de son piédestal. Des espaces d'expression et d'articulation de savoirs hétérogènes s'ouvrent, des espaces au sein desquels se renégocie et se reconfigure la hiérarchisation de ces savoirs, mais aussi, par là même, une hybridation des postures et des statuts des personnes participantes grâce à laquelle chacun vit « une forme de dépassement de fonction », pour reprendre les termes des autrices de l'article sur le partenariat Pop-Part. Pour leur part, les autrices de l'article sur la cartographie autochtone à Montréal décrivent comment les « dialogues – voire [l]es polylogues – entre les systèmes de savoirs [viennent] confronter la hiérarchie coloniale des savoirs » et « déstabilise[r] la hiérarchie » entre chercheurs, chercheuses et communautés étudiées.

Bien entendu, la distance sociale entre les personnes participantes n'est pas annihilée par la recherche participative. Les contributions rassemblées dans ce dossier montrent bien comment les rapports sociaux, qui s'inscrivent dans des contextes territoriaux spécifiques, s'invitent systématiquement dans la recherche. Il en va ainsi des relations entre hommes et femmes à Montréal-Nord, de celles entre jeune chercheuse et hommes d'un certain âge au Chopo, entre jeunes et artistes dans la production du documentaire *Si mis dedos*. Ces rapports sociaux sont bien entendus des rapports de pouvoir, qui font l'objet d'une longue analyse dans le texte qui dissèque les dynamiques du partenariat dans la recherche Pop-Part, tout comme dans celui sur les deux marchés de rue à Mexico, ou dans celui sur Montréal-Nord. Cette dimension constitue l'un des multiples défis qui traversent les recherches participatives, aux côtés duquel figure en bonne place le défi supplémentaire de la difficile compatibilité entre

le temps long nécessaire à ces recherches et le contexte scientifique productiviste dans lequel nous évoluons.

L'expérience de TRYSPACES a aussi permis de mettre en évidence les utilités sociales et scientifiques de telles recherches. Une dimension transversale, mise en évidence par les différents textes, est celle des effets qui découlent de l'*empowerment* des participants et des participantes. Par exemple, la collaboration a permis d'accélérer, voire de susciter un ensemble de projets (de recherche mais aussi artistiques, sociaux, éducatifs, etc.) portés par les personnes participantes, pendant et après la recherche TRYSPACES. La reconnaissance et la légitimation des savoirs et des expériences, mais aussi leur analyse collective, permettent à des individus, des groupes et des communautés, marginalisés et stigmatisés, de prendre la parole et de se sentir légitimes à le faire. Les analyses et les discours ainsi produits valorisent un autre discours, voire un contre-discours, qui soutient des processus d'*empowerment*.

Un enjeu majeur se situe dès lors en périphérie des productions de la recherche qui renvoie à la problématique de la diffusion et de la transmission des résultats, cette problématique étant centrale dans une perspective de démocratisation des savoirs. Il a été pris à bras le corps dans les recherches exposées dans ce dossier, où s'est instaurée à plusieurs reprises une « relation dialectique entre productions issues de la recherche et le processus même de recherche » (voir la contribution de Bacqué, Bellavoine, Demoulin, Lafaye et Pop-Part dans ce numéro), et où les productions issues de la recherche rendent certes compte des résultats, mais prolongent et dépassent cette même recherche, venant ainsi alimenter le débat public sur les sujets controversés que ces productions contribuent à publiciser. En générant des apprentissages réciproques entre personnes chercheuses, jeunes, professionnelles ou créatives, les recherches participatives ont également pu pérenniser des relations sociales et stabiliser des espaces de participation sur des terrains locaux, par exemple autour de communautés de pratique dépassant les projets de recherche, et les inscrire dans un temps relativement long, comme le racontent Brito et Salane dans leur contribution analysant quinze années de relations de recherche en Île-de-France. La très grande diversité des productions issues des réflexions et collaborations de TRYSPACES laisse présager une postérité que nous souhaitons la plus longue possible.

BIBLIOGRAPHIE

- ANADÓN, M. (dir.) (2007), *La recherche participative: multiples regards*, Québec, Presses de l'Université du Québec.
- BACQUÉ, M.-H. et J. DEMOULIN, (2022), « La recherche au défi de la participation », *Sociologie*, vol. 13, n° 3. <http://journals.openedition.org/sociologie/10549>, consulté le 29 avril 2024.
- BACQUÉ, M.-H. et C. BIEWENER (2012), *L'empowerment, une pratique d'émancipation*, Paris, La Découverte.
- LES CHERCHEURS IGNORANTS (dir.) (2015), *Les recherches-actions collaboratives. Une révolution de la connaissance*, Paris, Presses de l'Ehess.
- CONSEIL DE RECHERCHE EN SCIENCES HUMAINES DU CANADA (CRSH) (2023), *Lignes directrices pour une mobilisation des connaissances efficace*. https://www.sshrc-crsh.gc.ca/funding-financement/policies-politiques/knowledge_mobilisation-mobilisation_des_connaissances-fra.aspx, consulté le 14 novembre 2023.

- DEROUBAIX, J. et A. DE CONINK (2013), « Recherche partenariale », In CASILLO, I., R. BARBIER, L. BLONDIAUX, F. CHATEAURAYNAUD, J.-M. FOURNIAU, R. LEFEBVRE, C. NEVEU et D. SALLES (dir.), *Dictionnaire critique et interdisciplinaire de la Participation*, DicoPart, 1^{ère} édition, GIS Démocratie et Participation. <https://www.dicopart.fr/recherche-partenariale-2013>, consulté le 29 avril 2024.
- DE SOUSA SANTOS, B. (2014), *Más allá del pensamiento abismal: de las líneas globales a una ecología de saberes*, Madrid, Ediciones Akal.
- FALS BORDA, O. (2009), *Una sociología sentipensante para América Latina (antología)*, Buenos Aires, Argentina, CLACSO.
- FREIRE P. (2013), *Pédagogie de l'autonomie*, Toulouse, Érès.
- HARAWAY, D. J. (2007 [1988]), *Manifeste cyborg et autres essais : sciences, fictions, féminismes*, Paris, Exils.
- HARDING, S. G. (1991), *Whose science? Whose knowledge? Thinking from women's lives*, États-Unis, Cornell University Press.
- JANOSZ, M. et F. NAULT-BRIÈRE (2021), « La recherche collaborative avec les milieux de pratique : quelles implications pour le métier de chercheur? », in GALAND, B. et M. JANOSZ (dir.), *Améliorer les pratiques en éducation : Qu'en dit la recherche?*, Presses universitaires de Louvain, p. 91-101.
- PESTRE, D. (2013), *À contre-science. Politiques et savoirs des sociétés contemporaines*, Paris, Éditions du Seuil.
- POMEY, M., L. FLORA, P. KARAZIVAN, V. DUMEZ, P. LEBEL, M. VANIER et E. JOUET (2015), « Le "Montreal model" : enjeux du partenariat relationnel entre patients et professionnels de la santé », *Santé Publique*, vol.1, n° HS, p. 41-50.
- RODRÍGUEZ, L.F. et T.M. BROWN (2009), « From voice to agency: guiding principles for participatory action research with youth », *New Directions for Youth Development*, n° 123, p. 19-34.
- TOURAINE, A. (1978), *La voix et le regard*, Paris, Éditions du Seuil.
- TUHIWAI SMITH, L. (1999), *Decolonizing Methodologies: Research and Indigenous Peoples*, London / New York, Zed Books and Dunedin / University of Otago Press.

Productions et processus de recherche : une relation dialectique
L'exemple de la recherche « Les quartiers populaires au prisme de la jeunesse »

Research Processes and Outcomes: A Dialectic Relationship
Case Study, “Distressed Neighbourhoods through the Lens of Youth”

Producción y proceso de investigación : una relación dialéctica
El ejemplo de la investigación « Los barrios populares desde la mirada de la juventud »

Marie-Hélène Bacqué, Christine Bellavoine, Jeanne Demoulin, Claudette Lafaye et Collectif Pop-Part

Volume 54, numéro 2, automne 2022

La recherche à plusieurs voix : effets et défis de l'approche participative
Multiple Voices in Research: Impacts and Challenges of the Participatory Approach

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1113060ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1113060ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bacqué, M.-H., Bellavoine, C., Demoulin, J., Lafaye, C. & Collectif Pop-Part (2022). Productions et processus de recherche : une relation dialectique : l'exemple de la recherche « Les quartiers populaires au prisme de la jeunesse ». *Sociologie et sociétés*, 54(2), 21–46. <https://doi.org/10.7202/1113060ar>

Résumé de l'article

Cet article interroge la dialectique entre processus et productions de la recherche, à partir du cas spécifique de la recherche participative « Pop-Part, les quartiers populaires au prisme de la jeunesse », composante du partenariat de recherche collaborative et comparative TRYSPACES. Tout au long de la recherche, notre ambition participative nous a conduits à multiplier les manières de construire et restituer ses résultats : cet objectif a nourri des productions diversifiées qui ont elles-mêmes en retour alimenté la recherche. C'est cette boucle que nous explorons ici. Partant du principe que les productions issues d'une recherche permettent de donner à voir des résultats tout en orientant le travail analytique, nous faisons l'hypothèse qu'il existe une relation dialectique entre les productions issues de la recherche et le processus même de recherche. Comment la définition et la mise en oeuvre d'une recherche viennent-elles orienter les productions qui en sont issues ? Inversement, comment les productions issues d'une recherche participent-elles à l'orientation de son processus et de ses questionnements ?



Productions et processus de recherche : une relation dialectique

L'exemple de la recherche « Les quartiers populaires au prisme de la jeunesse »

MARIE-HÉLÈNE BACQUÉ

Université Paris Nanterre, LAVUE
marie-helene.bacque@parisnanterre.fr

CHRISTINE BELLAVOINE

Mairie de Saint-Denis, LAVUE
christine.bellavoine@ville-saint-denis.fr

JEANNE DEMOULIN

Université Paris Nanterre, CREF / LAVUE
demoulin.j@parisnanterre.fr

CLAUDETTE LAFAYE

Université Paris 8, LAVUE
claudette.lafaye@univ-paris8.fr

COLLECTIF POP-PART

INTRODUCTION

C LASSIQUEMENT, LES PRODUCTIONS ISSUES DES RECHERCHES SCIENTIFIQUES SONT majoritairement, voire exclusivement, des articles et ouvrages scientifiques ou des communications dans des colloques universitaires. L'histoire de la recherche scientifique s'est néanmoins accompagnée d'autres types de production et indissociablement d'autres modes de communication, et ce, dès le siècle des Lumières lorsqu'ont été créés les premiers musées d'histoire naturelle (Rasse, 2001). Le processus d'autonomisation de la science, engagé à la fin du XIX^e siècle, est par exemple allé de pair avec une intense activité de « vulgarisation », terme qui en français met l'accent sur le peuple qu'il convient d'éduquer (Jeanneret, 1994)¹ : développement des musées et des expositions scientifiques, création de dispositifs pédagogiques, cycles de conférences, développement d'une presse spécialisée... Mais la vulgarisation scientifique, qui « s'inscrit dans un régime de savoir qui valorise l'autonomie des sciences tout en les plaçant sous tutelle

1. Andrée Bergeron (2016) souligne cette singularité terminologique française et montre que dans d'autres langues, il en va différemment : *popularization of science* ou *popular science*, en anglais, met l'accent sur le peuple décideur ; en espagnol, italien ou portugais, la terminologie privilégie l'idée de divulgation tandis que la langue allemande valorise l'élargissement du public.

des États qui les financent et les orientent » et assigne les citoyens et les citoyennes à un rôle passif (Bensaude-Vincent, 2010 : 27), a laissé place à partir des années 1970 à des tentatives fragmentées de formuler des relations plus démocratiques entre la science et le public dont témoignent les notions de « culture scientifique et technique » puis de « médiation scientifique » en France, de « *Public Understanding of Sciences* » en Grande-Bretagne, tandis que s'amorce un tournant contemporain vers une science citoyenne (Chavot et Masseran, 2010).

En sciences sociales, des chercheurs et des chercheuses se sont engagés dans des productions attentives à l'élargissement du public depuis déjà plusieurs décennies, à l'instar des enquêtes anthropologiques restituées par des films, ouvrages, récits en direction d'un public plus vaste²; parfois aussi, ce sont des artistes qui se sont emparés des résultats de recherches pour les réinterpréter, comme dans le cas des adaptations théâtrales des *Héritiers* ou de *La misère du monde*³. Ces dernières années, les productions tendent à se diversifier. Ce mouvement n'est pas sans lien avec l'attention grandissante et critique portée aux questions des rapports entre sciences et société et de l'utilité sociale de la recherche. Alors que les chercheurs et les chercheuses s'essaient à d'autres modèles d'écriture sous forme de narrations (*Sociologie et sociétés*, vol. 48, 2016; Overnay et Laé, 2021), de récits de voyage (Bacqué, 2019), de pièces de théâtre (Boltanski, 2018; Wateau, 2016), d'expositions (Latour, 2020) ou de conférences gesticulées (Friot, 2019), et que, de manière parallèle, les pratiques littéraires connaissent un « tournant ethnographique » (Demanze, 2019 : 32), les collaborations entre chercheurs et chercheuses, journalistes, écrivains et écrivaines, artistes et dessinateurs et dessinatrices se développent (Boltanski et Boltanski, 2006; Hoyez et Jarno, 2022; Latour et Hermant, 1998; Montaigne, Pinçon et Pinçon-Charlot, 2013). Une démarche d'hybridation entre productions scientifique et artistique est désormais encouragée par le CNRS⁴. Ce type de circulation va au-delà de la communication des résultats de la recherche à des publics élargis : il peut participer, *in itinere*, à orienter le processus de la recherche, en particulier en reconnaissant et intégrant la dimension sensible et émotionnelle de l'analyse (Latour, 2021), mais aussi à prolonger la recherche.

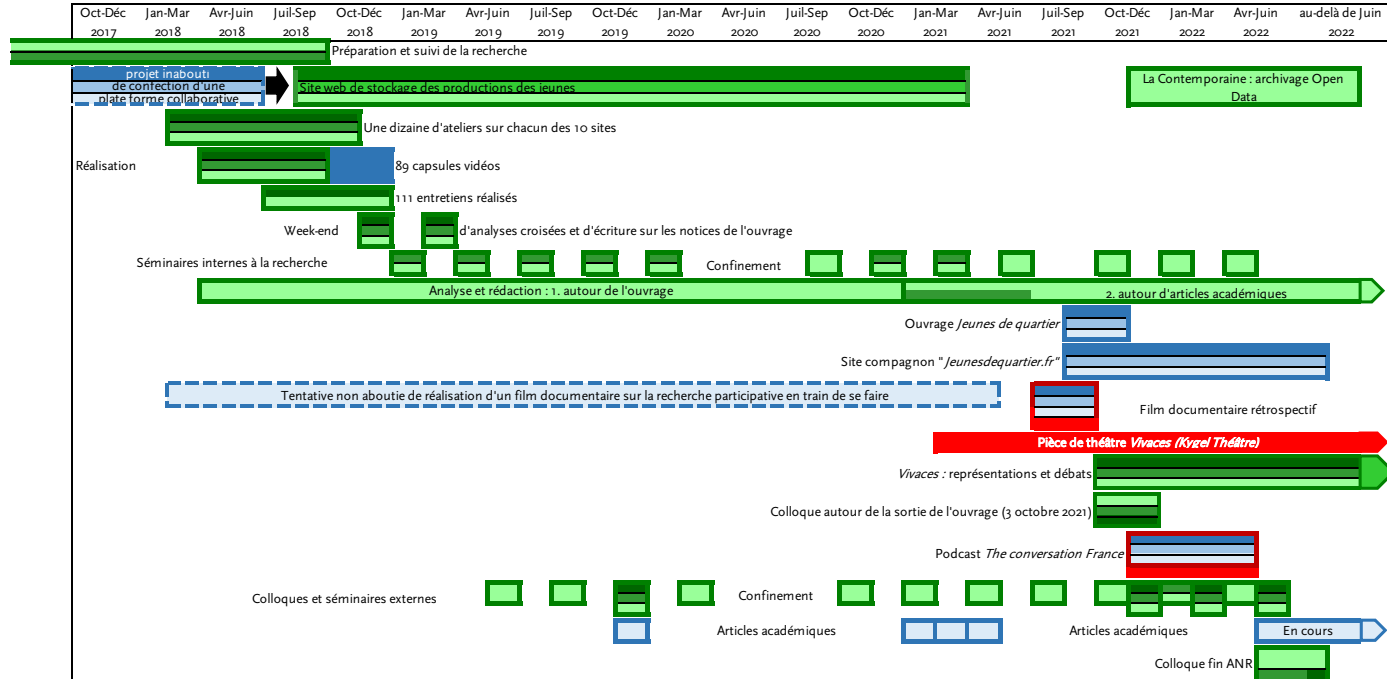
Nous saisissons cette dynamique à partir du cas spécifique de la recherche participative « Pop-Part, les quartiers populaires au prisme de la jeunesse », composante du

2. Voir par exemple les films d'ethnofiction de Jean Rouch ou la collection *Terre Humaine* chez Plon, dont l'intention de son fondateur, Jean Malaurie, était de construire « un pont entre les sciences sociales et la littérature [...] avec, pour horizon, le témoignage des invisibles ». (https://jean-malaurie.com/?page_id=274)

3. En 1968, le Théâtre de l'Aquarium, fondé trois ans plus tôt à l'École Normale Supérieure et qui est encore une troupe d'amateurs, monte une pièce intitulée *L'Héritier ou les étudiants pipés*, adaptation libre de l'ouvrage de Bourdieu et Passeron (1964). *La misère du monde* (Bourdieu, 1993) a également fait l'objet d'une adaptation théâtrale par Alice Vannier; plus récemment, *La France des Belhoumi* (Beaud, 2018) a été mis en scène par Dominique Lurcel sous le titre *Passeports pour la liberté*.

4. À l'initiative du CNRS s'est constitué un réseau national de chercheurs et enseignants-chercheurs en écritures alternatives en sciences sociales (<https://gdrecriptions.hypotheses.org/reas>). Ce sont aussi les éditions du CNRS qui ont publié un ouvrage intitulé *Pour une hybridation entre arts et sciences sociales* (Grésillon, 2020).

Schéma temporel du processus et des productions de la recherche



LEGENDE

Processus de la recherche :

Jeunes	■
Professionnel.le.s de la jeunesse	■
Chercheur.e.s	■

Productions réalisées :

participatives		Jeunes	■
		Professionnel.le.s	■
		Chercheurs	■
partenariales	partenaire extérieur à la recherche	Jeunes	■
		Professionnel.le.s	■
		Chercheur.e.s	■
		Partenaire.s autre	■
académiques : n'impliquant que les chercheurs			■

partenariat de recherche collaborative et comparative TRYSPACES⁵. Cette recherche nous⁶ a conduits à travailler durant quatre ans dans dix quartiers franciliens dans un collectif de recherche associant une quinzaine de chercheurs et de chercheuses, une centaine de jeunes de quartiers populaires et une quinzaine de spécialistes de la jeunesse, autour des pratiques et des représentations des jeunes de ces territoires. La question des productions a occupé une place centrale dans notre réflexion tout au long du processus, depuis l'écriture du projet soumis à l'Agence nationale de la recherche (ANR) jusqu'à aujourd'hui, alors que la recherche telle qu'elle avait été initialement définie est désormais terminée.

Les spécificités d'une recherche participative en font un cas d'étude heuristique pour interroger la dialectique entre processus et productions de la recherche. Si les recherches participatives sont très diverses dans leurs objectifs comme dans leurs formats (Bacqué et Demoulin, 2022), elles ont en commun de « changer le processus habituel de production de connaissances, en y faisant contribuer des personnes ou groupes dont ce n'est habituellement pas le rôle » (Deroubaix et De Coninck, 2013). Comme le relève Ève Lamoureux (2021), l'étape de la diffusion des résultats est alors

fondamentale dans la recherche participative, et souvent exigeante, du moins pour les chercheur-e-s qui doivent une fois de plus sortir de leur zone de confort, créer avec d'autres des formats de diffusion ou de transfert de connaissances innovants pourront servir concrètement aux milieux et être facilement appropriables par leurs acteurs et actrices, et enfin s'assurer d'une diffusion dans le milieu académique.

Parce qu'il inclut dans son processus de fabrication des non-universitaires, ce type de recherche interroge non seulement la coupure entre scientifiques et profanes inhérente au processus d'autonomisation de la science et à son corollaire, la vulgarisation scientifique, mais invite aussi d'emblée à réfléchir le rapport inégal à l'écrit des chercheurs et chercheuses non professionnels et à penser des processus de restitution des résultats qui leur font une place. Comment procéder pour ce faire ? Quelle est la place de chacun et de chacune dans ce processus ? Qui participe ou ne participe pas, et pourquoi ?

Tout au long de la recherche, notre ambition participative nous a amenés à multiplier les manières de construire et restituer ses résultats : cet objectif a nourri des productions diversifiées qui ont elles-mêmes en retour alimenté la recherche. C'est cette boucle que nous proposons d'explorer. Partant du principe que les productions issues d'une recherche donnent à voir des résultats tout en orientant le travail analytique, nous faisons l'hypothèse qu'il existe une relation dialectique entre les produc-

5. TRYSPACES regroupe des chercheurs et chercheuses, étudiants et étudiantes de plusieurs disciplines et universités, des artistes multimédias, des intervenants et intervenantes sociaux, des professionnels et professionnelles de la ville et des jeunes de Hanoï, Mexico, Montréal et Paris. La recherche explore les usages des espaces publics physiques et virtuels par les jeunes des quatre villes, la réception souvent jugée transgressive de ces usages, la manière dont les jeunes vivent cette mise en visibilité ainsi que les formes de régulation publique déployées.

6. Le « nous » dont il est ici question va au-delà des quatre autrices de cet article qui s'appuient sur les réflexions et analyses développées au sein du collectif de recherche POP-PART.

tions issues de la recherche et le processus même de recherche. Comment la définition et la mise en œuvre d'une recherche viennent-elles orienter les productions qui en sont issues? Inversement, comment les productions issues d'une recherche participent-elles à l'orientation de son processus et de ses questionnements?

Pour la clarté de l'exposé, nous avons distingué trois types de productions que nous présenterons successivement, mais qui correspondent à des temporalités articulées.

(1) Les productions participatives destinées à un large public associent au maximum l'ensemble des protagonistes de la recherche tout au long de son processus. Dans le cas de notre recherche, elles prennent la forme d'un ouvrage, *Jeunes de quartiers. Le pouvoir des mots* (Bacqué et Demoulin, 2021), articulé à un site internet compagnon dont les objectifs ont été profondément remaniés au cours de la recherche.

(2) Les productions issues de collaborations avec des partenaires extérieurs à la recherche (une troupe de théâtre, une documentariste, des journalistes...) reposent sur des interprétations et des traductions de la recherche qui non seulement participent à l'élargissement du public mais aussi à un prolongement de l'analyse, dès lors que d'autres personnes s'en saisissent et se l'approprient.

(3) Les productions académiques (articles, numéros de revue, communications scientifiques...) s'appuient sur une analyse collective mais n'ont été rédigées que par les seuls chercheurs et chercheuses, en direction de leurs pairs et en respectant les normes scientifiques, par un effort de mise en retrait de la dynamique collective.

1. LES PRODUCTIONS « PARTICIPATIVES » ET LEURS REMODELAGES

Le projet Pop-Part était porté par l'idée de faire de la recherche avec les personnes concernées, et de construire pour cela une « communauté de recherche » élargie (Nicolas-Le Strat, 2014) associant jeunes, professionnels et professionnelles de la jeunesse et chercheurs à toutes les étapes du processus. Cet objectif a représenté un fil directeur du processus de recherche qui a conduit dès le départ à envisager des productions participatives hybrides, incluant l'ensemble des protagonistes, afin de conserver leur investissement dans toutes les phases de la recherche et mobilisant des supports diversifiés susceptibles de jouer sur une gamme élargie d'expériences (découverte, exploration, réflexivité, émotions...). Il en allait de la crédibilité de la recherche et des chercheurs et chercheuses auprès des jeunes comme des professionnels et professionnelles, dont beaucoup associaient la recherche en sciences sociales au pillage de leurs représentations, témoignages ou éclairages au service exclusif des carrières académiques, sans autre retour ni droit de regard. Les « livrables » prévus dans le projet initial et qui ont représenté la feuille de route originale de la recherche⁷ consistaient, outre des articles scientifiques, en trois produits hybrides : une plateforme collaborative

7. La notion de « livrable » introduit « un nouveau régime de production qui contraint l'activité scientifique non seulement à une obligation de résultats, mais également à en scénariser le parcours sur un modèle séquentiel à forte connotation managériale du type <objectifs/méthodes/réalisation/évaluation/valorisation> » (Piponnier, 2014 : 119).

« CommonsPop » (1.1) ; un vidéoguide par quartier (1.2) ; et un ouvrage collectif (1.3). Chacun d'eux a été reconfiguré dans la dynamique de la recherche : en s'en saisissant, les différents protagonistes les ont transformés de concert, en même temps qu'ils et elles prenaient part au processus de recherche et devenaient acteurs et actrices de son orientation.

1.1 D'une plateforme collaborative à un site compagnon

La création et l'alimentation d'une plateforme collaborative « CommonsPop » (sous licence *creative commons*) constituaient le premier « livrable » annoncé. Conçue comme un outil de partage entre les jeunes de chaque quartier puis des différents quartiers, ouvrant ainsi la possibilité de regards croisés, cette plateforme devait être alimentée au cours et à l'issue des ateliers par les matériaux produits par les jeunes (témoignages, photographies, vidéos, vidéoguides, écrits...) et les commentaires qu'ils et elles en feraient en ligne. L'objectif était ambitieux puisque cette plateforme était conçue à la fois comme outil de production, de partage et d'archivage de données mobilisant différentes représentations des territoires de la recherche, comme outil de discussion entre jeunes et plus largement comme dispositif de valorisation et de contribution au débat. Enfin, elle s'inscrivait dans une perspective de reproductivité et d'appropriation de la démarche dans de nouveaux territoires à travers la création d'un outil numérique participatif.

Cette proposition avait été construite en amont du projet dans le cadre de séminaires associant des professionnels et professionnelles à la proposition de recherche, et en collaboration étroite avec une association d'éducation populaire et d'insertion par l'activité économique spécialisée dans la culture numérique, l'un des partenaires de la recherche. La plateforme devait être viable au moment du lancement des ateliers, de façon à ce que jeunes et partenaires puissent s'en emparer, la nourrir et la faire vivre. L'association n'est pas parvenue à élaborer l'outil attendu, sans doute par manque de compétences en son sein, et a déclaré forfait après des attermoissements qui se sont prolongés durant la phase de terrain. La plateforme interactive imaginée s'est ainsi réduite à un site de stockage des productions réalisées par les jeunes.

Ce premier échec nous a conduits à réduire fortement les ambitions numériques et collaboratives du projet initial. Un nouveau site, compagnon de l'ouvrage *Jeunes de quartier*, a été créé au moment du travail d'édition dans la perspective d'un large accès aux productions et aux résultats de la recherche, mais la dimension interactive et reproductible a été abandonnée. Le site reconfiguré répond à un objectif plus limité, celui d'une diffusion en ligne des multiples facettes de la recherche dans une logique d'*open source*⁸. Cette politique d'accessibilité, permise grâce à une collaboration étroite avec C&F éditions, demeure marginale dans les pratiques classiques des maisons d'édition ; contrairement à l'idée répandue, elle

8. Cf. <https://jeunesdequartier.fr/>

n'a pas nécessairement réduit l'acquisition de l'ouvrage⁹. Il reste cependant à mesurer ses effets en termes d'accès et d'appropriation des résultats de la recherche. Enfin, la dimension de stockage de données a été repensée dans le cadre d'une collaboration avec la bibliothèque *La Contemporaine*, dans une logique d'archivage et d'*open data* donnant un accès contrôlé aux matériaux de terrain¹⁰, ce qui n'avait pas été envisagé en amont.

Le premier enseignement de cette expérience renvoie au faible outillage professionnel et matériel des chercheurs et des chercheuses et de leurs laboratoires pour le développement d'outils numériques « ouverts ». Parmi les interrogations suscitées en amont de la réalisation de la plateforme collaborative initiale, l'une était sa régulation, notamment dans le cas où des commentaires seraient autorisés. Sa durée et son support logistique et administratif ont aussi été posés. Autant de questions encore peu travaillées auxquelles les supports logistiques du laboratoire et de l'université ne sont pas en mesure de répondre. Par ailleurs, le fonctionnement de la recherche par appels à projet à temporalité courte formate le possible et limite les actions au long cours. Le deuxième enseignement est celui de la nécessaire intégration des futurs usagers et usagères dans la construction des outils, particulièrement dans le champ du numérique qui voit évoluer les usages très rapidement. Les échanges avec les jeunes au moment où le site était en construction ont montré qu'ils et elles privilégiaient des outils très maniables fonctionnant sur des cercles relativement restreints comme Instagram ou Snapchat aux sites et plateformes Internet (Husson *et al.*, 2018). La recherche internationale TRYSPACES déjà évoquée montre les mêmes limites et fait apparaître de potentiels décalages entre les attentes et expérimentations des chercheurs et chercheuses et les pratiques numériques des jeunes. L'intégration précoce des jeunes dans la construction de la plateforme, nécessaire pour qu'ils et elles puissent s'en saisir, s'est heurtée à des logiques temporelles incompatibles (Kerivel, 2015) : celle de la recherche, contrainte par l'appel à projet, celle de l'association partenaire qui n'a pu développer la plateforme dans le temps imparti et celle des jeunes dont l'investissement est souvent articulé à un horizon défini. Cette difficulté à coordonner des temporalités éclatées a constitué un défi tout au long de la recherche (cf. schéma *supra* et encadré).

9. Bien que non diffusé dans le circuit professionnel des librairies, l'ouvrage rapidement épuisé a donné lieu à un second tirage.

10. Ce choix renvoie à des débats au sein de la communauté des chercheurs et chercheuses de l'équipe sur ce qui est transmissible ou pas, mais que nous n'aurons pas le temps de présenter ici.

Encadré – La recherche participative au défi de temporalités non coordonnées

Le temps long de l'analyse et de l'écriture est habituel pour les chercheurs et les chercheuses même si quelques-uns et quelques-unes se sont désinvestis au cours de cette phase, par manque de temps précisément, parce que leurs priorités professionnelles avaient changé ou parce qu'ils n'avaient pas anticipé l'importance de l'engagement que demande une recherche participative.

Pour les professionnels et les professionnelles, tenir un processus de recherche sur la durée s'est avéré difficile car ce travail était très inégalement comptabilisé dans les heures d'activité professionnelle. Quelques-uns et quelques-unes ont changé de structure, d'autres n'ont pu se libérer plus de temps une fois les ateliers avec les jeunes terminés. Les professionnels et les professionnelles qui ont participé jusqu'au bout sont certes ceux dont l'intérêt a perduré mais aussi ceux qui étaient les plus établis, pour lesquels il a été structurellement et matériellement possible de consacrer une partie de leur temps à la recherche.

Pour les jeunes, les temps dédiés à la recherche ont pu entrer en concurrence avec les autres activités de leurs emplois du temps. Les arbitrages réalisés ont poussé certains et certaines à poursuivre un investissement soutenu — quand d'autres ont tout simplement disparu —, en lien avec leurs trajectoires, l'évolution de leur intérêt pour la recherche et les relations personnelles établies avec les autres protagonistes de la recherche.

Ce rétrécissement de l'ambition de départ en termes de dynamique interactive prolongeant la recherche a ainsi répondu à la fois aux difficultés rencontrées par l'un de nos partenaires et à une adaptation aux usages des jeunes. Il a néanmoins fait émerger d'autres questions comme celles de l'archivage, de l'ouverture de la boîte noire de la recherche à un public élargi et de la mobilisation des outils numériques par les jeunes, l'une des notices de l'ouvrage collectif¹¹.

1.2 Des vidéoguides aux capsules vidéo

La réalisation de vidéoguides constituait le deuxième « livrable » annoncé dans le projet initial. Au cours des ateliers, les jeunes devaient réaliser un vidéoguide de leur quartier à partir de courtes vidéos filmées individuellement ou collectivement. Ces vidéoguides, consultables et téléchargeables à partir de la plateforme interactive et sur une application mobile, visaient à accompagner une visite virtuelle ou sur site par le biais de parcours commentés et documentés.

Il s'agissait de construire et de mettre en discussion des images plus étoffées et moins caricaturales des quartiers populaires à partir des regards des jeunes. « Faire filmer les participants s'inscrit dans une tradition de recherche participative qui vise

11. Voir l'entrée WhatsApp sur le site jeunesdequartier.fr : <https://jeunesdequartier.fr/notices/whatsapp-autres/55>

à faire entendre les voix des inaudibles » (Schultz, 2011 : 171). Nous partions de l'hypothèse que ces voix seraient diverses, se compléteraient et se contrediraient, permettant d'ajouter des « couches » d'interprétation (Aralas, 2007). Comme l'avance Matthias Pepin en commentant une recherche également réalisée avec des jeunes : « Derrière cette idée de faire filmer les participants eux-mêmes, il y a donc un espoir, celui d'un accès inédit à leurs points de vue permettant d'atteindre un degré de compréhension de ce qu'ils vivent que d'autres méthodes pourraient difficilement permettre » (Pepin, 2014 : 171). C'est précisément le souhait de ne pas écraser la singularité des points de vue qui a fait que nous avons laissé de côté la réalisation de parcours à travers des vidéoguides.

Les jeunes ont bien réalisé des vidéos et celles-ci sont accessibles sur le site jeunesdequartier.fr ; des codes QR dans l'ouvrage permettent aussi d'en visionner certaines au gré de la lecture des notices. Mais ces vidéos ne proposent pas un parcours unique. Certaines constituent en elles-mêmes des parcours développant un point de vue sur la ville. D'autres ont pris la forme de fictions ou de saynètes de la vie quotidienne ou encore privilégient le témoignage. Les jeunes ont produit des « images actives » dans le sens où elles sont « créatrices de données nouvelles » et « un instrument détecteur de relations qui ne peuvent être saisies autrement » (Naville, 1966 : 158-168). Leurs vidéos sont indissociablement des productions et un processus de recherche qui s'est nourri des ateliers et d'un travail collectif. Si chacune permet de voir quelque chose de l'ordinaire des quartiers populaires, elle donne aussi des indications sur les représentations de son ou de ses auteurs et autrices, de même que sur leur diversité. Mais le processus de réalisation des capsules est en lui-même riche à analyser : qu'est-ce qui disparaît, est retravaillé ou n'aboutit pas ? Enfin, les « espaces interprétatifs » (Lester et Piore, 2004) au cours desquels les jeunes ont commenté ces vidéos, au sein d'un même quartier et par conséquent d'un territoire connu, mais aussi entre quartiers lors d'une rencontre réunissant l'ensemble des jeunes, ont représenté des temps forts de l'analyse collective réinvestis dans l'abécédaire comme dans les productions scientifiques.

1.3 D'un « voyage dans les quartiers populaires » à un abécédaire à plusieurs voix

La publication d'un ouvrage collectif représentait le troisième « livrable » annoncé dans le projet de départ. Il s'agissait initialement de proposer un voyage dans les quartiers populaires du Grand Paris, reprenant la présentation de tous les quartiers et des analyses transversales¹². *Paris Mosaïques*, le guide sociologique de Paris de Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot (2001), constituait l'une des références, mais en partant cette fois du regard et des analyses des jeunes. L'idée d'une écriture collaborative n'était pour autant pas formulée et le projet restait flou quant à la forme de l'ouvrage et aux modalités d'écriture.

12. Projet « Les quartiers populaires au prisme de la jeunesse : une recherche participative », AAPG ANR 2017, p. 12.

C'est du travail de terrain, des modes d'organisation de la discussion entre et avec les jeunes et de leur investissement, qu'a émergé la forme de l'ouvrage. Lors de la première rencontre entre les jeunes des dix quartiers, nous leur avons demandé de choisir des thèmes, à partir d'une première liste élaborée sur la base des ateliers mais aussi de nos interrogations. À la suite de quoi, les jeunes ont demandé de programmer une deuxième rencontre pour approfondir ce travail. C'est alors qu'est née l'idée de l'abécédaire qui nous semblait une façon de rendre compte de la pluralité de leurs préoccupations, de la richesse de leurs discussions sans écraser la diversité de leurs points de vue et de leurs expériences. En outre, cette forme permettait de les associer plus étroitement à la rédaction et de faire cohabiter différents registres d'écriture.

Ce travail rédactionnel a demandé aux chercheurs et aux chercheuses de faire un pas de côté par rapport au mode d'écriture scientifique habituel. Nous nous sommes réparti les mots, selon nos centres d'intérêt, travaillant le plus souvent en groupe. L'écriture des textes des chercheurs et des chercheuses s'est appuyée sur un travail d'analyse classique des entretiens (mobilisant le logiciel MaxQda), des discussions d'ateliers et des vidéos. Sur plusieurs mots, nous avons organisé des séminaires entre chercheurs et chercheuses. L'écriture des textes a parfois été précédée d'une note de recherche, et même d'un article scientifique pour l'un des mots ; le passage d'un registre à l'autre a été tâtonnant. Un séminaire d'écriture a permis des mises en commun et discussions sur les contenus des notices de l'abécédaire mais aussi sur leur forme et sur le registre d'écriture : comment garder la rigueur de l'analyse scientifique dans une écriture accessible à un large public ? Comment entrer en résonance avec les textes des jeunes sans être en surplomb ? Cette réflexion s'est prolongée, avec l'appui de l'éditeur, par un travail sur la mise en forme de l'ouvrage : choix de la maquette, de l'iconographie, de la couverture, discussions interminables sur le titre, sur les signatures et les présentations des auteurs et des autrices, toutes questions qui restent souvent marginales dans le travail des chercheurs et chercheuses¹³. Mais ici l'objet livre prenait un autre sens, à la fois matériel et symbolique, à la fois production d'analyses scientifiques *et* destinées à un public large.

Au cours du processus de fabrication du livre, les chercheurs et les chercheuses ont ainsi tenu plusieurs postures : une posture d'appui auprès des jeunes et parfois des professionnels et professionnelles, une posture de partage de leurs analyses scientifiques, une posture d'édition dans la construction de la cohérence de l'ouvrage, du choix du graphisme et de l'iconographie avec la maison d'édition.

Si ce livre est bien un produit collaboratif, le processus d'écriture n'a pas suscité l'intérêt de l'ensemble des protagonistes de la recherche. Une première raison de ce rétrécissement du collectif d'écriture est la question du temps. Si le travail de terrain sous forme d'ateliers a été réalisé dans un laps de temps court relativement à la quan-

13. D'autres s'y sont bien entendu heurtés avant nous. L'expérience d'Orlando Fals Borda racontée par Baptiste Godrie (2020) est à ce titre éclairante, en ce qu'elle associe réflexion sur la manière d'écrire et sur la mise en page de l'ouvrage.

tité d'activités menées (six mois environ), le temps de l'analyse et de l'écriture s'est autrement plus étiré et la crise sanitaire a contribué à le prolonger davantage.

Ce rétrécissement peut aussi s'expliquer par l'éloignement initial de certains jeunes de la culture de l'écrit associée à l'institution scolaire, source d'expériences négatives, et qui s'est traduit par des formes de mise en retrait. Un des enjeux était pourtant de ne pas perdre la parole des jeunes les moins à l'aise avec l'écriture, voire avec toute forme d'expression. Au cours des ateliers d'écriture, nous avons mobilisé plusieurs techniques, dont celle consistant à enregistrer la parole des jeunes, à transcrire leurs propos en texte, à le lire et à le corriger avec eux et elles. Nous avons aussi décidé d'intégrer dans l'ouvrage des extraits de discussion et de débat, ou même des entretiens parfois anonymisés ou encore des présentations de parcours, afin d'élargir le cercle des contributeurs et contributrices.

La nature de l'ouvrage, conjuguée aux effets de la crise sanitaire a rendu difficile le débouché éditorial malgré l'accord préalable d'une maison d'édition reconnue. C&F éditions, spécialiste des questions numériques, a accepté d'accompagner ce projet et d'en réaliser le graphisme, dimension qui a pris une importance majeure. Sa faible capacité de diffusion a conduit les chercheurs et les chercheuses à investir cette dimension en pensant une diffusion « par le bas » et par les réseaux sociaux.

Définies en amont, en raison des contraintes inhérentes à la recherche sur appel à projet, les productions participatives initialement envisagées ont donc bien irrigué son processus, mais chacune d'elles a néanmoins été profondément remodelée, non seulement en raison d'aléas comme lorsqu'un partenaire s'est révélé défaillant, mais à travers la dynamique nouée au sein du collectif de recherche élargi aux jeunes et aux professionnels et professionnelles de la jeunesse. L'abécédaire *Jeunes de quartier* leur fait ainsi une place beaucoup plus grande que celle envisagée initialement. Dans le cas de la plateforme collaborative, le rétrécissement de l'ambition initiale à un site compagnon a ouvert le traitement de questions de prime abord négligées. Enfin, il est vite apparu que les capsules vidéo réalisées par les jeunes, en raison du travail réflexif et collectif qui s'y trouvait engagé, relevaient d'un processus de recherche, mais aussi de productions propres aux jeunes qui, souvent, se répondent d'un site à l'autre et auxquelles la constitution de vidéoguides par quartier n'aurait pas rendu justice. Non seulement la recherche participative montre que le régime de production scientifique gagne à l'élargissement de la communauté de recherche, mais que celui-ci gagne aussi à être croisé avec d'autres regards (2) sans pour autant renoncer à ses exigences propres (3).

2. LES PRODUCTIONS PARTENARIALES : PRENDRE LE RISQUE DE LA RÉAPPROPRIATION

La recherche participative comme théorie et méthodologie nous a incités à ouvrir la possibilité à des membres extérieurs au collectif de recherche de proposer leur propre lecture de la recherche de son processus et de ses résultats et, ce faisant, à accorder une place à d'autres formes de production, artistique, journalistique, documentaire... Nous souhaitons ainsi démultiplier les espaces de partage, de discussion et d'expression tout

en permettant une traduction de la recherche différente de l'ouvrage collectif et potentiellement ouverte vers d'autres publics. Cela impliquait pour les chercheurs et chercheuses de prendre le risque du débat public en laissant à d'autres la possibilité de se réappropriier la recherche et de l'interpréter à leur manière. Ces productions ont parfois été entreprises par l'équipe de recherche, mais sans que celle-ci ait la main sur ce qui allait être généré; dans d'autres cas, elles sont issues d'une sollicitation extérieure à laquelle nous avons répondu. Quelle que soit la configuration, un partenariat à géométrie variable s'est alors amorcé à l'instar de ce qui est décrit sur la mise en bande dessinée d'ouvrages de sciences sociales (Bouagga *et al.*, 2016). Dans ce processus qui les dépasse partiellement, les chercheurs et chercheuses se retrouvent non plus seulement observateurs et observatrices mais aussi observés, non plus seulement auteurs et autrices d'analyses mais aussi objets d'analyses. Les productions qui en sont issues correspondent à des formes renouvelées de « mobilisation des connaissances ». Il s'agit moins, en effet, d'un processus de transformation des savoirs en actions concrètes ou de partage intense entre praticiens et chercheurs (Belleau, 2011)¹⁴ que d'interprétations et de prolongements de la recherche participative par un documentaire sur la dimension participative du processus de recherche (2.1), la mise en scène théâtrale de l'ouvrage *Jeunes de quartier* (2.2) et une série de balados revenant sur quelques-uns des thèmes traités par la recherche (2.3). L'enjeu est ici la mise en débat de la recherche participative dans l'espace public dans des formats susceptibles de la questionner.

2.1 Donner à voir le processus de recherche

Un premier film, réalisé par une étudiante stagiaire dans le cadre de la recherche, a déconcerté les chercheurs et chercheuses et les professionnels et professionnelles car d'une part la démarche de la recherche ne s'avérait pas explicite, et d'autre part l'intention documentariste ou cinématographique de la réalisatrice leur échappait. Plusieurs spectateurs et spectatrices extérieurs à la recherche ont fait état des mêmes perplexités. Alors que le travail de terrain était achevé et l'ouvrage en cours de finalisation, nous avons proposé à la réalisatrice Géraldine Kouzan de concevoir un documentaire donnant à voir le processus de la recherche, à partir des rushes vidéo des différents moments de la recherche. Celle-ci a cependant réinterprété la commande en procédant par interviews de protagonistes de la recherche, associées à quelques photographies du terrain, produisant ainsi un documentaire rétrospectif en lieu et place d'un film donnant à voir la recherche en train de se faire.

Tourné dans un laps de temps très court (trois jours au mois de juin 2021), « Pop-Part 2017-2021, une recherche participative »¹⁵ a opéré *de facto* une sélection des protagonistes sur la base de leur disponibilité: y ont participé les chercheuses présentes lors d'un séminaire d'écriture, les jeunes que nous avons pu mobiliser sur trois ter-

14. Certaines des productions évoquées *infra* ont néanmoins pu être développées grâce aux bourses « Mobilisations des connaissances » financées par le projet TRYSPACES.

15. <https://jeunesdequartier.fr/articles/documentaire-video-pop-part-2017-2021-une-recherche-participative>

rains (Clichy, Corbeil, Aubervilliers) ainsi que deux professionnels. Si ce documentaire a bien été entrepris à la suite d'une commande, il n'en demeure pas moins qu'il est une production autonome et personnelle de sa réalisatrice. Les extraits choisis, le fil narratif dû au montage donnent à voir d'autres facettes que celles mises en avant dans les discours : ainsi, si les jeunes et les professionnels sont filmés debout en extérieur, les chercheuses, elles sont elles assises, dans une pièce relativement neutre, montrant subtilement que les positions sont bien différentes. Par ailleurs, alors que pour les chercheurs et chercheuses, une des ambitions de la recherche participative porte sur l'*empowerment* des acteurs, les professionnels interrogés dans le film rappellent que leur parole n'est audible que parce que des chercheurs et chercheuses la légitiment, et revêtent alors pour eux le rôle de « porte-parole ». Il en va de même pour les jeunes : c'est moins les résultats de la recherche qui sont mis en avant que ce qu'elle a permis comme prise de parole individuelle et collective, et confrontation avec d'autres jeunes. Le film, qui constitue une bonne introduction à la recherche, n'adopte par ailleurs aucun point de vue critique.

2.2 D'un abécédaire à plusieurs voix à une pièce de théâtre chorale

La pièce de théâtre issue de l'ouvrage collectif a connu un cheminement particulier. Nullement prévue dans le projet initial, son idée a germé à l'automne 2019 lorsqu'il s'est agi de commencer à préparer le colloque, centré sur la méthode et les premiers résultats de la recherche, devant se tenir en juin 2020. Le souci de donner aux jeunes toute leur place durant ce colloque avait permis d'imaginer que certains d'entre eux et elles pourraient concevoir, mettre en scène et interpréter des textes de l'abécédaire, accompagnés dans cette démarche par un ou plusieurs spécialistes, mission que le KYGEL Théâtre¹⁶ avait acceptée. Mais le week-end de travail programmé au printemps 2020 a dû être annulé du fait du confinement. Lorsque le projet a pu être relancé, les jeunes n'étaient plus disponibles et sa nature a dû évoluer : l'abécédaire a été confié à la troupe comme matériau afin d'en concevoir une pièce de théâtre. Le titre (*Vivaces*), la dramaturgie, la scénographie et la mise en scène ont été entièrement créés par la troupe qui a choisi les textes comme les articulations entre les extraits retenus. C'est ainsi que la question des luttes collectives pour faire reconnaître les violences policières a été mise en scène avec emphase, alors qu'elle n'est pas prépondérante dans l'ouvrage. L'incarnation des textes et l'expression orale des acteurs et des actrices révèlent des émotions (colères, rires, doutes...) que la lecture seule occulte en partie. Résolument travaillée à partir des textes des jeunes, la pièce met également en scène — de manière outrée, donc comique — l'ambivalence du positionnement des chercheurs et des chercheuses ou tout au moins de celles et ceux qui interrogent et s'interrogent sur « les jeunes des quartiers

16. Le KYGEL Théâtre n'avait pas été choisi au hasard : il s'agit d'un petit collectif émanant de la banlieue nord-est de Paris, travaillant en immersion, peu institutionnalisé, donnant la parole, à travers des vidéos participatives, aux habitants et habitantes, aux acteurs et actrices locales sur les questions vives des banlieues populaires et dont les créations font écho aux préoccupations politiques et sociales du territoire où ils sont installés.

populaires». Elles et ils paraissent, à partir des questions qu'elles et ils se posent et posent aux jeunes, intrusifs lorsqu'elles et ils veulent être « au plus près des pratiques des jeunes », décalés lorsqu'elles et ils sont trop théoriques, au risque que leur parole étouffe celle des jeunes. C'est ainsi qu'une scène donne à voir les chercheurs et les chercheuses mitraillant une jeune de questions auxquelles elle n'a pas le temps de répondre... La pièce n'évite pas non plus de rappeler que celles et ceux qui interrogent n'appartiennent pas aux mêmes milieux sociaux que les jeunes, comme lorsque les questions posées le sont sur un ton ampoulé par des personnages « mondains » esquissant des pas de danse sur un air de musique savante. Le discours sur la symétrie des positions à laquelle aspire la recherche participative est ainsi remis en cause, ce qui n'a pas manqué de déranger certains chercheurs et chercheuses.

Comme le film documentaire, la pièce de théâtre est alors une interprétation de la recherche et de ses résultats qui échappe aux chercheurs et aux chercheuses. Cette perte de contrôle a d'ailleurs fait l'objet de discussions entre chercheurs et chercheuses lors d'une lecture commune de la première proposition de la dramaturge, attestant des inquiétudes concernant la liberté de réinterprétation laissée à la troupe. Certains et certaines, en raison de leur habitus professionnel valorisant l'analyse, ont également eu des difficultés à comprendre la logique de la dramaturgie, à entrer dans un autre type d'expression laissant place aux émotions. Les échanges rendaient compte de la peur du dessaisissement et de la crainte que la pièce transmette un message non conforme aux intentions de la recherche, à sa démarche, à ses résultats. L'expression des appréhensions et leur apprivoisement ont néanmoins permis de laisser la troupe opérer ses choix de textes, d'écriture théâtrale, de mise en scène et de jeu d'acteurs et actrices en vertu du fondement même du projet : proposer d'autres visions et points de vue sur la recherche.

La pièce de théâtre, jouée lors de la journée de clôture de la recherche avec les jeunes, a suscité une forte adhésion de leur part, alimentée en partie par l'émotion ressentie en entendant ses propres mots repris sur scène et, au-delà, par la justesse des textes et de leur interprétation. Jouée plusieurs fois dans des théâtres de communes populaires et auprès de publics scolarisés et professionnels, elle constitue un outil précieux pour ouvrir des débats alimentés par les témoignages du public.

2.3 Des notices de l'abécédaire à une série de balados : une tentative de prolonger la recherche

Dans le même esprit de partager le « micro », une série de balados en six épisodes a été produite par *The Conversation France*¹⁷, média indépendant en ligne qui œuvre à la diffusion des résultats de la recherche scientifique au grand public. Construits sur le concept d'une conversation, ces balados proposent d'aborder, voire de développer, certaines des analyses produites dans l'abécédaire, de poursuivre l'échange de points de

17. <https://theconversation.com/les-podcasts-jeunes-de-quartier-leur-quotidien-raconte-par-eux-memes-182088>

vue entre les protagonistes de la recherche, et c'est en ce sens qu'ils s'éloignent d'une démarche de vulgarisation ou même de médiation de la recherche. Comme pour la pièce de théâtre, la proposition a été discutée par les chercheurs et les chercheuses, entre intérêt pour partager la recherche, investir de nouveaux espaces de débat, et appréhender une incompréhension des messages communiqués et des analyses effectuées, voire craindre une possible dépossession, renforcée par le fait que les chercheurs et les chercheuses en sciences sociales sont nombreux à avoir intériorisé l'analyse sur l'emprise du journalisme (Bourdieu, 1991).

Les « scénarios » des balados ont été construits par l'équipe de *The Conversation France* et, si les intervenants et les intervenantes en ont bien pris connaissance et les ont validés, le montage final a été opéré par les journalistes sans autre aller-retour. Les chercheurs et les chercheuses ont néanmoins pesé sur certains épisodes. C'est ainsi que celui sur la violence, auquel tenaient les journalistes et objet d'une entrée de l'abécédaire, a été négocié et entièrement repensé : aucun des chercheurs et chercheuses ayant travaillé sur ce thème n'était disponible ou volontaire pour l'enregistrement tandis que les réticences d'une autre l'empêchaient de répondre à la commande. *In fine*, l'épisode s'est centré sur la mémoire et l'actualité des révoltes urbaines de 2005 en écho à une autre entrée de l'abécédaire (« Zyed et Bouna »). Celle-ci, rédigée par la chercheuse, correspondait mieux à ses centres d'intérêt, son travail actuel prolongeant la recherche Pop-Part sur cette question et le balado venant à point pour la nourrir. Dans l'épisode consacré à la question du genre, c'est l'ensemble d'une séquence qui disparaît au montage dès lors que la chercheuse interroge la proposition de la journaliste. Celle-ci contestait l'absence de traces, dans l'ouvrage, des transmissions féministes de la marche pour l'égalité et contre le racisme de 1983, mouvement qui l'avait fortement marquée durant sa jeunesse. Lors de l'enregistrement, elle choisit un extrait sonore issu de cette marche où l'on entend le refus d'une marcheuse de manifester à côté d'une femme voilée, faisant ainsi réagir la chercheuse sur l'extrait retenu. Cette dernière se limite à faire le constat que les jeunes participantes à la recherche n'ont jamais évoqué durant les ateliers et les entretiens la marche pour l'égalité et contre le racisme et que le fragment audio choisi apparaît à rebours des expressions actuelles. Le montage final fera l'impasse sur cette séquence qui atteste à la fois de l'engagement personnel des journalistes dans la réalisation des balados et de la capacité des chercheurs et des chercheuses à ne pas déborder les résultats de la recherche.

Par ailleurs, dans l'ensemble des six épisodes, les extraits conservés au montage montrent une tendance de cette série aux trajectoires singulières des jeunes interviewés au détriment de la valorisation d'une réflexivité sur leurs pratiques et représentations, que les ateliers de la recherche participative avaient favorisée et développée et que les entretiens avaient permis de prolonger. Leur construction, dès le scénario et puis renforcée au montage, place les jeunes dans une posture narrative centrée sur leur personne, et les chercheurs et les chercheuses dans une posture d'éclairage des propos des jeunes, qui reconstitue des asymétries que la recherche participative avait pour ambition de réduire. C'est néanmoins un jeune, certes l'un des plus âgés et des plus

diplômés ayant participé à la recherche (32 ans et titulaire d'un master 2), qui tente de contrer ce format. Interrogé sur les moments où il se sent discriminé à cause de son nom, de sa religion ou de la couleur de sa peau, celui-ci rétorque: « Je n'ai pas envie de répondre de manière personnelle ». Ici ou là pourtant s'amorce un dialogue fragile entre protagonistes de la recherche qui prend le contrepied du scénario, prolonge la recherche, surprises éphémères que le montage final donne à entendre.

Ces productions partenariales ont toutes en commun d'abandonner le registre de l'écrit au profit de médias diversifiés: documentaire audiovisuel, spectacle vivant théâtral, dialogue audio. Toutes échappent, quoiqu'inégalement, à la recherche et procèdent d'un cheminement partiellement autonome. Le documentaire veut favoriser le retour réflexif des différents partenaires de la recherche, mais les propos en renvoient une vision enchantée que seul le choix des décors vient interroger. De son côté, la pièce de théâtre fait la part belle aux textes des jeunes. La dramaturgie et la scénographie produisent une émotion qui donne force à leurs questionnements, leurs révoltes, leurs incertitudes tandis qu'elle invite à interroger l'ambition participative des chercheurs et des chercheuses, et leur souhait de réduire les asymétries initiales de statut. Enfin, la conception même de la série de balados reproduit sans les interroger ces mêmes asymétries tandis que la contestation du cadre établi émerge d'un jeune. Néanmoins, ces productions, que les chercheurs et les chercheuses et quelques professionnels et professionnelles mais aussi jeunes accompagnent, constituent des médiations qui démultiplient la place de cette recherche dans l'espace public, permettent de mieux comprendre les résultats qui font d'emblée sens et ceux qui font débat, et, ce faisant, ouvrent sur de nouveaux questionnements. Leur accueil et les échanges qui les accompagnent participent intégralement au processus de réflexivité inhérent à toute démarche de recherche et contribuent à enrichir les productions académiques dont cet article constitue un exemple.

3. LES PRODUCTIONS ACADÉMIQUES: VERS UN RÉTRÉCISSEMENT DU COLLECTIF DE RECHERCHE

Enfin, notre recherche a donné lieu à une série de productions académiques classiques, dont certaines sont encore en cours et d'autres à venir. Dès le dépôt du projet auprès de l'Agence nationale pour la recherche et conformément au cadrage de l'activité de recherche et de son séquençage en une série de tâches, nous proposons au titre de la dissémination des résultats « l'organisation de panels à deux congrès internationaux, la publication de deux dossiers thématiques dans des revues à comité de lecture (une francophone et une anglophone) et de différents articles scientifiques dans des revues disciplinaires, portant soit sur des terrains, soit sur des thématiques spécifiques traitées dans la recherche »¹⁸. Cette étape permet la mise en discussion et la validation des

18. Cf. le projet « Les quartiers populaires au prisme de la jeunesse: une recherche participative », AAPG ANR 2017, p. 20. L'organisation de panels dans des conférences internationales avait pour objectif de contribuer à construire un réseau international autour du champ de la jeunesse des quartiers populaires que l'inscription de Pop-Part dans le projet TRYSPACES est venue en grande partie combler.

résultats par les pairs et constitue un passage nécessaire pour la reconnaissance des chercheurs, chercheuses et l'évolution de leur carrière.

La réalisation de productions scientifiques n'a toutefois pas été une tâche prioritaire, a contrario de ce que l'on observe habituellement dans une recherche académique classique où le processus de médiation vers un public élargi consiste à rendre accessibles des résultats déjà validés par les pairs. Ce sont les productions participatives qui ont longtemps retenu notre attention pour les raisons exposées plus haut. Cela n'a pas été sans susciter l'impatience de quelques collègues qui, bien qu'enthousiasmés par les productions participatives, nous enjoignaient de nous atteler à des publications académiques¹⁹, signe que la production scientifique continue à être gouvernée par le paradigme de la rupture épistémologique entre scientifiques et profanes et que la « vraie » science est encore largement considérée comme étant celle qui figure dans les productions académiques²⁰. Pourtant cette production qui s'appuie en partie sur une analyse commune (3.1.) se heurte aux difficultés de la coécriture (3.2) et ce n'est qu'au sein d'espaces intermédiaires comme les séminaires et les colloques, où la place des jeunes et des professionnels et professionnelles peut être négociée et parfois même attendue, que le dialogue peut être relancé (3.3).

3.1 Trouver les moyens d'analyser ensemble

En raison du choix même de privilégier les productions participatives, le travail analytique a d'abord été exécuté tout au long des ateliers réalisés avec les jeunes, en séance et dans les débriefings conduits avec les professionnels et les professionnelles à l'issue de chacun d'eux, puis de manière plus formalisée dans la perspective de l'ouvrage collectif à plusieurs voix. Ce n'est qu'une fois les écrits destinés à cet ouvrage consolidés que l'équipe de chercheurs et de chercheuses a repris et parachevé les analyses dans la perspective de publications à destination du champ académique.

Dès ses prémices, le travail d'analyse a d'emblée rendu prégnantes un certain nombre d'interrogations autour de la possibilité d'articuler productions participatives et académiques. Nous avons relevé deux difficultés principales : la mobilisation d'un corpus de références théoriques et la mise en œuvre d'un protocole de traitement de données. Nous avons donc réfléchi, chemin faisant, à la manière de faire dialoguer savoirs scientifiques et savoirs d'expérience, lesquels ont aussi une dimension analytique, et de permettre des circulations et des moments de partage ou de passage d'un savoir à l'autre : des temps de lecture collective de comptes-rendus des ateliers qui

19. C'est ainsi que le compte rendu de l'ouvrage *Jeunes de quartier* réalisé par Claire Bénit-Gbaffou dans la revue *Urbanités* (2022 : 4) indique : « Le travail plus classiquement académique, la réflexion sur ce que le processus de recherche participative et la réalisation en co-écriture du livre *Jeunes de quartier* aura fait naître d'unique, en termes de connaissances et de pratiques de la recherche, gagnerait à mon sens à être publié de manière collective : on en vient à rêver d'un livre compagnon de celui-ci, qui en dévoile les coulisses, les approfondissements, les enseignements, les prolongements ».

20. Ce manque de reconnaissance est aussi lisible dans le mode d'évaluation des chercheurs et des chercheuses comme en témoigne la hiérarchie entre les produits de la recherche telle que décrite par le Hceres : cf. www.hceres.fr/fr/guides-des-produits-de-la-recherche-et-activites-de-recherche

s'étaient tenus avec les jeunes, des séminaires au cours desquels des chercheurs et des chercheuses présentaient des analyses auxquelles réagissaient les professionnels et professionnelles... Nous n'avons pour autant pas échappé à la réintroduction d'une certaine asymétrie entre les protagonistes issus du milieu académique et les autres. Celle-ci s'est révélée particulièrement saillante au moment de l'analyse des entretiens auxquels nous ne pouvions pas laisser les professionnels et professionnelles ni les jeunes accéder, au risque de rompre le pacte d'anonymisation conclu avec les jeunes au moment de l'entretien. Là encore, des débats serrés ont eu lieu avec certains professionnels et professionnelles qui faisaient à juste titre remarquer que ce pacte trahissait des automatismes archaïques dans les pratiques des chercheurs et des chercheuses dont la recherche participative gagnerait à se débarrasser ou tout au moins à les questionner. On sait en effet depuis longtemps que la situation d'entretien n'est pas réductible à un colloque singulier entre le chercheur ou la chercheuse et la personne enquêtée, mais qu'elle se nourrit d'une tension permanente entre une invitation à la confiance (non-engagement de la personne enquêtrice ou posture de neutralité bienveillante; garantie d'anonymat) et une prise de parole publique en raison de la présence du magnétophone, tension dont Hélène Bézille (1985) montre que les personnes enquêtées sont conscientes²¹.

La production d'une analyse scientifique et l'engagement pris au moment des entretiens nous ont donc amenés à réajuster le cadre de la production de la recherche: nous avons donc analysé ensemble, mais dans des rôles différents, ajustés à nos compétences professionnelles et à nos centres d'intérêt respectifs. Si cela peut être considéré comme un rétrécissement par rapport aux ambitions initiales, la richesse des échanges nous pousse cependant à conclure que ce rétrécissement est à relativiser. Il correspond davantage à une redéfinition des postures au fil des phases de la recherche.

3.2 Publier des articles scientifiques: face à l'impossible co-écriture

L'horizon participatif maintenu au maximum, des premières phases de la recherche aux productions participatives comme partenariales, s'est évanoui au moment de l'écriture des productions académiques, les professionnels et professionnelles comme les jeunes étant, à une exception près, absents de cette phase.

Ce processus de clôture sur le champ académique s'explique d'abord par un constat, celui de l'impossibilité de véritablement co-écrire un article scientifique avec des personnes qui ne détiennent pas les codes de ce type d'écriture. Godrie *et al.* (2020) expliquent par exemple à propos d'un programme de recherche participative sur la pauvreté au Québec :

il ressortait de nos échanges avec les personnes non universitaires de notre groupe qu'il ne leur serait pas demandé d'écrire des parties d'article, ce qui était jugé comme un fardeau injuste puisque, à l'inverse des universitaires, elles n'étaient pas payées pour le

21. Pour une analyse développée de ces éléments, voir Bacqué et Demoulin (2022).

faire, n'avaient pas la formation aux codes de l'écriture scientifique et ne disposaient pas du temps suffisant à consacrer à cette tâche.

En conséquence, pour l'article en question, « le premier auteur de l'article a préparé une version de travail pour les co-auteur.e.s. Cette proposition a été corrigée, améliorée et validée collectivement. » Ailleurs, la revue *Participations* a consacré un numéro aux relations acteurs-chercheurs de la participation (2016) dans lequel les articles ont été co-écrits par des chercheurs et chercheuses et des professionnels et professionnelles. Mais l'introduction du numéro précise que les articles

ne répondent pas pour la plupart aux canons de l'article universitaire traditionnel. Écrits à la première personne, sur un mode délibérément subjectif, ils mêlent le récit d'une ou de plusieurs expériences de collaboration entre acteurs et chercheurs avec des éléments de montée en généralité, des pistes analytiques visant à répondre aux questions que le colloque a permis de soulever.

Une co-écriture complète d'articles scientifiques respectant les canons du genre semble ainsi impossible. Prenant acte des différentes expériences, nous avons pour notre part décidé que les chercheurs et les chercheuses écriraient seuls les articles académiques, en s'appuyant sur les analyses coproduites pour l'écriture de l'ouvrage collectif. Les articles en constituent en effet tous des prolongements.

Toutefois, pour que soit reconnue la place de tous les protagonistes de la recherche dans ces écrits, nous avons mené une réflexion sur la manière dont seraient signés ces articles. En lien avec l'inflation des procédures d'évaluation, l'enjeu de la signature prend une place de plus en plus centrale dans le monde académique. Dans les publications collectives, l'ordre des signataires traduit des négociations, des tensions et des justifications où des valeurs morales se conjuguent à des représentations de la division du travail scientifique et aux formes plus ou moins verticales ou horizontales prises par la recherche collective (Pontille, 2020), quand bien même une grande partie des sciences sociales françaises demeure attachée à l'ordre alphabétique.

Selon Sarna-Wojcicki et ses collègues (2018),

la question "Qui se trouve être un auteur?" en implique une autre: ["Q]ui voit son savoir reconnu et sanctionné là où, du moins pour la plupart des universitaires, cela compte le plus? ["] L'autorat des publications scientifiques est sans doute l'étalon de valeur le plus largement reconnu dans le monde académique et un révélateur de qui est reconnu professionnellement comme scientifique.

Dans les recherches participatives en particulier, ces personnes estiment que

la manière dont les chercheurs participatifs reconnaissent les contributions de leurs collaborateurs non universitaires à des articles de revues scientifiques est cruciale pour saisir comment le pouvoir, le crédit et l'autorité sur le savoir sont partagés en pratique.

Godrie *et al.* (2020) considèrent qu'une signature qui ne serait pas uniquement le fait de chercheurs et chercheuses académiques permettrait d'aller en partie contre l'« injustice épistémique » (Fricker, 2007). Nous avons pour notre part fait le choix d'apposer une signature collective à ces productions. Il s'est agi d'indiquer en premier lieu le nom

des auteurs et autrices ayant effectivement écrit l'article, et de le faire suivre de la signature « Collectif Pop-Part », qui comprend l'ensemble des protagonistes de la recherche. Apposer cette seule signature collective et donc faire complètement disparaître les noms des rédacteurs et rédactrices des articles académiques présentait le risque de les pénaliser ainsi que leur laboratoire, lors des processus d'évaluation scientifique, ce qui atteste du poids pris par ces procédures dans le milieu académique. Cette signature hybride et double, à la fois individuelle et collective, à défaut d'être satisfaisante, évite d'invisibiliser le travail collectif de recueil des données et d'analyse, sans lequel les articles n'auraient pas pu voir le jour. Il convient cependant de noter que plusieurs revues se sont montrées réticentes relativement à cette signature collective ne rentrant pas dans les cadres traditionnels, voire l'ont refusée.

Une série d'articles thématiques ont ainsi été publiés ou sont en cours d'écriture. Ils viennent directement prolonger des chapitres de l'ouvrage collectif comme « Grands/petits » (Salane et Brito, 2021), « Confinement » (Demoulin et Collectif Pop-Part, 2021), Religion (Bellavoine *et al.*, 2021), « Changement urbain » (Demoulin *et al.*, 2022), « Avenir » et « Études » (Demoulin *et al.*, 2022), un numéro d'Agora/débats jeunesse qui porte sur le(s) « nous » des jeunes de quartier. Ainsi, l'entrée par les « mots », décidée avec les professionnels et professionnelles et les jeunes durant le processus de recherche, a constitué un fil directeur des productions jusqu'aux articles académiques validés par les pairs, faisant apparaître tout ce qui est redevable au processus de recherche et à l'analyse collective engagée en parallèle.

Enfin, la production d'articles scientifiques sur la méthodologie adoptée occupe un créneau à part. Au cours de la recherche, des temps ont été dédiés à la mise en discussion de la place de chacun et chacune dans le processus. Ils visaient d'abord à garantir une posture réflexive afin d'ajuster autant que nécessaire la méthode pour atteindre les objectifs que nous nous fixions en marchant. Ils ont notamment pris la forme de séminaires (dont certains en résidence) entre chercheurs et chercheuses et professionnels et professionnelles dès le lancement de la recherche et de moments d'évaluation à chaud à la fin des ateliers par quartier et interquartiers, avec les jeunes et les professionnels et professionnelles. Cependant, ils n'ont pas fait l'objet d'un chapitre dans l'ouvrage collectif. Sur cette question, la rédaction collective et participative n'a pas été plébiscitée comme une priorité ou un incontournable. Le mot « recherche » figurait dans la première liste des « mots » de l'abécédaire, mais il en a finalement été écarté : le choix a été fait de restituer les grandes lignes de la démarche dans l'introduction de l'ouvrage. Les productions académiques sur ce sujet (Demoulin, 2019) constituent dès lors une réflexion épistémologique produite du point de vue des seuls chercheurs et chercheuses. Elles ont néanmoins demandé une élaboration intellectuelle qu'il s'est avéré compliqué à mener de front avec la conduite de la recherche. Ainsi, nous avons commencé l'écriture d'un article sur « la recherche au défi de la participation » (Bacqué et Demoulin, 2022), alors que la recherche était encore en cours, et ne l'avons terminée que deux ans plus tard, une fois l'ouvrage collectif envoyé à l'impression.

3.3 Relancer le dialogue : les séminaires et les colloques comme outils d'intermédiation ?

Si l'écriture académique s'est traduite par le repli de la communauté de recherche sur les seuls chercheurs et chercheuses académiques, les séminaires et les colloques, parce qu'ils autorisent la présentation et la discussion d'analyses en cours, se montrent plus ouverts à la présence des jeunes et des professionnels et professionnelles : les présentations à plusieurs peuvent y trouver une place, voire sont requises lorsque la recherche se revendique participative. Si les chercheurs et les chercheuses s'y présentent seuls, ils et elles sont en butte à une critique d'incohérence quand bien même l'emploi du temps des jeunes et des professionnels et professionnelles n'autorise pas aisément leur participation, leur disponibilité relevant le plus souvent du bénévolat. Au-delà, certaines manifestations scientifiques proposent en leur sein des sessions, des ateliers ou des groupes de travail ouverts aux communications hybrides et encouragent la présence de chercheurs et chercheuses non académiques. Il en est ainsi du Festival Raison d'Agir, auquel nous avons participé en 2022 pour une communication associant une chercheuse et deux jeunes. Ce festival s'attache à « associe[r] chercheurs, créateurs, militants et étudiants, afin de mener une réflexion collective sur les débats politiques contemporains et ainsi d'y prendre part »²².

Au moment de concevoir le temps de clôture du projet de recherche, notre souhait initial était d'organiser une journée de restitution qui concilierait dans un même espace-temps la célébration des productions participatives et l'état des réflexions académiques. Les reports liés à la situation sanitaire et des échanges avec les membres du conseil scientifique ont permis de mettre en évidence la difficulté de l'entreprise : comment répondre à la pluralité des objectifs en fonction des attentes des différents publics conviés ? Comment discuter des analyses produites avec d'autres chercheurs et chercheuses et faire résonner l'articulation de ces analyses avec le travail des professionnels et professionnelles ? Comment accorder aux jeunes et à leur réflexivité toute la place qui leur est due, et ce, dans un format dans lequel ils et elles puissent se reconnaître ? Nous avons alors décidé de dissocier les objectifs de restitution des productions participatives et partenariales (journée du 2 octobre 2021) et les objectifs de restitution scientifique (colloque des 29 et 30 juin 2022). La journée du 2 octobre a constitué un point d'orgue de la restitution de la recherche participative : en donnant la parole aux trois composantes de la recherche, en permettant l'expression des regards extérieurs tant de chercheurs et chercheuses, de professionnels et professionnelles de la jeunesse et de la politique de la ville, de jeunes venus avec des camarades, et en restant accessible à tous. De la même manière que les articles scientifiques permettent de s'inscrire dans les débats académiques, la volonté d'organiser un colloque scientifique dans lequel n'interviendront quasiment que des chercheurs et chercheuses répond à l'exigence de la mise en discussion de la méthode et des principaux résultats

22. <https://festivalraisonsagir.org/programmes/festival-raisons-dagir-2022-agir-contre-les-dominations/>

de la recherche par les pairs dans le format classique du colloque scientifique. Ce choix, désormais assumé, a permis l'échange scientifique et la validation de la recherche dans le registre professionnel des chercheurs et des chercheuses. Pour autant, cette dissociation n'est pas satisfaisante, le débat se déroulant sans l'ensemble des protagonistes de la recherche. Si le public témoignait du maintien d'une certaine forme de porosité en raison du grand nombre de personnes présentes ne relevant pas du milieu académique, ces dernières n'ont pas manqué de faire part de cette contradiction.

CONCLUSION

Participative, la recherche élargit considérablement la nature et le contenu des productions réalisées et cet élargissement conteste, en le bouleversant, le schéma séquentiel usuel où la valorisation des résultats arrive en bout de course et privilégie les arènes académiques et scientifiques avant une éventuelle traduction vers un public de non-spécialistes. Parce que les productions participatives hybrides ont été conçues comme un outil d'enrôlement des chercheurs et chercheuses non académiques, ce sont elles qui ont mobilisé le collectif de recherche dès ses débuts et ont, sans doute plus que les autres, orienté le processus de recherche tout en ne cessant de se reconfigurer au gré de la dynamique participative.

Ce processus a favorisé des circulations entre la recherche et ses productions. Ces dernières ont dès le départ accompagné la recherche, se sont transformées chemin faisant, et elles continuent encore aujourd'hui à être travaillées. Les orientations prises par la recherche ont de leur côté fait bouger la nature des productions qui constituent une constellation ; chacune présente une partie des résultats et ce n'est qu'en les saisissant conjointement que l'on peut appréhender l'ensemble de la recherche. Elles donnent à lire, entendre et regarder des savoirs qui ne sont pas de même nature mais ne sont pas pour autant hiérarchisables. Ces savoirs se répondent et s'enrichissent mutuellement. C'est la circulation entre ces savoirs, et la manière dont ils s'éclairent les uns les autres qui permet d'appréhender la complexité du sujet étudié. Des personnes aux statuts variés, évoluant dans des espaces diversifiés, peuvent ainsi se saisir de ces productions et de ces savoirs. Cette diversité contribue à relier sociologie publique et sociologie académique (Burawoy, 2009) et surtout à penser leurs articulations (Bacqué, Demoulin, 2022).

RÉSUMÉ

Cet article interroge la dialectique entre processus et productions de la recherche, à partir du cas spécifique de la recherche participative « Pop-Part, les quartiers populaires au prisme de la jeunesse », composante du partenariat de recherche collaborative et comparative TRYSPPACES. Tout au long de la recherche, notre ambition participative nous a conduits à multiplier les manières de construire et restituer ses résultats : cet objectif a nourri des productions diversifiées qui ont elles-mêmes en retour alimenté la recherche. C'est cette boucle que nous explorons ici. Partant du principe que les productions issues d'une recherche permettent de donner à voir des résultats tout en orientant le travail analytique, nous faisons l'hypothèse qu'il existe

une relation dialectique entre les productions issues de la recherche et le processus même de recherche. Comment la définition et la mise en œuvre d'une recherche viennent-elles orienter les productions qui en sont issues ? Inversement, comment les productions issues d'une recherche participent-elles à l'orientation de son processus et de ses questionnements ?

Mots clés : Recherche participative, jeunesse, produits de la recherche, livrables, diffusion de la recherche.

ABSTRACT

Research Processes and Outcomes : A Dialectic Relationship. Case Study, “Distressed Neighbourhoods through the Lens of Youth”

This article examines the dialectic relationship between research processes and outcomes, based on the specific case of a participatory research project entitled “Pop-Part, les quartiers populaires au prisme de la jeunesse” (Pop-Part, Distressed Neighborhoods Through the Lens of Youth), a component of the TRYSACES collaborative and comparative research partnership. Throughout that research project, our participatory ambition led us to multiply the ways in which we constructed and reproduced its results. It also gave rise to diversified research outcomes which, in turn, fed into and modified the research process. It is this feedback loop that we explore here. Starting from the principle that research outcomes allow us to show results while also orienting our analytical work, we hypothesize a dialectical relationship between outcomes and the research process itself. How does the definition and implementation of a research project orient the outcomes it produces ? Conversely, how do the outcomes of a research project participate in orienting its process and the questions it addresses ?

Keywords : participatory research, deliverables, research dissemination, youth, research products

RESUMEN

Producción y proceso de investigación : una relación dialéctica. El ejemplo de la investigación « Los barrios populares desde la mirada de la juventud »

Este artículo explora la dialéctica entre el proceso y las producciones de la investigación, a partir del caso específico de la investigación participativa « *Pop-Part*, los barrios populares desde la mirada de la juventud », que forma parte de la investigación colaborativa y comparativa TRYSACES. Durante toda la investigación, nuestra ambición participativa nos llevó a multiplicar las formas de construir y restituir sus resultados : este objetivo generó producciones diversificadas que, a su vez, retroalimentaron la investigación. Es esta espiral que pretendemos aquí explorar. Partiendo del principio de que las producciones de una investigación permiten generar resultados y orientar el trabajo analítico, emitimos la hipótesis de que existiría una relación dialéctica entre las producciones que surgen de la investigación y el proceso mismo de ésta. ¿Cómo la definición y la implementación de una investigación orienta las producciones realizadas ? A la inversa, ¿cómo las producciones resultantes de una investigación contribuyen a orientar su proceso y sus cuestionamientos ?

Palabras claves : Investigación participativa, juventud, productos de la investigación, entregables, difusión de la investigación.

BIBLIOGRAPHIE

- ARALAS, D. (2007), « Extending video ethnographic approaches », in WALFORD, G. (dir.), *Studies in Educational Ethnography*, vol. 12, p. 169-184.
- BACQUÉ, M.-H. et J. DEMOULIN (2021), *Jeunes de quartier. Le pouvoir des mots*, Caen, C&F Éditions.
- BACQUÉ, M.-H. et J. DEMOULIN (2022), « La recherche au défi de la participation. L'expérience de la recherche "Les quartiers populaires au prisme de la jeunesse" », *Sociologie*, n° 3, p. 297-315, <https://www.cairn.info/revue-sociologie-2022-3-page-297.htm>, consulté le 24 octobre 2023.
- BACQUÉ, M.-H. et A. MÉRIAN (2019), *Retour à Roissy*, Paris, Le Seuil.
- BEAUD, S. (2018), *La France des Belhoumi*, Paris, La Découverte.
- BELLAVOINE, C., J. DEMOULIN et COLLECTIF POP-PART (2021), « Jeunes musulman-es de quartiers populaires : construire sa pratique religieuse », *Idées & Territoires*, n° 4, p. 4-11, www.resovilles.com/jeunes-quartiers-populaires-idees-territoires-la-revue-4-2021/, consulté le 24 octobre 2023.
- BELLEAU, H. (2011), « De la mobilisation des connaissances au partenariat de recherche », *SociologieS*, <http://journals.openedition.org/sociologies/3730>, consulté le 24 mai 2022.
- BENSAUDE-VINCENT, B. (2010), « Splendeur et décadence de la vulgarisation scientifique », *Questions de communication*, vol. 17, n° 1, p. 19-32.
- BERGERON, A. (2016), « Médiation scientifique », *Arts et Savoirs*, <http://journals.openedition.org/aes/876>, consulté le 18 juin 2022.
- BOLTANSKI, L. (2018), *Lili 54-82 : un roman photo*, Mise en scène de Murielle Bechame, Théâtre du Soleil, présentations du 08 au 25 février 2020.
- BOLTANSKI, L. et C. BOLTANSKI (2006), *Les limbes*, La Rochelle, éditions MF.
- BOUAGGA, Y., C. BRAUD, F. REY et E. SAVIGNAC (2016), « Cette dimension humaine, incarnée, émotionnelle, de l'expérience du travail », *Sociologies pratiques*, vol. 33, n° 3, p. 17-27.
- BÉNIT-GBAFFOU, C. (2022), « *Jeunes de quartier : le pouvoir des mots* », par le COLLECTIF POP-PART, M.-H. BACQUÉ et J. DEMOULIN (dir.), *Urbanités*, www.revue-urbanites.fr/lu-benit-gbaffou-pop-part/, consulté le 24 octobre 2023.
- BÉZILLE, H. (1985), « Les interviewés parlent », in BLANCHET, A. et al., *L'entretien dans les sciences sociales*, Paris, Dunod.
- BLONDIAUX, L., J.-M. FOUNIAU et C. MABI (2016), « Acteurs et chercheurs de la participation : liaisons dangereuses ? », *Participations*, n° 16.
- BOURDIEU, P. (1993), *La misère du monde*, Paris, Éditions du Seuil.
- BOURDIEU, P. (1994), « L'emprise du journalisme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 101-102, p. 3-9.
- BOURDIEU, P. et J.-C. PASSERON (1964), *Les héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- BURAWOY, M. (2009), « Pour la sociologie publique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 176-177, p. 121-144, <https://doi.org/10.3917/arss.176.0121>
- CHAVOT, P. et A. MASSERAN (2010), « (Re)penser les sciences et les techniques en Europe », *Questions de communication*, n° 17, p. 7-18.
- DEMANZE, L. (2019), *Un nouvel âge de l'enquête : Portraits de l'écrivain contemporain en enquêteur*, Paris, José Corti éditions.
- DEMOULIN, J. (2019), « Ce que (ne) permet (pas) l'entretien. Quelle place pour l'entretien dans une recherche sur les jeunes des quartiers populaires ? », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, vol. 131-132, n° 1, p. 32-37.
- DEMOULIN, J. et COLLECTIF POP-PART (2021), « Expériences du confinement de jeunes de quartiers populaires franciliens », *Métropolitiques*, <https://metropolitiques.eu/Experiences-du-confinement-de-jeunes-de-quartiers-populaires-franciliens.html>, consulté le 24 octobre 2023.
- DEMOULIN, J., L. FROUILLOU et COLLECTIF POP-PART (2022), « Caractériser les trajectoires de jeunes de quartiers populaires : une analyse par les récits de soi », *Sociétés et jeunesses en difficulté*, n° 27, [https://journals.openedition.org/sejed/11232](http://journals.openedition.org/sejed/11232), consulté le 24 octobre 2023.

- DEMOULIN, J., C. LAFAYE et COLLECTIF POP-PART (2022), « Des jeunes de milieu populaire face à la gentrification à Pantin : une dialectique entre présent et avenir », *Métropoles*, <http://journals.openedition.org/metropoles/9119>, consulté le 24 octobre 2023.
- DEROUBAIX, J.-F. et A. DE CONINK (2013), « Recherche partenariale », in CASILLO, I. et al. (dir.), *Dictionnaire critique et interdisciplinaire de la participation*, Paris, GIS démocratie & participation, <https://www.dicopart.fr/recherche-partenariale-2013>, consulté le 24 octobre 2023.
- FRICKER, M. (2007), *Epistemic Injustice: Power and the Ethics of Knowing*, Oxford, Miss., Oxford University Press.
- FRIOT, B. (2019), « Je veux décider du travail jusqu'à ma mort », conférence gesticulée, Université de Nanterre, 10 septembre 2019, www.idhes.cnrs.fr/je-veux-decider-du-travail-jusqua-ma-mort/, consulté le 24 octobre 2023.
- GRÉSILLON, B. (2020), *Pour une hybridation entre arts et sciences sociales*, Paris, CNRS Éditions.
- GODRIE, B. (2020), « Orlando Fals Borda, figure de l'intellectuel décolonial engagé », in DIAZ, L. et B. GODRIE, *Décoloniser les sciences sociales*, Québec, Éditions science et bien commun. DOI: <https://doi.org/10.5281/zenodo.4383233>
- GODRIE, B., M. BOUCHER, S. BISSONNETTE, P. CHAPUT, J. FLORES, S. DUPÉRÉ, L. GÉLINEAU, F. PIRON et A. BANDINI (2020), « Injustices épistémiques et recherche participative : un agenda de recherche à la croisée de l'université et des communautés », *Gateways: International Journal of Community Research and Engagement*, vol. 13, n° 1. DOI: <https://doi.org/10.5130/ijcre.v13i1.7110>
- HOYEZ, A.-C. et P. JARNO (2022), « Migrations : parcours de vies, histoires de soins », Théâtre La Cité, Marseille, 9 mai.
- HUSSON, C., K. LEBRETON, S. LEMAIRE, V. LEMÉNAGER, M. MANGUIN, RUFFIN, S.A. TAIBI (2018), *Les pratiques numériques des jeunes de 16-25 ans en quartier populaire. L'exemple du quartier de « La Caravelle »*, Atelier de professionnalisation du Master 2 Urbanisme et aménagement, Université Paris Nanterre.
- JEANNERET, Y. (1994), *Écrire la Science*, Paris, Presses universitaires de France.
- KERIVEL, A. (2015), « Confrontation des temporalités et des représentations. Quand l'expérimentation fait évoluer les catégories institutionnelles », *Agora débats/jeunesses*, vol. 69, n° 1, p. 87-100.
- LAÉ, J.-F., A. MADEC et N. MURARD (dir.) (2016), « Sociologie narrative : le pouvoir du récit », *Sociologie et sociétés*, vol. 48, n° 2.
- LAMOUREUX, È. (2021), « Recherche participative ». *Anthropen*, <https://doi.org/10.47854/anthropen.vi0.51166>
- LATOUR, B. (2020), « Critical zones », center for art and media, Karlsruhe, 23 mai 2020 – 9 janvier 2022, <https://zkm.de/en/exhibition/2020/05/critical-zones>, consulté le 24 octobre 2023.
- LATOUR, B. (2021), « Comment les arts peuvent-ils nous aider à réagir à la crise politique et climatique? », *L'Observatoire*, vol. 57, n° 1, p. 23-26.
- LATOUR, B. et É. HERMANT (1998), *Paris, ville invisible*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond/La Découverte.
- LESTER, R. et M. PIORE (2004), *Innovation: the missing dimension*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- MONTAIGNE, M., M. PINÇON et M. PINÇON-CHARLOT (2013), *Riche. Pourquoi pas toi?*, Paris, Dargaud.
- NAVILLE, P. (1966), « Instrumentation audio-visuelle et recherche en sociologie », *revue française de sociologie*, vol. 7, n° 2, p. 158-168.
- NICOLAS - LE STRAT, P. (2014), « Une recherche de plein vent », *Pratiques de recherche*, www.pnls.fabriquesdesociologie.net/une-recherche-de-plein-vent/, consulté le 24 mai 2022.
- OVERNEY, L. et J.-F. LAÉ (2021), *Exilés : ce qu'habiter à l'hôtel veut dire*, Paris-La défense, Éditions du PUCA.
- PEPIN, M. (2014), « Intégrer les points de vue des élèves dans les recherches en contexte scolaire : promesses théoriques et écueils pratiques de l'ethnographie visuelle », *Canadian Journal of Education / Revue canadienne de l'éducation*, vol.37, n° 1, p. 163-184.
- PIPONNIER, A. (2014), « Le projet dans les pratiques de recherche. Pour un retour réflexif et critique sur nos engagements », *Sciences de la société*, n° 93, p. 110-123. <https://doi.org/10.4000/sds.2365>

- RASSE, P. (2001), « La médiation scientifique et technique entre vulgarisation et espace public », *Quaderni*, n° 46, p. 73-93.
- SALANE, F. et O. BRITO (2021), « “Lui, c’est un ‘grand’ ” / “Eux, c’est nos ‘p’tits’ ” : dynamique de catégorisation et ordre social chez les jeunes des quartiers populaires », *Sociétés et jeunesses en difficulté*, n° 25, <https://journals.openedition.org/sejed/10826>, consulté le 24 octobre 2023.
- SARNA-WOJCICKI, D., M. PERRET, M. VIOLA EITZEL et L. FORTMANN (2018), « Où sont passé-e-s les coauteurs-trices ? », *Revue d’anthropologie des connaissances*. <http://journals.openedition.org/rac/949>, consulté le 24 octobre 2023.
- SCHULTZ, B. D. (2011), « Curricular possibilities: Listening to, hearing, and learning from students », in SCHULTZ, B. D. (dir.), *Listening to and Learning from Students: Possibilities for teaching, learning, and curriculum*, Charlotte, NC, Information Age Publishing, p.1-7.
- WATEAU, F. (2016), *On ne badine pas avec le progrès: barrage et village déplacé au Portugal*, Paris, Éditions de la maison des sciences de l’homme.

Si mis dedos tocan los tuyos
Recherche-crédation collaborative
Si mis dedos tocan los tuyos
Co-Research-Creation
Si mis dedos tocan los tuyos
Investigación-creación colaborativa

Jordi Agüero et Santiago Gómez Sánchez

Volume 54, numéro 2, automne 2022

La recherche à plusieurs voix : effets et défis de l'approche participative
Multiple Voices in Research: Impacts and Challenges of the Participatory Approach

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1113061ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1113061ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Agüero, J. & Gómez Sánchez, S. (2022). *Si mis dedos tocan los tuyos* : recherche-crédation collaborative. *Sociologie et sociétés*, 54(2), 47-73.
<https://doi.org/10.7202/1113061ar>

Résumé de l'article

Ce texte explore le concept de recherche-crédation (RC) en tant que catégorie émergente de production de connaissances dans les sciences sociales, les sciences humaines et les arts, ainsi que les défis qui y sont associés. Il ambitionne également d'examiner le potentiel d'une méthodologie collaborative (la création d'un court-métrage dans le cadre du projet interdisciplinaire TRYSPACES) de recherche-crédation pour répondre à trois défis et paradoxes relevés dans la littérature, à savoir les paradoxes associés au contexte, au processus et à la connaissance. Ces trois niveaux sont mis en correspondance avec le récit de l'expérience et une réflexion sur les apprentissages (sensibles et communautaires) pour mettre en lumière les contributions et avancer vers de nouveaux paradigmes de construction et de diffusion des connaissances au sein de la recherche-crédation.



Si mis dedos tocan los tuyos

Recherche-création collaborative

JORDI AGÜERO

Universidad Nacional Autónoma de México
jordi.aguero97@gmail.com

SANTIAGO GÓMEZ SÁNCHEZ

Universidad Iberoamericana Puebla
santiago.gomez.sanchez@iberopuebla.mx

INTRODUCTION

LA RECHERCHE-CRÉATION (RC), entendue comme une catégorie émergente de production de connaissances, a trouvé un terrain fertile dans l'écosystème universitaire des sciences sociales, des sciences humaines et des arts dans les Amériques, tant du Nord que du Sud (Chapman et Sawchuk, 2012). Dans ce contexte, la RC semble être entrée en résonance avec une faune conceptuelle et méthodologique variée qui a pour tronc commun une démarche d'exploration approfondie visant à associer la recherche et la pratique, d'une part, et la science et l'art, d'autre part. Cette résonance et cette parenté sont telles qu'il a été dit que la nouveauté de la RC ne tient pas tant à ce qu'elle propose qu'à son acceptation et sa dissémination actuelles dans le milieu universitaire¹. Dans ce dernier, en particulier dans les sciences sociales et les sciences humaines, la RC

1. Chapman et Sawchuk (2012) notent que «la recherche-création n'est pas tant une "nouvelle" méthode qu'une pratique universitaire "nouvellement reconnue" qui a gagné du terrain au cours des dix dernières années» [traduction]. Chapman et Sawchuk mentionnent que des auteurs et autrices de l'envergure de Walter Benjamin, Marshall McLuhan, Roland Barthes et Donna Haraway ont déjà réalisé des démarches d'exploration similaires à celles qui sous-tendent la RC.

soulève divers défis et paradoxes, non sans une certaine ironie parfois², tant sur le plan de sa pratique que de sa réception. Elle entremêle les domaines de connaissances et les disciplines, et étend ses tentacules hors de l'espace universitaire pour rejoindre l'espace social et ses acteurs et actrices, de manière pratique et créative.

Notre réflexion se limitera au débat et à l'utilisation actuelle du terme RC là où il est mentionné de manière explicite, en abordant parfois des pratiques et des concepts voisins, sans pour autant se livrer à une généalogie du domaine des arts et des sciences, ni à un commentaire géopolitique ou culturel sur l'émergence du terme, sur la cartographie de ses évolutions ou sur la légitimité de son origine. Plus précisément, l'objectif de l'article est d'explorer le potentiel et la valeur d'une méthodologie de recherche-crédation explicitement *collaborative*, appelée ici « co-RC », de répondre à certains des défis et paradoxes susmentionnés rencontrés dans la littérature concernant le débat actuel et l'utilisation de la RC en tant que nouvelle catégorie de recherche, ainsi que d'affirmer la valeur et l'impact de la RC collaborative dans les sphères de pratique et de création hors du milieu universitaire. Nous nous intéresserons en particulier à trois niveaux de paradoxes : celui associé au *contexte*, qui a trait au lieu de production et à l'identité des acteurs et actrices pratiquant la RC ; celui associé au *processus*, qui a trait aux questions méthodologiques liées à la manière dont la recherche et la création interagissent ; et celui associé à la *connaissance*, lié au statut épistémologique résultant des procédés de recherche et de création et à l'ironie ontologique découlant du caractère prétendument immanent de la connaissance dans l'action créative.

Même si nous commencerons par un bref survol des paradoxes présents dans la littérature (partie I) et de certains principes théoriques généraux relatifs à la RC, l'article se concentre sur une réflexion issue d'un cas de RC qui a mené à la production d'un court-métrage intitulé *Si mis dedos tocan los tuyos*³ à Mexico (partie II). Ce projet a réuni des étudiants et étudiantes en sciences sociales et humaines prenant part de manière active à un projet participatif de recherche socio-urbaine (TRYS PACES) et une entreprise sociale à vocation artistique (Culturans). Nous avançons que l'immersion collaborative, ou la méthodologie de co-RC appliquée dans ce cas, a le potentiel d'offrir des pistes de résolution des paradoxes de la RC, tout en proposant un cadre méthodologique concret pour les processus de RC. Un cadre qui favorise un espace libre et participatif, propice au dialogue, à l'imagination et au transfert, qui relie et positionne

2. Dans la conclusion « délibérément ouverte » de leur article, Chapman et Sawchuk (2012) admettent l'ironie de plaider dans un langage universitaire en faveur de formes créatives de génération de connaissances : « Nous avons également conscience de l'ironie présente au cœur même de cet article, où nous adoptons un ton et un style universitaires traditionnels pour défendre le caractère unique de la recherche-crédation en tant qu'approche et méthode d'intervention complexes en ce qui concerne la manière dont les connaissances sont construites et comprises, et pour interroger les relations actuelles et potentielles entre la créativité et la pratique universitaire » [traduction]. Nous partageons ce point de vue en accueillant à bras ouverts cette ironie comme faisant partie intégrante de la problématique institutionnelle propre à la RC.

3. Note de traduction : le titre du court-métrage réalisé dans le cadre du projet décrit dans le texte, *Si mis dedos tocan los tuyos*, que l'on pourrait traduire par « Si mes doigts touchent les tiens », a été laissé en espagnol dans le texte. Le court métrage est accessible à l'adresse suivante : <https://publications.tryspaces.org/2024/01/15/si-mis-dedos-tocan-los-tuyos/>.

les personnes participantes, artisans et artisanes des processus de recherche et de création de divers secteurs au sein d'un processus organisé, autonome et commun, et qui rend possible la création d'un produit porteur d'une forme de connaissance enracinée dans le lieu de la recherche et de la création, et imprégnée du sens de l'identité des cocréateurs et cocréatrices. Le court-métrage *Si mis dedos tocan los tuyos* engendre des connaissances sur une expérience urbaine relayant les voix de jeunes personnes marginalisées de la ville de Mexico (partie III). L'article se conclut par une description du cadre méthodologique de la « co-RC » élaboré à partir des apprentissages tirés de l'exercice pratique, en vue d'apporter des réponses aux différents niveaux de paradoxes de la RC.

Nous, les auteurs de ce texte, ne sommes affiliés à aucun établissement universitaire; cependant, nous sommes en dialogue constant avec le monde universitaire et ses protagonistes. Bien que tous deux titulaires d'un baccalauréat (nous avons donc une certaine connaissance des procédés et modes de conceptualisation universitaires), nous ne travaillons ni n'avons travaillé dans ce milieu. Nous évoluons plutôt dans le monde des arts, de la littérature et du design. Nous avons fait connaissance dans le cadre du projet de RC *Si mis dedos tocan los tuyos*, et notre relation s'est approfondie en écrivant collectivement cet article (figure 1). Le titre du court-métrage s'inspire d'une phrase de l'écrivain mexicain Carlos Fuentes tirée de son œuvre *La plus limpide région* (1958), qui esquisse une métaphore de l'expérience humaine à Mexico :

C'est ici que nous sommes tombés. Que pouvons-nous y faire. Nous résigner, mon vieux. Voyons si un jour mes doigts touchent les tiens [...]. Nopal incandescent. Aigle sans ailes. Serpent d'étoiles. C'est ici que le sort nous a placés. Que pouvons-nous y faire? Dans la plus limpide région de l'air.

Nous nous plaisons à voir dans le titre *Si mis dedos tocan los tuyos* une autre appellation de la recherche-crédation, un rappel de sa dimension tangible et sensible, et un lieu de rencontre artistique érigé en désir d'explorer les possibles.

Figure 1 : Images tirées du court-métrage *Si mis dedos tocan los tuyos*



<https://vimeo.com/566603771>

I. LES DIVERS NIVEAUX DE PARADOXES DE LA RECHERCHE-CRÉATION

Un survol rapide des origines de la RC nous amène à les situer dans le contexte de la sphère universitaire anglo-saxonne, il y a au moins une vingtaine d'années. Au Canada, la catégorie alors naissante de la recherche-crédation s'est imposée dans la recherche publique en sciences humaines et dans les beaux-arts au cours de la première décennie des années 2000 (Chapman et Sawchuk, 2012). Pendant cette période, le concept et les pratiques de la RC se sont répandus dans d'autres cercles universitaires en Amérique latine, notamment en Colombie (Madero et Ballesteros Mejía, 2021) et au Brésil (entre autres lors d'une rencontre sur les études de recherche créative en mars 2019 à l'Université Fernando Pessoa, Porto). Dans le cas du Mexique, la notion de RC n'est pas directement utilisée dans les grandes institutions de recherche publique, et nous ne pouvons citer un seul projet ou une seule communauté se consacrant à une telle démarche sous cette dénomination. Néanmoins, il existe au Mexique et ailleurs en Amérique latine (et dans le monde) au moins une dizaine de groupes émergents dont les pratiques conjuguent les arts et les sciences ou la recherche et la création. Si la rigidité bureaucratique du système institutionnel et universitaire public limite l'innovation autant que les modifications aux plans et programmes universitaires, certains laboratoires et équipes de recherche plus flexibles au sein des universités publiques se révèlent être des espaces fertiles — parfois acquis et défendus comme de véritables fronts de combat — pour des formes alternatives de recherche et des expériences interdisciplinaires et collaboratives. Un exemple est le groupe *arte+ciencia*, né à la Faculté de philosophie et de lettres de l'Université nationale autonome du Mexique (UNAM)⁴.

Nous structurerons notre réflexion et nos constats sur la littérature relative à la RC en fonction de trois niveaux de paradoxes interdépendants : le contexte, le processus et la connaissance. Cette structure sera utile aux fins de l'argumentation et de l'établissement de liens entre la théorie de la RC et l'étude de cas réalisée à Mexico.

Le paradoxe lié au contexte institutionnel et géographique

Le paradoxe lié au contexte découle de la double question suivante : **où se produit la recherche-crédation, et qui sont les acteurs et actrices qui la promeuvent et la pratiquent ?** La réponse fait apparaître une position ambiguë à l'intersection des champs des sciences

4. Au Mexique, on observe traditionnellement une séparation institutionnelle entre les sciences et la technologie, d'une part, et les arts et la culture, d'autre part. Ces champs de la connaissance ont été promus séparément par des institutions telles que le *Consejo Nacional de Humanidades, Ciencias y Tecnologías* (CONAHACYT, Conseil national pour les sciences humaines, la science et la technologie [voir supra]) et le *Consejo Nacional para la Cultura y las Artes* (CONACULTA, Conseil national pour la culture et les arts), respectivement. Le programme « Arts, sciences et technologie », né à l'origine d'un projet de coopération entre l'UNAM (une université publique), le ministère fédéral de la Culture et le *Fondo Nacional para la Cultura y las Artes* (FONCA, Fonds national pour la culture et les arts), dans le but de « stimuler le dialogue, l'échange et la collaboration entre les domaines des sciences, des arts et des sciences humaines dans notre pays » [traduction], témoigne d'un effort récent vers un rapprochement de ces champs. Le programme est actuellement géré par l'UNAM et s'articule autour d'appels à projets et d'initiatives de diffusion. www.artecienciaytecnologias.mx/ Consulté le 11 mars 2024.

sociales, des sciences humaines et des arts, chacun de ces domaines ayant ses propres points de vue, centres d'intérêt et objectifs en matière de recherche-crédation. Du Conseil des arts du Canada, l'organisme gouvernemental chargé de financer les arts publics, qui dispose d'un programme de RC, au ministère des Sciences, de la Technologie et de l'Innovation (Minciencias) de la Colombie, qui encourage depuis 2014 la mise en valeur de la RC en tant que méthode de construction des connaissances, les organismes de financement universitaires et publics du « secteur des arts » promeuvent activement les projets de RC dans des communautés d'artistes, de créateurs et créatrices, et d'innovateurs et innovatrices. L'intérêt de ces instances pour la RC semble être axé sur sa capacité à relier aux arts les disciplines associées à l'innovation (entendue en son sens économique relativement à la « recherche et développement »). Et ce, dans l'objectif de générer une nouvelle source de connaissances et de développement technologique, de faire progresser l'institutionnalisation des arts au sein du paradigme scientifique et universitaire, et de légitimer, grâce au recours à des normes scientifiques, le type de connaissances produites par ces disciplines, de même que de financer des programmes interinstitutionnels qui participent aux budgets nationaux du secteur.

Dans le contexte de la recherche universitaire, le rapprochement des méthodes de recherche scientifique et des méthodes de recherche artistique s'est traduit par la création et la diversification continues de programmes d'études supérieures dans le domaine des arts (beaux-arts, architecture, design, etc.) dans les universités publiques. Les exemples d'intégration de l'art dans le paradigme des « arts scientifiques » susmentionné et le développement de la culture organisationnelle et du marketing d'innovation dans l'anglosphère vont de la *recherche en design* (qui a pris son essor dans un département d'études supérieures du Royal College of Art de Londres, au Royaume-Uni, dans les années 1960) à la *conception centrée sur la personne* et à la *réflexion conceptuelle*, ou *design thinking* (lesquels désignent des méthodes et programmes scientifiques et commerciaux consolidés dans les années 1990 aux États-Unis, en particulier à l'Université de Stanford en Californie — d'où le concept de *recherche sur les arts* a également émergé). Du côté des sciences humaines, selon les courants contemporains de la philosophie continentale, l'art est une forme de connaissance sensible (Benjamin, 1997; Merleau-Ponty, 2011).

En plus de participer eux aussi au secteur de l'innovation, les organismes universitaires de recherche en sciences sociales se sont également intéressés à la RC ou à des catégories apparentées faisant appel à des formes et des expressions artistiques et sensibles pour étudier l'expérience humaine (Wang *et al.*, 2017). Cet intérêt semble être associé aux efforts actifs de certaines initiatives en sciences sociales pour mettre au point de nouvelles formes de production et de « mobilisation » des connaissances, en particulier dans le domaine de la recherche qualitative⁵. Il existe une longue tradi-

5. Le terme de « mobilisation des connaissances » a été adopté en 2004 par le CRSH pour désigner les efforts visant à combler le fossé entre la production de connaissances, ses retombées pratiques et son impact social. www.sshrc-crsh.gc.ca/funding-financement/programs-programmes/definitions-fra.aspx#km-mc Consulté le 11 mars 2024.

tion dans les sciences sociales concernant les liens qui unissent les dichotomies entre la recherche et la pratique et le qualitatif et le quantitatif. Les cas de la *recherche-action* ou de la *recherche-action participative* sont deux exemples d'approches ayant permis de faire évoluer ces liens à l'intérieur et à l'extérieur du monde universitaire depuis plus d'un demi-siècle (Fals Borda, 1979; Bonilla *et al.*, 1972; Brandão, 2005). Il ne serait pas absurde d'affirmer que les champs de recherche pratique, par exemple dans le cas de la formation de la culture organisationnelle, constituent des creusets méthodologiques où la recherche et la pratique exercent une influence réciproque. Par ailleurs, il est fréquent de trouver des initiatives contemporaines de recherche sociale fondées sur des méthodes de recherche artistique. Par conséquent, les organismes publics des sciences sociales et des sciences humaines invitent des chercheurs et chercheuses, des artistes chercheurs et des artistes chercheuses, individuellement ou en équipe, à élaborer des projets de RC rattachés à des objectifs de recherche et de production de connaissances.

C'est ici que survient le premier paradoxe. Même si des instances des sciences sociales, des sciences humaines et des arts convergent vers la recherche-création en vue d'obtenir des avantages interinstitutionnels⁶, une division subsiste entre les chercheurs et chercheuses et les créateurs et créatrices en raison de la nature différente des politiques, des exigences et des objectifs associés aux instances de recherche et de création. D'une part, au nom de la connaissance, les organismes scientifiques investissent dans la production d'œuvres d'art; d'autre part, références scientifiques à l'appui, les organismes artistiques mettent à profit les intérêts universitaires et économiques pour continuer à produire des œuvres d'art. En d'autres termes, la convergence des intérêts institutionnels au sein du paradigme de la RC ne suppose pas l'existence d'un programme commun de RC entre les organismes de recherche et les organismes de création. Ce qui est paradoxal ici, ce n'est pas tant que les différentes instances de la RC aient des objectifs différents — autrement dit, que les sciences

6. Dans ce contexte, le développement et la réception de la RC ne correspondent pas forcément à ce qu'elle propose, c'est-à-dire une quête de savoir, mais plutôt aux centres d'intérêt liés à une demande plus large de procédés et de produits dans le cadre d'un système national d'innovation. Les cas de l'émergence de la RC dans les contextes canadien et colombien sont emblématiques de cette tendance. Dans le premier cas, trois organismes publics relevant des sciences sociales, des sciences humaines et des arts ont convergé vers l'adoption et la promotion de la RC. « Dans le contexte canadien, l'histoire de [la recherche-création] est étroitement liée aux documents produits par trois organismes publics de financement de la recherche en sciences sociales, en sciences humaines et des beaux-arts: le Fonds de recherche du Québec — Société et culture (FQRSC), le Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) et le Conseil des arts du Canada (également fédéral, mais axé sur les beaux-arts) » [traduction] (Chapman et Sawchuk, 2012). Dans le second cas, les organismes publics d'art, d'architecture et de design se sont emparés de la notion de RC pour ouvrir un espace permettant à ces disciplines de participer à l'économie nationale de la Science, de la technologie et de l'innovation (STI), menant la voie vers la reconnaissance de cette notion par le ministère des Sciences, de la technologie et de l'innovation (Minciencias) de la Colombie. « En 2014, les associations universitaires d'art, de design et d'architecture de la Colombie ont uni leurs forces pour promouvoir la reconnaissance de la recherche-création comme modèle de génération de connaissances au sein de la politique publique de la science, de la technologie et de l'innovation » [traduction] (Madero Gómez et Ballesteros Mejía, 2021 : 87).

sociales investissent dans la RC dans le but de produire des connaissances, et les arts dans le but de légitimer l'art et d'en faire la promotion à titre de pratique innovante — mais que, lorsque l'on s'intéresse à son contenu propre et à son cadre opérationnel général, la RC présente une structure inexistante, ou plutôt fragmentée.

Le paradoxe lié au processus: des arts pour produire de la connaissance ou de la recherche pour produire des arts ?

Le second paradoxe, lié au processus, découle du précédent: il a trait à l'observation selon laquelle, lorsque l'on pose des questions sur une méthodologie de RC, on trouve des réponses très différentes en fonction des objectifs de chaque instance de recherche ou de création. L'absence d'un programme commun de RC et le manque de consensus ou d'intérêt pour l'élaboration d'une interface ou d'un cadre méthodologique commun entraînent à la fois des défis pratiques pour son application et son évaluation, ainsi que pour une ouverture à l'expérimentation. La construction de ce cadre progresse à l'échelle locale grâce à des projets concrets menés par des équipes à caractère expérimental composées de chercheurs et chercheuses et de créateurs et créatrices; c'est là que de nouveaux types de méthodologies prennent progressivement forme et que l'interface entre la recherche et la création commence à se consolider. Plusieurs observent que présentement, c'est précisément sur ce territoire ambigu, complexe, expérimental et mouvant que des équipes pionnières explorent la fusion entre les arts et les sciences, leurs processus et leurs mécaniques. C'est sur ce territoire que de nouvelles questions surgissent d'équipes qui prennent acte de la différence de nature entre les deux parties (Chapman et Sawchuk, 2012; Poissant, 2014). Ces projets semblent toutefois être menés par des instances dont la structure est associée à l'un ou l'autre de ces pôles, la recherche ou la création, et il n'est pas aisé de déceler les processus et les mécanismes d'interaction entre les deux. Ainsi, s'interroger sur l'absence de méthodologie commune pour la RC est un défi, s'agissant d'une tâche comparative qui suppose de considérer ce qui se passe chez chaque instance de recherche et de création, et localement dans chaque projet⁷.

7. Juan Gabriel Osuna Barriga, dans son texte intitulé *Un viaje a ninguna parte: la investigación-creación como vehículo de validación institucional de la producción artística* (2012), utilise pour exemplifier cette « tension entre ce que l'institution universitaire exige d'un projet de production de connaissances et les besoins des processus de création artistique » [traduction] un texte de Julio Cortazar et Carol Dunlop intitulé *Les autonautes de la cosmoroute*: « Avec une rigueur scientifique, les protagonistes ont entrepris de consigner dans un carnet de route un voyage de 33 jours effectué en 1982 sur l'axe Paris-Marseille de l'auto-route du Sud dans une camionnette Volkswagen, sans jamais quitter l'autoroute, en explorant chaque arrêt au rythme de deux par jour (en dormant toujours au deuxième) et en notant toutes les observations pertinentes (descriptions topographiques, climatiques et phénoménologiques), dans le but d'« écrire le récit de l'expédition » (modalités à déterminer) » [traduction]. Cet exemple est pertinent pour analyser ce second paradoxe puisque, pour l'auteur, le texte de Cortazar et Dunlop se nourrit à la fois de créativité (et d'une part de contingence, laissant la voie à ce qui émerge de l'expérience et à ce qui en découle) et d'une certaine rigueur scientifique (laquelle fait appel à la planification, à la collecte d'informations, au respect de protocoles établis et à « l'élaboration minutieuse d'un produit »). Selon Osuna Barriga, la communauté universi-

Du côté des sciences sociales, on part du principe que la RC sert avant tout à la production de connaissances et par conséquent à l'innovation. La RC consiste donc en un espace de recherche dans lequel des processus créatifs sont générés « pour produire des œuvres sur lesquelles a été jeté un regard critique »⁸. Certains des projets soutenus par des fonds destinés aux sciences sociales postulent que la RC est une pratique expérimentale axée sur le processus plutôt que sur les produits, que ce dernier faciliterait l'intersection « transdisciplinaire » entre la pratique artistique, les concepts théoriques et la recherche, que le processus ne peut être décidé ou déterminé à l'avance, et qu'il est le fait d'artistes « incorporant » la recherche scientifique à leurs pratiques ou d'universitaires « au diapason » de la pratique artistique⁹. La rencontre des deux parties dans un processus de recherche scientifique génère un troisième niveau de paradoxe, que nous examinerons plus loin : celui d'une connaissance scientifiquement valide produite par des moyens artistiques.

Examinons d'abord l'aspect méthodologique de la RC dans le contexte des instances de création. Il nous faut d'abord dépasser le clivage entre les disciplines qui produisent de l'« art » et celles qui produisent de l'« innovation », et faire nôtre la tendance récente à l'unification de ces domaines du « secteur de la création ». Comme le soulignent Chapman et Sawchuk (2012), la recherche a, dans les disciplines artistiques, un objectif très différent de celui de la recherche universitaire. Contrairement aux sciences sociales et humaines, pour lesquelles la RC a une valeur de production de connaissances en tant que processus, la RC semble être perçue dans le domaine des arts comme l'étape initiale, ou conceptuelle, de l'élaboration d'un produit artistique¹⁰. Autrement dit, elle constitue une phase précédant le passage de la conception à la

taire « tente de résoudre cette tension par l'institutionnalisation de la recherche-crédation en tant que forme de production artistique dans l'environnement universitaire » [traduction].

8. Le CRSH précise les éléments suivants : « [...] Le processus de création, qui fait partie intégrante de l'activité de recherche, permet de réaliser des œuvres bien étoffées sous diverses formes d'art. La recherche-crédation ne peut pas se limiter à l'interprétation ou à l'analyse du travail d'une créatrice ou d'un créateur, de travaux traditionnels de développement technologique ou de travaux qui portent sur la conception d'un curriculum. Le processus de recherche-crédation et les œuvres artistiques qui en découlent sont jugés en fonction des critères d'évaluation du mérite établis par le CRSH. » www.sshrc-crsh.gc.ca/funding-financement/programs-programmes/definitions-fra.aspx#a25 Consulté le 11 mars 2024.

9. Citons par exemple le projet The Pedagogical Impulse, soutenu par le CRSH, qui définit la RC comme suit : « La recherche-crédation peut être décrite comme l'intersection complexe de la pratique artistique, des concepts théoriques et de la recherche. Il s'agit d'une pratique expérimentale qui ne peut être prédite ou déterminée à l'avance. Elle est transdisciplinaire et est utilisée par les artistes, les créateurs et créatrices qui intègrent une forme hybride de pratique artistique entre les arts et les sciences, ou la recherche en sciences sociales ; par les universitaires conscients du rôle des arts et de la création dans leurs propres domaines d'expertise ; et par les éducateurs, éducatrices intéressés par l'élaboration d'un programme d'études et d'une pédagogie fondés sur la production culturelle. La recherche-crédation s'intéresse aux processus plutôt qu'à la communication des résultats ou des produits » [traduction]. <https://thepedagogicalimpulse.com/research-methodologies/>

10. Le Conseil des arts du Canada définit ainsi le concept de « recherche et création » : « La composante Recherche et création du programme Explorer et créer soutient les premières étapes du processus de création. Les artistes, les groupes et les organismes artistiques du Canada peuvent présenter une demande afin de développer et de créer des œuvres. Les subventions apportent un soutien à la recherche,

réalisation ou à la mise en œuvre d'un produit, le tout dans le cadre d'un processus expérimental itératif, dans lequel le type de discipline artistique et l'objectif du produit déterminent le degré de rigueur technique et scientifique du processus d'élaboration. En ce sens, l'apport de la RC aux instances de création réside davantage dans la fonction de « l'art » comme complément d'exploration sensible aux disciplines associées au développement technologique et, pour ce qui est du volet de recherche scientifique, comme une occasion pour certaines disciplines artistiques de rehausser leur crédibilité dans le panorama de l'innovation et des sciences, comme mentionné précédemment.

Le paradoxe lié à la connaissance: la légitimité scientifique

Au deuxième paradoxe, à savoir l'absence d'une méthodologie de RC ou la « turbulence méthodologique » alimentée par des expériences méthodologiques ambiguës et souvent incompatibles entre elles, s'ajoute un troisième niveau : le statut paradoxal de la connaissance de la RC. Ce paradoxe s'applique au domaine des sciences sociales et humaines. C'est dans ce domaine que la RC prend toute sa valeur en tant que processus de recherche ; c'est là qu'interviennent à la fois l'intérêt et les défis du processus de production de connaissances comme élément de l'étude de l'expérience humaine. La RC, à la recherche d'une source sensible de connaissances, introduit, tel un cheval de Troie, une équation controversée dans les normes scientifiques : la production de connaissances par la combinaison de pratiques de recherche universitaire et de pratiques de création artistique. Dans ce contexte, la RC se présente comme une pratique qui suppose d'admettre que la connaissance produite sera en constante évolution, que des façons de l'évaluer et de la réévaluer émergeront en continu, que les processus et les produits demeureront souvent réceptifs et sujets à de nouveaux développements créatifs pour répondre à de nouvelles exigences, et qu'éventuellement, chaque instance devra mettre au point ses propres méthodes fondées sur des critères suffisamment souples et des modalités dynamiques inventives¹¹.

Se pose alors la question épineuse de la validité épistémologique des produits issus de la créativité, de l'imagination, de l'activité sensible, voire de l'inattendu et de l'énigmatique, face aux procédures et aux mesures traditionnelles du savoir universitaire et de la recherche scientifique (Poissant, 2014). Et, alors que de nouvelles productions universitaires tentent d'approfondir le débat sur la RC au-delà des définitions ouvertes et de générer de nouveaux marqueurs de crédibilité, elles

à la création et au développement de projet». <https://conseildesarts.ca/financement/subventions/explorer-et-creer/recherche-et-creation>

11. Au sujet de la tentative de saisir et de définir la « connaissance » à partir des dénommées « études artistiques », liées à ce que nous appelons ici la RC, Pedro Gómez Moreno (2019), de l'Universidad Distrital Francisco José de Caldas, en Colombie, affirme ce qui suit dans un article intitulé *Investigación-creación y conocimiento desde los estudios artísticos*: « [...] les études artistiques ne peuvent reposer sur une acception étroite de la connaissance, comme c'est le cas des disciplines, mais plutôt sur une conception élargie tenant compte des multiples interactions qui forment les espaces de recherche et de création interdisciplinaires et transdisciplinaires » [traduction].

font également jouer l'ironie du langage et de la pensée universitaires alors qu'elles doivent prôner des formes non universitaires de construction de la connaissance et des processus artistiques tout en étant assujetties aux règles d'évaluation propres au milieu universitaire (Stévance, 2012). La RC en tant que processus, comme nous l'avons vu dans le paradoxe antérieur, est elle-même une composition créative pouvant s'adapter à diverses modalités pour remplir son objectif de générer de nouvelles connaissances par la combinaison d'activités universitaires et artistiques¹². Et l'on suppose que le produit bicéphale issu de la jonction de processus universitaires et artistiques aura non seulement des attributs associés à ces deux pôles, mais qu'il se manifestera aussi dans divers médias :

[...] la recherche-crédation se déploie dans plusieurs directions. [...] Elle implique de reconnaître des territoires de production de connaissances plus vastes que ceux des arts et des sciences; en même temps, elle exige de reconnaître que la capacité de recherche et de création est une capacité humaine, qui n'est pas le propre des spécialistes et des universitaires [traduction] (Gómez Moreno, 2019).

Ce niveau est doublement paradoxal, d'abord parce qu'il suppose la production de connaissances scientifiquement valides par des moyens artistiques. La réponse donnée dans la littérature fait référence au processus et au produit : les produits artistiques réalisés dans le cadre de la recherche seront « éclairés par un regard critique » par l'activité de recherche universitaire — ainsi, ils agiront comme courroies de transmission de ce « regard critique ». D'autre part, la recherche scientifique a l'avantage de promouvoir un processus intégral de compréhension de la réalité par le biais de qualités expérientielles et cognitivo-affectives, et d'un dialogue avec « l'irrationnel, l'aléatoire, l'inattendu et l'accidentel qui alimente la découverte de nouvelles formes » [traduction] dans la pratique artistique (Poissant, 2014 : 2 ; Ballesteros et Beltrán, 2018 : 23). La RC alimente et génère en même temps des connaissances qui ne sont pas seulement analytiques, mais animées par l'imagination, le désir, l'intuition et l'expérience sensible (Cuartas, 2009). Les œuvres et les processus deviennent à la fois une forme d'interprétation et de participation à des stimuli externes qui « permettent de souligner et mettre en lumière des aspects humains que la recherche traditionnelle ne prend pas en compte, ainsi que de réfléchir à leur sujet et de proposer des solutions » [traduction] (Madero Gómez et Ballesteros Mejía, 2021).

En suivant cette voie, nous trouvons un deuxième paradoxe, « plus complexe et controversé » : le caractère immanent de la connaissance dans l'action créative. Dans une tentative de clarification de la notion de RC dans l'espace universitaire, Chapman et Sawchuk (2012) réfléchissent, en ayant recours à des arguments philosophiques et

12. Devant la difficulté de définir conceptuellement la RC dans le contexte universitaire, Owen Chapman et Kim Sawchuk (2012) se livrent à un exercice intéressant en utilisant la notion d'« air de famille » de Ludwig Wittgenstein. L'auteur et l'autrice posent l'hypothèse de quatre modalités de la RC : la « recherche aux fins de création » (*research-for-creation*) ; la « recherche issue de la création » (*research-from-creation*) ; les « formes de présentation créative de la recherche » (*creative presentations of research*) ; et enfin, la « création en tant que recherche » (*creation-as-research*).

esthétiques, aux implications ontologiques de la modalité de RC à titre de « création en tant que recherche ». Cette modalité nous amène au domaine de l'intervention dans la réalité, qui se produit simultanément à la découverte de cette dernière, et de son devenir tandis que nous la « représentons » ; de la participation intensive à une activité créative tout en générant des connaissances ; de l'émergence des idées et des choses et de leur transmutation au cours de l'expérience ; de l'immanence du processus être-connaître-crée et de l'« action » sur la réalité. Grâce à ce type d'herméneutique esthétique « pratique » émergent de nouveaux sujets de recherche-crée, artistes scientifiques ou artistes universitaires — et toute une série de questions controversées et de réponses autoréférentielles qui tendent à effacer les frontières, élargissant les espaces disciplinaires universitaires.

En ce sens, la RC propose d'intervenir dans la réalité, ou d'y participer, afin de la connaître : il s'agit davantage d'une manière d'être que d'une méthode de recherche. Ce mode de fonctionnement fait de la RC un espace de transformation et de possibilités — car les nouveaux sujets de la recherche-crée ont forcément besoin d'un nouvel espace, ou d'un « espace tiers » qui ne soit ni un laboratoire de recherche ni une galerie d'art, capable d'accueillir ces nouveaux horizons d'exploration et d'enquête sur la réalité sans se soucier de maintenir une certaine validité universitaire ou artistique, mais plutôt de pousser la connaissance vers de nouveaux paradigmes de construction et de dissémination de la réalité, et d'interactions avec cette dernière. D'un espace où certains binômes tels que « sciences-arts » sont mis de côté pour faire place à un autre type de connaissance et d'action pour les sujets de la recherche-crée.

L'absence d'un programme commun et d'un consensus méthodologique qui fait de la RC un espace ouvert et souple, de même que l'absence de rails guidant ce « vecteur fou », comme dirait Deleuze (2002), font en sorte que ces paradoxes doivent être résolus à l'échelle du singulier, de chaque expérience. Et il n'y a aucune certitude que les paradoxes soulevés par la RC sur le plan de la connaissance mènent à une *impasse*. C'est grâce à son ouverture et, dans une certaine mesure, à son indétermination que la RC offre un large champ de possibilités, mais aussi de nouvelles questions. Telle une double hélice laissant sur son passage un tracé en spirale, la RC génère des possibilités et des questions qui se rejoignent comme deux filons entrelacés dans un tracé qui laisse également entrevoir des possibilités de développement :

[...] les arts créatifs reposent sur une notion englobante et large de la créativité humaine et, plutôt que de construire un monde unique, ils créent les conditions nécessaires à la réalisation d'un « plurivers », un monde où de multiples mondes cohabitent, une forme de « pluriversité » dans laquelle peuvent cohabiter de multiples façons de connaître, de faire et de faire connaître [traduction] (Gómez Moreno, 2019 : 67).

II. LE CAS DE SI MIS DEDOS TOCAN LOS TUYOS

Le court-métrage *Si mis dedos tocan los tuyos* résulte d'un processus que nous nommons ici « co-RC », mené à Mexico dans le cadre du projet TRYSACES, un projet

interinstitutionnel et international de sciences sociales et humaines. TRYSPACES se définit comme un laboratoire vivant ayant pour but de coproduire des connaissances au moyen de processus participatifs qualitatifs — et, ce faisant, de créer des communautés de recherche inclusives et interdisciplinaires liées, souvent de manière radicale, à leur environnement local. Cet environnement, ouvert à de nouvelles formes de production et de mobilisation des connaissances, a été le terreau qui a permis l'éclosion d'un projet expérimental tel que *Si mis dedos tocan los tuyos* dans un contexte institutionnel et universitaire généralement peu ouvert à de tels processus, comme mentionné dans la section consacrée au premier paradoxe sur l'importance du contexte institutionnel. Le court-métrage a été conçu dans un contexte particulier au sein de TRYSPACES : celui du festival 4CITIES de 2021, qui constituait la première rencontre de grande envergure des équipes des quatre villes¹³ formant l'alliance de recherche TRYSPACES, quatre ans après le début du projet. Ce festival a été conçu comme un espace comparatif où chacune des villes pourrait présenter les résultats de quatre années de production de connaissances au sein de contextes locaux.

Le processus de création de *Si mis dedos tocan los tuyos* a été piloté par une petite équipe interdisciplinaire composée de jeunes étudiants et étudiantes de TRYSPACES Mexique (TRYMX) et d'une organisation de l'alliance TRYSPACES spécialiste des méthodes d'innovation collaborative (Culturans). TRYMX est formé de personnes étudiantes, chercheuses, de partenaires et de jeunes souhaitant comprendre les pratiques transgressives des jeunes dans l'espace public de Mexico et la manière dont celles-ci transforment la gouvernance urbaine. Les jeunes de l'équipe viennent de différents quartiers de la ville et de sa périphérie, ainsi que de plusieurs universités, collectifs et organisations culturelles et sociales. Ainsi, on dénote au sein de TRYMX des points de vue et perspectives multiples sur la réalité, de même qu'une grande diversité comme les contextes universitaires, économiques, sociaux et émotionnels qui accompagnent les jeunes. La réalisation du court-métrage a été confiée à une étudiante et trois étudiants : Lorena Paredes, diplômée en psychologie et doctorante en anthropologie physique, originaire du quartier populaire de La Lagunilla, dans le centre de Mexico ; Santiago Gómez Sánchez, diplômé en création littéraire, écrivain et passionné par la décentralisation de la culture ; Jordi Agüero, musicien et étudiant en sciences de la communication, intéressé par la contre-culture et les arts du Mexique ; enfin, Tonatiuh Martínez Moreno, originaire de l'arrondissement périphérique d'Izta-palapa, étudiant en sciences de la culture et de la communication, qui se consacre à la photographie et à l'action communautaire en faveur de l'environnement et des droits de la personne.

Chaque membre de l'équipe avait déjà travaillé sur certaines des études de cas réalisées par TRYMX (ces études de cas sont expliquées en détail ci-dessous). Lorena et Tonatiuh ont collaboré à l'étude de cas « Les consommateurs et consommatrices de marijuana dans les rues de Mexico » (*Usuarios y usuarias de marihuana en las calles*

13. Hanoi, Mexico, Montréal et Paris.

de México), à partir de laquelle il et elle ont pu travailler sur une longue période avec des communautés de jeunes dans l'est de la ville, ainsi qu'avec des collectifs d'activistes (Tonatiuh était déjà un membre actif de la communauté). Grâce à des processus d'observation participante, les membres de l'équipe ont recueilli des expériences et des connaissances sur la vie quotidienne et les besoins des communautés. L'expérience a entraîné chez les membres de l'équipe des effets émotionnels latents, où leurs expériences personnelles et universitaires se sont entremêlées.

Quant à Santiago et Jordi, ils ont participé au projet « Les jeunes hommes et femmes et le Chopo » (*Los chavos, las chavas y el Chopo*). En prenant part à des activités telles que des ateliers, des ethnographies, des expositions et des événements commémoratifs, ils se sont retrouvés en immersion dans la vie quotidienne de l'espace de mémoire et de résistance de la contre-culture que représente le *Tianguis Cultural del Chopo*. Ils ont ainsi acquis une compréhension approfondie de ce cas particulier de transgression et de son influence sur la culture des jeunes de la ville, et ont pu se rapprocher des acteurs responsables du lieu.

Cette immersion rendue possible par les études de cas, combinée avec un intérêt latent pour la recherche urbaine et le bien-être de la collectivité, a été la principale motivation de l'équipe pour réaliser le film de la manière dont il l'a été. Nous ne pourrions affirmer que l'équipe du court-métrage avait un intérêt particulier à *faire* de la RC. L'intérêt résidait plutôt dans la possibilité de montrer un aspect différent des études de cas, de les enrichir grâce à la compréhension personnelle des membres et de générer de nouvelles connaissances sur les cas qui rendraient compte de leur dimension émotionnelle.

Il est important de parler brièvement des études de cas réalisées au Mexique pour contextualiser le matériel avec lequel l'équipe a travaillé et qui a servi de base au court-métrage. TRYMX comporte cinq études de cas. Si toutes cherchent à explorer des thèmes liés à la jeunesse, à la transgression et à l'espace urbain, elles ont toutes leurs particularités, tant sur le plan de leur objet que sur celui du lieu de la recherche. Les études de cas « Les jeunes hommes et femmes et le Chopo » et « Les consommateurs et consommatrices de marijuana dans les rues de Mexico » se concentrent sur deux *tianguis*¹⁴ importants de la ville de Mexico : le *Tianguis Cultural del Chopo* et le *Tianguis El Salado*, respectivement¹⁵. La première cherche à explorer la manière dont la pratique informelle et transgressive (du *tianguis*) est devenue au fil du temps tolérée,

14. Note de traduction : Au Mexique et en Amérique centrale, les *tianguis* sont des marchés tenus en plein air. Voir aussi l'article de Ávila Farfán et Bacca Mejía dans ce numéro.

15. Le *Tianguis Cultural del Chopo* est un marché informel emblématique de la contre-culture, situé dans le quartier de Buenavista, au centre de Mexico. Depuis 1980, il sert de point de rencontre et d'échange pour les communautés de diverses contre-cultures telles que les punks, les rockers, les darketos, etc. On peut y trouver de tout, allant de la musique (sur des supports analogiques tels que des CD ou des vinyles) aux livres et aux vêtements. Le *Tianguis El Salado* est situé dans l'arrondissement d'Iztapalapa, à l'est de Mexico ; le marché s'y tient le mercredi. L'offre d'*El Salado* est variée et comprend notamment des articles de seconde main (appareils électriques, meubles, vêtements, etc.), des lots de vêtements et de la nourriture.

officielle et institutionnalisée. La deuxième s'intéresse à la consommation de marijuana par des jeunes personnes dans les espaces publics de Mexico, à la manière dont elles définissent cette pratique et aux relations qu'elles entretiennent avec leurs familles, leurs voisins et voisines, et les autorités à travers le prisme de leur consommation de marijuana.

Les autres études de cas portent sur divers espaces de la ville : « Les travailleurs du sexe masculins de l'espace urbain » (*Trabajadores sexuales masculinos en la calle*) est une étude de cas axée sur la *Zona Rosa* (un quartier central de Mexico connu pour sa vie nocturne et ses espaces d'homosocialisation) qui cherche à mieux connaître les travailleurs du sexe masculins et à analyser la manière dont leur (in)visibilité est réglementée, ainsi que le fonctionnement de la division de ces jeunes hommes entre l'espace public virtuel et physique. « Migration et stigmatisation » (*Migración y estigmatización*) porte sur le passage à Mexico de jeunes migrants et migrantes vivant dans des centres d'hébergement de la ville, sans preuves de résidence. Cette étude de cas s'intéresse à la manière dont ces jeunes vivent et habitent l'espace public en tant que personnes immigrantes, ainsi qu'à leurs stratégies pour s'adapter aux conditions stigmatisantes de la ville. La dernière étude de cas, « *Peseros*¹⁶ et mobilité durable dans la ville » (*Peseros y la movilidad sustentable en la ciudad*), cherche à analyser les transgressions des jeunes dans l'espace public urbain et les discours réglementaires qui entourent ces pratiques dans une étude ethnographique et une analyse des efforts de réglementation et de formalisation des transports publics dans la ville de Mexico.

Le processus de « co-RC » associé à la réalisation du court-métrage a duré environ cinq mois. Dès le début, l'équipe était résolue à suivre une voie particulière. Au lieu de présenter les résultats de la recherche dans un format universitaire ou par une forme traditionnelle de mobilisation des connaissances, elle souhaitait générer un produit artistique audiovisuel — défini dès le départ comme un court-métrage — qui non seulement rendrait compte de ces résultats, mais en même temps « illustrerait » ou « ferait sentir » une image vivante de Mexico, non pas comme une forme créative de contextualisation, mais comme une forme de *connaissance*, qui pourrait être employée dans d'autres contextes ainsi que par la communauté de recherche de TRYMX. Nous voyons ici le positionnement clair du projet dans le territoire ambigu du troisième paradoxe : parier sur la production d'une connaissance sensible.

À cette fin, il a fallu mettre en place un processus de RC permettant de synthétiser de manière créative les connaissances scientifiques produites par TRYMX pendant quatre ans et de produire de nouvelles connaissances sur la ville de Mexico. Il s'agissait en cela d'un processus de « double créativité » ou de « double traduction » visant à générer une nouvelle réflexion sur les connaissances existantes et sur la nature vivante et changeante de la ville.

La méthodologie proposée était fondée sur une structure collaborative de cocréation en deux phases principales. La première phase a été consacrée à traduire en une

16. Note de traduction : Les *peseros* sont des minibus typiques de la ville de Mexico.

série d'éléments artistiques les études de cas de TRYMX, initialement présentées dans un langage universitaire. Cette démarche a constitué un défi tangible : des manifestations d'insécurité et d'incertitude sont apparues au cours des discussions, produit de l'inexpérience dans la combinaison des processus créatifs et des méthodologies scientifiques — illustrant la force du deuxième paradoxe lié au processus.

La deuxième phase a donné lieu à la traduction de ces éléments dans le langage technique de la composition audiovisuelle. Elle a été suivie de deux autres phases de mobilisation et de suivi, l'une axée sur la mobilisation des résultats lors du festival 4CITIES et dans d'autres espaces, et une autre — dans le cadre de laquelle s'inscrit cet article — consacrée à la recherche d'occasions et de retombées à d'autres échelles.

La première phase a débuté par une série de conversations collectives avec les membres chercheurs et étudiants de TRYMX, tenues sous la forme d'ateliers d'idéation collective (exclusivement sur des plateformes numériques telles que Zoom et Miro en raison de la pandémie de COVID-19). Ces séances d'idéation collective, qui s'appuyaient sur des questions visant à sonder l'« univers » de TRYMX et de Mexico, avaient pour but de filtrer et de traduire les connaissances des études de cas de TRYMX en éléments créatifs et narratifs, ainsi qu'en concepts sensibles, affectifs et imaginatifs. Chaque étude de cas de TRYMX a été décomposée en émotions, personnages, lieux, événements et conflits recensés par l'équipe. Par exemple, le cas du *Tianguis Cultural del Chopo* qui, sous sa forme universitaire, est axé sur les pratiques transgressives des jeunes et la dissémination de la culture, est devenu lors de l'atelier un cas axé sur la nostalgie (plusieurs membres de l'équipe l'ayant visité pendant leur adolescence), la confiance (un espace où l'on peut s'exprimer librement) et la coexistence (à travers la musique et la culture), mais également la représentation d'un espace où prédominent les hommes et certains types de masculinité que l'on ne s'attendrait pas à retrouver dans un lieu de contre-culture comme le *Tianguis del Chopo*.

Ces séances d'idéation collective témoignent d'un aspect important nous amenant à esquisser les grandes lignes d'un processus de RC : en favorisant les séquences d'empathie, de découverte accidentelle et d'imagination, en combinaison avec des réflexions plus analytiques, le flux du dialogue flexible soutient la possibilité de représentations des dimensions de la connaissance. Ce que nous avons entrepris dans cette partie du processus était simplement une nouvelle façon de « modéliser et matérialiser les connaissances » dérivées des études de cas, de manière à « révéler les éléments de contexte philosophique, social et culturel en vue d'une intervention future et d'une application critique de ces connaissances » [traduction] (Chapman et Sawchuk, 2012 : 11).

Pour l'équipe, il était évident que le contexte se perd parfois, ou s'estompe, dans les exposés universitaires. L'équipe était en outre consciente que, par rapport à la richesse de l'expérience urbaine, les connaissances produites par les études de cas étaient partielles. Par conséquent, une partie substantielle du contenu devrait provenir de l'expérience des membres de l'équipe, de leurs champs respectifs (littérature, communication, psychologie) et de la combinaison de ces derniers. Dès cette première

étape, nous avons mis l'accent sur une posture d'ouverture pour imaginer et ressentir des connaissances qui seraient normalement considérées comme fermées et impénétrables, de manière à révéler leur caractère ouvert et malléable, ainsi que sur la possibilité de jouer avec la distance créative par rapport au produit (le court-métrage) et à l'objet de la connaissance (la ville).

Si la méthodologie et la manière dont les études de cas de TRYMX ont été travaillées étaient assez souples, les résultats ont surtout consisté en des produits universitaires¹⁷. Le procédé d'idéation collective a permis à l'équipe du court-métrage de « distiller » les données (le contenu) des études de cas en de nouvelles données davantage axées sur le vécu, expérientiel et émotionnel. Il nous a également permis d'éclairer des espaces et connaissances qui se nichaient auparavant dans l'ombre des études de cas, non pas parce qu'ils y avaient été consciemment relégués, mais parce que le faisceau illuminant les études de cas (circonscrit dans la démarche universitaire à laquelle il appartenait) n'en éclairait qu'une partie.

De la même manière que l'approche universitaire avait soustrait à notre regard certains éléments des études de cas, la méthode que nous avons utilisée impliquait de mettre à l'écart d'autres éléments. Comme nous cherchions à esquisser un portrait *sensible* de la ville de Mexico, nous avons dû donner la priorité aux informations liées à notre manière de nous rapporter aux études de cas et de les concevoir plutôt qu'aux informations (vérifiables) fournies par les études de cas elles-mêmes (troisième paradoxe). Cette méthode nous a en outre permis d'explorer les études de cas par le biais d'éléments constitutifs de la vie quotidienne des jeunes et des membres de l'équipe de recherche (qui sont aussi citoyens et citoyennes), comme le son (qu'il s'agisse de musique ou du simple bruit accompagnant la vie urbaine), les mêmes (qui sont aujourd'hui une composante importante de notre façon de comprendre les informations et les événements et d'interagir avec eux) et l'humour (lequel, à l'instar du sérieux exigé dans les produits universitaires, offre différentes possibilités de communication et de compréhension).

La première phase s'est achevée par la définition d'un concept créatif, d'un objectif de travail pour l'équipe et d'une structure narrative. Au-delà de la représentation visuelle des études de cas de TRYMX, l'équipe a cherché à ouvrir un nouvel espace de connaissances sur la ville de Mexico, en mettant l'accent sur une mise en valeur intégrale des connaissances — universitaires et analytiques, mais aussi expérientielles et créatives. L'équipe a insisté sur le fait que les informations présentées dans le court-métrage et, plus important encore, *la manière dont elles seraient présentées*, pourraient être étudiées avec la même crédibilité qu'un article publié dans une revue scientifique — et qu'il s'agirait, en même temps, d'un produit que les personnes y ayant participé pourraient partager avec leurs camarades lors d'une séance de cinéma de

17. La plupart des études de cas ont eu recours à l'ethnographie comme outil principal et se sont appuyées sur la recherche participative pour introduire une dimension horizontale dans la démarche, afin que les « sujets de recherche » ne soient pas confinés dans leur position de sujets mais puissent également contribuer au processus.

rue. C'est ainsi qu'est né pour l'équipe le sentiment d'une mission : contribuer, dans le cadre d'un dialogue entre les communautés internationales et locales, à générer de nouvelles interprétations de la valeur des connaissances sur leur ville, par le biais d'un produit de leur propre création.

C'est cette réflexion qui a conduit l'équipe à identifier «la rue» comme le symbole et l'espace de confluence de la recherche-crédation appelée à gérer et à façonner le court-métrage. La rue, en tant qu'espace et concept, est au cœur de la conception de la ville dans l'imagination et la pratique des citoyens et citoyennes de Mexico. Les séances d'idéation collective du début ont servi à la traduction des savoirs tirés des études de cas, en plus de servir de socle pour la mise en valeur de types de connaissances et d'espaces porteurs de connaissance qui ne correspondent pas à l'idée que nous en avons habituellement (par exemple, un livre, un texte, une salle de classe ou un forum, par opposition à un tableau artistique ou une chanson). La co-construction d'un concept créatif et d'une structure narrative a fourni à l'équipe une certaine confiance à l'égard de sa démarche créative et un cadre dynamique prenant en compte les dimensions de la collectivité, de la confluence et de la mise en valeur des divers savoirs (deuxième paradoxe).

La deuxième phase de la méthodologie a été la production technique. Pour ce faire, la structure traditionnelle de la production audiovisuelle (préproduction, production, postproduction) a été adaptée aux conditions de l'équipe selon deux modalités de travail : collective et par domaines d'expertise (en fonction des compétences personnelles). Si les personnes y participant ont collaboré activement à certaines composantes du projet, chacune avait également un rôle et des responsabilités bien définis.

La première étape a consisté à élaborer le scénario à partir de la structure narrative et du concept directeur. La rédaction du scénario a été divisée en plusieurs parties. Tout d'abord, la préécriture, à laquelle Jordi et Lorena ont travaillé plus activement, Jordi en raison de sa connaissance des études de cas et de TRYSPACES, et Lorena en raison de sa connaissance des processus universitaires et des études de cas. Leur travail a consisté à approfondir les études de TRYMX, à en extraire les aspects les plus pertinents et à les systématiser au regard des points suivants : *En quoi consiste l'étude de cas ? Où se déroule-t-elle ? Quelles ont été ses conclusions particulières ? Quelles méthodologies ont été utilisées par les chercheurs et chercheuses ? Quelles ont été les retombées des travaux de recherche sur TRYMX ?* La préécriture a été beaucoup plus méthodique et cloisonnée que les autres étapes de la réalisation, mais elle n'en a pas moins exigé une bonne dose de créativité : interpréter les données de manière pertinente et sélectionner celles ayant de la valeur, c'est aussi un acte créatif. D'une certaine manière, Jordi et Lorena ont agi comme *commissaires* du contenu du court-métrage. Comme le mentionne à juste titre Leavy (2009 : 10),

la pratique de la création artistique et la pratique de la recherche quantitative peuvent toutes deux être considérées comme de l'artisanat. Les praticiens et praticiennes de la recherche qualitative ne se contentent pas de rassembler des éléments et d'écrire, mais doivent aussi composer, orchestrer et tisser [traduction].

Nous insistons sur ce point parce qu'il est important de comprendre la méthode du court-métrage comme une combinaison de mécanismes à la fois rigides et souples, ouverts et fermés par moments, ainsi que de cycles individuels et collectifs.

Santiago a travaillé à l'écriture du scénario, en adaptant ses connaissances littéraires à la méthode. Afin de créer un récit autour des cas, trois fondements importants ont été mis à profit. Tout d'abord, les études de cas de TRYMX (en utilisant la systématisation effectuée), qui ont été le point de départ de l'écriture et de l'idéation des concepts et de la trame narrative du court-métrage. Le second fondement a été les ateliers d'idéation collective et le collage sensoriel et conceptuel sur la ville de Mexico issu de ces derniers. Ce collage a guidé la composante audiovisuelle du court-métrage, faisant office de story-board. Ce langage visuel a permis à l'équipe de rendre compte des idées émises lors des discussions thématiques et de décider de montrer une ville au rythme effréné, bondée, imprévisible et débordante de vie. Il était important qu'il y ait un équilibre entre la forme (le collage de la ville) et le fond (la connaissance des études de cas), de sorte qu'il résulte de la somme des deux des connaissances les englobant, brossant ainsi un portrait différent de celui que l'équipe en avait au départ.

Le troisième fondement narratif a été le processus d'écriture dans le cadre d'un dialogue collectif. L'équipe s'est réunie une ou deux fois par semaine pour faire le point sur l'état d'avancement du scénario et recueillir les commentaires de chacun et chacune, en soulignant les points forts et les lacunes, mais aussi en apportant de nouvelles idées. Santiago intégrait ensuite les commentaires au texte. C'est au cours de l'une de ces réunions que l'équipe a imaginé les personnages de *Théorie* et *Expérience* à partir du concept directeur de la double mise en valeur des connaissances de la ville. *Théorie* (un chercheur universitaire) et *Expérience* (une photographe urbaine) se rencontrent dans « la rue » (à un kiosque de tacos). Ainsi, le scénario a pris la forme d'un dialogue entre deux personnes sur les études de cas, la valeur de la connaissance et la manière dont nous l'abordons et la diffusons. À travers ces personnages, l'équipe souhaitait mettre en lumière le caractère inégal et complexe de la connaissance, faite d'une multiplicité de voix et de sentiments, qui ne se conclut jamais et qui, dans son ouverture, permet l'exploration continue et la recherche de nouveaux savoirs.

Le court-métrage ayant été réalisé au cours des trois premiers mois de 2021, un an après le début de la pandémie de COVID-19, sa production et sa postproduction ont représenté un défi. La question de la disponibilité du matériel audiovisuel a été résolue à l'aide de plusieurs sources et médias. La production audiovisuelle s'est appuyée sur le scénario et les idées collectives pour recueillir du matériel audiovisuel de la ville (archives de TRYSPACES, images d'archives et matériel original), tout en préservant l'indépendance créative des responsables de la production artistique et de la direction de la photographie. Le tournage sur le seul « plateau » physique et le montage du court-métrage ont été réalisés par Tonatiuh, en raison de sa formation en design, de son équipement audiovisuel et de ses contacts locaux avec les responsables du kiosque de tacos de rue *El Cuñado*.

L'équipe a élaboré d'autres concepts pour parvenir à la forme audiovisuelle. L'un d'entre eux était celui de TRYSPACES en tant que sujet. L'équipe tenait à présenter non seulement les études de cas, mais aussi les préoccupations et les initiatives de TRYSPACES en général. Cela s'est traduit, sur le plan audiovisuel, par la présence du kiosque de tacos informel, le seul lieu (physique) de tout le court-métrage, où les personnages de Théorie et d'Expérience se rencontrent. Ce kiosque représente un point de rencontre et d'échange d'idées, un peu comme se propose de l'être TRYSPACES : un espace où convergent diverses préoccupations, disciplines et visions. Et, de même, un espace qui cherche à éliminer la distance entre les personnes chercheuses et celles faisant l'objet de leurs recherches, et entre le savoir universitaire et le monde extérieur. Nous avons choisi un kiosque de tacos pour représenter cette idée, que nous percevons comme un lieu où convergent différentes personnes, sensations et connaissances, et où, même si ce n'est que pour un instant fugace, ces personnes vivent un moment partagé en dégustant des *taquitos*.

Considérant le manque de ressources comme une occasion d'expression créative, l'équipe s'est attelée à reconstruire l'expérience étrange et prolifique qu'est la vie à Mexico au moyen de matériaux très variés. À l'instar de la partie consacrée à l'idéation collective, la production du court-métrage a combiné des cycles de travail par domaine et de travail collectif pour créer une composition aux multiples facettes. Des plans des rues des différents quartiers de la ville capturés avec des téléphones portables (obtenus grâce à un appel aux membres de TRYMX), des memes et des gifs tirés d'Internet, des fragments de dessins animés, le tout accompagné de la *Cumbia Transgresora*, une composition originale ludique et joyeuse de Jordi, qui combine ses études en communication avec sa profession de musicien indépendant, renforcent l'impression générale de « réalisme magique » émanant de cet habitat et de la personnalité de ses personnages : ceux et celles qui y vivent, cherchent, étudient, et l'équipe elle-même.

III. DES CONNAISSANCES SENSIBLES, INTERDISCIPLINAIRES ET COMMUNAUTAIRES

Les techniques et composantes artistiques employées tout au long du processus ont progressivement révélé des aspects de la connaissance qui se dérobaient au regard des documents de recherche des études de cas. Une grande partie de ces aspects sont considérés comme des manifestations sensorielles se prêtant le plus souvent à une représentation créative ou artistique. L'ombre de la solitude et de la menace qui entoure les jeunes personnes immigrantes, le langage corporel de combativité et de résistance des jeunes consommateurs et consommatrices, la dualité — entre empathie et indifférence — de la communauté locale à l'égard des travailleurs du sexe, les sons qui habitent le quotidien du *Tianguis Cultural del Chopo* et l'identité visuelle exubérante des minibus de Mexico sont quelques exemples de nouvelles connaissances rendues visibles par le langage audiovisuel, les collages, la bande sonore et les éléments fictifs du scénario du film.

Les jeunes ayant participé à la création de *Si mis dedos tocan los tuyos* ont fait part des nouvelles connaissances tirées de leur travail sur le court-métrage et de leur expé-

rience comme chercheurs et chercheuses pour les études de cas et comme sujets mêmes de ces dernières. Lorena Paredes a fait remarquer que, bien souvent, les disciplines érigent des frontières qui restreignent le champ d'action :

Parfois, nous ne croyons pas que nous avons la capacité de créer. Je suis arrivée en sachant faire de la recherche, et maintenant, il y a un court-métrage. C'est vraiment chouette [...]. Je pense que le plus important, c'est que j'ai fait tomber mes propres limites. Les interdits que je m'imposais sur ce que je peux faire ou non... Maintenant, si une personne vient me voir et me dit : « Hé, il faut faire ça », je dirai : « D'accord, faisons-le, je sais que j'en suis capable. » (entretien réalisé en mai 2021)

Santiago et Jordi ont tous deux évoqué l'importance de la collectivité dans le processus de création : « De plus en plus de gens se rendent compte qu'on ne crée pas dans le vide. La création n'est pas un acte individuel. Je pense que c'est le point essentiel que je retiens » (entretien réalisé en mai 2021). Jordi s'est surtout attaché à montrer comment le travail collectif transdisciplinaire conduit à un processus beaucoup plus agile (qui fait appel aux compétences particulières pour façonner la voie vers une finalité commune) et comment cette méthode de travail crée des espaces de coexistence différents de ceux qui nous sont familiers :

Tu imagines un produit final et tu te dis : « *Ça alors ! Comment vais-je y arriver ?* » Autrement dit, le parcours est très angoissant. Et ce processus a été très intéressant, car nous avons commencé par des ateliers et des séances de réflexion collective. [...] Toutes les séances ont été très agréables. Le fait d'échanger des idées et de trouver des moyens de mettre nos compétences au service de notre objectif commun a mené à une collaboration vraiment géniale (entretien réalisé en mai 2021).

Tonatiuh, quant à lui, a réfléchi au mode de fonctionnement de *Si mis dedos tocan los tuyos* et au fait que la pandémie de COVID-19 nous a fait adopter des outils et des plateformes (notamment Miro et des ateliers sur Zoom) que nous n'aurions pas utilisés autrement :

Tout le monde a participé à la démarche sur Miro, à l'atelier, à la construction. Nous avons laissé les idées circuler, et collaboré à distance. Car dans d'autres circonstances, la façon de travailler aurait été différente. Mais nous avons dû faire face à la pandémie (entretien réalisé en mai 2021).

Le lien entre les jeunes de TRYSPACES ayant participé à la production du court-métrage et les études de cas va au-delà du domaine universitaire. Ce lien ne se limitait pas à leur expérience dans cette sphère et à la mise en œuvre de méthodologies des sciences sociales. La démarche a également fait appel à leurs expériences quotidiennes et à leurs récits de vie, individuels et collectifs, en tant qu'habitants et habitantes de la ville de Mexico. Il en a résulté une approche particulière alliant des éléments émotionnels et réflexifs, qui a donné lieu à une forme de connaissance enracinée dans ces émotions.

Les jeunes cinéastes ont convenu que ce projet représentait une occasion idéale de mettre en pratique des approches et des perspectives novatrices, fondées sur la sensibilité et l'émotion. Pour illustrer la manière dont a été mise en œuvre cette approche, citons le cas de Jordi. Lorsqu'il a pris la responsabilité de créer la bande sonore du

court-métrage, son objectif était de transmettre l'essence unique qui caractérise les habitants et habitantes de Mexico. Jordi s'est inspiré d'activités et d'approches antérieures de TRYSPACES, notamment des visites sur le terrain et des études ethnographiques. Toutefois, il a également intégré ses propres souvenirs et expériences. Par exemple, il s'est souvenu des excursions au Chopo de son enfance et de ses déplacements en minibus et en métro, des expériences emblématiques de la vie à Mexico.

En ce sens, l'idée de créer un « paysage sonore » est apparue comme un moyen de revivre ces souvenirs et de partager l'expérience émotionnelle qui les accompagnait. Jordi a souhaité reconstituer ces moments par le biais d'éléments auditifs pour que le public puisse ressentir la connexion intime qu'il a vécue. Ainsi, son approche de la production sonore reflétait l'intention plus large de l'équipe de transmettre des émotions et des points de vue authentiques et sensibles dans le documentaire.

Santiago, quant à lui, a clairement indiqué (lors de l'élaboration du scénario) qu'il estimait nécessaire de montrer son expérience de la ville et dans la ville, les longues heures et l'épuisement dans les transports publics, et le vertige qui accompagne les déplacements dans des rues bondées, pour que les connaissances tirées des études de cas prennent (ou reprennent) leur dimension sensible et émotionnelle, parallèlement à leur dimension rationnelle. Il s'agit là d'un point important, car les études de cas sont essentiellement des expériences exprimées dans un langage théorique, encapsulées dans le cadre d'une méthode scientifique. Il n'est donc pas déraisonnable de dire que les axes universitaire-rationnel et artistique-crétif vont de pair : ce sont les deux faces d'une même pièce.

Par le biais de la méthodologie de co-RC et de ses facteurs de recherche et de créativité, les jeunes de TRYSPACES ont cherché à créer et transmettre des connaissances qui, bien que fondées sur les études de cas, prennent en compte la dimension réflexive, affective et émotionnelle qui en découle afin de montrer que la recherche et la créativité ne s'excluent pas l'une l'autre. L'exploration créative peut enrichir la recherche et vice-versa : il en résulte une valeur unique à exploiter pour dissiper le paradoxe de la binarité entre « recherche » et « création ».

Après la diffusion du court-métrage, les membres du Mexique l'ayant visionné pour la première fois ont indiqué avoir pris conscience de nouveaux liens avec les études de cas, tant sur le plan émotionnel que sur le plan de la réflexion. Dans leurs commentaires, les membres ont souligné avoir décelé de nouvelles relations symboliques entre les études de cas, ainsi qu'une démarche épistémologique considérant les cas comme faisant partie d'un phénomène contextuel et identitaire propre à la ville de Mexico, plutôt que comme des cas reposant sur des démarches indépendantes. *Si mis dedos tocan los tuyos* a non seulement changé la manière dont les chercheurs et les chercheuses conceptualisent et abordent les travaux de recherche menés par l'équipe du Mexique, mais a aussi positionné TRYSPACES comme un espace où il est possible de réaliser des projets qui valorisent la créativité, l'imagination et la sensibilité, ainsi que les connaissances qui en découlent. Ces projets reconnaissent que les connaissances scientifiques ne se limitent pas à être « communiquées » par le biais de moyens de diffusion universitaires, mais que l'exploration de différents médias et formes de

communication artistiques permet de produire de nouvelles réflexions et discussions autour de ces connaissances.

CONCLUSION

Nous avons indiqué que l'objectif du présent texte est d'explorer le potentiel du recours à une méthodologie de RC collaborative, appelée ici «co-RC», pour répondre à certains des défis et paradoxes rencontrés dans les débats et les pratiques entourant la RC. Associons à présent les trois niveaux de paradoxes relevés dans la littérature sur la RC (liés au contexte, au processus et à la connaissance) au récit de l'expérience et à la réflexion sur les enseignements tirés de l'étude de cas *Si mis dedos tocan los tuyos* pour mettre en évidence les contributions et les solutions issues de l'expérience. Nous avons défini la recherche-crédation comme un processus de recherche — au sens que lui donnent les sciences humaines —, proposant de s'ouvrir à des moyens créatifs pour produire des connaissances sur l'expérience humaine et générer des œuvres qui en sont imprégnées. Pour ce faire, le processus de RC doit rassembler des instances de recherche et de création : des instances de nature stratégique et méthodologique différente. Nous avons vu que l'absence d'un programme commun et d'un consensus méthodologique entre les instances de recherche et de création fait de la RC un espace ouvert et souple, mais génère des turbulences méthodologiques, maintient la connaissance issue de la recherche et de la création dans une impasse paradoxale et fait en sorte que ces paradoxes ne peuvent être résolus sur le plan méthodologique qu'à l'échelle de chaque expérience — où cette résolution n'est pas non plus garantie. Tous ces éléments nous amènent à reconnaître la RC comme la voie vers un nouveau paradigme de la connaissance, encore inconnu. Nous avons ensuite présenté le processus de RC employé dans *Si mis dedos tocan los tuyos* : tout d'abord, les participants et les participantes, et leur rôle dans cette expérience de RC (premier paradoxe lié au contexte) ; ensuite, les méthodes utilisées pour lier les composantes de recherche et de création (deuxième paradoxe lié au processus) ; et enfin, les connaissances générées à la fois par le processus, soit la production du court-métrage, et par l'immersion des personnes participant à la démarche de recherche (troisième paradoxe lié à la connaissance).

Nous appelons «co-RC» ou «recherche-crédation collaborative» la méthodologie qui sous-tend le processus de RC employé dans le projet *Si mis dedos tocan los tuyos* et qui découle des apprentissages qui y sont associés. Cette proposition vise à faire progresser l'élaboration d'un cadre méthodologique pour la RC : elle souligne la nécessité d'intégrer une méthode de collaboration complémentaire à la formule de l'union entre le monde de la recherche et celui de la création, définie par le trait d'union «-». Parler de «recherche-crédation collaborative» peut sembler redondant, mais il s'agit d'une manière de déclarer à l'avance que cette ambiguïté implicite est voulue, a une raison d'être et peut être résolue dans un environnement qui n'est pas seulement implicitement collaboratif, mais qui offre explicitement, étape par étape, des outils pour une mise en œuvre commune et collaborative tout au long de la démarche.

UN

La composante « co-¹⁸ » répond d'abord au niveau de paradoxe lié au contexte ; ce niveau repose sur trois facteurs qui ont permis la construction organique d'un programme commun de RC. Premièrement, les intérêts partagés des jeunes créateurs et créatrices étaient en phase avec les orientations d'un projet de recherche urbaine (TRYSPACES), duquel a émergé l'objectif de générer une vision de la ville sous la forme d'un produit artistique à présenter au public. Deuxièmement, le processus de « co-RC » a été mené par un partenaire à vocation artistique de la société civile dans le contexte de travaux de recherche en sciences sociales. C'est dans ce cadre que s'est développé le processus de « co-RC » de manière autonome. Troisièmement, les jeunes chercheurs et chercheuses, créateurs et créatrices de l'équipe — qui provenaient de diverses disciplines des sciences sociales, des sciences humaines et des arts et n'avaient jamais eu de formation préalable en RC — ont pris activement part au projet de recherche, non pas en tant qu'observateurs et observatrices externes, mais en tant que participants et participantes en immersion dans les études de cas et, dans certains cas, en lien étroit avec les communautés observées. Le processus de « co-RC » s'est appuyé sur la motivation personnelle et l'intérêt des jeunes à l'égard du bien-être d'autres jeunes et des zones marginalisées, afin de créer une nouvelle représentation de leur ville.

À cet égard, la composante « co- » suggère d'amorcer un processus de RC par la conception et l'établissement stratégique de partenariats tenant compte du fait qu'il est nécessaire d'établir des ponts entre des instances de recherche et de création de nature différente ; que le processus de création, guidé par l'objectif de recherche, doit disposer d'une certaine autonomie ; que ses membres doivent participer à définir l'objet et le but du projet de RC ; que c'est au sein de cet espace organisé que les membres du projet peuvent collaborer à un objectif commun¹⁹. Ce cadre stratégique, ou programme commun de co-RC, a été en mesure, dans le cas de *Si mis dedos tocan los tuyos*, de guider un processus de création à des fins de recherche sociale, et ce, avec un potentiel artistique. Une fois les attentes du projet de RC définies (de manière souple), il a été possible d'établir un plan opérationnel.

18. Cette composante collaborative fait écho au terme de « cocréation » qui, dans d'autres contextes, promeut la collaboration entre différents secteurs (public, privé, société civile). La principale différence entre la « co-RC » et la « cocréation » est l'intégration d'une solide composante de recherche dans la méthodologie de la dernière.

19. Certains textes sur la RC soutiennent qu'un objectif de développement et de bien-être devrait guider la convergence interinstitutionnelle qui prend forme au nom de la RC : « Outre le prestige social, les processus de recherche contemporains devraient, en principe, produire un rendement économique, social et culturel, de manière à contribuer au développement des pays et au bien-être de leurs populations » [traduction] (Ballesteros et Beltrán, 2018 : 27).

DEUX

Ainsi, la composante « co- » répond également au paradoxe lié au processus : la **méthodologie, issue du programme commun et proposant une séquence structurée et imbriquée, fait intervenir les fonctions des sous-méthodes de recherche et de création à la fois en les reliant entre elles, et en les utilisant séparément**. La structure méthodologique de co-RC comporte deux niveaux : un niveau principal, dans lequel la séquence des pratiques de recherche et de création est imbriquée, et un niveau secondaire, qui permet de mener en parallèle des pratiques de recherche et de création. Dans le cas de *Si mis dedos tocan los tuyos*, en termes généraux, cette structure a fonctionné pour faire dialoguer de manière productive les deux paires de filons de traduction de l'information : l'axe quantitatif-qualitatif (correspondant à la recherche) et l'axe imaginatif-sensible (correspondant à la création), tout en admettant les possibilités créatives de découverte accidentelle unissant l'un et l'autre. Les lignes directrices de cette séquence ont permis de maintenir actifs tout au long du processus des principes clés en matière de recherche (analyse, conceptualisation, traduction) et de création (imagination, créativité, découverte accidentelle), conformément aux objectifs d'une équipe investie d'une mission de RC.

Le rôle de coordination du processus de RC assumé par Culturans et des membres de l'équipe de recherche de TRYSPACES a été essentiel pour aider l'équipe à naviguer au sein du programme commun établi. Plus précisément, la structure des composantes de recherche et de création a été organisée en cinq grandes phases : les deux phases de RC examinées ci-dessus dans la section II, qui faisaient suite à deux phases préalables d'alliances et de travail préparatoire, et une phase ultérieure axée sur la continuité du processus de RC²⁰, ou de mobilisation future. La phase de préparation tient compte du fait qu'avant d'entamer un processus de RC, il est nécessaire d'associer les personnes chercheuses au volet de la création et les personnes créatrices au volet de la recherche dans le cadre d'un processus de collaboration immersif. En l'occurrence, le modèle transdisciplinaire de la co-RC repose sur des techniques de constitution d'équipes qui associent les perspectives et les capacités des individus, ainsi que les disciplines alimentant les composantes de la recherche et de la création. La co-RC débute lorsque des individus mettent leurs efforts en commun au sein d'une équipe et s'approprient un processus et des objectifs, générant un sens de la mission et une vision initiale commune de la RC ; ces individus sont porteurs de nouveaux concepts embryonnaires de recherche et de création et de leurs expressions ultérieures.

TROIS

Ces éléments nous amènent enfin à constater que la composante « co- » nous permet également de structurer et d'assumer les paradoxes sous-jacents de la RC. Premièrement,

20. La méthodologie de co-RC décrite ici est mise en pratique dans un autre projet plus vaste appelé TRYCITIES (www.trycities.space/). La même équipe de jeunes en recherche et création fait partie de cette évolution.

dans le cas du court-métrage, les embryons conceptuels étaient liés à la fois à l'interprétation problématisée et à l'expérience des études de cas de TRYMX et ont conduit à la réalisation d'un produit artistique « sur lequel a été jeté un regard éclairé » exprimé sous forme littéraire, visuelle, sonore et émotive. Le court-métrage *Si mis dedos tocan los tuyos* n'est pas né de l'idée de créer une œuvre d'art : il a été conçu comme un discours artistique sur la ville dialoguant avec son homologue universitaire. Et ce, non seulement pour mobiliser les connaissances de manière créative, mais aussi dans le but de créer un produit artistique tirant parti des savoirs universitaires, et de **créer un nouveau type de savoir sur la ville en complément au corpus de recherches, de connaissances et d'innovations associé au projet TRYSPACES**. Dans ce contexte, qui laisse entrevoir une certaine vision du monde permettant d'explorer de nouveaux paradigmes sur la base des études de cas, il est légitime de souscrire au paradoxe d'une connaissance sensible.

Deuxièmement, pour l'équipe de jeunes chercheurs et chercheuses, et créateurs et créatrices, le produit et le processus incarnent davantage une manière d'être qu'une méthodologie de recherche. Nous pourrions même dire qu'à leurs yeux, la méthodologie de la RC est une façon d'être, et une façon de promouvoir de nouvelles idées et de nouvelles sensations. En ce sens, il n'est pas exagéré de considérer *Si mis dedos tocan los tuyos* comme un produit de connaissance de soi de la jeunesse urbaine, enraciné dans les lieux qu'elle fréquente et auxquels elle est attachée, ainsi que comme un document porteur d'une nouvelle connaissance de sa ville.

Qu'il s'agisse d'une idée déraisonnable ou d'un « nouveau paradigme », la structure de co-RC décrite ici, qui repose sur une alliance entre différents secteurs et un programme commun, un travail de préparation et d'harmonisation entre la recherche et la création, un processus d'idéation et d'élaboration de nouveaux concepts à la fois critiques et créatifs, et la mobilisation de produits et de possibilités, a le potentiel de répondre aux paradoxes de la RC — ou du moins de les orienter vers une démarche fructueuse.

RÉSUMÉ

Ce texte explore le concept de recherche-création (RC) en tant que catégorie émergente de production de connaissances dans les sciences sociales, les sciences humaines et les arts, ainsi que les défis qui y sont associés. Il ambitionne également d'examiner le potentiel d'une méthodologie collaborative (la création d'un court-métrage dans le cadre du projet interdisciplinaire TRYSPACES) de recherche-création pour répondre à trois défis et paradoxes relevés dans la littérature, à savoir les paradoxes associés au contexte, au processus et à la connaissance. Ces trois niveaux sont mis en correspondance avec le récit de l'expérience et une réflexion sur les apprentissages (sensibles et communautaires) pour mettre en lumière les contributions et avancer vers de nouveaux paradigmes de construction et de diffusion des connaissances au sein de la recherche-création.

Mots clés : Recherche-création, méthodologie collaborative, expérience, interdisciplinarité, connaissance sensible.

ABSTRACT***Si mis dedos tocan los tuyos. Co-Research-Creation***

This text explores the concept of research-creation as an emerging category of knowledge production in the social sciences, humanities and the arts, as well as its accompanying challenges. It also seeks to examine the potential for collaborative methodology (creating a short film as part of the interdisciplinary TRYSACES project) and research-creation to respond to 3 challenges and paradoxes found in the literature: those related to context, process and knowledge. We connect these three levels of paradoxes to a recounting of the experience and a reflection on our findings from the practical study, both sensory and community. In doing so, we aim to shine a light on its contributions and associated solutions and move towards new paradigms of knowledge construction and dissemination within research-creation.

Keywords: research-creation; collaborative methodology; experience; interdisciplinary; sensory knowledge.

RESUMEN***Si mis dedos tocan los tuyos. Investigación-creación colaborativa***

Este texto explora el concepto de investigación-creación (IC) como categoría emergente de producción de conocimientos en las ciencias sociales, las humanidades y las artes, y los desafíos que se le asocian. Se pretende también examinar el potencial que puede tener una metodología colaborativa (la creación de un corto metraje en el marco del proyecto interdisciplinario TRYSACES) de investigación-creación para responder a tres desafíos y paradojas destacadas en la literatura: las paradojas asociadas al contexto, al proceso y al conocimiento. Estos tres niveles son puestos a dialogar con el relato de la experiencia y una reflexión en torno a los aprendizajes (sensibles y comunitarios) para hacer resaltar las contribuciones y avanzar hacia nuevos paradigmas de construcción y de difusión de conocimientos en el ámbito de la investigación-creación.

Palabras claves: Investigación-creación, metodología colaborativa, experiencia, interdisciplinariedad, conocimiento sensible.

BIBLIOGRAPHIE

- BALLESTEROS MEJÍA, M. et E.M. BELTRÁN (2018), *¿Investigar creando? Una guía para la investigación creación en la academia*, Bogotá, Universidad El Bosque, Facultad de Creación y Comunicación.
- BENJAMIN, W. (1997), *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le livre des passages [1924-1939]*, Paris, Éditions du Cerf.
- BONILLA, V. D., G. CASTILLO, O. FALS BORDA et A. LIBREROS (1972), *Causa popular, ciencia popular: Una metodología del conocimiento científico a través de la acción*, Bogotá, La Rosca de Investigación y Acción Social.
- BONILLA ESTÉVEZ, H. A., F. CABANZO, T. C. DELGADO, O. A. HERNÁNDEZ SALGAR, A.S.N. SOTO et J. SALAMANCA (2019), «Investigación-creación en Colombia: la formulación del “nuevo” modelo de medición para la producción intelectual en artes, arquitectura y diseño», *Revista Kepes*, vol. 16, n° 20, p. 673-704.
- BRANDÃO, C.R. (2005), «Participatory Research and Participation in Research: A Look between Times and Spaces from Latin America», *International Journal of Action Research*, vol. 1, n° 1, p. 43-68.
- CHAPMAN, O.B. et K. SAWCHUK (2012), «Research-Creation: Intervention, Analysis and “Family Resemblances”», *Canadian Journal of Communication*, vol. 37, n° 1, <https://doi.org/10.22230/cjc.2012v37n1a2489>, consulté le 11 mars 2024.

- CUARTAS, S.L.D. (2009), « Investigación-creación. Un acercamiento a la investigación en las artes », *Horizontes Pedagógicos*, vol. 11, n° 1.
- DELEUZE, G. (2002), *Lógica de la sensación*, Madrid, Arena.
- FALS BORDA, O. (1979), *El problema de cómo investigar la realidad para transformarla*, Bogotá, Tercer Mundo.
- FUENTES, C. (1958), *La región más transparente*, Mexico, Fondo de Cultura Económica.
- FUENTES, C. (1964), *La plus limpide région*, Paris, Gallimard.
- GÓMEZ MORENO, P.P. (2020), « Investigación-creación y conocimiento desde los estudios artísticos », *Estudios Artísticos: revista de investigación creadora*, vol. 6, n° 8, p. 64-83. <https://doi.org/10.14483/25009311.15690>
- LEAVY, P. (2009), *Method meets art: Arts-based research practice*, New York, Guilford Press.
- MADERO GÓMEZ, M.A. et M. BALLESTEROS MEJÍA (2021), « La investigación-creación como detonadora de nuevas indagaciones », *Hojas de El Bosque*, vol. 8, n° 14. <https://doi.org/10.18270/heb.v8i14.3703>
- MERLEAU-PONTY, M. (2011), *Le monde sensible et le monde de l'expression: cours au Collège de France: notes, 1953*, Genève, Métis Presses.
- OSUNA BARRIGA, J.G. (2012), « Un viaje a ninguna parte: la investigación-creación como vehículo de validación institucional de la producción artística », *Cuadernos de Música, Artes Visuales y Artes Escénicas*, vol. 7, n° 1, p. 5-9.
- POISSANT, L. (2014), « Research-Creation: Methodological Issues », *Leonardo*, vol. 47, n° 1. https://doi.org/10.1162/LEON_e_00694
- SILVA-CANAVERAL, S.J. (2016), « La investigación-creación en el contexto de la formación doctoral en diseño y creación en Colombia », *Revista de Investigación, Desarrollo e Innovación*, vol. 7, n° 1, p. 49-61. <https://doi.org/10.19053/20278306.v7.n1.2016.5601>
- STÉVANCE, S. (2012), « À la recherche de la recherche-création: La création d'une interdiscipline universitaire », *Intersections: Canadian Journal of Music*, vol. 33, n° 1, p. 3-9.
- WANG, Q., S. COEMANS, R. SIEGSMUND et K. HANNES (2017), « Arts-based Methods in Socially Engaged Research Practice: A Classification Framework », *Art/Research International: A Transdisciplinary Journal*, vol. 2, n° 2, p. 5-39. <https://doi.org/10.18432/R26G8P>

H m rographie

- « ACT — Programa Arte, Ciencia y Tecnologías », s.d. URL : www.artecienciaytecnologias.mx/, consulté le 28 mai 2022.
- Arte+Ciencia, « BLOG ». s/f. Artemasciencia. URL : www.artemasciencia.org, consulté le 28 mai 2022.
- GOVERNEMENT DU CANADA (2008), « Portefeuille de l'Innovation, Sciences et Développement  conomique », Innovation, Sciences et Développement  conomique Canada. <https://ised-isde.canada.ca/site/ised/fr/propos-nous/notre-organisation/portefeuille-linnovation-sciences-developpement-economique>, consulté le 17 septembre 2008.
- UNIVERSIDAD DE LOS ANDES (s.d.), « La investigación y creación », Uniandes. URL : <https://investigacioncreacion.uniandes.edu.co/es/investigacion-y-creacion>, consulté le 3 juin 2022.

Collaborer avec les jeunes ?

Traduire et faire tenir une recherche engagée à Montréal-Nord

Collaborating with Youth?

Translating and Maintaining Engaged Research in Montréal-Nord

¿ Colaborar con los jóvenes ?

Traducir y realizar una investigación comprometida en el barrio de Montreal-Norte

Célia Bensiali

Volume 54, numéro 2, automne 2022

La recherche à plusieurs voix : effets et défis de l'approche participative

Multiple Voices in Research: Impacts and Challenges of the Participatory Approach

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1113062ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1113062ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bensiali, C. (2022). Collaborer avec les jeunes ? Traduire et faire tenir une recherche engagée à Montréal-Nord. *Sociologie et sociétés*, 54(2), 75–100. <https://doi.org/10.7202/1113062ar>

Résumé de l'article

Cet article revient sur une recherche partenariale réalisée entre 2019 et 2021 à Montréal-Nord. Il propose un éclairage pratique sur les enjeux qui surgissent au cours de la production de recherches collaboratives en contexte de fortes asymétries entre les partenaires, et présente les moyens concrets qui ont été mobilisés pour y répondre. La méthodologie déployée dans le cadre de cette étude de cas s'est organisée autour d'outils de collaboration qui ont permis d'identifier, puis de répondre, aux enjeux de la distribution des ressources matérielles et symboliques entre les partenaires. Ce travail collaboratif s'est construit autour des intérêts individuels des personnes participantes et de leurs différences, et a été rendu possible par la mobilisation de compétences de traduction et de *care* tissées dans les interstices de la recherche.



Collaborer avec les jeunes ?

Traduire et faire tenir une recherche engagée à Montréal-Nord

CÉLIA BENSIALI

INRS-UCS

celiabensialihadaud@gmail.com

INTRODUCTION

COMMENT DÉVELOPPER UNE CONNAISSANCE PARTAGÉE, un langage commun, en mobilisant des méthodologies participatives ? Dans un contexte où les différences entre chercheurs, chercheuses, citoyens, citoyennes, et partenaires sociaux et techno-artistiques sont marquées par la présence d'asymétries multiples (dont l'accès aux ressources et aux espaces), comment composer concrètement, dans le cadre d'une recherche participative, avec ces enjeux et ces rencontres pour produire une connaissance collective ? Le partenariat TRYSPACES, dans lequel s'inscrit la recherche collaborative sur les pratiques de l'espace public de jeunes Nord-Montréalais dont traite cet article, proposait de coproduire des connaissances avec les jeunes. C'est dans ce contexte que mon équipe et moi-même¹ nous sommes mis à réfléchir à la façon de développer une recherche collaborative à Montréal-Nord, un territoire sursollicité par la recherche et largement stigmatisé dans les médias (Jolivet *et al.*, 2021 ; Vogler, 2020). Cette conjoncture particulière nous a conduits à nous interroger sur ces questions tout au

1. Trois personnes ont coordonné la recherche sur laquelle repose cet article : Célia Bensiali, Chakib Khelifi et Violaine Jolivet. L'emploi du nous dans cet article désigne ces trois personnes.

long du processus de recherche. Pour y répondre, il nous a fallu dans un premier temps opérer une distinction entre les intentions et les réalités du travail collaboratif, car si les intentions qui motivent ce type de recherche (production de savoirs plus justes, moyens de collecte plus éthiques, accès plus étendu aux données) teintent inévitablement les méthodologies employées, elles ne peuvent se soustraire aux réalités de la collaboration et aux rapports de pouvoirs que celles-ci rendent visibles. La collaboration matérialise en effet bien souvent les asymétries dont les partenaires sont porteurs et qui, si elles ne sont pas nommées, limitent les potentiels réels de ces échanges. Il importait donc non seulement de les identifier dès le début de la collaboration, mais surtout de les nommer pour l'ensemble des partenaires impliqués. Par ailleurs, la définition des intentions des partenaires ne pouvait se limiter à la reconnaissance des postures épistémologiques et sociales de chacun et chacune, et supposait également d'identifier les intérêts collectifs ainsi que les intérêts propres à chaque type de partenaire. Comme le rappelle White, « la collaboration "participative" combine des ressources humaines et matérielles autour d'un objectif commun qui profite à tous les participants du projet, mais pas nécessairement pour les mêmes raisons » (2011 : 331). S'il peut sembler contre-intuitif d'identifier des intérêts situés en tant qu'éléments centraux de la collaboration, notamment dans le cadre de travaux qui mettent souvent de l'avant les valeurs collectives de ces rencontres, nous verrons dans cet article que l'exercice peut se révéler un outil efficace pour naviguer entre les différentes asymétries et ainsi créer de nouvelles formes de dialogue, ancrées dans une réelle plurivocalité.

Le travail collaboratif nécessite par ailleurs la prise en compte des éléments contextuels et relationnels de la construction des savoirs (Gilligan, 1977) car les approches collaboratives ne neutralisent pas les rapports de pouvoirs inégaux et peuvent au contraire les expliciter. On verra dans cet article que pour dépasser ces tensions, les personnes impliquées dans la recherche disposent d'une série de compétences spécifiques qu'ils et elles peuvent acquérir ou mobiliser. Pensons notamment à la mobilisation simultanée de compétences, comme la connaissance suffisante des univers de chacun (identification des ontologies (White et Gratton, 2017)) et des langues vernaculaires des uns et des autres (de Sousa Santos, 2014), mais également aux compétences liées au *care* comme capacité de se soucier de l'autre (Samanani, 2021) et du travail collectif à produire (de Sousa Santos, 2014), ainsi que la capacité de développer des compétences de traduction interculturelle (capacité à communiquer avec l'autre au travers des différences). L'ensemble de ces compétences peuvent permettre à une collaboration de fonctionner malgré les asymétries de pouvoir. Les pages qui suivent proposent à cet effet des éclairages pratiques sur les enjeux qui surgissent lors de la production de recherches collaboratives. Je reviendrai dans une première partie sur une définition des notions de recherche participative et collaborative. Ce temps de définition permettra d'interroger la façon dont ces formes de recherche oscillent entre la quête de légitimité du chercheur et la production de savoirs plus complexes et mieux ancrés dans les réalités sociales observées. Après une présentation du territoire dans lequel a eu lieu l'étude de cas de notre équipe et de son contexte d'émergence, je mon-

trera dans quelle mesure la méthodologie mobilisée dans le cadre de cette étude a été influencée par une recherche de justice épistémique et par la mobilisation d'une éthique du *care*. La deuxième partie de l'article présentera les moyens méthodologiques concrets mobilisés au cours de la recherche pour la construction d'une collaboration en contexte de forte asymétrie. J'y présenterai les outils que nous avons développés pour contourner les asymétries d'accès aux ressources et les asymétries spatiales — notamment par l'usage de la librairie Racines comme point d'ancrage et la mobilisation à la fois d'espaces numériques et de « *brave spaces* » — pour rendre possible les échanges au cours de notre travail. Enfin, j'expliquerai dans quelle mesure il a été possible, à travers une réflexion sur nos ontologies respectives et sur l'adoption d'une éthique du *care*, de contourner, et parfois même de dépasser, certaines des asymétries en question par la construction d'un dialogue entre les partenaires. Dans cet article, construit à partir d'une étude de cas réalisée en équipe, c'est cependant depuis ma perspective et ma voix de chercheuse que seront évoquées cette méthodologie collaborative et son élaboration².

I. CONCEVOIR UNE RECHERCHE COLLABORATIVE À MONTRÉAL-NORD

La recherche dont il est question dans cet article a été réalisée dans le cadre du partenariat TRYSPACES, qui repose sur un principe de collaboration multiscale entre quatre métropoles : Paris, Hanoï, Mexico et Montréal. Ce partenariat regroupe des équipes de recherches plurielles et multidisciplinaires composées de professionnels et professionnelles, de chercheurs et chercheuses et de personnes résidentes et usagères des espaces étudiés. Toutes et tous sont réunis autour d'une problématique commune : l'étude de l'expérience urbaine des jeunes et une meilleure compréhension de la notion de transgression à laquelle ces mêmes jeunes sont assignés et/ou s'identifient dans leur pratique de l'espace public. Considérant la complexité de cette expérience, déterminée autant par la dimension matérielle de l'espace que par celle, plus subjective, des imaginaires urbains (Kapo Touré, 2020), notre collaboration a tenté de dénouer le commun tout en dénouant le particulier. On trouve ainsi, parmi les principes qui fondent le partenariat, la nécessité de mener les recherches en collaboration avec les acteurs et actrices des territoires dans lesquels elles sont produites. Cet objectif s'ancre dans un principe de pluralisme ontologique (Harding, 1991 ; de Sousa Santos, 2014 ; Querejazu, 2016) et prend appui sur une conception relationnelle des savoirs.

1.1 Définition de la collaboration et présentation du territoire

L'expression « recherche collaborative » renvoie à une variété de méthodologies qui changent en fonction des disciplines, des objectifs de la recherche, de ses impératifs et

2. Les échanges avec les partenaires évoqués dans cet article ont contribué à l'élaboration de l'ensemble du travail collaboratif et à son réajustement. Cependant, ils n'ont pas fait l'objet d'une collecte de données spécifique, puisqu'il ne s'agissait pas là de l'objet de la recherche. Les lignes qui suivent proposent donc une réflexion personnelle sur le travail collaboratif qui a été mené.

de ses contextes de réalisation (Phillips *et al.*, 2013). On trouve ainsi des recherches motivées par des considérations d'ordre épistémologique, éthique ou politique, et qui souhaitent diversifier la nature des savoirs produits (Appadurai, 2006; Spivak, 2009; Fricker, 2007), tout comme des recherches animées par la volonté de diversifier les modes de collecte de données. Dans ces cas, la collaboration permet aux chercheurs et chercheuses d'accéder à des données plus justes du monde social sans que les personnes collaborant ne participent à l'élaboration de la problématique de recherche ou à l'analyse des données (Haklay, 2013). Les recherches collaboratives soulèvent ainsi la question du niveau d'engagement des participants et des participantes, dont l'implication varie selon les types de recherches réalisées et selon la capacité des partenaires à mener des collaborations et à céder certains champs de leurs expertises (Godrie et Dos Santos, 2017). S'interroger sur ces modalités en amont du travail collaboratif, mais également au cours de celui-ci, permet de mener des recherches réalistes et à même de faire face aux obstacles rencontrés sur le terrain.

Quelle que soit sa forme, la recherche collaborative suppose une rencontre entre des ontologies et des savoirs situés, qui sont souvent marqués par la présence de rapports de pouvoirs asymétriques. Les épistémologies féministes et décoloniales ont produit à ce sujet une riche littérature permettant de penser les conditions de la rencontre des savoirs dans des contextes traversés par des rapports de pouvoirs asymétriques (Tronto, 1993), mais aussi dont les ontologies sont distinctes (de Sousa Santos, 2014; Falcón, 2016). Enfin, nous le verrons, ce travail requiert toute une série de compétences, dont notamment celle de saisir autant ses propres fonctionnements (capacité de (dé)centration) que ceux de l'autre (empathie cognitive, compétences interculturelles). Cela suppose donc de s'ouvrir à de nouvelles *cosmovisions* du monde (de la Cadena, 2007), mais également à de nouvelles perspectives analytiques et de nouvelles méthodes de construction des connaissances.

Pour comprendre la genèse de cette étude de cas menée à Montréal-Nord, il faut revenir à la première année du partenariat TRYSPACES, en 2017. Dans le but d'entamer la collaboration entre les équipes de Montréal, nous avons alors réalisé une revue de littérature portant sur le traitement des enjeux de déviance et de transgression à Montréal depuis les années 1980. À l'issue de cette recension des écrits de sciences sociales, lorsque les variables « transgression » et « territoire » étaient croisées, un seul territoire montréalais demeurait : Montréal-Nord, l'unique territoire explicitement associé à la transgression, ce de manière constante depuis les années 1980. Il nous a alors semblé important, dans un contexte marqué par une forte critique sociale portée par la jeunesse de ce territoire, d'identifier l'arrondissement comme un potentiel terrain pour une étude de cas TRYSPACES.

Montréal-Nord est un arrondissement « où se croisent les espaces délaissés et les espaces de créativité » (Manai et Bensiali, 2019 : 130). S'il se distingue aujourd'hui par son taux élevé de défavorisation (Heck *et al.*, 2022) et par l'importante stigmatisation sociale et territoriale dont il fait l'objet, il est aussi un espace de visibilité pour de nombreuses initiatives citoyennes et structures communautaires innovantes.

L'arrondissement a ainsi été le lieu de mobilisations antiracistes, nées au lendemain de la mort de Freddy Villanueva — un jeune résident tué en 2008 au cours d'une intervention policière — et est également le berceau d'initiatives citoyennes reconnues, telles que Montréal-Nord Republik, Hoodstock ou encore la librairie Racines. Il reste cependant marqué par l'image négative dont il fait l'objet depuis les années 1980, à savoir celle d'un « ghetto » (Vogler, 2020), régulièrement qualifié de « Bronx »³ de Montréal, en référence au quartier New-yorkais du même nom. Les jeunes résidents racisés de cet arrondissement sont associés à des pratiques délinquantes, voire criminelles (Sallée et Décary Secours, 2020), association qu'on retrouve tant sur la scène médiatique que sur les scènes politique et militante locales (Jolivet *et al.*, 2021).

Pour répondre aux tensions locales associées à la présence de groupes de jeunes criminalisés, la politique de l'arrondissement s'est historiquement orientée vers la mise en place de mesures de contrôle de l'espace public qui se sont traduites par une surveillance quasi permanente des activités des jeunes et, notamment, de celles des jeunes hommes racisés (Rutland, 2020). On pouvait ainsi trouver jusqu'en 2018, dans les rues de l'arrondissement et aux abords de ses lieux publics, des panneaux installés par la municipalité interdisant aux jeunes de flâner (figure 2). Cette interdiction de flâner existe dans d'autres arrondissements montréalais, mais elle prend une forme particulière à Montréal-Nord. Ces dispositifs d'interdiction s'accompagnent en effet d'une forte présence policière, mais aussi d'autres dispositifs informels mis en place par des résidents et résidentes du quartier, telles que des affiches installées sur les portes d'immeubles interdisant la présence des jeunes aux abords des immeubles et sur les marches de leurs entrées (figure 1).

Des installations urbaines, dont des grillages installés dans le but de limiter la circulation de groupes de jeunes aux abords des ruelles, ont également été installées dans les secteurs plus marqués par les tensions comme le nord-est de l'arrondissement. La multiplication de ces dispositifs de contrôle de l'espace a donné lieu à de vives contestations de la part des personnes résidentes, mais aussi de la part de militants et militantes antiracistes. Ce contexte a également suscité un vif intérêt à l'égard de Montréal-Nord et de ses populations chez les chercheurs et chercheuses en sciences sociales, le territoire faisant régulièrement l'objet d'études en travail social, en sociologie ou encore en études urbaines. Cette dynamique a entraîné dans la population locale un important sentiment de défiance vis-à-vis des projets de recherche, qui sont perçus comme extractivistes et sans réelle incidence sur la transformation des conditions de vie des habitants et habitantes⁴. Les jeunes partenaires de notre étude de cas évoquaient à ce sujet une certaine frustration face à des travaux qui n'évoquaient que très peu l'ensemble des problématiques de stigmatisation, de relégation spatiale et de

3. <https://journalmetro.com/local/montreal-nord/2588154/bronx-un-surnom-qui-derange-a-montreal-nord/>

4. Au cours de mes recherches ainsi que pendant mon temps passé à la coordination de la Table de concertation jeunesse, cette défiance vis-à-vis de la recherche a été évoquée et mentionnée à plusieurs reprises par des groupes de résident-es et des groupes communautaires de l'arrondissement.

Figure 1 : affiche interdisant de flâner à l'entrée d'un immeuble résidentiel, Montréal-Nord, mai 2019, Célia Bensiali.

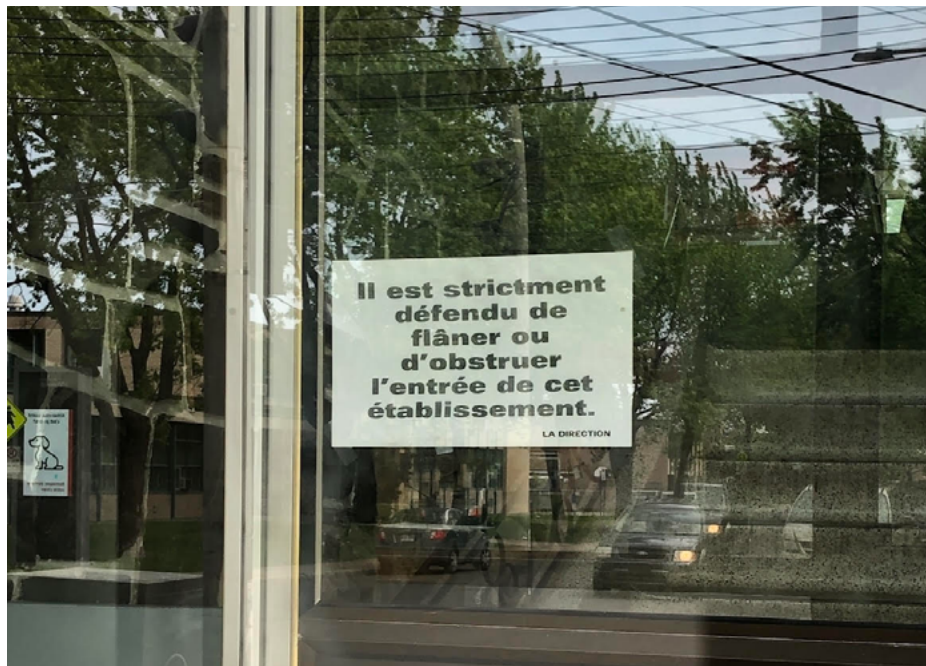


Figure 2 : affiche anciennement présente dans l'arrondissement interdisant de flâner, (Violaine Jolivet, 2017).



racisme vécus par les résidents et résidentes et qui, à leurs yeux, sont pourtant centrales pour expliquer les enjeux du territoire.

Ici, on n'est pas valorisé. Quand je regarde la situation et ce qu'on en dit, je me dis que c'est un problème qu'on refuse d'adresser alors que c'est central (Léana, Atelier Racines, avril 2019).

C'est dans ce contexte que l'équipe et moi avons composé notre étude de cas. Deux des membres de l'équipe de recherche portaient par ailleurs déjà un certain intérêt à ce territoire et j'étais moi-même impliquée depuis quelques années dans les activités de la librairie Racines, une librairie féministe et antiraciste qui a été l'objet de mon terrain d'étude de maîtrise et qui deviendra par la suite partenaire dans l'étude de cas. J'occupais également, au moment de la recherche en 2019, le poste de coordinatrice de la Table de concertation jeunesse de l'arrondissement, une table multisectorielle regroupant des organismes et des professionnels et professionnelles spécialisés sur les enjeux jeunesse du territoire. Mon collègue Chakib Khelifi, deuxième membre de l'équipe de recherche, entamait pour sa part un terrain d'étude comparatif à Montréal-Nord dans le cadre de sa thèse doctorale qu'il effectuait sous la direction de Violaine Jolivet, elle-même troisième membre de l'équipe. La présence régulière de Chakib Khelifi sur le terrain nous a permis de faire la rencontre des cinq jeunes partenaires du projet, que nous nommons dans cet article Sam, Léana, Rayan, Liam et Jean⁵. Tous ensemble, et depuis nos positions respectives, nous en sommes arrivés à partager le même constat : l'absence de la perspective des jeunes locales dans le traitement des problématiques du territoire. Ce constat nous a poussés à construire notre étude de cas en laissant la place aux premiers et premières concerné-e-s d'en parler, animés que nous étions par une volonté de produire des connaissances plus justes et étoffées sur ce territoire et ses jeunes.

1.2 Produire du savoir autrement sur le territoire

L'ensemble de notre travail de recherche a fait l'objet d'une réflexion sur la nature de la collaboration que nous souhaitions mener ainsi que sur la méthodologie à mobiliser pour y parvenir. Cette réflexion a été réalisée en collaboration avec les cinq jeunes partenaires et à partir de leurs objectifs. Il importait à ces derniers et dernières de travailler d'une part sur leurs expériences urbaine et sociale, largement marquée par la présence d'inégalités et par un vécu de marginalisation attribuable à la racisation vécue en tant que jeunes issus de communautés afro-descendantes ou musulmanes, mais d'autre part, de traiter de l'exclusion économique et de la marginalisation territoriale ressentie à la fois hors et au sein même de leur arrondissement. Il était donc important que leur participation puisse faire entendre leurs voix et taire les clichés sur les jeunes de Montréal-Nord :

5. Les jeunes partenaires ont préféré conserver l'anonymat dans le cadre des publications liées à la recherche.

J'ai remarqué quand j'étais plus jeune, je faisais aussi de la censure, parce que je ne disais pas que je venais de Montréal-Nord... Je disais juste Montréal. Parce que si tu montrais ton lien avec Montréal-Nord, mettons sur ton CV, et bien ils associaient ça automatiquement aux révoltes ou « émeutes » qui avaient lieu, et donc à la violence (...) Ils disaient qu'il y avait des gens qui faisaient plus de drogues, et il y avait les jeunes qui n'ont pas d'avenir, des gens qui n'ont pas de classe, c'était vraiment tous ces clichés-là qu'il faut défaire (...) (Léana, Entretien, juin 2019)

Pour Sam, sa participation au projet avait également pour but de faire entendre à la municipalité les voix des personnes résidentes racisées. Marqué par les négociations entourant la réalisation de la place de l'Espoir, une place publique érigée près du lieu où a été tué le jeune Freddy Villanueva, et par les récits qui entourent sa signification, Sam souhaitait notamment prévenir la répétition de ce type de situation :

Là on est sur la place de l'Espoir qui est supposée s'appeler la place Freddy. Il y a eu beaucoup de problèmes autour du nom de cette place, les personnes à la ville, puis surtout les autorités, pensaient que notre volonté de l'appeler la place Freddy était une façon de se battre passive agressivement genre... il y a eu beaucoup de débats autour du nom de la place et puis à la fin ils ont fait une sorte de compromis. Sauf que je pense que c'est un compromis dans lequel les gens du quartier ont perdu. À la fin ça s'est appelé la place de l'Espoir.

Q : Pourquoi tu m'as emmenée là ?

R : Juste que c'est une des histoires qu'on connaît le plus à Montréal-Nord et aussi à l'extérieur de Montréal-Nord. Quand Freddy s'est fait tirer dessus justement par la police. Ici, c'est un des trucs dont les jeunes vont se souvenir : qu'il faut toujours faire attention avec l'autorité, vu qu'ils sont partout et que les jeunes ont subi du profilage (...) Pour nous, c'est un rappel à nous-mêmes, pour se dire qu'il faut faire attention (...) Étrangement, quand ça a été ouvert, la place de l'Espoir (il fait une grimace), ses parents (à Freddy) n'ont même pas été là, ils étaient fâchés, je pense... (Sam, Entretien, juillet 2019)

Se détachait également des témoignages une volonté de rendre compte de représentations et d'expériences positives des lieux de leur quartier de résidence ;

Ici, il y a des fêtes des voisins, on partage des repas ensemble, c'est super convivial (...) L'esprit magnifique de Montréal-Nord, c'est ça aussi. C'est le parc Henri-Bourassa, c'est Pizza New York. C'est des places qui sont totalement adaptées à toi, et c'est des places qui se transmettent (Rayan, Atelier Racines, avril 2019).

C'est donc en toute conscience du lien entre la capacité de « production des savoirs et inégalités sociales » (Godrie et De Santos, 2017 : 7) et de l'unilatéralité des représentations des jeunes nord-montréalaises que les jeunes ont choisi de participer à cette étude de cas. Cette recherche constituait à la fois un outil d'émancipation épistémique et un moyen de produire un savoir « légitime » sur eux et elles-mêmes.

1.3 Les défis de la collaboration dans le contexte de notre étude de cas

Les premières personnes à avoir intégré l'équipe de l'étude de cas ont été les chercheurs, les chercheuses et les partenaires socio-artistiques, déjà affiliés au partenariat

TRYMONTRÉAL en amont de la création de notre projet. Sam, Léana, Rayan, Liam, Jean et la librairie Racines se sont joints à l'équipe par la suite, une fois le territoire de l'étude et l'objectif commun aux autres études de cas montréalaises identifiés.

Dans le cadre des recherches participatives, et notamment de celles qui souhaitent être participatives à toutes les étapes du processus de recherche, il est courant que les expertes et experts citoyens se joignent au projet au même moment que les chercheurs, les chercheuses et les autres partenaires. Dans notre cas, l'investissement nécessaire pour la recherche et la tranche d'âge choisie (jeunes adultes âgés entre 18 et 25 ans) a ralenti un peu le recrutement et a nécessité une préparation en amont de notre part. Il fallait tout d'abord trouver des jeunes résidents et résidentes intéressés par un processus de recherche collaboratif, mais aussi des personnes disponibles à mener une collaboration s'échelonnant sur plusieurs années. Par ailleurs, la phase de recrutement s'est avérée parfois plus complexe que prévu, notamment auprès des jeunes femmes qui étaient moins interpellées par la recherche et le type de partenariat que nous proposons à travers la collaboration avec nos partenaires socio-artistiques.

À l'époque, nous avançons trois arguments lors du recrutement. D'abord, que nous menions une recherche la plus horizontale possible, au sein de laquelle les personnes recrutées seraient des collaborateurs et collaboratrices reconnus. Ensuite, que la recherche impliquait la possibilité de collaborer avec nos partenaires socio-artistiques, CREO, le studio Affordances et la Société des arts technologiques (ce partenaire n'est toutefois pas resté tout au long de la recherche). La collaboration avec des partenaires réputés du domaine du jeu vidéo a constitué un argument de taille pour l'investissement des jeunes hommes impliqués dans le projet, ceux-ci ayant eux-mêmes des pratiques artistiques personnelles : Liam et Jean composent de la musique et Sam est un artiste visuel. Quant à elles, les jeunes femmes avec lesquelles nous étions en contact étaient pour la plupart déjà très impliquées dans des activités parascolaires ou communautaires. À l'exception de Léana, elles ont ainsi toutes fini par ne pas se joindre au projet ou s'en désengager. Léana étant elle aussi une artiste, elle s'est sentie interpellée par la possibilité d'agir à titre de rédactrice pour les productions numériques du projet. Enfin, le dernier argument qui nous a permis d'assurer une participation constante des jeunes a été notre engagement à leur verser une rétribution pour leur travail et pour leur implication (voir section 3.1).

L'intégration de la librairie Racines comme partenaire est venue du besoin de se doter d'un espace physique à Montréal-Nord qui soit accessible en hiver — pour que l'on puisse y tenir nos rencontres —, mais aussi appropriable par les jeunes, puisqu'il s'agissait là de l'une des problématiques associées au territoire que nous tentions de contourner : l'absence d'espace de socialisation pour les jeunes du quartier (voir section 3.2).

Enfin, l'ensemble des partenaires étaient animés par une volonté de « faire autrement ». Comme chercheurs et chercheuses, nous souhaitions produire des connaissances différentes sur un territoire très largement couvert par des travaux de sciences sociales. Nos partenaires socio-artistiques, deux firmes de jeux vidéo ludiques, CREO

et Affordances — partenaires affiliés à l'ensemble du projet TRYMONTREAL —, souhaitent eux aussi produire des contenus numériques et ludiques découlant d'un processus collaboratif, en intégrant la personne usagère et ses perspectives dans le processus de conception de leurs jeux vidéo. Ils souhaitent également opérer un transfert de connaissances avec les jeunes de Montréal-Nord, en exposant ces derniers à l'univers de la conception du jeu vidéo. Les jeunes résidents et résidentes étaient pour leur part animés par le désir de produire une recherche plus juste et de faire entendre leurs voix. Pour toutes et tous, il s'agissait de transformer la mise en récit produite sur les jeunesse de l'arrondissement et, notamment, d'empêcher l'association de ces jeunes aux pratiques transgressives auxquelles s'adonnent d'autres qu'eux, comme ceux qu'ils appellent les « tontons » :

C'est les tontons qui vendent de la drogue; d'ailleurs je n'ai jamais vu quelqu'un de mon âge aller là-bas (Liam, Atelier Racines, juin 2019)

Les recherches collaboratives n'effacent cependant pas les asymétries et les hiérarchies qui existent entre les savoirs (Godrie et De Santos, 2017 : 8) ; à ce titre, notre collaboration a fait face à de nombreux défis liés entre autres aux asymétries de ressources et d'accessibilité, mais aussi à des enjeux de compréhension entre les partenaires. Ces incompréhensions et asymétries ont donné lieu à des moments de tension, mais aussi à des moments de confusion lors d'échanges entre les partenaires, ce qui a parfois mis en péril la collaboration. L'ensemble de ces enjeux a cependant été d'un même coup constitutif de notre méthodologie de travail, une méthodologie sensible aux asymétries et axée sur une éthique du *care*.

II. SAISIR ET EXPLICITER LES ASYMÉTRIES POUR PENSER LES CONDITIONS DU DIALOGUE

Le processus présenté dans les lignes qui suivent n'est pas linéaire et a nécessité de constants ajustements tout au long de l'enquête (Boudreau et coll., 2023). Il s'est déployé en trois étapes qui nous ont permis de mettre en place les conditions d'un travail collaboratif réaliste et fonctionnel, bien que non dénué de conflits et d'enjeux. La première étape relève ainsi d'un exercice de (dé)centration (White et Gratton, 2017) et d'explicitation des positionnements des différents protagonistes et devait permettre de relever, d'explicitier et de communiquer les asymétries ainsi que les différentes ontologies qui composent le collectif de recherche nouvellement formé.

2.1 Exercice de centration et d'explicitation des positions et asymétries des membres

La volonté de collaborer ne garantit pas que les membres sont conscients de leurs positionnements et de leurs subjectivités, ce qui peut constituer un frein aux échanges. Comme le notent White et Gratton, en l'absence d'un « cadre d'analyse commun, chacun analyse les situations selon son idéologie personnelle, disciplinaire ou politique, et selon des impressions ou des informations partielles » (2017 : 64). Dans des contextes interculturels — c'est-à-dire appelant à la rencontre de différentes ontologies —, ces

positionnements peuvent limiter les potentiels de collaboration. Notons que l'exercice s'applique autant aux acteurs et actrices qui ont déjà mené un travail réflexif vis-à-vis de leur positionnement qu'à celles et ceux qui entament ce type de réflexion pour la première fois. Car les positionnements, situés et contextuels, sont sujets à variation : rien ne doit jamais être tenu pour acquis. L'exercice nécessite pour cette raison d'être réalisé et répété pour chaque rencontre avec un nouveau partenaire puisque les postures d'un même individu peuvent varier selon les contextes et les interactions spécifiques.

Au cours de notre travail de recherche, il a ainsi parfois été plus difficile de faire réaliser aux chercheurs et chercheuses, ou encore aux membres qui avaient déjà mis en place des méthodes de réflexion sur soi, l'importance de reproduire l'exercice à différents moments de la recherche, même lors de rencontre de partenaires avec lesquels les différences semblent moins marquées. Ce cas de figure s'est notamment présenté au cours des premières rencontres entre les partenaires socio-artistiques et l'équipe de recherche, soit avant que les jeunes n'intègrent le projet. Ces premiers échanges ont été marqués par de nombreuses tensions liées à la présence de préjugés sur les univers professionnels respectifs, mais aussi à des modes de communications distincts, notamment entre les partenaires français et québécois. Ces échanges auront pourtant constitué un élément clé des prémices de notre travail collaboratif, nous rappelant à toutes et tous que la conversation et la collaboration nécessitent également des tensions qu'on pourra dépasser à travers la recherche de compromis entre les différents intérêts et modes de fonctionnement.

Pour y parvenir, ce que White et Gratton nomment « exercice de centration » permet « aux participants de réaliser une prise de conscience sur l'influence de leurs propres appartenances et de leurs préjugés possibles (2017 : 65) » et des impacts potentiels de ces derniers au moment de la rencontre avec l'autre. Dans des contextes de forte asymétrie, l'exercice constitue un moyen concret de mettre en évidence et de remettre en question ce que Gramsci désigne comme le rapport de force de « l'hégémonie culturelle », c'est-à-dire qu'il s'agit d'une manière de relever dans quelle mesure l'absence de réflexivité de certaines personnes collaboratrices vis-à-vis de leurs savoirs ou de leurs ontologies, perçus comme relevant du « sens commun », traduisent les « dimensions culturelle et morale de l'exercice du pouvoir (Hoare et Sperber, 2013 : 93) ». L'exercice de centration permet donc une prise de conscience à la fois des rapports de force qui existent au sein de la collaboration et des différences de perspectives. Il permet enfin d'appréhender autrement les incompréhensions, celles-ci n'étant plus « un obstacle à la communication, mais l'une des conditions de la compréhension elle-même (White, Gratton et Agbobli, 2017) ».

Dans le cadre de notre recherche réalisée à Montréal-Nord, l'équipe et moi avons mené ce travail de centration auprès des différents partenaires en amont de nos rencontres de groupe. Le travail de centration est généralement réalisé grâce à des échanges avec des personnes responsables de la production d'un travail de *care* (Middleton et Samanani, 2020), c'est-à-dire des personnes avec qui la communication

est préalablement établie et avec laquelle une certaine confiance existe déjà. Il est en effet important que toutes les personnes impliquées se sentent en confiance, ou du moins comprises, lors de cet exercice. Dans notre cas, c'est moi qui ai été responsable de réaliser ce travail au début du projet en raison de ma proximité avec l'ensemble des personnes impliquées. J'étais en effet la seule chercheuse à être régulièrement présente à Montréal-Nord, ce qui me donnait accès à une meilleure connaissance de la localité et des subtilités de son quotidien. Ainsi, en expérimentant le quartier à la fois comme « jeune » (pendant mes études de maîtrise), mais aussi en tant que membre de « l'administration communautaire » (durant mon expérience de travail à la Table de concertation jeunesse), j'ai été en mesure d'écouter et de vivre les tensions comme la convivialité qu'évoqueront parfois les jeunes lors de nos ateliers.

Partager les espaces urbains que nous étudions ensemble hors des temps de la recherche a donné lieu à la construction de liens particuliers entre les jeunes et les membres de l'équipe. Dans mon cas, je me souviens d'un événement qui s'est produit au début de la recherche, au cours de l'hiver 2019. Sam, Liam, Jean et moi-même étions en route pour une activité à Montréal-Nord. J'ai proposé que notre groupe prenne une collation pour ensuite attendre le bus au dépanneur situé près de l'arrêt; il s'agissait d'un endroit où j'avais pris l'habitude d'attendre lorsque, comme ce jour-là, les journées étaient très froides et le bus était en retard. Cette fois-ci, pourtant, le propriétaire nous demanda violemment de quitter les lieux, inquiet par notre présence qu'il qualifia de dérangeante pour sa clientèle. Mon expérience à Montréal-Nord aux côtés des jeunes hommes participant au projet est remplie de moments comme celui-ci, que cela soit dans des espaces publics de l'arrondissement, au café du coin ou simplement sur un banc du parc. Le fait d'être témoin de ces moments d'exclusion et de la mise en marge du monde de ces jeunes n'a pas été pour moi une révélation de ces injustices, mais a tout de même contribué à créer un étrange lien entre eux et moi. En effet, le partage de ces expériences avec une personne qui ne vivait pas leurs réalités a d'une certaine manière permis de les rassurer sur le fait que j'allais être en mesure de les accompagner dans l'exercice « de traduction » de leurs expériences, notamment au cours des ateliers avec les autres partenaires.

Mes journées passées à coordonner la Table de concertation jeunesse me donnaient quant à elles l'occasion de mieux comprendre les défis auxquels étaient confrontés les travailleurs et travailleuses communautaires, mais aussi les parents inquiets, ou encore les policiers et policières de quartier, dont certains étaient réellement décidés, du moins à l'échelle individuelle, à « faire autrement ». Cette proximité avec les « autres » de Montréal-Nord, soit les adultes et les porteurs et porteuses de pouvoir local, m'a permis de faire l'expérience et de développer une meilleure compréhension des nuances qui rythmaient leurs échanges avec les jeunes du territoire — particulièrement celles perçues comme transgressives —, combinaison de proximité, de convivialité, et d'appréhension mutuelle.

Parallèlement à tout cela, j'étais étudiante à l'INRS, un monde très éloigné des réalités de Montréal-Nord où je réalisais une maîtrise en Études urbaines consacrée à

la collaboration entre les disciplines. Dans ce monde universitaire, j'ai appris à connaître les enjeux et les contraintes liés aux financements collaboratifs dont bénéficiaient nos partenaires socio-artistiques et le projet TRYSPACES, et ces connaissances m'ont permis de traduire sur le terrain, auprès des jeunes ou de mes collaborateurs plus habitués au système français, quelles étaient les limites de la collaboration et pourquoi celles-ci étaient parfois indépendantes de la volonté de nos partenaires.

Mon collègue Chakib Khelifi partageait pour sa part une compréhension de ce qu'était la masculinité racisée. Il étudiait également les enjeux spécifiques à la marginalisation sociale, urbaine et politique des jeunes hommes racisés et était en mesure de développer un lien privilégié avec les jeunes hommes de Montréal-Nord. Depuis sa posture particulière, il a lui aussi souvent occupé un rôle de traducteur entre les partenaires. Sans que cela n'ait été réellement formalisé, nous sommes ainsi tous deux devenus des « traducteurs ». Nous étions en mesure d'être sensibles aux réticences et aux malaises de nos partenaires, mais comprenions aussi l'importance de tisser des ponts entre nos univers respectifs et de décroisonner les connaissances. Pour que cela soit possible, toutefois, il fallait d'abord que chaque partenaire effectue le travail de centration.

Concrètement, ce processus s'est traduit par une série de rencontres avec les partenaires de recherche au sein de leurs espaces respectifs et l'exercice de centration s'est inscrit dans la dynamique plus large de la recherche et s'est mêlé aux autres processus collaboratifs. Je me suis ainsi rendue à plusieurs reprises dans les bureaux des partenaires socio-artistiques pour tenir des rencontres qui avaient pour but de présenter le terrain et ses spécificités à leurs équipes, tout en me permettant par le fait même d'encourager un travail de centration de la part des partenaires et de leur communiquer les asymétries de même que certaines des problématiques observées et verbalisées par les autres partenaires, dont les jeunes (par ex. : extractivisme, essentialisation du vécu des jeunes, etc.). J'ai aussi pris le temps de les reprendre lorsqu'ils employaient des termes problématiques comme « thug⁶ » ou « ghetto », sans pour autant émettre de jugement à leur égard, l'objectif étant de créer un espace d'apprentissage pour tout le monde. J'ai également tenté de comprendre quels étaient leurs enjeux et leurs réticences vis-à-vis du terrain, et de mieux connaître leurs besoins. Ainsi, dans ces espaces d'entre-soi, nous avons pu nommer ensemble les asymétries qui pouvaient déjà être envisagées : celles des ressources, par exemple, ou encore les contraintes d'horaires et de déplacement de chacun, chacune. À l'issue de ces rencontres, il a été décidé de tenir des rencontres à Montréal-Nord, mais aussi dans les locaux des partenaires, pour que les partenaires puissent eux aussi partager leurs univers et avoir accès à leur matériel de création. Le fait d'être en mesure d'avoir ces conversations dans des

6. Terme anglais pour voyou, fréquemment employé à Montréal pour parler de jeunes hommes racisés de Montréal-Nord.

espaces d'entre-soi a permis de dialoguer plus aisément, même s'il n'était pas toujours évident de réaliser cet exercice, qui nécessite souvent une remise en question de soi.

Un travail similaire a été mené avec les membres de l'équipe de recherche. Ces moments consacrés à penser la réalisation du terrain et le bon déroulement de la recherche ont été des temps privilégiés pour effectuer à notre tour ce même exercice de centration. En effet, nous avons notamment pris le temps d'échanger à propos des spécificités montréalaises et des besoins de chaque partenaire. Il a ainsi fallu déconstruire certaines appréhensions des chercheurs et chercheuses vis-à-vis des autres partenaires, mais aussi expliciter nos différences de points de vue, d'asymétries et de positionnement au sein même de l'équipe. Ces moments d'échanges nous ont également permis de traduire les perspectives de chaque partenaire et de repenser nos actions et positionnements à cet égard.

Les rencontres avec les jeunes en amont du travail collectif ont été réalisées à la librairie Racines, d'abord individuellement puis en groupe. Les rencontres individuelles ont permis de mieux connaître les perspectives de chacun vis-à-vis de la recherche et de la problématique étudiée, tandis que les rencontres de groupe nous ont permis d'effectuer l'exercice de centration collectivement, en engageant une réflexion sur nos identités collectives, mais aussi sur la problématique et sur le territoire. Au cours des rencontres de groupe, les asymétries intragroupes (entre les jeunes eux-mêmes) et intergroupes (entre l'équipe de recherche et les jeunes, mais aussi entre les différents partenaires en général) ont été verbalisées. Pour nommer les asymétries intergroupes, nous avons proposé aux personnes en position privilégiée d'amorcer les échanges en se présentant. Ces personnes devaient ensuite répondre en premier à une série de questions générales : les chercheurs et chercheuses devenaient alors, le temps de cet exercice, des enquêtés et enquêtées, mais surtout, ils et elles étaient les premiers à se « dévoiler ». Ainsi pour la première rencontre à la librairie Racines, après nous être présentés, nous devions nommer notre intérêt personnel vis-à-vis de la recherche, nos réticences et appréhensions, ainsi que le rapport que chacun entretenait avec la problématique étudiée, pour ensuite partager un centre d'intérêt personnel. Ces échanges ont combiné le travail de centration à une dynamique de création de liens entre les membres : l'objectif étant de se présenter dans la convivialité. Le travail de centration a par la suite été poursuivi tout au long du projet, le plus souvent de manière informelle et se transformant, au fur et à mesure des rencontres, en véritable « *care* », c'est-à-dire en souci (*concern*) et en attention à l'égard du confort de chacun et chacune. Ces moments n'ont toutefois pas toujours été formellement circonscrits et c'est plus souvent après les rencontres collectives que Chakib Khelifi et moi-même prenions le temps de déconstruire et d'échanger avec les personnes concernées ; parfois parce que nous avons constaté la présence d'un malaise ou d'une incompréhension ; d'autres fois, cette dynamique d'échange était initiée par l'un ou l'une de nos collaboratrices qui souhaitait parler d'un enjeu précis. Il y a notamment eu plusieurs moments pendant lesquels nous avons été amenés à nommer et à déconstruire des asymétries entre les jeunes partenaires, dont les réalités sociales, scolaires et personnelles étaient

contrastées. Ces différences ont fait émerger des enjeux que nous n'avions pas envisagés, mais qui se sont plutôt révélés au fil de la collaboration. Les disparités économiques et de niveau de vie entre les jeunes ont été les principales causes de dispute, mais des conversations sur des amitiés ou des connaissances du quartier pouvaient aussi provoquer des malaises. Ces malaises ont d'ailleurs eu un impact sur l'organisation des rencontres : certains ne voulaient plus s'adapter aux contraintes et horaires des autres, ou tout simplement ne plus être en contact avec des personnes collaboratrices du projet. Dans ces cas, Chakib Khelifi et moi-même allions voir individuellement les personnes impliquées dans ces situations pour que nous puissions déterminer tous ensemble la meilleure option possible pour la poursuite de la collaboration dans un contexte sain pour tous les protagonistes. Nous discutons ensuite collectivement de cet enjeu avec l'ensemble des membres du groupe. Finalement, et malgré nos efforts, Jean a fini par faire le choix de ne plus se présenter aux activités collectives.

2.2 La traduction interculturelle

Sur le terrain, l'exercice de centration a est jumelé à une opération de traduction des perspectives et des réalités de chacun et chacune (de Sousa Santos, 2014; Senghor et Racine, 2022). Cette étape de traduction s'est avérée cruciale tout au long de la collaboration puisqu'elle permettait à la fois de communiquer les perspectives de chacun et chacune, mais aussi d'explicitier les enjeux potentiels de la collaboration. L'une des composantes de cet exercice a été de nommer et d'échanger sur les différences — qu'elles soient de genre, d'âge ou, de statut économique, ou encore liées à la racisation de certains groupes —, mais aussi sur les intérêts portés par les membres de l'équipe à l'égard de la recherche à réaliser. Ces échanges ont permis d'identifier les conditions dans lesquelles le dialogue serait possible et envisageable, tout en circonscrivant les limites de cette collaboration.

Pour être efficace, ce type de communication doit mobiliser des compétences de *care* — c'est-à-dire de « *care for* », au sens de « prendre soin », et de « *care about* », au sens de « se soucier de » (Paperman, 2015 : 58) — à l'égard de chaque partenaire et du savoir à produire. Middleton et Samanani qualifient cette disposition du *care* comme la capacité des chercheurs et chercheuses de composer avec les éléments du quotidien en mobilisant une connaissance des différents univers et une relative compréhension des ontologies des partenaires impliqués.

De Sousa Santos ajoute la dimension de « *concern* », au sens « d'intérêt et de préoccupation », pour expliquer ce qui anime la volonté et la capacité des membres à produire des traductions interculturelles. Il note ainsi dans *Epistemologies of the South* (2014) que la capacité de traduction interculturelle réside dans la volonté « d'identifier les différences et les similitudes et développer, le cas échéant, de nouvelles formes hybrides de compréhension culturelle et d'intercommunication qui peuvent être utiles pour favoriser les interactions » [traduction libre] (2014 : 339). Le travail de traduction relève alors à la fois d'un travail de médiation et de négociation fondé sur une lecture sensible et marquée par une volonté de collaborer en dépit des asymétries (Senghor et

Racine, 2022), mais il suppose également d'être en mesure de saisir autant les enjeux globaux que spécifiques liés à la recherche.

Comme illustré par les exemples précédents, notre objectif de collaboration n'était pas de gommer les différences entre les partenaires, ou d'attribuer à la seule volonté de collaborer la capacité de surmonter les rapports de forces en présence, mais plutôt de tisser autour des différences et asymétries, et même au travers de celles-ci. Deux éléments ont alors rythmé notre travail : l'importance de concevoir la collaboration comme un temps situé et marqué et la nécessité d'infuser la dimension de « *concern* » — c'est-à-dire de ce souci pour l'univers de l'autre, pour son confort et pour ses intérêts — à l'ensemble des partenaires. Nous avons ainsi effectué ce travail à différents moments de la recherche, alternant entre des temps d'échanges informels et des temps formellement prévus pour la collaboration.

C'est en prenant le temps de régulièrement questionner les membres de l'équipe sur leur quotidien, ou sur la persistance de leur intérêt à participer à la recherche, que nous avons été en mesure de repenser les modalités de notre collaboration tout en ouvrant des espaces pour nommer les enjeux qui en constituaient une limite (accès aux ressources, dynamiques inégales au sein du projet, etc.). Ces moments d'échanges informels permettaient aussi de réhumaniser les échanges et d'apprendre à nous connaître. Ainsi, les moments de pauses pendant les ateliers à la librairie Racines étaient devenus des moments d'échanges privilégiés par les jeunes, qui avaient pris l'habitude de nous jouer leurs créations musicales, de nous parler de leurs travaux en cours à l'école ou encore de leurs projets de fin de semaine. Ces moments ont été précieux pour la cohésion de groupe puisqu'ils nous permettaient de nous familiariser avec les univers de chacun et chacune. Les membres de l'équipe techno-artistique ont ainsi bâti de nombreux ponts avec les jeunes, notamment autour d'univers musicaux et cinématographiques partagés. D'autres, pour leur part, profitaient de ces moments pour souligner leur manque de connaissances vis-à-vis de certains univers créatifs, ce qui permettait de créer des temps au sein desquels nos différences pouvaient être nommées hors des asymétries et ainsi nourrir une dynamique d'expression mutuelle. Ces temps de la recherche sont rarement pris en compte comme éléments de la méthodologie et de la collaboration ; ils auront pourtant constitué des liens essentiels pour permettre à la collaboration de tenir.

2.3 Entre traduction et *care*

Selon de Sousa Santos, les personnes responsables d'assurer des traductions entre les savoirs et les ontologies en contexte international disposent d'une connaissance importante, mais surtout critique, des univers qu'elles mettent en contact, étant conscientes que les savoirs sont situés et donc limités. Cette capacité de conserver un regard critique sur les mondes offrirait à la personne traductrice la motivation de lier ces différents savoirs : « ils ont pour tâche de se rééduquer de manière à pouvoir constamment traduire les connaissances académiques en connaissances non académiques, et réciproquement, et ce avec *passionalità*, comme l'aurait dit Gramsci » [traduction libre]

(2014: 361). Ce que Gramsci et de Sousa Santos qualifient de *passionalità*, peut être jumelé à la notion de *care* que mobilisent Middleton et Samanani (2020) pour expliquer la capacité de certains partenaires à créer des ponts entre les connaissances et les ontologies. Pour ces auteurs, l'éthique du *care* devrait être au centre des rapports sociaux de la recherche, à quoi ils ajoutent la notion de quotidienneté et l'expérimentation d'une proximité des rapports quotidiens pour être en mesure d'échafauder ces ponts.

Mais comme le rappelle Gratton, « rendre l'altérité compréhensible (Watson-Franke et Watson, 1975) et donner du sens aux différences sont des entreprises délicates » (2012: 69). Pour y arriver concrètement, nous avons misé sur une stratégie visant à réduire les asymétries matérielles entre les collaborateurs et collaboratrices. Nous avons également fait le choix de miser sur l'expérience physique de la rencontre pour créer les ponts entre les partenaires, en mobilisant des formes d'espaces multiples et en mettant en relation les espaces des uns et des autres.

III. DÉCONSTRUIRE LES BARRIÈRES À L'ÉCHANGE POUR PERMETTRE LA COLLABORATION

La deuxième étape relève de la gestion concrète des asymétries inscrites dans des rapports de pouvoirs spécifiques et souvent imbriqués les uns dans les autres (du genre, de la race et de la classe sociale, du type de savoir mobilisé, etc.). L'objectif n'était pas de tenter de les faire disparaître, mais plutôt d'en réduire les expressions le temps de la collaboration (White, 2011).

3.1 Déconstruire les asymétries de ressources: les temps pour construire sa pensée

Au cours de la recherche, des asymétries de ressources entre les partenaires — asymétries financières et vis-à-vis du temps que chaque partenaire était en mesure de consacrer au travail collectif — ont été nommées et constatées. En tant que chercheurs et chercheuses, nous avons consacré plus de temps que les autres membres de l'équipe à élaborer notre pensée puisque les thèmes discutés dans cette étude de cas étaient liés à nos spécialisations de recherche. Dans ces contextes, nos connaissances universitaires ont renforcé le rapport de pouvoir, notamment à l'étape de la conceptualisation. Comme le rappellent Chabot et ses collaborateurs, « (...) les chercheurs universitaires ont généralement un meilleur accès aux ressources que les co-chercheurs, ainsi que plusieurs années de formation et d'expérience en matière de recherche. Par conséquent, ces chercheurs ne peuvent jamais cesser d'être des autorités ou d'avoir de l'autorité » [traduction libre] (2012: 22).

La structure du financement de TRYSPACES, qui prévoyait un accès spécifique aux financements pour les partenaires techno-artistiques, a aplani l'asymétrie financière entre les chercheurs, les chercheuses et les partenaires techno-artistiques. Dans le cadre de notre étude de cas, les partenaires techno-artistiques bénéficiaient cependant des ressources les plus importantes pour la conduite du projet puisqu'un budget annuel leur était réservé au sein du partenariat et qu'ils avaient obtenu, de leur propre initiative, un financement du fonds Bell pour la réalisation d'une plateforme web dans

le cadre du projet. Le financement de recherche était pour sa part divisé entre des concours de financement internes (entre les différents projets appartenant à TRYSACES), et externes, via des financements obtenus par la chercheuse responsable de coordonner le projet. Les jeunes étaient ceux qui avaient le moins de ressources à leur disposition dans le cadre de la collaboration. Aucun financement n'avait été consacré en amont de la recherche à leur rétribution. Ils et elles avaient aussi moins de temps que les autres partenaires à consacrer au projet, un temps qui ne s'inscrivait ni dans le cadre de leurs activités scolaires ni dans celui de leurs activités professionnelles. Au cours d'un échange sur ses pratiques sociales et son mode de vie, Rayan nous confiait :

Vraiment école-maison-travail, ma vie se résume à ça (...) Comment te dire, ma situation est très précaire, on a des besoins à combler, genre vraiment de base là. On est en mode survie. Je ne peux pas sortir avec mes amis ni niaiser... Tu comprends? (...) Là je suis avec toi, mais je renonce à du temps de repos et si je décide par exemple d'aller au cinéma, je renonce à du travail, donc je renonce à de l'argent... Donc moi tous mes choix c'est des coups de renoncement... je n'ai pas de temps « libre » à combler (Rayan, Entretien, juillet 2019).

Cette précarité économique rendait aussi les jeunes moins mobiles que les autres partenaires. Il importait dès lors de penser des solutions qui permettent de rectifier ces asymétries de ressources. Nous avons donc régulièrement fait le point avec les différents partenaires pour discuter de ces enjeux et tenter de les corriger. Les chercheurs et chercheuses ont dans ce contexte assuré la médiation entre les différentes équipes afin de permettre et de négocier ce rééquilibrage des ressources. Ainsi, nous avons d'abord dû sensibiliser les membres de notre administration aux réalités de la précarité financière des jeunes, mais aussi à l'importance de reconnaître l'implication de ces derniers en les rétribuant. Nous avons également demandé que les partenaires technos-artistiques utilisent une partie de leur budget pour dédommager les jeunes pour leur participation. Si nos requêtes ont dans l'ensemble été bien reçues — la recherche collaborative au Québec étant en effet habituée à rétribuer les citoyens et citoyennes —, nous sommes toutefois restés surpris par cette nécessité d'explicitier le besoin de rétribuer les membres les plus précaires pour leur travail collaboratif, en plus de constater que les financements n'avaient pas considéré cette variable en amont.

Du côté des partenaires techno-artistiques, il a été important de communiquer les impératifs liés à leurs financements, tout comme les échéanciers qui y étaient associés. L'obtention du fonds Bell par les partenaires CREO contraignait par ailleurs le travail collaboratif aux cadres établis par le bailleur. Il a fallu ici aussi que l'équipe de recherche effectue un travail de médiation entre les différents partenaires afin de s'assurer que tous comprennent les contraintes de chacun et l'importance d'adopter une posture flexible et ouverte pour y répondre. Finalement, s'il a parfois été délicat à mener, ce travail d'explicitation et d'échange autour des asymétries de ressources nous a permis de mettre en place des stratégies de rééquilibrage qui ont rendu la recherche et la collaboration possible.

3.2 Déconstruire les asymétries spatiales : repenser les lieux de la recherche

L'une des asymétries les plus évidentes de notre étude de cas concernait la mobilité et l'accessibilité aux espaces de collaboration. Il existait deux éléments majeurs que nous devons prendre en considération pour penser les lieux de la recherche : d'une part, la présence d'inégalités en ce qui a trait aux capacités d'appropriation et de mobilisation des espaces par les acteurs (Remy, 2016 ; Scott, 1990 ; Bensiali, 2020) et d'autre part, la capacité pour chaque partenaire impliqué de mobiliser des espaces au sein desquels ils bénéficient d'une relative autonomie. Il a été important au début de notre recherche d'échanger avec nos partenaires au sujet de ces deux dimensions et notamment de noter les espaces qui étaient importants pour chacun et chacune. C'est donc à partir de ces deux notions que nous avons collectivement pensé les lieux de la recherche.

Selon Remy, l'espace est partie prenante du monde social qui, en « configurant la matérialité [...] donne une forme concrète aux relations sociales et à leurs enjeux » (2016 : 3). La production de nos espaces de collaboration devait ainsi répondre à la fois aux enjeux de leur appropriation matérielle par les membres — c'est-à-dire, de leur capacité à s'y rendre et à les investir — mais aussi aux enjeux de leur appropriation symbolique (Raffestin, 2012) ou idéelle (Ripoll et Veschambre, 2005), soit de leur capacité à se les approprier, ou du moins à s'y sentir confortable. Pour ce qui est de notre étude de cas, il existait plusieurs contraintes, comme une importante contrainte à la mobilité du côté des jeunes et le besoin pour les partenaires socio-artistiques d'avoir accès à du matériel pour la collaboration.

Par ailleurs, Montréal-Nord offre peu d'espaces que les jeunes peuvent facilement s'approprier, certains espaces étant perçus comme non sécuritaires, tandis que d'autres, notamment les espaces de socialisation scolaires de l'arrondissement, n'étaient pas mobilisables en raison du constant sentiment de surveillance ressenti par les jeunes partenaires. Dans leurs mots :

Avant la MCC⁷ c'était notre point de rencontre, c'était comme un peu un « *safe space* », on savait qu'il y'avait nos animateurs qu'on connaissait. On y était bien, depuis qu'ils sont plus là les choses ont changé. (Sam, Atelier Racines, mai 2019)

Ça montre quand même que même à l'école tu es quand même surveillée... Tu ne te sens pas à l'aise de rester ici [au cégep], parce que justement tu te sens regardé et ce n'est pas plaisant, et ça fait que le rapport que tu as avec les gens ici, ce n'est pas positif. Et ça te donne le goût d'aller ailleurs. C'est pour ça que j'ai commencé à aller plus souvent au centre-ville, à la grande bibliothèque. (Léana, Entretien, juillet 2019)

Il était donc essentiel de proposer une diversité d'espaces pour nos rencontres, à la fois à l'intérieur et hors du quartier. Conçue comme un espace par et pour les personnes résidentes du quartier, mais aussi pour les personnes racisées, la librairie Racines, nous a semblé être le lieu le plus propice pour tenir nos rencontres. Les jeunes partenaires

7. La Maison Culturelle et Communautaire de Montréal-Nord est un espace culturel situé dans le quartier nord-est de l'arrondissement et dans lequel on trouve une bibliothèque, les locaux de certains organismes communautaires et des bureaux administratifs.

connaissaient par ailleurs le lieu et la propriétaire et s’y sentaient à l’aise, ce qui a confirmé notre choix.

Les enjeux de déplacement évoqués impliquaient par ailleurs de se doter d’espaces de proximité en raison du coût des transports ou de la longue durée des trajets pour sortir du quartier :

Les endroits où je ne vais pas dépendent souvent de ces deux facteurs : ou je n’ai rien à y faire ou alors c’est trop loin ou cher, je n’ai pas de carte OPUS, donc je dois payer 3,25 \$ à chaque fois que je sors du quartier, donc j’essaie d’économiser et d’éviter les longues distances. (Rayan, Atelier Racines, avril 2019)

Nous avons donc collectivement décidé de mener les rencontres entre ces deux territorialités : Montréal-Nord (librairie Racines, balades dans le quartier, parc Henri-Bourassa) et les locaux des studios Affordances dans le Mile-Ex, ce sans mobiliser les espaces universitaires puisque les locaux de l’INRS ne présentaient pas un intérêt géographique ou méthodologique pour les partenaires. Le choix des espaces s’est donc fait dans la volonté d’accommoder au mieux les partenaires qui avaient exprimé des contraintes liées à des enjeux de mobilités ou de besoins techniques. Pour la conduite des ateliers, nous alternions entre les espaces selon les besoins et, surtout, les contraintes, les jeunes partenaires étant moins mobiles pendant l’année scolaire, par exemple. Cette stratégie, élaborée collectivement, a été appréciée par l’ensemble de l’équipe et vue comme un moyen de faire vivre par les corps les expériences racontées et ainsi encourager une meilleure compréhension.

3.3 Créer les conditions du dialogue : la construction de « *brave spaces* »

La recherche collaborative appelle à la création d’espaces de dialogue et à la mobilisation de ce que Arao et Clemens (2013) ont nommé des « *brave spaces* ». Ces espaces ne se substituent pas aux espaces d’entre-soi, les *safe spaces*, mais participent comme eux à une étape de la construction du dialogue avec l’autre. Ainsi, si le *safe space* constitue l’arène dans laquelle les personnes marginalisées organisent leurs discours en situations inégalitaires pour rétablir une justice épistémique⁸ (Scott, 1990), le *brave space* devient le lieu où verbaliser ces asymétries à l’intention de ceux qui ne partagent pas les mêmes positions sociales. Selon Arao et Clemens, les *brave spaces* sont des espaces dans lesquels le conflit est discuté ; ils ne sont pas nécessairement *safe* et l’inconfort doit sans arrêt y être négocié. Cet inconfort doit cependant être choisi par les participants et participantes et ne pas leur être imposé. Enfin, pour exister, ces espaces de collaboration doivent s’assurer d’être des espaces de dialogue saints et permettant les échanges. Les membres présents doivent ainsi avoir effectué au préalable un travail réflexif sur soi ((dé)centration) et être dans une posture d’ouverture face à l’autre.

Au cours de notre recherche, nous avons alterné entre la mobilisation d’espaces d’entre-soi, qui renvoient à des référents connus des différents partenaires, et des

8. Concept développé par Fricker pour décrire le phénomène par lequel certains groupes ne sont pas reconnus comme étant en mesure de produire des savoirs sur le monde et sur eux-mêmes.

espaces de rencontres, ou *brave spaces*. Ces espaces ont tantôt été virtuels, comme lorsque nous avons choisi de réaliser la collecte de données sur la plateforme Instagram, et tantôt physiques. L'intégration de la librairie Racines au partenariat a permis de se doter d'un espace sécuritaire et privé à Montréal-Nord. Cet espace était polyvalent puisqu'il constituait un référent pour l'ensemble des membres. Par la suite, des rencontres ont eu lieu dans les espaces respectifs des membres de l'équipe, soit dans les locaux d'Affordances, situés dans un quartier huppé de Montréal (le Mile-Ex), mais aussi dans les espaces de vie des jeunes de Montréal-Nord. Nous avons ainsi tenu quelques rencontres au parc Henri-Bourassa, un parc fréquenté quotidiennement pas les jeunes partenaires et qui cristallise l'ensemble des enjeux de cohabitation présents dans le quartier. Dans un cas comme dans l'autre, les partenaires qui étaient amenés à se déplacer n'étaient pas toujours à l'aise de le faire. Leurs craintes nous étaient alors exprimées, à mon collègue Chakib Khelifi et à moi-même, et nous prenions le temps de les déconstruire ensemble et de trouver des moyens pour y remédier.

L'utilisation d'Instagram, à la fois comme espace d'échange et de collecte de données, a engendré une dynamique nouvelle pour l'ensemble des partenaires. Avant la pandémie, peu d'entre nous étaient habitués à produire une recherche et à collaborer via des réseaux sociaux numériques. Faire appel à Instagram nous a libérés des contraintes liées à la mobilité en réduisant les déplacements, mais a aussi permis de neutraliser les contraintes de temps puisque l'utilisation d'Instagram s'intégrait mieux dans le quotidien des jeunes partenaires. L'utilisation de cette plateforme nous a également permis d'accéder à ce quotidien tout en levant l'aspect contraignant pour elles et eux d'avoir à se balader dans leur quartier aux côtés de chercheurs, de chercheuses, ou de partenaires socio-artistiques non familiers des lieux. En revanche, et nous ne l'avons pas considéré au début de notre recherche, deux des jeunes partenaires n'avaient pas accès à un téléphone ou à un forfait téléphonique. La fracture numérique n'a ainsi été discutée que lorsqu'est venu le temps de mettre en place la collecte de données. Pour y répondre, nous avons décidé de financer les forfaits pour l'ensemble des jeunes le temps de la collecte.

3.4 Les mots et le langage comme révélateurs des asymétries et des différences ontologiques

Comme l'ont rappelé les épistémologies féministes (Haraway 1988; Harding, 1991) et décoloniales (de Sousa Santos, 2014; de la Cadena, 2007), la voix est relationnelle et dépend de la capacité des interlocuteurs à écouter et à entendre l'autre. Poser la question de l'écoute permet alors de révéler une dernière asymétrie : l'asymétrie du langage. Car les mots sont eux aussi des marqueurs visibles de domination. Les recherches collaboratives exacerbent par ailleurs ces asymétries. En effet, la domination que cause la maîtrise d'un langage légitime contribue à renforcer les asymétries entre les discours et leur hiérarchisation. Pour cette raison, le choix de la langue en contexte de collaboration se doit d'être conscient, ce qui mène à la création d'un langage complexe permettant la rencontre des langages vernaculaires.

Dans le cadre de notre travail collaboratif, nous devons identifier les langages vernaculaires de chaque groupe qui composait l'équipe de travail. Les jeunes partenaires mobilisaient un langage propre à leur génération, mais aussi à leur quartier de résidence et à leur montréalité. À titre d'exemple, ils et elles utilisaient plusieurs noms pour identifier leur quartier, comme «D North» ou encore «le hood», et s'identifiaient même à un croisement spécifique d'arrêts d'autobus, comme le «33-69», etc. Ils avaient aussi des mots propres à leur génération, empruntés à une culture «jeune» ou tout simplement à leur école ou groupes de pairs. Chez les partenaires techno-artistiques, ce langage vernaculaire portait généralement sur des mots techniques empruntés au monde de la programmation et du jeu vidéo. Quant aux chercheuses et chercheurs en sciences sociales, nous mobilisons régulièrement pour nos concepts des termes empruntés à la vie quotidienne, par exemple : identité, mobilité, racisme, etc. Ces termes renvoient à des conceptualisations et à des réflexions qui parfois ont été détachées du langage commun et qui peuvent porter à confusion lorsqu'employés en conversation avec d'autres partenaires.

Il est arrivé à quelques reprises au cours de nos échanges que certains termes employés par les partenaires ne soient pas naturellement compris au sein du groupe. Parfois, au cours de ces incompréhensions et par effet d'asymétrie de position, c'était le sens accordé à ces termes par les partenaires en position de légitimité qui s'imposait aux autres, limitant dès lors les possibilités de créer un dialogue équitable (Falcón, 2016: 196). Nous avons rencontré ce type de situation à plusieurs reprises lors de nos ateliers de co-création, comme lors d'un atelier au cours duquel les jeunes devaient co-réaliser un nuage de mot conceptuel avec les partenaires techno-artistiques. Ce nuage de mot devait permettre de décrire des réalités liées à des expériences vécues. Au cours de cet exercice, les mots tels que «féminisme» ou «race», mais aussi «féminazie» ou encore «ghetto» ont été mobilisés. Ces quatre mots ont alors occupé le centre de la conversation et polarisé les échanges et chaque fois, un partenaire s'offusquait de l'usage de l'un de ces termes, pour une raison ou une autre, ce qui interrompait la communication et les échanges. Pour dépasser ces incompréhensions, j'ai été régulièrement amenée à réaliser un travail d'explicitation auprès du groupe, d'une part en nommant la mécompréhension qui venait d'avoir lieu, et, d'autre part, en situant le terme employé au sein des ontologies des différents acteurs. Comme le souligne Falcón, citant de la Cadena, dans des contextes interculturels «(...) les ambiguïtés apparaissent lorsque des perspectives différentes — des points de vue sur des mondes différents, plutôt que des perspectives sur le même monde — utilisent des termes homonymes pour se référer à des choses qui ne sont pas les mêmes» [traduction libre] (Falcón, 2016: 196).

Pour cette raison, et pour éviter les mécompréhensions, nous nous sommes prêtés à des exercices d'explicitation au cours de la collaboration. Cet exercice a également permis à chaque membre d'adopter une posture réflexive vis-à-vis de ses choix communicationnels, et d'adopter une posture d'ouverture lorsque des mots employés ne semblaient pas aller dans le même sens que leur connaissance du terme.

La communication dans des contextes de collaboration ne peut se satisfaire de l'idée d'une langue commune et partagée. Elle doit, pour contourner les asymétries et déjouer leurs effets, être sensible aux risques d'incompréhension. L'explicitation lors des exercices collaboratifs permet de produire des nuances entre les différentes langues vernaculaires employées par les groupes. Il permet également à tout le monde de se mettre d'accord sur une langue véhiculaire commune, celle-ci pouvant partir d'une compréhension d'un mot qui fait consensus, ou encore correspondre à une nouvelle définition élaborée collectivement.

CONCLUSION

Cet article a tenté d'illustrer dans quelle mesure il était possible de construire et de mener collectivement un projet de recherche dans des contextes marqués par la présence de rapports de pouvoir et de fortes asymétries entre les partenaires. Dans le cas de notre recherche à Montréal-Nord, la stratégie a été de construire une horizontalité temporaire et contextuelle entre les partenaires en s'appuyant sur des formes nouvelles et hybrides de collaboration.

Nous avons tenté de dépasser les lectures systémiques et individuelles pour nous intéresser aux voix multiples et à leurs interstices. En adoptant une lecture réaliste de la collaboration, nous avons été en mesure de mettre en lumière des espaces d'échange situés à l'intersection des intentions et des intérêts respectifs et parfois contradictoires des partenaires. La méthodologie déployée dans notre étude de cas s'est également appuyée sur des moyens concrets pour permettre la collaboration, notamment en identifiant et en répondant aux enjeux liés à la distribution des ressources entre les partenaires. Car la collaboration en contexte de fortes asymétries nécessite de développer des stratégies pour faire face aux logiques qui (dé)favorisent. Dans notre cas, ces actions ont tenté d'agir sur les asymétries à la fois dans leurs dimensions matérielles (accès aux ressources), physiques (accès aux espaces) et symboliques (accès au vocabulaire légitime, maîtrise de la langue vernaculaire).

La recherche collaborative offre la possibilité de s'émanciper des temporalités classiques de la recherche par les espaces qu'elle permet d'explorer et d'investir. Dans le cadre de notre collaboration, les interstices et les temps informels entre les rencontres de groupes et les ateliers ont constitué les liens et les éléments fondamentaux à la construction d'une dynamique de groupe et à la confiance entre les membres. Cette dimension temporelle et informelle est pourtant encore peu prise en compte dans la planification des méthodologies collaboratives : les chercheurs et chercheuses gagneraient à mieux l'identifier dans leurs travaux. Sa prise en compte permettrait également de reconnaître le travail essentiel mais souvent invisibilisé des membres des équipes, porteurs du travail de *care* et de traduction entre les groupes et les ontologies.

RÉSUMÉ

Cet article revient sur une recherche partenariale réalisée entre 2019 et 2021 à Montréal-Nord. Il propose un éclairage pratique sur les enjeux qui surgissent au cours de la production de recherches collaboratives en contexte de fortes asymétries entre les partenaires, et présente les moyens concrets qui ont été mobilisés pour y répondre. La méthodologie déployée dans le cadre de cette étude de cas s'est organisée autour d'outils de collaboration qui ont permis d'identifier, puis de répondre, aux enjeux de la distribution des ressources matérielles et symboliques entre les partenaires. Ce travail collaboratif s'est construit autour des intérêts individuels des personnes participantes et de leurs différences, et a été rendu possible par la mobilisation de compétences de traduction et de *care* tissées dans les interstices de la recherche.

Mots clés : Recherche collaborative, jeunes, pluralisme ontologique, éthique du *care*.

ABSTRACT

Collaborating with Youth? Translating and Maintaining Engaged Research in Montréal-Nord

This article revisits a partner research project carried out between 2019 and 2021 in Montréal-Nord, shedding light on the issues that develop over the course of collaborative research production when considerable asymmetries exist between partners, as well as presenting the concrete steps that were taken to respond to these issues. The methodology employed in this case study was organized around collaborative tools that helped the team to identify and respond to issues around distribution of both material and symbolic resources among partners. This collaborative work took shape around the individual interests of participants and their differences, and was made possible by the mobilization of translation and care skills that were woven into the very fabric of this study.

Keywords: Collaborative research, youth, ontological pluralism, ethics of care.

RESUMEN

¿Colaborar con los jóvenes? Traducir y realizar una investigación comprometida en el barrio de Montreal-Norte

Este artículo aborda una investigación colaborativa realizada entre los años 2019 y 2021 en Montreal-Norte. Ofrece una mirada práctica sobre las problemáticas ligadas al proceso de producción de investigaciones colaborativas en contexto de fuertes asimetrías entre los colaboradores, y presenta las estrategias concretas que fueron movilizadas para hacerles frente. La metodología utilizada en el marco de este estudio de caso se organizó en torno a herramientas de colaboración que permitieron identificar y luego, responder a los problemas de distribución de recursos materiales y simbólicos entre colaboradores. Este trabajo colaborativo se forjó en torno a intereses individuales de las personas participantes tomando en cuenta sus diferencias. Su realización fue posible gracias a la movilización de competencias en traducción y en cuidado desarrolladas en el transcurso de la investigación.

Palabras claves: Investigación colaborativa, jóvenes, pluralismo ontológico, ética del cuidado.

BIBLIOGRAPHIE

- AHMED, S. (2012), *On being included: Racism and diversity in institutional life*, New York, Duke University Press.
- APPADURAI, A. (2006), « The right to research, Globalisation », *Societies and Education*, vol. 4, n° 2, p. 167-177.
- ARAO, B. et K. Clemens (2013), « From Safe Spaces to Brave Spaces. A New Way to Frame Dialogue Around Diversity and Social Justice », in Landreman L.M. (dir.), *The Art of Effective Facilitation*, p. 135-150. DOI : 10.4324/9781003447580-11
- BENSIALI-HADAUD, C. (2020), *En quête de lieux d'expressions: le cas de jeunes femmes racisées à Montréal*, Mémoire de maîtrise en études urbaines, Université du Québec/Institut national de la recherche scientifique.
- BENSIALI-HADAUD, C. et A. GERMAIN (2017), *Rapport sur l'état de la situation des consultations et analyses, dans le cadre du plan d'aménagement du nord-est de Montréal-Nord. Version finale*, Montréal, INRS Centre – Urbanisation Culture Société.
- BOUDREAU, J.-A., C., BENSIALI et L. FERRO-HIGUERA (2023), « Quilting comparison: wonder, translation and theorization », in LE GALÈS, P. et J. ROBINSON (dir.), *Handbook of Comparative Urban Studies*, Londres, Routledge, p. 552-563.
- CHABOT, C., J.A. Shoveller, G. Spencer et J.L. Johnson (2012), « Ethical and Epistemological Insights: A Case Study of Participatory Action Research with Young People », *Journal of Empirical Research on Human Research Ethics*, vol. 7, n° 2, p.20-33. DOI: <https://doi.org/10.1525/jer.2012.7.2.20>
- de la CADENA, M. (2007), « La producción de otros conocimientos y sus tensiones: ¿de la antropología andinista a la interculturalidad? », in DEGREGORI, C.I. et P. SANVOVAL (dir.), *Saberes periféricos. Ensayos sobre la antropología en América Latina*, p. 107-152.
- de SOUSA SANTOS, B. (2014), *Epistemologies of the South: Justice Against Epistemicide*, Boulder, Paradigm Publisher.
- FALCÓN, S. M. (2016), « Transnational feminism as a paradigm for decolonizing the practice of research: Identifying feminist principles and methodology criteria for US-based scholars », *Frontiers: A Journal of Women Studies*, vol. 37, n° 1, p. 174-194.
- FRICKER, M. (2007), *Epistemic Injustice*, Oxford, Oxford University Press.
- GILLIGAN, C. (1977), « In a different voice: Women's conceptions of self and of morality », *Harvard Educational Review*, vol. 47, n° 4, p. 481-517.
- GODRIE, B. et M. DOS SANTOS (2017), « Présentation: inégalités sociales, production des savoirs et de l'ignorance », *Sociologie et sociétés*, vol. 49, n° 1, p. 7-31.
- GRATTON, D. (2012), *Préoccupations et attentes en réadaptation physique dans des contextes pluralistes: vers un cadre théorique interculturel*, [Thèse de doctorat, Université de Montréal]. <https://hdl.handle.net/1866/10790>
- HARAWAY, D. (1988), « Situated knowledges: The science question in feminism and the privilege of partial perspective », *Feminist studies*, vol. 14, n° 3, p. 575-599.
- HARDING, S. G. (1991), *Whose science? Whose knowledge? Thinking from women's lives*, Ithaca, NY, Cornell University Press.
- HECK, I., I. RUELLAND, S. A. LEFÈVRE, G. AUTIN, I. GILBERT et R. CARIÈS (2022), « Effets de la pandémie COVID-19 sur les organismes communautaires de Montréal-Nord: constats et perspectives », *Les cahiers du CRISES*, Bibliothèque et Archives Canada.
- HOARE, G. et N. SPERBER (2013), « L'hégémonie », in HOARE, G. (dir.), *Introduction à Antonio Gramsci*, Paris, La Découverte, p. 93-112.
- JOLIVET, V., K. KHELIFI et A. VOGLER (2021), « Stigmatisation par l'espace à Montréal-Nord: revitalisation urbaine et invisibilisation de la race », *Justice Spatiale*, vol. 16.
- KAPO TOURÉ, L. (2020), *Les aventures ordinaires des jeunes Montréalais.e.s. racialisé.e.s.*, Thèse de doctorat en études urbaines, Université du Québec, Institut national de la recherche scientifique.

- MANAI, B. et C. BENSIALI (2019), « L'antiracisme au quotidien » in RACHÉDI, L. et B. TAÏBI (dir.), *L'intervention interculturelle* (3^e éd.), Montréal, La Chenelière, p. 127-142.
- MIDDLETON, J. et F. SAMANANI (2021), « Accounting for care within human geography », *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 46, n° 1, p. 29-43.
- PAPERMAN, P. (2015), « Le care comme connaissance et comme critique », in BOURGAULT, S. et J. PERRAULT (dir.), *Le Care. Éthique féministe actuelle*, p. 53-69.
- PHILLIPS, L., M. KRISTIANSSEN, M. VEHVILÄINEN et E. GUNNARSON (2013), « Tackling the tensions of dialogue and participation », *Knowledge and power in collaborative research: A reflexive approach*, vol. 6, n° 1, p. 1-18.
- QUEREJAZU, A. (2016), « Encountering the pluriverse: Looking for alternatives in other worlds », *Revista Brasileira de Política Internacional*, vol. 52, n° 2.
- RAFFESTIN, C. (2012), « Space, territory, and territoriality », *Environment planning, society space*, vol. 30, n° 1, p. 121-141.
- REISER, C. (2021), *Se loger dans un quartier tremplin: Trajectoires et stratégies résidentielles des familles immigrantes à Parc-Extension et Saint-Michel*, thèse de doctorat, Université de Montréal.
- REMY, J. (2016), « Spatialité du social et transactions », *Sociologies, Dossiers, Espaces et transactions sociales*, p. 1-12.
- RIPOLL, F., et V. VESCHAMBRE (2005), « Introduction. L'appropriation de l'espace comme problématique », *Noroi*, n° 195, p. 7-15.
- RUTLAND, T. (2020), « Profiling the future: The long struggle against police racial profiling in Montreal », *American Review of Canadian Studies*, vol. 50, n° 3, p. 270-292.
- SALLÉE, N. et B. DÉCARY-SECOURS (2020), « De la panique morale à la production expertale », *Politix*, vol. 130, n° 2, p. 165-190.
- SCOTT, J. C. (1990), *Domination and the arts of resistance: Hidden transcripts*, New Haven/London, Yale University Press.
- SPIVAK, G. C. (2009), *Les subalternes peuvent-elles parler?*, Paris, Éditions Amsterdam.
- SULLIVAN, S. et N. TUANA (dir.) (2007), *Race and epistemologies of ignorance*, Albany, State University of New York Press.
- TRONTO, J. C. (1998), « An ethic of care. », *Generations: Journal of the American Society on Aging*, vol. 22, n° 3, p. 15-20.
- VOGLER, A. (2020), *Montréal-Nord, Montréal-Noir: les discours et les récits de la stigmatisation territoriale*, Mémoire de maîtrise en géographie, Université de Montréal.
- WATSON-FRANKE, M.-B. et L.C. WATSON (1975), « Understanding in Anthropology: A Philosophical Reminder », *Current Anthropology*, vol. 16, p. 247-262.
- WHITE, B. W. (2011), « Le pouvoir de la collaboration », in *Célébrer la collaboration. Art communautaire et art activiste humaniste au Québec et ailleurs*, Montréal/Calgary, Engrenage Noir, Detselig Enterprises, p. 329-338.
- WHITE, B. W. et D. GRATTON (2017), « L'atelier de situations interculturelles: une méthodologie pour comprendre l'acte à poser en contexte pluriethnique », *Alterstice*, vol. 7, n° 1, p. 63-76.
- WHITE, B. W., D. GRATTON et C. AGBOBLI (2017), « Actes à poser en contexte interculturel: quelle place pour l'intervention? », *Alterstice*, vol. 7, n° 1, p. 7-12.

Des relations comme support de méthodes de recherche participatives : polylogue, cartographie et décolonisation
Relationships as a Support to Participatory Research Methodologies: Polylogue, Cartography and Decolonization
Las relaciones y su contribución a los métodos de investigación participativa : polílogo, cartografía y descolonización

Stéphane Guimont Marceau, Marie-Eve Drouin-Gagné et Ángela López Urrego

Volume 54, numéro 2, automne 2022

La recherche à plusieurs voix : effets et défis de l'approche participative
Multiple Voices in Research: Impacts and Challenges of the Participatory Approach

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1113063ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1113063ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guimont Marceau, S., Drouin-Gagné, M.-E. & López Urrego, Á. (2022). Des relations comme support de méthodes de recherche participatives : polylogue, cartographie et décolonisation. *Sociologie et sociétés*, 54(2), 101–123.
<https://doi.org/10.7202/1113063ar>

Résumé de l'article

Cet article présente une réflexion concernant les approches décoloniales en sciences sociales, à partir d'un processus de cartographie participative avec de jeunes Autochtones en milieu urbain (Montréal, Québec, Canada). S'engager dans une recherche significative avec les communautés autochtones urbaines implique de répondre à deux problèmes principaux. Premièrement, la colonialité de l'espace urbain, lieu de dépossession, d'exclusion et d'invisibilisation des Peuples autochtones, tant sur le plan matériel qu'en termes de représentations. Deuxièmement, la hiérarchie des connaissances et la colonialité implicite des processus de recherche. L'utilisation de méthodes de cocréation de connaissances, telles que la cartographie participative, offre des possibilités de décolonisation autant pour les processus de recherche que pour les espaces sociaux dans lesquels elles se déploient et les acteurs et actrices qui vivent et construisent ces espaces. À partir de la présentation et l'analyse de la mise en place d'un atelier de cartographie participative, nous discutons du déploiement d'un polylogue qui a permis la création de relations entre les cochercheurs. Le principal résultat de cet atelier demeure la mise en place d'une méthodologie décoloniale qui soutient, encore à ce jour, un riche processus de recherche.



Des relations comme support de méthodes de recherche participatives : polylogue, cartographie et décolonisation

STÉPHANE GUIMONT MARCEAU

INRS – Centre Urbanisation Culture Société
stephane.gmarceau@inrs.ca

ÁNGELA LÓPEZ URREGO

Universidad Nacional de Colombia – Sede Amazonia
aplopezu@unal.edu.co

MARIE-EVE DROUIN-GAGNÉ

INRS – Centre Urbanisation Culture Société
marie-eve.drouin-g@inrs.ca

1. INTRODUCTION¹

CET ARTICLE PRÉSENTE UNE RÉFLEXION MÉTHODOLOGIQUE à partir de l'expérience d'une étude de cas du réseau Tryspaces concernant les territorialités de jeunes Autochtones à Montréal, Québec, Canada. Il se concentre sur la création et la mise en place d'un cadre méthodologique qui a émergé d'une collaboration entre trois chercheuses aux origines et positionnalités différentes et avec des membres de la communauté autochtone de Montréal. Cette méthodologie, basée sur la cartographie participative, permet la cocréation de connaissances concernant la production sociale de l'espace urbain par de jeunes Autochtones. Ce processus de cocréation s'inscrit à l'intersection de la décolonisation des espaces urbains, des connaissances et de la

1. Nous tenons à remercier sincèrement les participants et participantes à cette recherche. Leur confiance, leurs partages et leur engagement dans ce processus sont des contributions essentielles à la cocréation de nos compréhensions collectives. Nous respectons leur choix d'anonymat, mais nous voulons leur dire Nia: wen, Migwetc, Marsee, Merci, Thank you. Nous voulons aussi remercier Vicky Boldo pour ses précieux commentaires sur une version préliminaire de cet article. Cette recherche a été rendue possible grâce aux contributions financières du réseau Tryspaces et du Fonds de recherche du Québec — Société et culture.

recherche, et s'appuie sur un dialogue avec les savoirs territoriaux autochtones à travers la cartographie participative. Son objectif est la réalisation d'une recherche *par et pour* la communauté autochtone.

Pour discuter de la création et de la mise en place de ce cadre méthodologique, nous commençons par exposer les enjeux théoriques liés aux approches décoloniales, tant des espaces urbains que des processus de recherche, et à la cartographie. Nous décrivons ensuite les étapes réalisées pour l'élaboration de cette méthodologie. Nous terminons par une discussion concernant les apports de cette méthodologie à nos compréhensions collectives des espaces urbains et des processus de recherche.

2. APPROCHES DÉCOLONIALES DE LA VILLE ET DE LA RECHERCHE

Notre travail collectif a commencé au printemps 2019, lorsqu'une des coautrices s'est rendue à Montréal en tant que doctorante invitée au Centre Urbanisation Culture Société de l'Institut national de la recherche scientifique (INRS) à Montréal. Ángela est Muina-Muruy — deux Nations autochtones de l'Amazonie — du côté de son père et réalise un doctorat en études amazoniennes en collaboration avec des organisations autochtones concernant leurs territorialités dans le contexte urbain de Leticia, en Colombie. Elle avait été invitée par Stéphane, géographe et professeure en études urbaines à l'INRS, qui analyse l'autochtonisation des espaces urbains. Marie-Eve, anthropologue et sociologue, était également à l'INRS-UCS en tant que chercheuse postdoctorale travaillant sur Montréal comme lieu autochtone. Stéphane et Marie-Eve sont deux chercheuses non autochtones qui travaillent en collaboration avec des organisations et des personnes autochtones de Montréal.

C'est au cours de conversations avec ces personnes et organisations que s'est confirmé un intérêt pour des processus cartographiques dont l'objectif serait de visibilité leurs territorialités urbaines. Dans une visée de décolonisation à la fois des représentations de la ville et de la recherche, nous avons rassemblé nos différentes perspectives et travaillé à la mise en place d'un processus participatif visant la cocréation de connaissances concernant les territorialités autochtones dans la ville de Montréal. Pour ce faire, il nous a d'abord fallu définir ensemble ce que l'on entendait par « décolonisation », dans nos contextes respectifs.

En Amérique dite « latine », plusieurs auteurs et autrices ont souligné que les sciences occidentales modernes ont cherché à monopoliser la production de connaissances — incluant les connaissances sur les milieux urbains — en imposant un cadre cognitif, évaluatif et normatif des « seules manières possibles » de connaître le monde (Golinski, 2003; Fals Borda, 1981). L'imposition de ce cadre cognitif, qui relève de la colonialité du pouvoir, de l'être et du savoir (Fernández et Sepúlveda, 2014; Quijano, 2011; Gómez-Quintero, 2010; Lander, 2000), implique aussi la tentative d'effacement des ontologies et épistémologies autochtones (de Sousa Santos, 2010; Escobar, 2008; Garzón, 2013). C'est relativement à ces constats quant au rôle des connaissances dans les structures de pouvoir et les hiérarchies coloniales, historiques et contemporaines (Mignolo, 2011), que se développent aujourd'hui des tentatives décoloniales en recherche et en production de connaissances (Mignolo et Walsh, 2018).

En Amérique du Nord, le colonialisme réfère à la violence de l'organisation sociale, politique et économique basée sur une structure capitaliste, raciste et patriarcale (Coulthard, 2014; Simpson, A., 2016). Décoloniser signifie donc de répondre à ces violences multiples. En d'autres termes, si la décolonisation implique le rapatriement des « territoires et des [projets de] vie autochtones » [traduction libre] (Tuck et Yang, 2012: 1), elle doit également reposer sur les épistémologies et ontologies autochtones qui soutiennent ces projets de vie et relations aux territoires (Simpson, L. B., 2017). En ce sens, la conceptualisation de la colonisation et de la décolonisation par des auteurs et autrices autochtones de l'Amérique du Nord rejoint certains des éléments développés dans les Suds concernant la modernité et la colonialité du pouvoir.

En conséquence, nous définissons la décolonisation comme étant la (re)mise en place et en œuvre de savoirs et de projets de vie autochtones en relation avec la Terre (Tuck et Yang, 2012; Cornthassel, 2012; Simpson, L. B., 2017), ainsi que de subjectivités et de projets politiques qui se désengagent et se dissocient des épistémologies occidentales (Mignolo, 2011; de Sousa Santos, 2010; Mignolo et Walsh, 2018). La décolonisation ne représente pas une fin, mais plutôt un processus continu qui implique des dimensions collectives et individuelles et exige autant d'apprentissages que de dé-apprentissages.

2.1 Décolonisation des espaces urbains

Le géographe Edward Soja (1999, 2000) soutenait que les épistémologies modernes des villes ont privilégié l'historicité et la sociabilité sur la spatialité, laissant de côté l'analyse des relations qui s'établissent entre les êtres humains dans l'espace où se déroule leur vie quotidienne. L'ordre spatial colonial a par ailleurs associé les villes aux notions de progrès, de développement, de civilisation et de commerce (Porter et Yiftachel, 2019), exploitant un discours colonial de la différence qui, jusqu'à ce jour, rejette les Peuples autochtones hors du temps et de l'histoire « moderne » (Mignolo, 2011), en particulier dans les milieux urbains (Peters et Andersen, 2013; Dorries *et al.*, 2019). Cette division coloniale de l'espace s'est en outre grandement appuyée sur la cartographie pour imaginer, matérialiser et contrôler l'espace (Brotton, 2014). Les villes, leurs représentations cartographiques et les processus d'urbanisation jouent un rôle clé dans le projet colonial. Les villes colonialistes (Guimont Marceau, Léonard et Ainsley-Vincent, 2023) ignorent les anciens centres urbains autochtones (Afanador-Llasch, 2018; Zárata et López-Urrego, 2018; Soares, 2010; Cobb, 2004; Yates, 2014) et ont été construites sur des territoires autochtones. Elles ont par ailleurs bénéficié des présences, des savoirs et du travail des Peuples autochtones pour leur établissement et leur croissance sur tout le continent (Arcila et Salazar, 2011; Weatherford, 1991). La cartographie a servi à reproduire les imaginaires géographiques coloniaux, ainsi qu'à concevoir et à matérialiser l'espace urbain et les processus d'urbanisation (Soja, 2000). Cependant, loin d'être uniquement des lieux de colonisation, les villes ont fait et continuent de faire partie des territorialités, réseaux et relations autochtones (Dorries *et al.*, 2019), et participent à l'histoire et aux réalités contemporaines des Peuples autochtones (Guimont Marceau, 2020; Howard et Proulx, 2011; Edmonds, 2010; Newhouse, 2003).

La relation entre l'ordre spatial colonial soutenant la dépossession matérielle et symbolique des Peuples autochtones, ainsi que leur existence et résistance continue dans les espaces urbains, appelle la remise en question des épistémologies et des méthodologies avec lesquelles nous étudions et représentons les villes (Shields, Moran et Gillespie, 2020; Marcos, 2018; Vásquez-Fernández *et al.*, 2017; Fast *et al.*, 2017). En d'autres termes, il est nécessaire d'adopter des approches qui reconnaissent la façon dont les connaissances et les pratiques sociospatiales autochtones sont à la fois des contributions importantes à la construction quotidienne des espaces urbains, et des alternatives significatives en termes d'interruption des imaginaires urbains coloniaux (McClintock et Guimont Marceau, 2022). Le développement de cadres méthodologiques décoloniaux pour la recherche avec les Peuples autochtones (urbains) devrait tenir compte des liens constitutifs entre les projets coloniaux et la production d'espaces urbains, mais également de la colonialité de la recherche elle-même.

2.2 Décolonisation de la recherche

L'appel à une décolonisation de la recherche et des rapports de pouvoirs coloniaux qui s'y inscrivent a pris une ampleur incontournable à la suite des écrits de la chercheuse Ngāti Awa et Ngāti Porou iwi Linda Tuhiwai Smith (1999) qui soulignait la nécessité d'un changement majeur dans la production des connaissances concernant les Peuples autochtones et défendait un processus de décolonisation de la recherche qui s'appuie sur des modes autochtones de connaissances. Après cette publication et en réponse à la colonialité de la recherche, de nombreux chercheurs et chercheuses autochtones d'Amérique du Nord ont élaboré ou visibilisé des méthodologies de recherche qui reconnaissent la nature relationnelle des ontologies et épistémologies autochtones (Kovach, 2009; Wilson, 2008). La connaissance y est posée comme étant relationnelle puisqu'elle émerge des relations entre les humains, la Terre, les territoires, les non-humains, les idées, etc. (Wilson, 2008). En Amérique latine, le courant de la décolonialité en recherche a mené à des approches basées sur des dialogues entre les systèmes de connaissances, afin de confronter leur hiérarchie coloniale (de la Cadena, 2006; Argueta et Perez, 2019; Walsh, 2012; Beauclair, 2015). La nature relationnelle de la connaissance y est aussi reconnue (Pérez et Argueta, 2022).

Ces deux courants se rejoignent dans leur approche de décolonisation de la recherche. Ces approches demandent la mise en place de cadres méthodologiques qui dégagent l'espace nécessaire à l'expression d'une variété de connaissances, y compris celles émanant d'expériences de vie qui ont généralement été sous-évaluées dans les épistémologies occidentales (Merçon *et al.*, 2014). De tels processus permettent de construire de nouvelles formes de connaissances sur la base de relations plus égalitaires et respectueuses de la diversité culturelle et des différentes formes de connaissances et modes de vie qui coexistent en milieu urbain.

Concrètement, l'application de ces approches méthodologiques peut passer par des méthodes de recherche-action et de recherche participative qui déstabilisent la hiérarchie entre les chercheur-euse-s « expert-e-s » et les communautés étudiées, et

comportent une visée de justice sociale. La coconstruction ou cocréation de connaissances (de Leeuw, Cameron et Greenwood, 2012) est reconnue comme un processus qui non seulement produit des connaissances plus pertinentes reflétant davantage la complexité des situations sociales, mais aussi comme un processus qui soutient l'*empowerment* (autonomisation) des participant-e-s à la recherche reconnu-e-s comme cochercheur-euse-s. La cocréation de connaissances met l'accent sur l'aspect collectif du processus de recherche et sur les relations établies entre les cochercheur-euse-s afin qu'ils et elles « deviennent des témoins et des allié-e-s de leurs histoires collectives et individuelles » [traduction libre] (Bird-Naytowhow *et al.*, 2017 : 4-5).

Nous avons opté pour une telle approche dans notre recherche avec de jeunes Autochtones de Montréal. La mise en place de méthodes de recherche et d'outils de communication qui cadrent avec une approche de cocréation de connaissances représente toutefois un défi. La cartographie participative, en tant que processus de recherche et outil de communication, nous a semblé pertinente afin de déconstruire les représentations coloniales de l'espace urbain et de visibiliser les expériences, connaissances et relations *avec et dans* la ville.

3. CARTOGRAPHIE PARTICIPATIVE ET CONTRE-CARTOGRAPHIE

La cartographie a joué un rôle stratégique dans les processus de colonisation, puisqu'elle a servi autant à imaginer l'espace qu'à le matérialiser et à le contrôler. Depuis les années 1970, toutefois, la cartographie participative est devenue un outil puissant pour cartographier ce qui est invisibilisé dans les cartographies conventionnelles, en se basant sur la participation de ceux et celles qui habitent les espaces (Chapin, Lamb et Threlkeld, 2005). Ces innovations cartographiques donnent du pouvoir à ceux et celles qui participent à la construction des cartes et se voient représenté-e-s dans les résultats visuels (Vichiato, 2022 ; Hunt et Stevenson, 2017). En plus des résultats cartographiques, les relations construites au cours de ces processus redonnent du pouvoir aux personnes exclues. Cette autonomisation ne concerne pas seulement leurs rôles politique et social, elle renforce également leurs relations avec leurs espaces de vie, ainsi qu'avec tout ce qui les constitue.

La cartographie participative est comprise comme la communication d'expériences et de connaissances spatiales par le biais de différents types de cartes, géographiques ou non. Elle représente un outil de communication, mais aussi un processus social qui sert la décolonisation de la recherche, et soutient la visibilisation et l'analyse des territorialités de groupes marginalisés (Palsky, 2013). En conséquence, elle est pratiquée par de nombreux groupes autochtones pour expliquer, réfléchir et (ré)établir leurs relations à la Terre et aux territoires, y compris dans des contextes urbains, à travers les Amériques (Hirt et Lerch, 2014 ; Engler, Scassa et Taylor, 2013 ; Berno et Sales, 2009)². Ce type de cartographie est par ailleurs devenu un outil utile pour

2. Voir également la carte numérique d'Amiskwaciwâskahikan (Edmonton en cri des plaines) produite par le collectif Pipelines ; le projet de « cartographie de guérilla » Ogimaa Mikana à Toronto et

valoriser les savoirs autochtones (Remy, 2018; Pualani, Johnson et Hadi Pramono, 2012), ce qui contribue à démanteler les hiérarchies intrinsèques à la colonialité. Depuis les années 1960 et 1970, des Nations autochtones du Canada utilisent la cartographie pour soutenir leurs revendications, un mouvement qui a aussi pris racine en Amérique latine à partir des années 1990 (Hirt, 2009). Puisqu'il s'agit généralement de produire des cartes de façon collective afin de créer des outils de contestation politique, le mouvement de cartographie participative autochtone est souvent associé à la contre-cartographie (Peluso, 1995).

À l'instar de Eades et Zheng [traduction libre] (2014: 81), nous définissons la contre-cartographie comme la création « d'espaces alternatifs de représentation » servant à contrecarrer les héritages coloniaux et les espaces hégémoniques. La contre-cartographie utilise les cartes comme stratégie de communication pour visibiliser et valoriser des connaissances et des pratiques sociospatiales « autres » que « coloniales-modernes ». Elle implique également l'utilisation de méthodes participatives ayant des objectifs explicites de justice sociale et spatiale (Orangotango Kollektiv+, 2018).

Les chercheurs et chercheuses autochtones soulignent l'importance de (re)cartographier et d'analyser les spatialités autochtones contemporaines pour permettre aux Peuples autochtones d'exprimer leurs systèmes de connaissances spatiales, ainsi que leurs ontologies, pratiques et représentations spatiales (Pualani Louis, Johnson et Hadi Pramono, 2012). Ces cartographies soutiennent aussi la (ré)appropriation de leurs espaces et territoires (Goeman, 2013; López-Urrego, 2010). Reconnaisant que la cartographie autochtone a précédé la cartographie coloniale dans les Amériques, la cartographe cheyenne Annita Lucchesi (2018) envisage la contre-cartographie autochtone contemporaine comme un travail décolonial qui implique la récupération de connaissances et la réinvention de moyens et de pratiques pour exprimer ces connaissances. Cette cartographie décoloniale autochtone vise à raconter « les histoires autochtones de façon significative [...] à notre manière » [traduction libre] (Lucchesi, 2018: 21-22). Par conséquent, bien que la cartographie ne remplace pas les actions visant à restaurer les relations autochtones avec la Terre et les territoires, elle représente un moyen de (ré)inscription, de visibilisation et d'autonomisation de ces relations.

Si les cartes offrent des possibilités de résistance et de résurgence pour les Peuples autochtones, de nombreux auteurs et autrices mettent en garde contre l'utilisation de langages cartographiques ancrés dans la logique coloniale (Hunt et Stevenson, 2017), soulignant ainsi les limites de la cartographie « conventionnelle » pour exprimer les connaissances et les expériences spatiales autochtones (Éthier, 2020; Thom, 2009). À plus forte raison sachant que ces dernières sont souvent exprimées et transmises par des récits, des chants, des danses, des prières et des performances plutôt que sous une forme écrite ou dessinée (Lucchesi, 2018; Remy, 2018; Pearce et Pualani Louis, 2008).

« Mapping Indigenous LA ». De son côté, Preci (2020) présente un processus de cartographie du peuple Wichí en Argentine qui inclut les changements, les mouvements et l'urbanisation que vit la jeune génération et sa lutte pour visibiliser ses relations au territoire.

Il nous fallait donc prendre en considération quel ou quels langages seraient utilisés, pour faire place à quelles ontologies et épistémologies spatiales dans notre processus de recherche. Différentes conceptualisations de la cartographie autochtone ont nourri nos discussions. Dans le contexte amazonien et dans la langue Muruy, le mot « carte », *enirue joreño*, peut être traduit par « l'esprit ou l'âme de la Terre ». Cette dénomination repose sur la conception qu'ont les sociétés Muruy-Muina de leurs territoires, qui sont construits grâce à la pratique de savoirs et les relations entre la spiritualité intangible (esprit ou âme) et la spiritualité tangible (Terre) (Farekatde et López-Urrego, 2022). En Amérique du Nord, la chercheuse Nishnaabe Leanne Betasamosake Simpson (2011) décrit le territoire comme étant constitué de relations intrinsèques et intimes au sein d'un écosystème local ; des relations qui peuvent changer au fil du temps et des générations. Elle conçoit donc les processus de cartographies autochtones comme s'appuyant sur « des récits, chansons et prières pour réinscrire les mémoires historiques et revitaliser leurs anciennes relations de réciprocité avec leur territoire et leur manière de vivre » [traduction libre] (Simpson, 2017 : 14).

Nous avons donc la volonté d'élaborer un processus de cartographie participative qui créerait un espace permettant de représenter ces « âmes de la Terre », leurs relations intimes au sein d'un écosystème urbain, de même que leurs relations toujours changeantes et mobiles avec les espaces et les lieux. Notre approche ne visait pas la définition d'un territoire aux frontières fixes d'une ou de plusieurs Nations, mais plutôt la visualisation de l'enchevêtrement de diverses territorialités, émergent des relations entre les territoires, les humains et les non-humains. Cette approche des territorialités admet que de nombreux Peuples autochtones peuvent avoir des relations avec les mêmes lieux et espaces, dans une perspective relationnelle partagée, d'où l'importance de mettre en place des outils — les cartes — qui permettent de communiquer ces diverses relations et de les partager. Cela permet de reconnaître une diversité de territorialités pour les personnes autochtones qui sont nées, vivent ou sont de passage dans des centres urbains. La grande mobilité dont les jeunes Autochtones font preuve (Côté *et al.*, 2015) enrichit largement leurs territorialités qui, loin d'être en porte-à-faux avec les territoires traditionnels autochtones, les incluent et les complètent par une diversité de lieux, de relations et de pratiques qui les inscrit dans différents espaces physiques (incluant virtuels) et sociaux.

L'organisation d'un atelier nous a obligées à réfléchir à la mise en pratique des principes théoriques et méthodologiques présentés jusqu'ici et aux enjeux concrets liés aux processus de cartographie participative. Nous sommes toutes trois issues de disciplines différentes et avons des expériences variées avec la cartographie. Ángela est spécialisée en systèmes d'information géographique et possède une vaste expérience de l'utilisation de processus participatifs avec des communautés autochtones de la Colombie afin d'illustrer les relations de ces communautés avec les territoires, ainsi que les connaissances diverses qu'elles en ont. Marie-Eve est anthropologue et avait surtout utilisé les cartes comme outil de mobilisation des connaissances, incluant des cartes interactives en ligne qui communiquent des récits et des réalités alternatives

d'un territoire. Stéphane, quant à elle, est géographe et avait une approche plus individuelle de la cartographie, avec l'utilisation de cartes mentales comme moyen alternatif ou complémentaire à des entretiens, pour comprendre les représentations d'espaces sociaux.

Fortes de nos expériences, des problématiques abordées dans nos projets de recherche et des conversations établies avec différentes personnes et organisations autochtones de Montréal, nous avons donc proposé un premier atelier de cartographie visant à explorer l'intérêt et les modalités possibles pour développer un projet de recherche. Ce premier atelier se voulait à la fois une façon d'établir les bases relationnelles et méthodologiques d'un projet de recherche, et une offre d'introduction à la cartographie pour de jeunes Autochtones qui pourraient ensuite développer leurs propres projets cartographiques. Nous avons conçu cet atelier en plusieurs étapes, mais les participantes³, par leur engagement, en ont modifié le déroulement et ont posé les bases d'un processus de cocréation qui sera éventuellement encadré activement par les participantes devenues des cochercheuses.

4. LA MISE EN PLACE D'UNE MÉTHODOLOGIE DÉCOLONIALE

L'organisation de l'atelier Re-présenter les territorialités de jeunes Autochtones à Montréal/Tiohtià: ke, à l'automne 2019, était donc une première étape dans un processus de recherche qui reconnaît que Montréal est un territoire autochtone non cédé. Tiohtià: ke est son nom dans la langue de la nation Kanien'kéha: ka qui est reconnue comme étant la gardienne de ce territoire n'ayant jamais fait l'objet de traité et avec lequel plusieurs Nations autochtones ont des relations depuis des temps immémoriaux. Décoloniser nos représentations de Montréal, une ville à laquelle les Peuples autochtones ont toujours contribué (Musée McCord, 2011), impliquait d'abord de reconnaître les impacts matériels et symboliques de la colonisation pour les Peuples autochtones qui y vivaient et pour ceux qui y vivent toujours. La ville abrite une diversité de Premières Nations, d'Inuits et de Métis, ainsi que des Peuples autochtones de toutes les Amériques et d'ailleurs. Plusieurs lieux et événements marquent le paysage culturel et organisationnel autochtone de Montréal et plus de 50 organisations (RÉSEAU, 2013) y fournissent une variété de services.

Cependant, les expériences des jeunes Autochtones dans les espaces urbains demeurent invisibilisées, de même que les lieux qui leur sont significatifs et ceux qui font partie de leur vie quotidienne. Nous nous intéressons donc à leurs perceptions, connaissances et expériences, à partir de leurs propres façons de vivre la ville et de prendre part à la production de ses espaces. En utilisant la cartographie participative pour témoigner de leurs lieux et espaces, notre objectif était de contribuer à la visibilité de leurs territorialités.

3. Comme mentionné plus loin, les participantes à cet atelier étaient toutes des femmes. Nous avons donc féminisé les termes participantes et cochercheuses dans le reste de l'article.

Il nous semblait important de mettre l'accent sur les territorialités, comprises comme les relations sociospatiales que nous entretenons *avec* et *dans* les espaces, afin de prendre en compte les lieux, les itinéraires et les expériences quotidiennes, sans être cantonnés à une notion matérielle du territoire, un espace physique délimité par des frontières fixes. La notion de territorialité se rapproche en outre des définitions fluides proposées dans la section précédente. Les territorialités permettent d'appréhender les relations puisqu'elles sont co-construites avec les autres (Echeverri, 2004).

Nous visions également à décoloniser les processus de création des connaissances à l'aide d'une approche participative et relationnelle faisant place à l'expression d'une diversité de perspectives. Cette approche est basée sur la réciprocité et le respect qui permettent la création et l'approfondissement de relations, ainsi que sur la posture de cochercheuses adoptées par les participantes. Une telle approche s'éloigne d'une perspective de la science dans laquelle le ou la chercheur-e demeure l'expert-e et impose une démarche basée sur des connaissances et des méthodes spécifiques. Les participantes, ou cochercheuses, demeureraient les expertes en termes de connaissances, de récits et d'expériences qu'elles souhaitaient partager pour exprimer leurs territorialités. Elles pouvaient également décider de la forme par laquelle les représenter. Nous avons conçu l'atelier comme un espace où les cochercheuses créeraient leur propre carte, à partir de leurs ontologies et épistémologies en relation avec leurs spatialités. Nous envisageons ces cartes comme des moyens de communication de leurs pensées et de leurs connaissances, des supports qui faciliteraient la cocréation de connaissances sur les territorialités autochtones tissées avec le milieu urbain. Nous tablions sur la mise en partage de ces cartes pour créer un échange entre différentes représentations d'un espace commun, qui nous conduirait éventuellement à de nouvelles compréhensions, sur la base des contributions de chacune. Afin de mettre en application nos principes méthodologiques, nous devons concevoir un environnement sécurisant et favorable à un processus décolonial.

4.1 Mettre nos principes en pratique

En dépit de notre volonté de travailler le plus possible *avec* et *au sein de* la communauté autochtone, nous nous sommes heurtées au fait que les organisations autochtones font face à un manque d'espace pour conduire leurs propres activités et à une sur sollicitation pour participer ou collaborer à des projets de recherche. Dans ces circonstances, nous avons choisi de camper notre premier atelier dans les locaux de notre institution, tout en étant conscientes qu'il ne s'agissait pas de l'endroit idéal pour accueillir de jeunes Autochtones étant donné l'historique colonial lié aux universités. Nous pensons que cela peut expliquer la faible participation que nous avons eue : une douzaine de personnes se sont montrées intéressées, mais nous avons fini par réaliser l'atelier avec quatre jeunes Autochtones⁴. Le choix du lieu peut avoir influencé la participation

4. Étant donné ce petit nombre et le fait que l'une d'entre elles préfère conserver l'anonymat, nous avons choisi de ne pas les identifier.

moins importante, de même que le fait que les personnes qui ont pris part à l'atelier provenaient toutes d'une tranche particulière de la population, soit des femmes initiées au monde universitaire et à la recherche⁵. Sachant que les jeunes Autochtones sont fortement sollicités pour participer à des activités et qu'une certaine méfiance subsiste par rapport à la recherche, et puisqu'il s'agissait d'un premier atelier exploratoire, cette participation est néanmoins satisfaisante. Ce groupe plus restreint nous a, en outre, permis d'approfondir nos réflexions et de prendre le temps nécessaire à l'établissement de relations de confiance. Ces personnes se sont par ailleurs toutes engagées à plus long terme au sein du projet de recherche.

Malgré les limites du choix du lieu, il nous semble que cette démarche peut néanmoins contribuer aux méthodes décoloniales en ouvrant le cadre universitaire aux présences et savoirs autochtones. Plusieurs membres de notre institution qui ne participaient pas à l'atelier ont en effet été interpellé-e-s par un message qui leur avait été envoyé pour annoncer la tenue de l'atelier et pour les informer de l'utilisation de pratiques cérémonielles de fumigation. Des professeur-e-s, étudiant-e-s et employé-e-s ont eu diverses réactions et questions concernant les pratiques et approches autochtones, ce qui nous a permis d'ouvrir un dialogue sur la sécurisation et la sensibilisation culturelles au sein de notre institution.

En organisant l'atelier au sein de notre institution, notre premier défi demeurait toutefois de réussir à créer un espace sécurisant pour les cochercheuses. Nous avons donc invité une Aînée autochtone à se joindre à nous, afin qu'elle puisse soutenir un tel espace et partager ses propres connaissances et expériences en tant que membre de la communauté autochtone de Montréal. Grâce à ses pratiques et aux objets cérémoniels qu'elle a installés au centre de la salle, elle a largement contribué à créer un espace sécurisant et intime. Nous avons aménagé la salle de façon circulaire et l'avons rendue aussi accueillante que possible : décorée avec des images créées par d'autres membres de la communauté autochtone lors de projets précédents, éclairée de façon tamisée, animée par de la musique d'artistes autochtones pendant les périodes de création, etc. La forme du cercle, à la base de plusieurs ontologies autochtones (Sioui, 1999), était au cœur de notre rencontre. Nous avons également partagé un repas cuisiné par une cheffe autochtone pour le dîner. Le fait de disposer d'une journée complète a aussi permis de créer un espace-temps fertile. Les cochercheuses ont dit avoir ressenti un « décalage » entre l'ambiance à l'intérieur de notre salle de réunion et le reste de l'université. Nous avons aussi mis l'accent sur les questions éthiques afin de nous assurer que toutes les personnes présentes étaient conscientes qu'elles demeuraient propriétaires du matériel créé au cours de la journée et des récits partagés. Le formulaire de consentement qu'elles ont signé spécifie le niveau de reconnaissance ou d'anonymat qu'elles souhaitent pour les futures publications et outils de mobilisation des connaissances. Nous ne présentons ici que ce qu'elles ont accepté de partager.

5. Les jeunes femmes autochtones sont aussi plus nombreuses que leurs homologues masculins aux études post-secondaires, ce qui explique sans doute la présence des femmes dans notre atelier.

Une cérémonie de fumigation a été réalisée pour entreprendre la journée et a été répétée au besoin tout au long de l'atelier, lorsque des souvenirs douloureux faisaient surface. Elle a également servi à clôturer la journée sur des réflexions concernant le travail qui reste à accomplir. L'Aînée a ouvert la journée en invitant les cochercheuses à commencer le travail sur le plan personnel, ce qui correspondait à notre objectif d'amener les expériences personnelles à un niveau collectif. Nous cherchions justement à souligner le fait que les histoires personnelles sont profondément enracinées dans les récits et les structures collectives qui nous concernent tous et toutes, Autochtones et non-Autochtones, partageant les espaces montréalais.

Nous avons prévu différentes activités, dont une présentation sur la contre-cartographie; la création et le partage par chaque cochercheuse d'une carte mentale; l'élaboration d'une carte collective; ainsi qu'une introduction à la cartographie numérique. Toutefois, dans l'optique des approches participatives, seules les deux premières activités ont été réalisées, afin de respecter le temps et l'espace dont les cochercheuses avaient besoin pour les réaliser, et en fonction des intérêts qu'elles exprimaient. En d'autres termes, si nos premières discussions nous avaient amenées à concevoir l'objectif de l'atelier comme étant lié à la création d'une cartographie collective, ce sont les cartes personnelles des cochercheuses et le partage de leurs logiques et pratiques spatiales qui ont occupé l'espace et le temps dont nous disposions. Nous avons ainsi mis l'accent davantage sur le processus relationnel que nous vivions ensemble que sur la création d'un produit final. C'est sur la base de ces relations que nous avons pu développer un processus de recherche auquel ces cochercheuses ont décidé de participer par la suite, aux côtés d'autres jeunes Autochtones. La journée a débuté par une présentation des différentes définitions qui peuvent être données aux cartes, à la cartographie, au territoire et aux territorialités. Ángela a présenté comment les cultures Muina et Muruy conçoivent ces notions, ce qui a entraîné de nombreuses réactions des cochercheuses, particulièrement pour faire des liens avec leur ou leurs propres cultures dont elles reconnaissaient plusieurs aspects. Cette présentation a aussi donné lieu à une conversation concernant la colonialité de la ville et les relations avec les Peuples autochtones, la famille et la communauté, en milieu urbain, qui a inspiré les cochercheuses dans leurs réflexions et la création de leurs cartes.

Les cochercheuses ont ensuite travaillé à une création personnelle afin de représenter leurs territorialités en cartographiant leurs connaissances, expériences, récits, émotions et relations avec la ville à partir de divers matériaux (tissus, perles, papier, carton, crayons de couleur, etc.). Dans une perspective de coconstruction de connaissances, nous nous sommes placées, comme membres de l'équipe organisatrice, en tant que participantes à l'atelier, et avons, nous aussi, réalisé des cartes personnelles. Nous souhaitions ainsi déstabiliser, même de façon limitée, les relations de pouvoir entre «chercheuses» et «participantes», en nous considérant plutôt toutes comme des cochercheuses.

Nous avons ensuite ouvert un cercle de partage pour que chacune puisse montrer et raconter aux autres le fruit de son travail de réflexion et d'analyse. Pour écouter ces

récits, nous étions assises autour d'une carte de Montréal à laquelle nous avons donné une forme circulaire (voir figure 1). Cette « désacralisation » de la cartographie officielle de Montréal visait à mettre en évidence d'autres représentations de l'espace. Elle nous a permis de nous approprier ce dernier et d'ouvrir la porte à une vision différente de son territoire. Elle a également remis en question l'autorité de la carte occidentale en tant qu'outil politique et conceptuel de la colonisation. Ce sont là quelques-uns des efforts que nous avons déployés dans l'organisation de l'atelier afin de décoloniser nos façons de faire et notre méthodologie.

Figure 1: Le cercle de partage des cartes individuelles



Photo Raphaëlle Ainsley-Vincent.

4.2 Entre processus et résultats

Notre atelier s'est donc concentré sur la création, par les cochercheuses, de cartes mentales exprimant leurs expériences, conceptions, sensations, sentiments, souvenirs, liens spirituels et connaissances de la ville. Elles ont matérialisé et partagé une cartographie de leurs relations personnelles et intimes *dans* et *avec* la ville. Notre objectif n'était pas d'analyser le contenu de ces cartes, mais de laisser place à une conversation autour des différentes logiques spatiales, des connaissances et expériences qu'elles expriment, afin d'établir les bases d'un projet de recherche qui les prendrait en considération.

Lors du cercle de partage, l'une des cochercheuses a ainsi raconté avoir cartographié sa généalogie liée à une Nation et à un territoire situé à l'extérieur de Montréal, ainsi que les différents lieux où elle a vécu et les établissements d'enseignement qu'elle a fréquentés et qui ont joué un rôle dans sa trajectoire identitaire. Si cette carte montrait deux géosymboles importants (le fleuve Saint-Laurent et le mont Royal), elle

racontait surtout ses relations : familiales et avec la communauté autochtone de Montréal. Une autre cochercheuse a raconté avoir représenté les territorialités autochtones à l'aide d'un cercle rempli par des couches de différentes couleurs et textures. Elle a en outre mentionné se sentir en déséquilibre dans un contexte colonial comme celui de Montréal, ainsi que l'importance d'y trouver un équilibre. Elle a parlé de sa carte en se centrant sur les Peuples autochtones en tant que survivants qui, en raison de tout ce qu'ils ont survécu, ont développé une vision du monde fondée sur l'acceptation. Les différentes couches interreliées représentaient également le processus de recherche de similitudes entre les Peuples autochtones qui se retrouvent dans le même contexte urbain. Une cochercheuse a, de son côté, réalisé un collage représentant ses espaces, en commençant par le soi, puis son environnement, puis ses sentiments et émotions, le tout relié par une ficelle. Elle a expliqué essayer de trouver un équilibre dans ses relations avec et dans la ville, incluant les sentiments qu'elle lui procure, alors qu'il lui est toujours difficile de se voir et de s'identifier en tant que femme autochtone dans la ville. Une autre a créé une carte plus géographique en situant certains lieux sur un tracé de l'île de Montréal, mais l'a accompagnée d'un livret relatant des récits historiques et contemporains de traumatismes et de guérisons.

Si les cochercheuses étaient d'accord avec l'affirmation de l'une d'entre elles qui mentionnait que « l'espace est principalement constitué de connexions », elles ont toutes exprimé ces connexions selon leurs propres logiques et expériences. Elles ont surtout représenté des relations avec la ville dans son ensemble, plutôt qu'avec des lieux spécifiques. Leurs représentations incluaient des espaces au-delà de la ville elle-même, une multitude de relations sociales, incluant avec les ancêtres, ainsi qu'elles-mêmes, connectées à diverses dimensions spatiales de la ville — dimensions émotionnelles, spirituelles, historiques et environnementales. L'atelier a donné à chacune la possibilité de réfléchir à ses territorialités et de les exprimer d'une façon propre. Il a créé un espace et un temps afin que les cochercheuses se réapproprient leurs réalités sociospatiales et leurs relations à celles-ci.

Il est cependant devenu évident que les cochercheuses partageaient des connaissances et des expériences qu'il n'était pas toujours possible de géolocaliser ou qui auraient perdu leur sens en étant représentées topographiquement. Dans ce contexte, il ne nous a pas semblé pertinent de pousser pour la création d'une carte numérique collective comme nous l'avions d'abord envisagé. Grâce au leadership des cochercheuses, nous avons plutôt pris le temps de discuter des logiques spatiales exprimées et de la façon dont ces discussions collectives modifiaient notre rapport personnel à la ville. Une cochercheuse a souligné l'importance, pour elle, de prendre le temps de réfléchir à sa relation au territoire, en ville ; une autre a exprimé le fait que ce partage avec d'autres jeunes femmes autochtones l'aidait à se voir dans la ville et à affirmer davantage son identité. Même l'Aînée nous a dit, après l'atelier, ne plus percevoir la ville de la même façon à la suite de nos discussions.

Les cochercheuses ont donc modifié la méthodologie de départ, en exprimant vouloir prendre le temps nécessaire à la création et au partage de cartes individuelles

et aux récits qu'elles permettaient de communiquer et de partager. Cependant, nous ne considérons pas comme un échec le fait de ne pas avoir réalisé, comme prévu, une carte que nous aurions pu numériser et télécharger sur Internet. Nous soutenons plutôt que la modification de notre méthodologie représente un résultat en soi, qui nous a permis de porter un regard différent sur la cartographie comme outil de communication des connaissances et expériences, ainsi que sur la ville elle-même et sur la recherche. Cette méthodologie nous a en outre permis de créer des relations à plus long terme et de poser les bases d'une recherche qui se poursuit actuellement avec les cochercheuses, auxquelles se sont ajoutés d'autres jeunes Autochtones de Montréal. Nos activités ont pris un tournant virtuel avec la pandémie et une série de rencontres en ligne se sont tenues à l'automne 2020, auxquelles deux des cochercheuses du premier atelier ont pris part, en plus de cinq nouvelles personnes. Une carte narrative du processus a été créée et mise en ligne en 2020⁶. Les cochercheur-euse-s ont ensuite voulu ajouter des voix au récit collectif, ce qui nous a amenés à poursuivre la démarche avec huit entretiens individuels menés en 2021. Au début de 2022, des cochercheur-euse-s, dont trois du premier atelier, ont formé un comité créateur qui a réfléchi à la façon de diffuser les récits individuels partagés et les compréhensions collectives de la ville qu'ils et elles ont codéveloppées. Les membres du comité se sont réunis pour développer un récit collectif, à partir d'extraits des récits partagés au cours de la démarche. Ce récit collectif est diffusé sur une plateforme virtuelle interactive en libre accès (carteconfluencesmap.com) afin que ces récits puissent rejoindre d'autres jeunes Autochtones et leur servir, comme l'avaient souhaité et décidé les membres du comité créateur.

5. DISCUSSION : METTRE LES RELATIONS AU CENTRE DE LA RECHERCHE

L'atelier a eu deux incidences qui nous semblent fondamentales dans un processus de décolonisation de la recherche et des réalités urbaines autochtones. Il a d'abord permis aux cochercheuses d'exprimer et de visibiliser leurs territorialités pour elles-mêmes, ainsi que les unes avec les autres, et de saisir les dimensions relationnelles de la production de l'espace urbain au sein d'un polylogue orienté vers la coconstruction de connaissances. Puis le processus s'est révélé un moyen pertinent de développer des relations, qui se poursuivent aujourd'hui, entre les cochercheuses et avec l'équipe de recherche.

5.1 Polylogue et cocréation de connaissances

Comme discuté plus haut, la mise en place de notre atelier s'est d'abord appuyée sur une conversation entre les coautrices, provenant de différentes disciplines et régions du monde, quant à la décolonisation, aux réalités autochtones urbaines et aux approches de cartographie participative. L'atelier a ensuite ouvert cette conversation aux cochercheuses qui en ont modifié la méthodologie et ont participé à créer de nouvelles connaissances concernant leurs territorialités. Nous en venons ainsi à concevoir qu'un

6. <https://storymaps.arcgis.com/stories/69ba7b50854d44fe3998bd2e866ad7e93>, consulté le...

des résultats importants de l'atelier fut la mise en place d'un polylogue, soit l'interaction hétérogène de plusieurs voix et l'échange horizontal de multiples perspectives et connaissances produites dans différents contextes et disciplines (Pulido, 2015). L'atelier s'est ainsi révélé un espace d'expression pour une multitude de subjectivités, de voix et d'expériences, dans un polylogue qui remet en question les hiérarchies entre savoirs académiques « experts » et savoirs autochtones, en visibilisant et en valorisant les présences et récits de chacune.

L'une des cochercheuses, alors qu'elle considérait les diverses cartes personnelles réunies autour de la carte topographique de Montréal, s'est ainsi exprimée : « Il peut y avoir plusieurs cartes dans une même carte. » San Pedro (2013, 2017) souligne que ces processus de « tressage de récits » représentent une forme de résistance pour les individus, mais aussi pour les collectivités autochtones, en remettant en question les récits dominants. Ainsi, en partageant leurs expériences et connaissances individuelles de la ville à travers le polylogue qui prenait forme, c'est une perspective collective que les cochercheuses tissaient. Le polylogue a permis de nous engager avec les présences autochtones urbaines, individuelles et collectives, dans toutes leurs diversités, nuances et complexités, en créant un espace de résistance à l'exclusion matérielle et symbolique normalisée des Peuples autochtones dans les espaces urbains.

Le processus a donc laissé place autant à l'intime qu'au collectif, aux souvenirs et à l'oralité, tout en reconnaissant les épistémologies autochtones actuelles de manière à permettre aux nouvelles générations de définir leurs territorialités, maintenant et pour les futures générations (Shields, Moran et Gillespie, 2020; Tuck et McKenzie, 2015; Goeman, 2013). Le partage de ces représentations spatiales entre pairs et entre générations — avec la présence d'une Aînée — constitue par ailleurs un outil précieux de (re)connexion avec les communautés, les savoirs, les pratiques et les protocoles (Éthier, 2020; McGurk et Caquard, 2020; Kidd, 2019). En nous concentrant sur le processus plutôt que sur le produit final, ainsi que sur la nature relationnelle des territorialités plutôt que sur l'étude d'un territoire aux frontières fixes, il a été possible de replacer leurs récits dans un contexte et une vision plus larges en termes de temporalité et d'espace, et de montrer comment ils s'inscrivent et se relient au sein d'histoires et de traditions partagées. Ce partage a permis aux cochercheuses de « se voir dans la ville », de réfléchir à leurs relations aux espaces urbains et de développer de nouvelles perspectives sur la ville. L'espace urbain est produit par des relations sociales (Soja, 2000), ce qui est particulièrement explicite dans les représentations basées sur des ontologies relationnelles comme celles des cochercheuses.

En accueillant les aspects performatifs (récits, poèmes, relations avec les ancêtres et généalogie, etc.) et en reflétant les ontologies et épistémologies spatiales autochtones, notre méthodologie a montré toute la profondeur des territorialités des cochercheuses (Lucchesi, 2018; Pualani Louis, Johnson et Hadi Pramono, 2012; Pearce et Pualani Louis, 2008). La cartographie sensible (Olmedo 2021) de ces territorialités a souligné leurs couches profondes, formées des multiples relations qui donnent forme et prennent forme dans les lieux et espaces du passé, du présent et du futur.

5.2 Création d'espaces relationnels

Le principal résultat de cet atelier repose sans doute sur les relations qu'il a permis de souligner, de créer et de développer. Les relations représentées sur les cartes, celles entretenues avec la ville et ses lieux, les relations qui ont servi à organiser l'atelier et les relations qui se sont nouées ce jour-là, formaient, ensemble, une « cérémonie de relations » (Bird-Naytowhow *et al.*, 2017). Nos cercles de partage ont permis à chacune d'être nous d'écouter, d'être écoutée avec respect et d'être en harmonie avec les autres. Comme le chercheur Opaskwayak Cree Shawn Wilson (2008) l'a bien montré, la recherche peut devenir une *cérémonie* au cœur de laquelle des relations, avec les humains et les non-humains, les territoires et les idées, sont créées et honorées, ce qui transforme les cochercheur-euse-s sur le plan personnel et collectif.

Castleden et ses collègues (2012) soulignent par ailleurs l'importance du développement de relations de confiance au sein d'un processus de décolonisation de la recherche qui remet en question les paradigmes de la recherche occidentale. Un tel processus doit laisser la possibilité aux personnes autochtones de déterminer leur niveau d'engagement et d'affirmer leur leadership dans la démarche. En prenant le temps d'écouter profondément et activement, de respecter le rythme de chacune, de questionner et d'ajuster notre processus de façon flexible dans une démarche réflexive, nous avons respecté ces principes.

Les relations créées ce jour-là ont, de surcroît, servi à établir un processus de recherche collaboratif à plus long terme. C'est tout le processus entourant la préparation, la réalisation et l'analyse de l'atelier de 2019 qui a servi à développer les relations et la méthodologie qui soutiennent encore la recherche à ce jour. Les jeunes Autochtones ont à plusieurs reprises souligné la richesse de cette méthodologie qui place en tant que cochercheur-euse-s. Comme le souligne l'une d'elles : « Je pense que ça fait vraiment la différence entre la recherche plus coloniale et celle décoloniale d'avoir cet aspect relationnel, cette confiance » (Ibarra *et al.*, à paraître). La création de relations de confiance nécessite un temps et un espace qui se retrouvent, malheureusement, en porte-à-faux avec les conceptions néolibérales du travail universitaire imposées dorénavant dans nos institutions (Larose, 2019) en nous éloignant des possibilités de comprendre autrement la complexité des processus et phénomènes étudiés.

Grâce aux relations créées lors de notre premier atelier, notre processus est devenu participatif à toutes les étapes de la recherche, de sa conception de la recherche et de sa méthodologie (lors du premier atelier) à la mobilisation des connaissances sur une carte interactive, un chapitre de livre et un livre à paraître, en passant par la collecte de données (les cartes et récits partagés de 2019 à 2021), et l'analyse de ces données (la mise en commun des récits, les compréhensions développées et le récit collectif tissé en 2022). Nouer des relations repose donc au centre de ce processus de décolonisation de la recherche où les relations de pouvoir sont déconstruites pour laisser place à la collaboration et à la cocréation de connaissances. Les approches autochtones replacent la relationalité des connaissances au centre des processus qui cherchent à les produire

(Wilson, 2008; Kovach, 2009). Établir des relations respectueuses de chacun-e, qui s'appuient sur une responsabilité partagée face à la création de connaissances et à la décolonisation, devient, en soi, un résultat du processus de recherche. En tant que cochercheuses, nous sommes redevables à ces relations et à notre engagement à les entretenir et à poursuivre nos cheminements, individuels et collectifs, de recherche et de décolonisation.

CONCLUSION

Cet article montre toute la richesse de processus de recherche relationnels. Il souligne le temps et l'espace, ainsi que les principes, nécessaires à la création de relations sur lesquelles repose la cocréation de connaissances et de compréhensions communes. Les relations développées au cours de l'atelier présenté dans cet article, qui ont mené à la modification de notre méthodologie vers la création d'un polylogue, sont des résultats importants en termes de reconnaissance de la recherche comme processus relationnel à long terme, de la cartographie comme outil de partage de récits, ainsi que des espaces urbains comme espaces autochtones. La richesse du processus relaté dans cet article repose sur ce polylogue et sur les relations développées comme cochercheuses et co-productrices des espaces urbains. Les différentes postures et identités mises en relation ont permis à un processus créatif et flexible de voir le jour et de renforcer la recherche collaborative. La flexibilité de notre approche a laissé libre cours à cette modification et a finalement permis de créer un espace où les cochercheuses ont réfléchi aux relations qui composent leurs territorialités et qui, en même temps, participent à la production de l'espace urbain. Le partage de connaissances a ouvert sur un polylogue dans lequel les récits des cochercheuses ont pris tout leur sens et dans lequel se sont développées des relations qui perdurent dans le temps, jusqu'à aujourd'hui. Pour reprendre les mots du chercheur Kamëntšá de Colombie William Mavosiy, le processus nous a permis de comprendre la puissance des relations qui tissent « la peau de *tsbatsan mama* », ce que dans notre langue coloniale nous appelons « territoire » (Maviso, 2018).

RÉSUMÉ

Cet article présente une réflexion concernant les approches décoloniales en sciences sociales, à partir d'un processus de cartographie participative avec de jeunes Autochtones en milieu urbain (Montréal, Québec, Canada). S'engager dans une recherche significative avec les communautés autochtones implique de répondre à deux problèmes principaux. Premièrement, la colonialité de l'espace urbain, lieu de dépossession, d'exclusion et d'invisibilisation des Peuples autochtones, tant sur le plan matériel qu'en termes de représentations. Deuxièmement, la hiérarchie des connaissances et la colonialité implicite des processus de recherche. L'utilisation de méthodes de cocréation de connaissances, telles que la cartographie participative, offre des possibilités de décolonisation autant pour les processus de recherche que pour les espaces sociaux dans lesquels elles se déploient et les acteurs et actrices qui vivent et construisent ces espaces. À partir de la présentation et l'analyse de la mise en place d'un atelier de cartographie participative, nous discutons du déploiement d'un polylogue qui a permis la création de relations

entre les chercheurs. Le principal résultat de cet atelier demeure la mise en place d'une méthodologie décoloniale qui soutient, encore à ce jour, un riche processus de recherche.

Mots clés : Approches décoloniales, relations, cartographie participative, méthodes participatives, cocréation de connaissances, Autochtones en milieu urbain.

ABSTRACT

Relationships as a Support to Participatory Research Methodologies: Polylogue, Cartography and Decolonization

This article provides a reflection on decolonial approaches in the social sciences using a cartographic and participatory process with Indigenous youth in an urban context (Montréal, Quebec, Canada). Engaging in meaningful research with urban Indigenous communities means responding to two primary problems. First, the coloniality of urban spaces, as sites of Indigenous dispossession, exclusion and invisibilization in both material and representative terms. Second, the hierarchies of knowledge and inherent coloniality present in conventional research processes. Using an approach of knowledge co-creation, such as participatory cartography, offers the possibility of decolonizing both research practices and the social spaces in which these practices take place, along with the actors who live in and build those spaces. Following a presentation and analysis of the implementation of a participatory cartography workshop, we will discuss the development of a polylogue, which allowed for relationships to be forged between co-researchers. The primary result of this workshop remains the implementation of a decolonial methodology that, to this day, supports a rich research process.

Keywords: Decolonial approaches, relationships, participatory cartography, participatory methodology, knowledge co-creation, urban Indigenous populations.

RESUMEN

Las relaciones y su contribución a los métodos de investigación participativa: polílogo, cartografía y descolonización

Este artículo presenta una reflexión sobre los enfoques descoloniales en las ciencias sociales, desde un proceso de cartografía participativa con jóvenes indígenas en zona urbana (Montreal, Quebec, Canadá). Para emprender una investigación significativa con las comunidades indígenas, es necesario tomar en cuenta dos problemáticas principales. En primer lugar, la colonialidad del espacio urbano, como espacio de desposesión, de exclusión y de invisibilización de los Pueblos indígenas, tanto a nivel material como en término de representaciones. En segundo lugar, la jerarquía de conocimientos y la colonialidad implícita de los procesos investigativos. La utilización de métodos de cocreación de conocimientos como la cartografía participativa ofrece posibilidades de descolonización, tanto para los procesos de investigación como para los espacios sociales en los cuales se llevan a cabo, así como para los actores y actrices que viven y construyen esos espacios. A partir de la presentación y del análisis de la implementación de un taller de cartografía participativa, comentamos el desarrollo de un polílogo que permitió establecer relaciones entre las personas coinvestigadoras. El resultado principal ha sido la implementación de una metodología descolonial que, hasta el día de hoy, alimenta un rico proceso de investigación.

Palabras claves: enfoques descoloniales, relaciones, cartografía participativa, métodos participativos, cocreación de conocimientos, indígenas en zona urbana.

BIBLIOGRAPHIE

- AFANADOR-LLASCH, M. (2018), « Tierra firme: imperios, propaganda y disputas por el dominio territorial », *Mapeando Colombia. La construcción de un territorio*, n° 11, Bogotá, Ministerio de Cultura — Biblioteca Nacional de Colombia.
- ARCHIBALD, J.-A., J. BOL et J. DE SANTOLO (2019), *Decolonizing Research. Indigenous Storywork as Methodology*, New York, Zed Books.
- ARCILA, O. et C. SALAZAR (2011), « La Amazonia colombiana: poblada y urbanizada », *Revista Colombia Amazónica*, vol. 4, p. 37-55.
- ARGUETA, A. et M. PÉREZ (2019), « Los Saberes Tradicionales y Los Desafíos Para El Diálogo de Conocimientos », *Desenvolvimento e Meio Ambiente*, vol. 50, n° 2176-9109, p. 49-72. <https://doi.org/10.5380/dma.v50i0.65438>
- BEAUCLAIR, N. (2015), « Épistémologies autochtones et décolonialité: Réflexions autour de la philosophie interculturelle latino-américaine », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 45, n° 2-3, p. 67-76. <https://doi.org/10.7202/1038042ar>
- BERNO DE ALMEIDA, A. (dir.) et G. SALES (2009), *Estigmatização e Território: Mapeamento Situacional Dos Indígenas Em Manaus*, Manaus, Brasil, Projeto Nova Cartografia Social da Amazônia / UEA Edições.
- BIRD-NAYTOWHOW, K., A. R. HATALA, T. PEARL, A. JUDGE et E. SJOBLUM (2017), « Ceremonies of Relationship: Engaging Urban Indigenous Youth in Community-Based Research », *International Journal of Qualitative Methods*, vol. 16, n° 1, p. 1-14. <https://doi.org/10.1177/1609406917707899>
- BROTTON, J. (2014), *A History of the World in 12 maps*, London, Penguin Books.
- CASTLEDEN, H., V. SLOAN MORGAN et C. LAMB (2012), « "I Spent the First Year Drinking Tea": Exploring Canadian University Researchers' Perspectives on Community-Based Participatory Research Involving Indigenous Peoples: Researchers' Perspectives on CBPR », *The Canadian Geographer / Le Géographe canadien*, vol. 56, n° 2, p. 160-179.
- CASTRO-LARA, E. (2016), « Reflexiones para decolonizar la cultura académica latinoamericana en Comunicación », *Chasqui*, n° 131, p. 107-122.
- CHAPIN, M., Z. LAMB et B. THRELKELD (2005), « Mapping Indigenous Lands », *Annual Review of Anthropology*, vol. 34, n° 1, p. 619-638. <https://doi.org/10.1146/annurev.anthro.34.081804.120429>
- CHEN, H. (2010), « The Concept of the "Polylogue" and the Question of "Intercultural" Identity », *Intercultural Communication Studies*, vol. XIX, p. 54-64.
- COBB, C. R. (2004), « Archaeology and the "Savage Slot": Displacement and Emplacement in the Premodern World », *American Anthropologist*, vol. 107, n° 4, p. 163-174.
- CORN TASSEL, J. (2012), « Re-envisioning resurgence: Indigenous pathways to decolonization and sustainable self-determination », *Decolonization: Indigeneity, Education & Society*, vol. 1, n° 1, p. 86-101.
- CÔTÉ, S., C. GIRARD, P. LEBLANC et J. KURTNESS (2015), « Migration interne et dynamique culturelle chez les jeunes des Premières Nations au Québec (Canada), Innus, Atikamekw et Algonquins », *Annales de Antropologia*, vol. 49, n° 2, p. 175-205.
- COULTHARD, G. S. (2014), *Red Skin, White Masks: Rejecting the Colonial Politics of Recognition*, University of Minnesota Press.
- de la CADENA, M. (2006), « The Production of Other Knowledges and Its Tensions: From Andeanist Anthropology to Interculturalidad? » in RIBEIRO G. L. et A. ESCOBAR (dir.), *World Anthropologies. Disciplinary Transformations within Systems of Power*, Berg Publisher, p. 201-224.
- DE LEEUW, S., E. S. CAMERON et M. L. GREENWOOD (2012), « Participatory and Community-Based Research, Indigenous Geographies, and the Spaces of Friendship: A Critical Engagement », *The Canadian Geographer / Le Géographe canadien*, vol. 56, n° 2, p. 180-194. <https://doi.org/doi:10.1111/j.1541-0064.2012.00434.x>
- de SOUSA SANTOS, B. (2010), *Descolonizar el saber, reinventar el poder*, Montevideo, Uruguay, Ediciones Trilce-Extensión Universitaria, Universidad de la República.

- DORRIES, H., R. HENRY, D. HUGILL, T. MCCREARY et J. TOMIAK (dir.) (2019), *Settler City Limits: Indigenous Resurgence and Colonial Violence in the Urban Prairie West*, Winnipeg, University of Minnesota Press.
- EADES, G. et Y. ZHENG (2014), « Counter-Mapping as Assemblage », in DOOLIN, B., E. LAMPROU, N. MITEY et L. MCLEOD, *Information Systems and Global Assemblages. (Re)Configuring Actors, Artefacts, Organizations*, IFIP Advances in Information and Communication Technology, Springer, Berlin Heidelberg, p. 79-94.
- ECHVERRI, J. A. (2004), « Territorio como cuerpo y territorio como naturaleza: ¿Diálogo intercultural? » in SURRALLÉS, A. et P. GARCÍA-HIERRO (dir.), *Tierra adentro. Território indígena y percepción del entorno*, IWGIA, p. 259-275.
- EDMONDS, P. (2010), *Urbanizing Frontiers: Indigenous Peoples and Settlers in 19th-Century Pacific Rim Cities*, Vancouver, UBC Press. <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb423303310>
- ENGLER, N. J., T. SCASSA et F. D. R. TAYLOR (2013), « Mapping Traditional Knowledge: Digital Cartography in the Canadian North », *Cartographica: The International Journal for Geographic Information and Geovisualization*, vol. 48, n° 3, p. 189-199.
- ESCOBAR, A. (2008), *Territories of Difference: Place, Movements, Life, Redes*, Durham et London, Duke University Press.
- ÉTHIER, B. (2020), « Analyzing Entangled Territorialities and Indigenous Use of Maps: Atikamekw Nehirowisiwok (Quebec, Canada) Dynamics of Territorial Negotiations, Frictions, and Creativity », *The Canadian Geographer/Le Géographe canadien*, vol. 64, n° 1, p. 32-48.
- FALS BORDA, O. (1981), « La ciencia y el pueblo », in VÍO GROSSI, F., V. GLANOTTEN et T. DE WIT (dir.), *Investigación participativa y praxis rural. Nuevos conceptos en educación y desarrollo comunal*, Mosca Azul, p. 19-47.
- FARETKADE, G. et Á. LÓPEZ-URREGO (2022), « Tierra de vida, fronteras y reconstrucción territorial Muruy-Muina. », in ZÁRATE, C., J. APONTE et N. VICTORINO (dir.), *Fronteras sin muros ni hegemonías: encuentros entre la Amazonia, América y Europa*, Bogotá, Universidad Nacional de Colombia, p. 401-419.
- FAST, E., M. DROUIN-GAGNÉ, N. BERTRAND, S. BERTRAND et Z. ALLOUCHE (2017), « Incorporating Diverse Understandings of Indigenous Identity: Toward a Broader Definition of Cultural Safety for Urban Indigenous Youth », *AlterNative: An International Journal of Indigenous Peoples*, vol. 13, n° 3, p. 152-160. <https://doi.org/10.1177/1177180117714158>
- FERNÁNDEZ, B. et B. SEPÚLVEDA (2014), « Pueblos indígenas, saberes y descolonización: Procesos interculturales en América Latina », *Polis. Revista Latinoamericana*, vol. 38, Article 38. <https://journals.openedition.org/polis/10323>
- FORNET-BETANCOURT, R. (2009), « De la importancia de la filosofía intercultural para la concepción y el desarrollo de nuevas políticas educativas en América Latina. », *Interculturalidad crítica y descolonización Fundamentos para el debate*, La Paz, Instituto Internacional de Integración del Convenio Andrés Bello (III-CAB), p. 171-180.
- GARZÓN, P. (2013), « Pueblos Indígenas y decolonialidad. Sobre la colonización epistemológica occidental », *Andamios, Revista de Investigación Social*, vol. 10, n° 22, p. 305-331. <https://doi.org/10.29092/uacm.v10i22.278>
- GOEMAN, M. (2013), *Mark My Words: Native Women Mapping Our Nations*, Minneapolis, MN, University of Minnesota Press.
- GOLINSKI, J. (2003), « Producción de conocimiento natural: Paradigmas, laboratorios y mapas », *Istor: Revista de Historia Internacional*, vol. 12, p. 7-19.
- GÓMEZ-QUINTERO, J. (2010), « La colonialidad del ser y del saber: La mitologización del desarrollo en América Latina », *El Agora USB*, vol. 10, n° 1, p. 87-106. <https://doi.org/10.21500/16578031.366>
- GRANDINETTI, T. (2019), « Urban Aloha 'aina: Kaka'ako and a Decolonized Right to the City », *Settler Colonial Studies*, vol. 9, n° 2, p. 227-246. doi: 10.1080/2201473X.2017.1409400
- GUIMONT MARCEAU, S. (2020), « Territoires urbains et citoyeneté: une ambassade autochtone pour Montréal / Tiohtià: ke », in GUIMONT MARCEAU, S., J.-O. ROY et D. SALÉE (dir.), *Peuples autochtones*

- et politique au Québec et au Canada: citoyennetés, identités et autodétermination, Québec, Presses de l'Université du Québec.
- GUIMONT MARCEAU, S., N. LÉONARD et R. AINSLEY-VINCENT (2023), « Entre villes colonialistes et villes autochtones, vers un changement de paradigme en études urbaines? », Chapitre 6, in BREUX, S. et M. HOLDEN (dir.), *Regards croisés sur les études urbaines au Québec et en Colombie-Britannique*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- HIRT, I. (2009), « Cartographies autochtones. Éléments pour une analyse critique », *L'Espace géographique*, n° 38, p. 171-186.
- HIRT, I. et L. LERCH (2014), « Cartografiar Las Territorialidades Indígenas En Los Andes Bolivianos: Intereses Políticos y Desafíos Metodológicos », *CyberGeo, European Journal of Geography*, février. DOI: <https://doi.org/10.4000/cybergeogeo.26207>
- HOWARD, H. A. et C. PROULX (2011), *Aboriginal Peoples in Canadian Cities: Transformations and Continuities*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press. www.wlu.press.wlu.ca/Books/A/Aboriginal-Peoples-in-Canadian-Cities
- HUNT, D. et S. A. STEVENSON (2017), « Decolonizing Geographies of Power: Indigenous Digital Counter-Mapping Practices on Turtle Island », *Settler Colonial Studies*, vol. 7, n° 3, p. 372-392. <https://doi.org/10.1080/2201473X.2016.1186311>
- IBARRA LEMAY, A., C. NIQUAY, J. BUCKELL, S. GUIMONT MARCEAU et M. DROUIN GAGNÉ (En évaluation), « Aká: ra tanon Tiohtià: ke: décoloniser la recherche en tressant un récit collectif », Ouvrage collectif publié par la Chaire réseau sur la jeunesse du Québec. *Les jeunesses autochtones: décolonisation, fierté, mieux-être*, Presses de l'Université du Québec.
- KIDD, D. (2019), « Extra-Activism: Counter-Mapping and Data Justice », *Information Communication & Society*, vol. 22, n° 7, p. 954-970. <https://doi.org/10.1080/1369118X.2019.1581243>
- KOVACH, M. (2009), *Indigenous Methodologies. Characteristics, Conversations, and Contexts*, Toronto, University of Toronto Press.
- LANDER, E. (dir.) (2000), *La colonialidad del saber: Eurocentrismo y ciencias sociales*, Perspectivas latinoamericanas, Buenos Aires, CLACSO.
- LAROSE, F. (2019), « Néolibéralisme et productivité scientifique de la recherche universitaire en éducation au Québec. Trajectoires et perspectives », *Les Dossiers des Sciences de l'Éducation*, n° 41, p. 137-154. <https://doi.org/10.4000/dse.3737>
- LÓPEZ-URREGO, Á. P. (2010), « Una noción de territorio y los sistemas de información geográfica participativos: experiencia en una comunidad indígena del amazonas colombiano », *UD y la geomática*, n° 4, p. 3-14.
- LUCCHESI, A. H. (2018), « "Indians Don't Make Maps": Indigenous Cartographic Traditions and Innovations », *American Indian Culture and Research Journal*, vol. 42, n° 3, p. 11-26. <https://doi.org/10.17953/aicrj.42.3.lucchesi>
- MARCOS, S. (2018), « "En sus propios términos": reflexiones para una epistemología decolonial », in *Prácticas Otras De Conocimiento(s): Entre Crisis, Entre Guerras. Tomo III*, Argentina, CLACSO.
- MAVISOY, W. (2018), « El conocimiento indígena para descolonizar el territorio. La experiencia Kamëntšá (Colombia) », *Nomadas*, n° 48, p. 239-248. <https://doi.org/10.30578/nomadas.n48a15>
- MCCCLINTOCK, N. et S. GUIMONT MARCEAU (2022), « Settler-colonial urbanisms: Convergences, divergences, limits, contestations », *Urban Geography*. doi: [10.1080/02723638.2022.2125663](https://doi.org/10.1080/02723638.2022.2125663)
- MCGURK, T. et S. CAQUARD (2020), « To What Extent Online Mapping Can Be Decolonial? A Journey throughout Indigenous Cartography in Canada », *The Canadian Geographer*, vol. 64, n° 1, p. 49-64.
- MERÇON, J., A. CAMOU-GUERRERO, C. NÚÑEZ et M. ESCALONA (2014), « ¿Diálogo de Saberes? La Investigación Acción Participativa va Más Allá de Lo Que Sabemos », *Decisio*, n° 38, p. 29-33.
- MIGNOLO, W. D. (2011), *The Darker Side of Western Modernity. Global Futures, Decolonial Options*, Durham et London, Duke University Press.
- MIGNOLO, W. D. et C. E. WALSH (2018), *On Decoloniality: Concepts, Analytics, Praxis*. Duke University Press.

- MUSÉE MCCORD (2011), *Montréal — Points de vue. Textes de l'exposition*, Montréal, Musée McCord.
- NEJAD, S., R. WALKER, B. MACDOUGALL, Y. BELANGER et D. NEWHOUSE (2019), « "This Is an Indigenous City; Why Don't We See It?" Indigenous Urbanism and Spatial Production in Winnipeg. », *The Canadian Geographer / Le Géographe canadien*, vol. 63, n° 3, p. 413-424. <https://onlinelibrary.wiley.com/doi/abs/10.1111/cag.12520>
- NEWHOUSE, D. (2003), « L'infrastructure invisible: Institutions et organismes autochtones en milieu urbain », in NEWHOUSE, D. et E. PETERS, *Des gens d'ici. Les Autochtones en milieu urbain*, p. 267-278.
- OLMEDO, É. (2021), « À la croisée de l'art et de la science: la cartographie sensible comme dispositif de recherche-création », *Mappemonde*, n° 130. DOI: 10.4000/mappemonde.5346
- ORANGOTANGO KOLEKTIVE (2018), *This Is Not an Atlas. A Global Collection of Counter-Cartographies*, Bielefeld, Germany, Transcript-Verlag.
- OSLENDER, U. (2017), « Ontología relacional y cartografía social: ¿hacia un contra-mapeo emancipador, o ilusión contra-hegemonía? », *Tabula Rasa*, n° 26, p. 249-262. <https://doi.org/10.25058/20112742.n26.12>
- PALSKY, G. (2013), « Cartographie participative, cartographie indisciplinée », *L'Information géographique*, vol. 77 n° 4, p. 10-25.
- PEARCE, M. et R. LOUIS (2008), « Mapping Indigenous Depth of Place », *American Indian Culture and Research Journal*, vol. 32, n° 3, p. 107-126. <https://doi.org/10.17953/aicr.32.3.n7g22w816486567j>
- PELUSO, N. L. (1995), « Whose woods are these? Counter-mapping forest territories in Kalimantan, Indonesia », *Antipode*, vol. 27, n° 4, p. 383-406. <https://doi.org/10.1111/j.1467-8330.1995.tb00286.x>
- PÉREZ, M. et A. ARGUETA (2022), « Descolonización, diálogo de saberes e investigación colaborativa », *Utopía Y Praxis Latinoamericana*, vol. 27, n° 98. <https://doi.org/10.5281/zenodo.6615933>
- PETERS, E. J. et C. ANDERSEN (dir.) (2013), *Indigenous in the City: Contemporary Identities and Cultural Innovation*, Vancouver et Toronto, UBC Press.
- PIÑACUÉ, J. (2014), « Pensamiento indígena, tensiones y academia », *Tabula Rasa*, n° 20, p. 161-192. <https://doi.org/10.25058/20112742.17>
- PORTER, L. et O. YIFTACHEL (2019), « Urbanizing Settler-Colonial Studies: Introduction to the Special Issue », *Settler Colonial Studies*, vol. 9, n° 2, p. 177-186. doi: 10.1080/2201473X.2017.1409394
- PRECI, A. (2020), « Fixing the Territory, a Turning Point: The Paradoxes of the Wichí Maps of the Argentine Chaco », *The Canadian Geographer / Le Géographe canadien*, vol. 64, n° 1, p. 20-31. <https://doi.org/10.1111/cag.12595>
- PUALANI, L., J. JOHNSON et A. HADI PRAMONO (2012), « Introduction: Indigenous Cartographies and Counter-Mapping », *Cartographica: The International Journal for Geographic Information and Geovisualization*, vol. 47, n° 2, p. 77-79. <https://doi.org/10.3138/cart0.47.2.77>
- PULIDO, A. (2015), « El desafío de la escuela contemporánea: de la sociedad del conocimiento o a la sociedad del reconocimiento », *Revista Educación y Ciudad*, n° 22, p. 9-21. <https://doi.org/10.36737/01230425.n22.87>
- QUIJANO, A. (2011), « Colonialidad del poder y subjetividad en América Latina », *Contextualizaciones Latinoamericanas*, vol. 5, p. 113-122. <https://doi.org/10.32870/cl.v0i5.2837>
- QUINTERO WEIR, J. Á. (KAYUSHIKAI) (2016), « El último despojo después de la tormenta. Cambio climático, desaparición de la casa y extinción de la territorialidad Añuu. Cuatro advertencias y un camino », *Despojos y resistencias en América Latina/ Abya Yala*, Buenos Aires, Estudios Sociológicos, p. 23-42.
- REMY, L. (2018), « Making the Map Speak: Indigenous Animated Cartographies as Contrapuntal Spatial Representations », *NECSUS European Journal of Media Studies*, vol. 7, n° 2, p. 183-203.
- RÉSEAU DE LA COMMUNAUTÉ AUTOCHTONE À MONTRÉAL (2013), <https://reseauatnetwork.com/fr/accueil/>
- SAN PEDRO, T. (2013), *Understanding Youth Cultures, Stories, and Resistances in the Urban Southwest: Innovations and Implications of a Native American Literature Classroom*. Arizona State University.
- SAN PEDRO, T., E. CARLOS et J. MBURU (2017), « Critical Listening and Storying: Fostering Respect for Difference and Action Within and Beyond a Native American Literature Classroom », *Urban Education*, vol. 52, n° 5, p. 667-693. <https://doi.org/10.1177/0042085915623346>

- SHIELDS, R., K. MORAN et D. GILLESPIE (2020), «Edmonton, Amiskwaciy Wáskahikan, and a Papaschase Suburb for Settlers», *The Canadian Geographer / Le Géographe canadien*, vol. 64, n° 1, p. 105-119. <https://doi.org/10.1111/cag.12562>
- SIMPSON, A. (2016), «Whither settler colonialism?», *Settler Colonial Studies*, vol. 6, n° 4, p. 438-445. doi: 10.1080/2201473X.2015.1124427
- SIMPSON, L. B. (2011), *Dancing on Our Turtle's Back: Stories of Nishnaabeg Re-Creation, Resurgence, and a New Emergence*, Winnipeg, Arbeiter Ring.
- SIMPSON, L. B. (2017), *As We Have Always Done: Indigenous Freedom Through Radical Resistance*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- SIYOU, G. E. (1999), «Le cercle sacré de la vie». in *Pour une histoire amérindienne de l'Amérique*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 13-27. www.pulaval.com/produit/pour-une-histoire-amerindienne-de-l-amerique
- SMITH, L. T. (1999), *Decolonizing Methodologies—Research and Indigenous People*, London/New York, Zed Books.
- SOARES, E. (2010), «Aldeias urbanas ou cidades indígenas? Reflexões sobre índios e cidades», *Espaço Ameríndio*, vol. 4, n° 1, p. 9-30. <https://doi.org/10.22456/1982-6524.8289>
- SOJA, E. (1999), «Thirdspace: expanding the scope of the geographical imagination» in MASSEY, D., J. ALLEN et P. SARRE (dir.), *Human Geography Today*, Polity Press, p. 260-278.
- SOJA, E. (2000), *Postmetropolis: Critical Studies of Cities and Regions*, Blackwell Publishing.
- THOM, B. (2009), «The Paradox of Boundaries in Coast Salish Territories», *Cultural Geographies*, vol. 16, n° 2, p. 179-205. <https://doi.org/10.1177/1474474008101516>
- TOMIAK, J. (2016), «Unsettling Ottawa: Settler Colonialism, Indigenous Resistance, and the Politics of Scale». *Canadian Journal of Urban Research*, vol. 25, n° 1, Ottawa Studies, Special Issue, p. 8-21.
- TUCK, E. et M. MCKENZIE (2015), *Place in Research: Theory, Methodology, and Methods*, 1^{re} édition, Routledge.
- TUCK, E. et K. W. YANG (2012), «Decolonization is not a metaphor. Decolonization: Indigeneity», *Education and Society*, vol. 1, n° 1, p. 1-40.
- VASQUEZ-FERNANDEZ, A. M., R. HAJJAR, M. I. SHUÑAQUI SANGAMA, R. LIZARDO, M. PÉREZ PINEDO, J. INNES et R. KOZAK (2017), «Co-Creating and Decolonizing a Methodology Using Indigenist Approaches: Alliance with the Asheninka and Yine-Yami Peoples of the Peruvian Amazon», *ACME: An International Journal for Critical Geographies*, vol. 17, p. 720-724.
- VICHIATO, T. (2022), «(Of) Indigenous Maps in the Amazon: For a Decolonial Cartography», *ISPRS International Journal of Geo-Information*, vol. 11, n° 3. <https://doi.org/10.3390/ijgi11030161>
- WALSH, C. (2012), *Interculturalidad crítica y (de)colonilidad. Ensayos desde Abya Yala*, Abya Yala & ICCI/ARY.
- WEATHERFORD, J. (1991), *Native Roots: How the Indians Enriched America*, New York, Random House Publishing Group.
- WILSON, S. (2008), *Research Is Ceremony: Indigenous Research Methods*, Black Point, N.S., Fernwood.
- WILSON, S., A. V. BREEN et L. DUPRÉ (2019), *Research and Reconciliation: Unsettling Ways of Knowing Through Indigenous Relationships*, Toronto/Vancouver, Canadian Scholarship.
- WOOD, D. (2017), Descolonizar el conocimiento: una mise en place epistemográfica. *Tabula Rasa*, n° 27, p. 301-337. <https://doi.org/https://doi.org/10.25058/20112742.453>
- YATES, D. (2014), «Native American City on the Mississippi Was America's First 'Melting Pot'», *Life Sciences*, 3 mars.
- ZÁRATE, C. et Á. LÓPEZ-URREGO (2018), «Indígenas en ciudades "pares" en la Amazonia, entre la invisibilidad y la territorialidad urbana: una mirada retrospectiva». *Anuário Antropológico*, vol. 44, n° 1, p. 329-346.

Réflexions sur une recherche participative menée dans le cadre d'expériences d'appropriation de l'espace public des *tianguis* (marchés) du Chopo et El Salado dans la ville de Mexico

Reflections on Participatory Research on the Appropriation of Public Space in Tianguis (Markets) in El Chopo and El Salado in Mexico City

Reflexiones sobre investigación participativa en experiencias de apropiación del espacio público en los tianguis del Chopo y El Salado en la Ciudad de México

Adriana Alejandra Ávila Farfán et Ángela Margoth Bacca Mejía

Volume 54, numéro 2, automne 2022

La recherche à plusieurs voix : effets et défis de l'approche participative
Multiple Voices in Research: Impacts and Challenges of the Participatory Approach

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1113064ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1113064ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ávila Farfán, A. A. & Bacca Mejía, Á. M. (2022). Réflexions sur une recherche participative menée dans le cadre d'expériences d'appropriation de l'espace public des *tianguis* (marchés) du Chopo et El Salado dans la ville de Mexico. *Sociologie et sociétés*, 54(2), 125–152. <https://doi.org/10.7202/1113064ar>

Résumé de l'article

Cet article présente une réflexion sur l'expérience de recherche des autrices dans deux études de cas menées au *Tianguis* culturel du Chopo et au *Tianguis* El Salado, dans la ville de Mexico, dans le cadre du projet international TRYSPACES. Nous y réfléchissons à l'apport qu'ont eu certains principes de l'action participative, de l'éducation populaire et des épistémologies féministes pour nous aider à surmonter les défis, les dilemmes et les conflits éthiques et méthodologiques rencontrés dans le cadre de ces expériences de recherche collaborative. Nous croyons que ce n'est qu'en adoptant une éthique située, critique, réflexive et enracinée dans le « sentir-penser » (de l'espagnol, *sentipensar*) que la recherche participative et collaborative peut parvenir à surmonter les dilemmes éthiques et méthodologiques. Ainsi, les décisions concrètes et la réflexivité constante contribuent à une éthique basée sur le soin mutuel et la responsabilité réciproque des personnes participant aux recherches, particulièrement lorsque des relations plus horizontales sont mises en place dans la production de connaissances universitaires.



Réflexions sur une recherche participative menée dans le cadre d'expériences d'appropriation de l'espace public des *tianguis* (marchés) du Chopo et El Salado dans la ville de Mexico

**ADRIANA ALEJANDRA
ÁVILA FARFÁN**

Institut de recherche Dr. José María Luis Mora
adriavilaf@gmail.com

ÁNGELA MARGOTH BACCA MEJÍA

Universidad Nacional Autónoma de México
amargoth@politicas.unam.mx

INTRODUCTION

CET ARTICLE PROPOSE UNE RÉFLEXION SUR L'EXPÉRIENCE DE RECHERCHE des autrices lors de deux études de cas menées dans la ville de Mexico, dans le cadre du projet international TRYSACES. Ce dernier est un projet collaboratif portant sur le travail réalisé avec des jeunes dans les contextes spécifiques des villes de Hanoi, de Mexico, de Montréal et de Paris (Ávila *et al.*, 2022). Son objectif étant de mettre à contribution les jeunes dans la production de connaissances, des principes éthiques qui favorisaient la création de relations horizontales dans les collaborations ont été adoptés. Pour répondre aux exigences éthiques, des méthodes d'obtention d'un consentement éclairé, des règles de confidentialité et une politique de résolution de conflits ont été adoptées, sous la coordination du Comité international d'éthique (TRYSACES, 2019).

De plus, dans le cadre de TRYSACES, il a été déterminé que les principes collaboratifs du projet seraient adaptés aux contextes précis de chaque recherche, s'inspirant d'une perspective située, décentralisée et flexible. Nous visons, par cette réflexion, à systématiser certaines des contributions et des défis éthiques et méthodologiques de ce projet collaboratif international, en nous basant sur nos expériences liées aux deux études de cas. Divers dilemmes et conflits ont été rencontrés lors de ces processus,

mettant à l'épreuve la collaboration et l'horizontalité. Afin de les surmonter, il a fallu dépasser les critères standardisés et institutionnalisés sur lesquels nous comptons et nous appuyer sur d'autres modèles avec lesquels nous étions déjà familières ou desquels nous nous sommes rapprochées durant le projet.

Ces modèles épistémologiques, éthiques et méthodologiques, dont nous nous sommes inspirées pour les deux études de cas, sont justement ceux sur lesquels nous nous basons pour orienter notre réflexion sur notre expérience de recherche. Nous faisons premièrement référence à la recherche-action participative (RAP) et à l'éducation populaire (EP), d'où nous retenons principalement les idées suivantes : la construction de connaissances se réalise hors des institutions universitaires, les personnes participantes sont les premières à devoir donner leur validation et les recherches doivent être mises en contexte, être dialogiques et reconnaître le sentir-penser. Deuxièmement, nous reprenons certaines des contributions des épistémologies féministes concernant la connaissance située, la centralité des émotions, l'éthique et la réflexivité féministe. Nous prenons ainsi une distance par rapport aux postulats abstraits et universalistes de la méthodologie et de l'éthique, en revendiquant plutôt le caractère relationnel, contextuel et situé du projet de recherche ainsi que des recherches sociales en général.

La proposition éthique et méthodologique de travail collaboratif de TRYSPACES a été mise en dialogue avec ces perspectives qui ont alimenté notre travail, dans le cadre des deux études de cas que nous avons menées dans des marchés publics de la ville de Mexico. En ce sens, cet article vise à explorer le rôle qu'ont joué les principes de la RAP, de l'EP et des épistémologies féministes pour nous aider à faire face aux défis, dilemmes et conflits rencontrés sur les plans éthique et méthodologique dans le cadre de nos expériences de recherche collaborative, et à les résoudre. Nous croyons que ce n'est qu'en adoptant une éthique située, critique, réflexive et inspirée du sentir-penser que la recherche participative et collaborative pourra surmonter les dilemmes éthiques. Ce sont donc les décisions concrètes et la réflexivité constante qui contribuent à une éthique basée sur le soin mutuel et la responsabilité réciproque partagée avec les personnes participantes aux recherches. Nous espérons ainsi contribuer à une réflexion située et relationnelle sur l'éthique dans la recherche engagée et participative, en dépassant les critères éthiques universalistes et institutionnalisés qui prédominent toujours.

1. MODÈLES THÉORIQUES SUR LA RECHERCHE PARTICIPATIVE ET ÉTHIQUE

1.1 Quelques principes de la RAP et de l'éducation populaire pour alimenter la réflexion

D'autres projets collaboratifs comme celui de TRYSPACES, également qualifiés de participatifs ou de co-création (Valverde et Pacheco, 2022), ont été menés de façon plus fréquente dans les dernières décennies et se sont taillé une place dans les programmes de financement des institutions du Nord global. Ces initiatives collaboratives ne sont cependant pas nouvelles en Amérique latine. Depuis le début des années 1970 sont

apparues de nombreuses contributions portant sur la reconnaissance des sujets d'étude comme personnes porteuses de connaissances, soulignant que leur rôle ne devait pas être vu comme étant passif ou subordonné. Nous nous pensons surtout à la recherche participative (RAP) et l'éducation populaire (EP) en tant qu'initiatives pionnières dans la mise en valeur du caractère transformateur de la connaissance, celles-ci étant amplement diffusées en Amérique latine, mais peu reconnues dans d'autres latitudes. La RAP et l'EP naissent d'un dialogue avec les mouvements sociaux de revendication et de remise en question de la modernité capitaliste. Dans les années 1970, le sociologue colombien Orlando Fals Borda (1925-2008) a systématisé la proposition de la RAP en convergence avec les mouvements populaires révolutionnaires d'Amérique latine, plus particulièrement de la Colombie (Fals Borda, 2010)¹. Les propositions de la RAP s'inspirent, entre autres, des réflexions et des théorisations sur l'éducation populaire du pédagogue brésilien Paulo Freire (1921-1997) issues de son travail pédagogique réalisé à partir de 1960 au sein du *Movimiento de Cultura Popular* (Mouvement de culture populaire) au Brésil (Freire, 1968). Les pratiques de la RAP et de l'EP démontrent clairement leur engagement envers la transformation sociale.

Au cours des premières années, Fals Borda et Freire, influencés par le matérialisme historique, remettent en question la prétendue neutralité des sciences sociales fonctionnalistes et des processus éducatifs (Fals Borda, 2010; Freire, 1972), y soulignant la présence constante d'intérêts politiques. Ils misent ainsi sur la génération d'une science « subversive, rebelle » et engagée pour le changement social (Fals Borda, 1987). Ils visent une transformation centrée sur la lutte contre les inégalités économiques et l'exploitation en Amérique latine. Fals Borda (1979), qui fait la promotion d'une transformation privilégiant une approche dialectique, affirme que la connaissance ne peut être subversive que si elle provient des savoirs de groupes marginalisés concrets, et non pas de la volonté dogmatique des intellectuels et intellectuelles et leaders révolutionnaires. Ainsi, bien qu'une connaissance socialement pertinente vise la compréhension et la transformation de l'ordre social, celles-ci sont le fruit d'une relation intrinsèque avec l'action des groupes historiquement exclus.

Nous retenons, en ce sens, trois axes éthiques et méthodologiques de la RAP et de l'EP. Le premier soutient que la connaissance se crée également hors de l'université. Les personnes et les groupes sociaux sont, par conséquent, également des sujets de connaissance, et non pas seulement des objets d'enseignement ou de recherche (Freire, 1972). Ceci vient ébranler la dichotomie entre sujet et objet, qui valide la neutralité de la recherche positiviste et l'éducation traditionnelle (Fals Borda, 1987), tout en visant la transformation de la relation hiérarchique entre chercheurs, chercheuses et *sujet de recherche* par des relations horizontales entre toutes les personnes impliquées dans le processus. Pour toutes ces raisons, les groupes et les personnes participant aux travaux de recherche forment la première communauté de validation de la connaissance

1. Pour plus de détails sur les travaux de Fals Borda, voir la traduction d'un de ses textes réflexifs, ainsi que l'introduction à ses travaux présentés dans ce dossier.

construite. Aussi, la praxis et la *rétroaction*² *systématique* sont des aspects fondamentaux du processus de recherche.

Le deuxième axe stipule que la connaissance est un processus contextualisé, collectif et dialogique. L'universalité de la science positiviste est ainsi rejetée: on revendique la force de la praxis et on reconnaît les réalités latino-américaines historiquement ignorées (Fals Borda, 2010; 1987). On rejette également l'hypothèse épistémique individualiste prédominante au sein des courants hégémoniques de la pensée occidentale, en situant les collectivités comme sujets de savoirs. En ce sens, le dialogue entre différents savoirs favorise la construction collective de connaissances et promeut la rencontre horizontale avec l'autre, l'interpellation et la remise en question constante de nos croyances et de nos pratiques (Freire, 1992).

Le troisième axe est celui du sentir-penser, un concept mis de l'avant par Fals Borda dans la foulée de ses travaux avec des communautés riveraines de la côte atlantique de la Colombie, et qui reflète ce va-et-vient entre le monde universitaire et les communautés dans le processus de construction de connaissances (Fals Borda, 2010). Un sociologue très proche de Fals Borda a traduit

la transe du sentir-penser [...] par la condition du savoir le plus complet, l'acte d'« unifier l'esprit et le cœur », la raison et le sentiment. C'est une stratégie du savoir empathique qui rappelle les mécanismes diltheyens du vécu (vie expérimentée) et de la compréhension (reconstruction et vivification imaginaire d'une expérience d'autrui pour mieux la connaître) (Cataño, 2008 : 558).

Le sentir-penser est devenu une des caractéristiques principales de la proposition méthodologique de la RAP. La reconnaissance des émotions qui s'y rattache est essentielle à la construction de la connaissance. Cet élément est intimement lié à la proposition féministe, comme nous le démontrerons dans la section suivante.

De nombreuses critiques et de nombreux bilans ont été faits de la RAP et de l'EP (Rivera, 1987; Walsh, 2014; Korol, 2015) et ces perspectives sont encore d'actualité dans le milieu universitaire et activiste de la région. Au-delà des discussions à leur sujet, nous considérons que les axes mentionnés conservent leur pertinence et peuvent guider, sur les plans éthique et méthodologique, les recherches qui maintiennent leur engagement dans la création de connaissances socialement pertinentes, comme les études de cas réalisées dans le cadre de TRYSPACES.

1.2 Les orientations de l'épistémologie et de l'éthique féministes

Dans cette section, nous ferons ressortir certaines des convergences et des divergences existantes entre les positionnements de la RAP et des féminismes, qui ont tous deux remis en question la manière d'aborder la sociologie et les sciences sociales en général. Parmi les caractéristiques communes aux deux positionnements, nous retenons celles de l'engagement pour le changement social, de l'approche ascendante, de la remise en question de l'objectivité ainsi que de la reconnaissance du rôle joué

2. Des sociologues contemporains comme Dubet (1994) considèrent que cette pratique de la rétroalimentation est essentielle à l'exercice de la sociologie.

par les émotions et les sentiments dans la vie sociale, particulièrement dans le cadre du travail universitaire. Toutefois, contrairement à l'objectif téléologique du changement social proposé par la RAP, la perspective féministe affirme que des processus de transformation ont lieu au sein même de la recherche, tant sur le plan collectif que subjectif, et que le changement et son orientation sont ouverts, sans être dirigés (Biglia, 2007 ; Castañeda, 2019). Les façons dont l'objectivité est remise en question diffèrent également. Dans le cas de la RAP, ces questionnements portent sur le rejet de la hiérarchie existant entre les personnes faisant partie du milieu universitaire et celles qui y sont extérieures. Les épistémologies féministes, quant à elles, remettent en question la prétendue objectivité de la connaissance, considérant que celle-ci a intégré et situé la perspective masculine comme étant la seule possible, totalitaire, universelle et capable de dépasser tout conditionnement dérivé d'une forme particulière d'être dans le monde. Les perspectives féministes permettent de récupérer le sujet connaissant. Remettre en question l'objectivité revient à contester l'autorité (supériorité) de la personne détentrice de connaissances ainsi que les qualités attribuées à cette connaissance. Les propos de Haraway (1995 : 324) comme quoi l'« objectivité féministe » se construirait à partir de « connaissances situées » sont ici essentiels. Ainsi, il ne s'agit pas de construire une nouvelle totalité, mais bien de reconnaître que toute connaissance est produite à partir d'un positionnement particulier et est donc partielle. C'est en situant clairement notre regard que l'on rend possibles le dialogue, la critique et l'avancée de la connaissance.

Ces perspectives ont toutes en commun la valorisation des savoirs multiples ainsi que la revendication des sentiments et des émotions dans la vie sociale. Le féminisme a approfondi la remise en question de la dichotomie raison-émotion, la caractérisant comme étant androcentrique, et a contesté l'exclusion des émotions de l'analyse de la vie sociale et de la production scientifique. La revendication et la reconnaissance des émotions s'articulent à la remise en question de l'objectivisme et de la division du travail qui attribue la raison (ce qui est objectif) à l'homme et ce qui est subjectif à la femme (Harding, 1996). Sans remettre en question ce type d'attributions, tel que mentionné antérieurement, la RAP introduit la perspective du *sentir-penser*, reconnaissant ainsi autant l'importance de la raison que celle des émotions.

La RAP se différencie de l'épistémologie féministe sous au moins deux aspects. Premièrement, le féminisme considère que le genre est une construction sociale s'exprimant culturellement et politiquement et qu'au fil de l'histoire s'est établie une hiérarchie du genre masculin comme étant supérieur au féminin. En ce qui concerne la RAP, les différences entre hommes et femmes ne sont pas problématisées. Deuxièmement, dans l'épistémologie féministe, l'expérience des femmes, par l'analyse sociale et la construction de connaissances, est considérée comme un élément qui contribue à une meilleure compréhension de la vie sociale dans son ensemble (Harding, 1998). Les problématiques mises de l'avant par l'expérience des femmes apportent une richesse qui n'est pas prise en considération lorsque seul le regard masculin définit ce qu'il faut savoir, et comment le savoir.

Nous soulignons d'ailleurs que c'est à partir de la perspective féministe que l'aspect androcentrique des études philosophiques et sociales sur l'éthique a été remis en question. Dans ce texte, nous partons de la critique formulée par Carol Gilligan (1993) sur l'éthique de la justice, considérée comme une réflexion fondamentale sur les discussions relatives à l'éthique du soin. Grâce à une recherche empirique approfondie, Gilligan (1993) met en évidence le fait que les filles et les femmes, lorsqu'elles sont confrontées à certains dilemmes moraux, font appel à des critères éthiques contextuels et relationnels, et non pas nécessairement aux critères formels provenant des règles en vigueur. Une diversité d'autrices a insisté sur le fait que cela ne représente pas une morale féminine, mais que ce constat s'inscrit plutôt dans le cadre de la division sexuelle du travail (Tronto, 1993; Arango et Molinier, 2011), s'éloignant ainsi des analyses essentialistes de l'éthique du soin. En adoptant cette perspective critique, les autrices soulignent que l'éthique du soin est une pratique, un travail qui fait appel à la matérialité et à la subjectivité, à la rationalité et aux émotions.

À partir de ces perspectives féministes, nous pouvons dégager trois axes que nous retenons aux fins de cette réflexion. Le premier est la reconnaissance de l'interdépendance humaine, qui renvoie à notre condition d'homo empathicus, à contre-courant des critères individualistes et du mythe de l'indépendance (Gilligan, 1993). Le deuxième axe énonce que l'éthique est relationnelle et contextuelle, affirmant ainsi des critères qui n'esquivent pas le conflit et qui assument la responsabilité de manière relationnelle (Arango et Molinier, 2011). On s'éloigne ainsi des postulats universels et abstraits de l'éthique de la justice, qui se formalisent et s'intériorisent dans le développement moral d'individus indépendants et rationnels. Le troisième axe énonce que le soin mutuel doit impliquer la reconnaissance de la valeur des expériences des personnes impliquées dans la recherche, de leur impact et des émotions qui surgissent entre les personnes participantes (Montenegro-González et Corvalán-Navia, 2000). De plus, il est essentiel d'avoir recours à une éthique du soin lorsqu'on travaille avec des personnes qui ont souffert d'un type de violence (Gómez, 2019).

En ce qui concerne l'analyse éthique des processus de recherche, la réflexivité féministe souligne que des disputes et des relations de pouvoir sont présentes durant tout le processus de recherche et nous invite à une réflexion constante sur les pratiques, les relations et les conflits qui surgissent dans ce cadre (Gandarias, 2014; Hesse *et al.*, 2007). La réflexivité féministe invite également à confronter l'inconfort généré par une réflexivité permanente, surtout dans le cadre de recherches participatives et activistes qui naissent dans l'incertitude et dont les dynamiques sont moins prévisibles (Gandarias, 2014).

Tout au long du processus de recherche, nous avons mis l'accent sur certains questionnements issus de la RAP, de l'EP et de certaines perspectives féministes pour mettre en œuvre des façons plus appropriées de réaliser le travail universitaire. Nous nous sommes concentrées sur certains aspects, comme celui de l'engagement pour le changement social, l'horizontalité, le dialogue de savoirs, les relations de pouvoir et l'éthique du soin, qui sont tous mis en relation avec nos expériences de recherche

participative dans deux *tianguis* de la ville de Mexico. Dans les sections qui suivent, nous examinerons chacune de ces expériences en analysant les dimensions théoriques retenues, tout comme les difficultés et les défis auxquels nous avons été confrontées dans le cadre du processus de recherche. Nous commencerons par une brève description des espaces dans lesquels nous travaillons pour donner lieu à une meilleure compréhension de leurs particularités et des défis dont tenir compte dans le cadre des recherches.

2. MIEUX SITUER LES ESPACES OÙ NOUS TRAVAILLONS

Les *tianguis* sont des marchés de tailles différentes qui s'installent une fois par semaine au même endroit. L'usage des rues se voit donc temporairement modifié, et la circulation des véhicules est suspendue ou limitée pendant ces moments pour favoriser la circulation piétonnière et le commerce. Ces marchés sont une composante fondamentale de la vie quotidienne de la ville de Mexico, bien qu'ils soient beaucoup plus nombreux dans les quartiers populaires³. Aller au *tianguis*, s'y approvisionner de toute sorte de produits, y manger, fait partie intégrante du quotidien des personnes qui habitons la ville.

Les *tianguis* se trouvent généralement dans des espaces peu fréquentés, qui subissent une transformation complète pendant les journées désignées. Ainsi, les expériences de recherche sur lesquelles portent les réflexions présentées dans ce texte se déroulent dans une réalité urbaine qui n'est pas permanente. Lorsque les vendeurs et vendeuses installent leurs kiosques, les *tianguis* du Chopo et de El Salado prennent forme, abritant ainsi les expériences que nous cherchons à comprendre⁴. En ce sens, les *tianguis* ne sont pas des espaces fixes et la négociation y est une pratique permanente, ce qui se voit reflété dans les rythmes et les possibilités de nos recherches. Le Chopo et El Salado ont des caractéristiques propres et sont très différents l'un de l'autre. Alors que le premier est, de façon consacrée, un *tianguis* culturel, le second est un *macrotianguis*⁵ qui ne se définit pas par la réalisation d'activités culturelles, bien que celles-ci soient tout de même présentes, comme nous le verrons plus loin dans le texte.

En nous inspirant du principe de la RAP concernant l'importance de situer le contexte où sont créés de nouveaux espaces dialogiques, nous présenterons ci-dessous

3. Selon l'Institut national de la statistique et de la géographie-INEGI (2017), en décembre 2016, il y avait 1416 *tianguis* dans la ville, dont 31 % étaient situés dans la municipalité d'Iztapalapa, une des plus densément peuplées de la ville.

4. Visionner la vidéo que nous avons produite sur la réalisation hebdomadaire du *tianguis* du Chopo: <https://www.youtube.com/watch?v=MHuGOyLKhw&t=7s>

5. Gayosso (2017) définit trois types de *tianguis*: les traditionnels, destinés à la consommation locale, où l'on vend des produits de base (légumes, produits d'épicerie, vêtements, etc.). Les *macrotianguis*, de grande taille, se situent à proximité de voies importantes et reçoivent des visiteurs et visiteuses tant de secteurs avoisinants que du reste de la ville. On y vend toute sorte de produits (des aliments aux vêtements, en passant par des pièces de rechange d'automobiles). Les *tianguis* spécialisés sont plus petits que ceux mentionnés antérieurement et se spécialisent dans un certain type de produits.

les deux *tianguis*, en mettant l'accent sur le fait qu'ils ont tous les deux été l'objet de contestations et de négociations au fil du temps. Ceci est un élément essentiel à la réflexion puisque, dans le contexte complexe de ces espaces urbains, nous visons le développement de pratiques engagées de construction de connaissances. Bien que formellement, ces *tianguis* et les personnes qui en font partie ne soient pas reconnus pour leurs revendications politiques (en termes de classe ou de genre), ce sont des lieux traversés par toute sorte de revendications, de mobilisations et de positionnements.

Carte 1 : Tianguis culturel du Chopo et Tianguis El Salado



Élaboration personnelle

Tous les samedis, depuis 1988, la solitaire rue Aldama du quartier Buenavista, au centre de la ville de Mexico, se transforme en lieu de rencontre pour les mélomanes du Rock et du Punk. Ce jour-là, la circulation automobile s'interrompt et laisse la place à un marché de musique, de vêtements et d'objets associés à la culture du rock. Plus de 200 kiosques s'installent en formant d'étroits couloirs par où circulent des personnes arborant une tenue qui reflète leur passion pour la musique. Des scènes temporaires s'improvisent à différents endroits du *tianguis* pour laisser place à diverses prestations de groupes de musique ou d'autres activités culturelles. Sous une petite toile servant de toit, des personnes anarchopunk exposent des objets issus de l'auto-gestion qui illustrent les revendications du moment. De plus, tous les samedis, dans la dernière section du *tianguis*, les habitués (majoritairement des hommes) se donnent rendez-vous afin de remémorer le passé et de discuter du rock des années 1970 et 1980, chargés de boîtes de disques compacts et vinyles. Des femmes fréquentent également

l'endroit de façon occasionnelle. C'est avec cette diversité de personnes fréquentant de façon régulière le *Tianguis* du Chopo que nous avons travaillé durant près de deux ans (entre les mois de mars 2018 et de février 2020).

Ce *tianguis* est né en 1980 au sein du Museo Universitario del Chopo (Musée universitaire du Chopo), se voulant un lieu d'échange, de commerce et de rencontres entre jeunes personnes passionnées par le rock. Lorsque cette rencontre hebdomadaire est devenue dérangeante pour l'institution, celle-ci les a évincés. Les jeunes ont toutefois résisté et ont refusé de laisser tomber les *tianguis* du samedi, maintenant le rituel de façon autogérée. Entre 1982 et 1988, le *tianguis* a changé six fois d'emplacement, s'installant dans des rues, des universités ou des places publiques où surgissaient des disputes avec d'autres acteurs et actrices qui contrôlaient ces espaces (Castillo, Boudreau et Ávila, 2020). En 1988, le *tianguis* s'est organisé au sein de la Asociación Civil del Tianguis Cultural Del Chopo (Association civile du Tianguis culturel du Chopo-AC) qui a négocié avec les autorités de l'arrondissement de Cuauhtémoc afin de pouvoir occuper la rue Aldama tous les samedis. Depuis, le *tianguis* a lieu à cet endroit.

Afin de garantir la pérennité du Chopo, les jeunes de l'AC ont renforcé la réglementation de l'espace en limitant la consommation de marijuana et d'alcool et en mettant de l'avant l'aspect culturel du marché. L'objectif était d'ainsi garantir un espace diversifié et inclusif pour toute personne ou tout groupe passionné par la musique. Au fil du temps, le *Tianguis* culturel du Chopo a été reconnu comme étant le premier espace culturel de rue de la ville autogéré par des jeunes. Sa réputation est telle que des groupes de musique et des personnalités emblématiques de la culture underground à l'échelle mondiale s'y sont produits.

En ce qui concerne le *Tianguis* El Salado, des jeunes s'y rendent tous les mercredis après-midi pour se réunir au kiosque de *pulques*⁶ tenu depuis 20 ans par Don Celso, un paysan de plus de 70 ans qui n'oublie ni son chapeau ni son sourire. Il possède une terre dans l'État de Mexico où il cultive les agaves d'où provient le *pulque* qu'il vend au marché. Il installe son point de vente informelle à côté de la Fábrica de Artes y Oficios de Oriente (Fabrique d'arts et métiers-FARO). La rue y est plutôt large et le vent y souffle avec force, sans aucune protection du soleil ni de la pluie, souvent torrentielle, à l'exception des tentes provisoires peu résistantes qu'installe Don Celso et où se rassemblent les jeunes. Sa clientèle provient des secteurs voisins du *tianguis* et d'endroits plus éloignés. Elle se réunit pour discuter, partager et consommer de la marijuana, du *pulque* ou d'autres substances ainsi que pour organiser une diversité d'activités. Nous avons travaillé avec ces jeunes à partir de mai 2018 jusqu'en mars 2020, lorsqu'est survenue la pandémie.

Le *Tianguis* El Salado est situé dans l'arrondissement de Iztapalapa, un des plus grands et plus peuplés de la ville, formé en majorité par des quartiers populaires et comptant sur une grande population de jeunes. Le *tianguis* a commencé à opérer au milieu des années 70 et est connu pour sa taille (environ 5 km), pour la variété des

6. Boisson traditionnelle fermentée faite à partir de l'agave.

produits offerts, pour sa grande affluence de même que pour certains événements violents et opérations policières visant à contrôler la commercialisation de produits illégaux.

Le *tianguis* s'installe autour de la Fábrica de Artes y Oficios de Oriente (Fabrique d'arts et métiers-FARO). Inaugurée en 2000, la FARO vise à ce que les biens culturels, souvent concentrés dans les zones centrales de la ville, soient accessibles aux personnes du secteur, particulièrement aux jeunes. On y retrouve différents ateliers offerts gratuitement (danse, théâtre, sculpture) et des concerts, des expositions et d'autres activités. Bien que les jeunes circulent plutôt librement entre le *tianguis* et la FARO, les clôtures qui entourent l'institution, les mesures de contrôle pour accéder à ses installations et les restrictions pour y proposer des activités expliquent l'apparition de cet espace de rencontre autour des *pulques* de Don Celso, qui donne lieu à un processus d'appropriation de l'espace public par le biais d'activités artistiques. Entre plaisir et divertissement, des jeunes de l'est de la ville de Mexico faisant face à différents types d'exclusion y trouvent du soutien, par leur condition commune d'artistes de rue, identité à laquelle ils et elles s'identifient, et de personnes consommatrices de marijuana. Ces personnes y développent une prise de position politique qui s'exerce loin des circuits centraux où ont lieu les mobilisations pour la décriminalisation de la marijuana.

Figure 1: L'espace des *pulques*, un jour sans *tianguis* et un mercredi



Photos par Tonatiuh Martínez Moreno

3. MENER UNE RECHERCHE PARTICIPATIVE DANS LES TIANGUIS DU CHOPO ET DE EL SALADO

Le point de départ commun aux deux expériences de recherche à la source de ce texte a été la reconnaissance des intérêts, des expériences et de l'implication active des jeunes qui fréquentent et composent les deux *tianguis*. Conformément aux lignes directrices du projet TRYSPOCES, nous cherchions à mettre en lumière les pratiques transgressives des jeunes dans l'espace public. Ces pratiques se configurent de façon distincte, selon les groupes de personnes que nous rencontrions, soit les mercredis au *Tianguis El Salado* et les samedis à celui du *Chopo*. Tout le travail réalisé pendant plus de deux ans

de présence régulière aux *tianguis* a été possible grâce à la flexibilité des délais déterminés par TRYSPACES et à une grande marge d'autonomie pour développer les études de cas. Les principes éthiques et méthodologiques du projet international, soit la reconnaissance des particularités de chaque contexte et la décentralisation, ont également été déterminants. De plus, nous avons pu compter sur une subvention et un calendrier flexible, les produits et les résultats ayant été présentés sur une période de six ans (TRYSPACES, 2019).

Nous présenterons ci-dessous certaines des décisions et des conflits qui ont surgi durant les processus de recherche, ces sujets étant peu abordés par les personnes réalisant des recherches participatives en Amérique latine (Oslender, 2013). À cette fin, nous reprendrons les lignes directrices de la RAP, de l'EP et de l'épistémologie féministe mentionnées au premier paragraphe de ce texte ; plus particulièrement celles qui abordent le caractère relationnel de la création de connaissances et qui reconnaissent le potentiel politique, engagé et transformateur de la recherche universitaire. Ces réflexions sont possibles grâce aux personnes rencontrées dans les deux *tianguis*, qui nous ont permis de les accompagner, de les écouter et de les appuyer durant quelques années. Nous utiliserons, dans ce texte, les noms ou pseudonymes des personnes qui ont participé aux deux études de cas, conformément aux décisions de chacune d'entre elles et à leur consentement éclairé.

3.1 À la recherche de la jeunesse du Tianguis culturel du Chopo

À la fin de l'année 2017, une chercheuse, un chercheur et une étudiante ayant migré à Mexico depuis plusieurs années en provenance de la Colombie, du Canada et d'un autre état de la République mexicaine, ont formé une équipe de recherche, séduit-e-s par l'histoire du *Tianguis* culturel du Chopo et par la reconnaissance de cet espace dans la ville⁷. Nous étions tous et toutes intéressés par l'idée d'entamer un projet collaboratif avec des jeunes de ce *tianguis* et d'étudier leurs pratiques transgressives. Au premier semestre de 2018, nous avons commencé nos visites du samedi au Chopo, dans l'objectif de contextualiser le processus d'appropriation de la rue. En parallèle, nous avons tenté d'établir un contact avec des jeunes qui fréquentaient le *tianguis* de façon régulière, afin de définir les orientations de notre pratique de recherche et de réaliser certaines productions de façon collaborative.

Les visites au *tianguis* se réalisaient généralement de façon individuelle par une des autrices. D'autres membres de l'équipe l'accompagnaient parfois. Contrairement au travail de terrain au *Tianguis* El Salado, il était simple de se rendre au Chopo. L'accès était aisé et nous n'étions pas préoccupées par notre sécurité et notre protection. Nous avons donc intégré les visites du samedi à nos routines personnelles, en nous joignant aux discussions en cours dans les couloirs du *tianguis*, en écoutant un concert sur la scène de Radio Chopo ou en y achetant un livre, un film ou un disque.

7. Un an plus tard, un étudiant chilien a rejoint l'équipe et deux ans plus tard, trois étudiants et étudiantes ayant des liens étroits avec le *tianguis* et avec la ville s'y sont unis.

Nous avons rapidement observé que les personnes plus jeunes se rendaient au *tianguis* de façon sporadique, pour acheter des objets spécifiques ou pour un événement précis. Il était donc difficile d'établir avec elles un contact permanent. Ce constat nous a surprises et a eu une incidence sur nos plans et sur nos attentes initiales, ce qui a accru la présence d'incertitude au sein du processus, en accord avec les postulats d'Itziar Gandarias (2014).

Nous sommes toutefois entrées en contact avec des vendeurs de l'Association civile et certains troqueurs, initialement tous des hommes, afin de contribuer à la mise en contexte de la recherche. La relation s'est établie de façon fluide. Certains ont souligné que la communication était plus facile si on abordait des femmes qui n'étaient pas de la ville, prétendant « qu'un mec de la ville de Mexico ne raconterait pas autant de choses » (journal de bord, 3 mars 2018). Grâce à des exercices de réflexivité collective que nous avons réalisés peu après, nous savons que ces moments passés au *tianguis* ont occasionné des sentiments complexes et partagés, surtout pour les deux femmes de l'équipe. D'une part, des situations d'inconfort se sont produites à la suite de certains commentaires sur notre corps, notre accent ou notre lieu de naissance. D'autre part, habiter cet espace de la ville nous a permis d'affirmer notre autonomie, en allant au-delà de la routine universitaire que nous expérimentions en tant que personnes immigrantes, en partageant notre passion pour la musique et en bâtissant de nouvelles relations d'amitié et de confiance.

Grâce à la collaboration de plusieurs membres du Chopo, de vendeurs, vendeuses et de *troqueurs*, *troqueuses*⁸, nous avons réalisé deux ateliers collectifs et sept entrevues semi-structurées entre avril et juin 2018. La majorité des personnes participantes étaient des hommes entre 55 et 70 ans. Seules trois femmes nous ont accompagnées lors de la première étape. Les conversations ont porté sur l'histoire du Chopo, avec une emphase sur des événements concrets, à partir de leurs expériences quotidiennes. Les récits étaient accompagnés d'une évaluation de l'impact de près de quarante ans de présence au Chopo sur leur vie personnelle et collective (atelier collectif, 21 avril 2018). De plus, les récits rendaient compte d'une préoccupation fréquente face à la possibilité que la mémoire des fondateurs du *tianguis* se perde après leur décès. La mort a été, de façon générale, un sujet de réflexion constante⁹.

Dans le cadre de ce processus, les personnes participantes ont signé des formulaires de consentement éclairé dans lesquels l'objectif des entrevues était énoncé. La signature de ces documents n'était cependant pas suffisante pour générer une confiance mutuelle. Peu de personnes ont consulté en détail les documents et aucune question n'a été posée quant à leur portée ou à la procédure qui s'y rattachait. Des relations de confiance et de camaraderie se sont construites lors des ateliers, des entre-

8. Ces personnes se réunissent régulièrement pour vendre et échanger des disques de façon informelle, évitant les règles de l'AC du *tianguis*.

9. Au cours de la dernière décennie, plusieurs personnes du Chopo sont décédées. Nous nous souvenons avec émotion de Tobi et de Juan Heladio, des amis qui ont accompagné ce processus de recherche et qui sont décédés pendant la pandémie.

vues et des rencontres fréquentes entre les participants et participantes provenant du *Tianguis* du Chopo.

Lorsque nous avons mentionné qu'il n'y aurait plus d'entrevues et que cette étape était terminée, certains ont remis en question le fait que leurs mémoires ne serviraient qu'en tant qu'éléments contextuels ou à la rédaction d'un article universitaire. Les participants et participantes nous ont également proposé de poursuivre le projet avec un travail de mémoire collective, afin de donner de la visibilité aux vécus et aux luttes d'appropriation de la rue et de préserver le *Tianguis* du Chopo en tant qu'espace urbain de rencontre pour les jeunes. Nous avons finalement décidé, en équipe, d'ajuster nos objectifs initiaux en réalisant la recherche avec ces personnes âgées habituées du *Tianguis* du Chopo et en unissant nos efforts pour partager leurs mémoires. Nous avons (re)situé temporairement notre recherche et nous nous sommes centrées sur le passé, sur les pratiques des personnes habituées du Chopo durant leur jeunesse, afin de les accompagner dans leurs préoccupations et leurs intérêts actuels.

En changeant notre objectif de recherche, il nous a fallu reconfigurer nos postulats initiaux et les reconstruire de façon participative. Tel que Freire l'évoquait (1992), le dialogue a interpellé et a ébranlé nos préconceptions de la recherche. Ce processus de dialogue n'a été ni simple ni harmonieux. Nous avons remarqué que les participants et participantes du Chopo ne formaient pas un groupe homogène. Leurs relations étaient teintées de disputes qui remontaient à des années de désaccord et de conflits. Par conséquent, certaines personnes n'étaient pas disposées à dialoguer ou à collaborer avec d'autres. La plupart des aspects de la recherche (les objectifs, les productions, les personnes participantes, les rôles, les activités et même les horaires) étaient sujets de discorde, ce qui a occasionné des moments d'inconfort au sein de l'équipe. Nous avons parfois douté de la décision que nous avons prise. Nous voir plongées dans les relations de dispute interne du *tianguis* a représenté un grand défi et il a fallu intervenir pour que la recherche suive son cours sans nous imposer, tout en accompagnant le processus.

L'intégration de femmes et de troqueurs et troqueuses au processus, alors que ces personnes ne faisaient pas partie de l'Association civile, a également représenté un défi. À ce moment, l'apport de la pensée féministe en ce qui concerne la connaissance située nous a permis de nous reconnaître en tant qu'universitaires, modératrices de nouveaux espaces et personnes provenant de l'extérieur, bien qu'engagées pour un travail horizontal. Ceci nous a donné de la légitimité dans le cadre de la médiation entre les membres du Chopo en conflit et nous a permis de parvenir à des accords collectifs concernant la dynamique souhaitée et les productions que nous voulions réaliser conjointement dans cette phase du projet : un livre, une page Web sous forme d'archives de l'histoire communautaire et un registre des collections détenues par les participants et participantes du Chopo.

De plus, les femmes ayant participé aux entrevues nous ont fait part de la présence d'une dynamique masculinisée et machiste dans le *tianguis*. En guise d'exemple, l'Association civile ne donnait de la visibilité qu'aux propos des hommes, qui étaient

majoritaires tout au long du processus historique du Chopo, niant ainsi l'expérience des femmes. À ce sujet, Angélica Venzor a insisté pour être identifiée par son nom et non pas comme étant la partenaire d'une autre personne (entrevue avec Angélica, 2019). Quant à Ana Lilia, elle a dû composer avec le flirt et les moqueries misogynes de ses camarades, particulièrement lors de sa participation à un espace décisionnel du comité. Elle devait faire preuve de plus de sérieux, marquer ses limites et « parler aussi fort qu'eux » (entrevue avec Ana Lilia, 2021).

Certaines des femmes de notre équipe ont même vécu des situations de harcèlement lorsque nous nous rendions au *tianguis* de façon régulière. Au moment des faits, ces situations ont été abordées comme une question privée qui a été gérée de façon individuelle. Nous avons toutefois discuté de ces situations d'inconfort lors des dialogues intergénérationnels et avons défini certaines pratiques de soin visant à éviter que cela ne se reproduise, comme exposé dans la prochaine section. En résumé, plusieurs conflits sont survenus lors des premiers mois du projet, mettant en évidence l'importance des négociations et des processus de dialogue peu harmonieux et complexes pour les recherches qui appellent à l'horizontalité. En ce sens, il a fallu dépasser le caractère formel de l'obtention du consentement éclairé. Nous avons donc eu recours aux modèles relationnels propres à l'éthique féministe pour aborder les questions de reconnaissance des relations de pouvoir, de lieux d'expression et d'inconfort. Cette approche a été cruciale.

3.2 Le travail avec des jeunes qui consomment de la marijuana dans le *Tianguis El Salado*

L'objectif de l'étude de cas était de travailler avec des jeunes qui consomment de la marijuana dans l'espace public. Nous voulions identifier des groupes de jeunes qui se réunissent dans des zones résidentielles où se fait sentir la vie de quartier, mais cette idée initiale s'est peu à peu transformée. Nous avons fini par travailler dans le *tianguis*, situé entre différentes unités de logement social et où cette dynamique de quartier était inexistante. Nous sommes arrivées aux *pulques* de Don Celso grâce à Tonatiuh, un jeune rencontré lors des activités initiales du projet. Il nous avait parlé avec beaucoup d'enthousiasme de ses amis de El Salado. Nous avons visité le secteur où se tenait le *tianguis*, mais nous n'avions pas repéré de façon précise le kiosque de *pulques* de Don Celso, ni le groupe de jeunes qui s'y réunissait fréquemment et avec qui nous avons finalement travaillé.

Une fois que la décision de travailler au *Tianguis El Salado* a été prise, nous avons mis en place un protocole de sécurité puisque, pour la majorité des membres de l'équipe¹⁰, ce choix impliquait de se déplacer hors des zones qui nous étaient familières. De plus, nous étions au courant que des opérations policières s'y déroulaient

10. Formée par une chercheuse et un chercheur, des personnes coordonnatrices du cas d'étude, deux étudiants au baccalauréat et une étudiante aux études supérieures titulaire de bourses d'appui à la recherche.

parfois et que des situations violentes pouvaient se présenter. Parmi les éléments les plus importants du protocole se trouvaient les points suivants : les visites de terrain ne s'effectueraient pas de façon individuelle, mais bien en duo ou en groupes plus grands ; il fallait aviser le reste de l'équipe en arrivant à l'espace et en le quittant ; il fallait établir un moyen de communication entre nous et avoir sur nous une carte d'identité de l'université. Plus tard dans le processus, nos objectifs, notre empathie et nos interventions, ancrées dans l'épistémologie féministe, nous ont incitées à aller au-delà des questions de sécurité pour adopter un regard plus vaste et intégral à partir de la perspective de soin. Ce regard a surtout permis de reconnaître et d'énoncer les émotions ressenties autant par les membres de l'équipe que par les jeunes avec qui nous travaillions, et d'y réfléchir.

Les jeunes qui se réunissent autour du kiosque de *pulques* de Don Celso ne le font pas dans un objectif de vente ou de commercialisation d'un quelconque produit¹¹. L'objectif est plutôt de partager un *pulque*, un joint, une bière, pour s'exprimer, partager leurs expériences avec d'autres jeunes de l'est de la ville et pour exposer une diversité d'habiletés liées à leur identité d'artistes de rue. Les personnes qui fréquentent cet espace exercent des pratiques transgressives sous plusieurs ordres ; le premier étant l'ordre légal puisque dans la ville de Mexico, la consommation de marijuana et d'alcool sur la voie publique est considérée comme une infraction. Ces personnes contreviennent également à l'ordre moral en se réunissant et fumant de la marijuana sans se cacher, sans accepter la stigmatisation qui est attribuée à cette pratique.

Dès les débuts du travail de terrain au kiosque de *pulques* de Don Celso, en mai 2018, des jeunes nous ont mentionné être intéressés à recevoir plus d'informations concernant les changements légaux liés à la marijuana et aux droits des personnes utilisatrices, entre autres. À cette époque, ces jeunes avaient déjà réalisé quelques interventions artistiques au *tianguis* et planifiaient de mettre à profit l'espace et sa grande affluence en y organisant des activités pour permettre aux artistes de rue fréquentant le secteur d'exhiber leurs réalisations.

À partir de la reconnaissance des intérêts des « sujets d'étude », nous avons commencé à les accompagner et à les appuyer dans la réalisation de leurs activités dans cet espace de rencontre et d'observation. Une personne membre de l'équipe participait parfois en abordant un sujet lié à la thématique de l'événement, à la demande des jeunes qui l'organisaient. L'objectif initial du projet de travailler auprès de jeunes qui consomment de la marijuana dans des espaces publics s'est maintenu, mais la dynamique du travail de terrain s'est adaptée aux conditions du *tianguis*, qui n'a lieu que les mercredis. Nous avons été surprises par l'utilisation que faisaient les jeunes de cet espace public. Il ne s'agissait pas seulement d'y être, de rouler des joints et de discuter ; il y avait un objectif d'appropriation de l'espace, d'organisation pour donner de la visibilité aux *pulques* de Don Celso déjà très connus et aux activités qui s'y déroulaient

11. Certains jeunes ont des kiosques au *tianguis* et, après les avoir fermés, s'approchent de l'endroit, réaffirmant sa vocation d'espace de divertissement.

comme la « lutte libre de poésie » ou les « rencontres marijuana de l'est ». Ces projets se sont consolidés pendant que nous réalisions notre travail de terrain. Notre objectif était de démontrer que les personnes qui s'y réunissaient pour boire du *pulque* et fumer de la marijuana avaient quelque chose à apporter, que c'était de « bonnes personnes », talentueuses et créatives. Cela venait contrecarrer le stéréotype profondément ancré qui associe l'utilisation de la marijuana à la délinquance et à des personnes qui n'ont rien à apporter à la société, surtout s'il s'agit de jeunes provenant de secteurs populaires (Bacca, 2021).

Tout comme nous l'avions fait dans le cadre du travail mené auprès des membres du Chopo, nous avons identifié quels étaient les intérêts des jeunes, nous avons ajusté nos objectifs en conséquence et nous nous sommes préparées à les accompagner dans leurs projets et à comprendre leurs objectifs et leurs revendications, à partir de leur condition d'artistes de rue et de personne consommant de la marijuana. Pendant près de deux ans de visites régulières réalisées en duo ou parfois avec toute l'équipe (deux personnes chercheuses et trois étudiants, étudiantes), nous avons réalisé 20 entrevues auprès de jeunes (8 femmes et 12 hommes) que nous avons ensuite accompagné-e-s dans la réalisation de plusieurs activités dans cet espace de divertissement et de revendication.

L'espace des *pulques* devenait parfois un lieu de dispute, comme nous avons pu en témoigner durant près de deux ans de travail de terrain. L'endroit est non seulement fréquenté par des jeunes qui se réunissent pour consommer de la marijuana, du *pulque* et de la bière, mais également par des personnes utilisatrices de substances inhalables¹². Des conflits y éclatent parfois pour différentes raisons et des coups de fusil à billes ont été tirés à une occasion. Dans de telles situations, les jeunes avec qui nous travaillons insistent sur l'importance d'ignorer les personnes conflictuelles, de ne pas leur accorder d'attention pour qu'elles réalisent qu'elles n'étaient pas les bienvenues dans l'espace et pour qu'elles partent d'elles-mêmes. À la suite de ces événements ont eu lieu des conversations et des réflexions collectives portant sur l'importance de protéger ce lieu et de ne pas le « condamner » pour pouvoir continuer de s'y réunir et d'y réaliser des activités (journal de bord, 8 mai 2019). De plus, la présence de bagarres et de disputes dans cet espace allait à l'encontre de l'objectif de plusieurs des jeunes qui y organisaient des activités, soit celui de lutter contre la stigmatisation associée aux personnes utilisatrices de marijuana (entrevue avec Irene Flores, 5 février 2019). Une autre des préoccupations qui a été mentionnée est celle de l'accumulation de déchets sur les lieux. De temps en temps, des mesures étaient mises en place pour assurer la collecte de déchets et ainsi éviter des conflits avec le voisinage.

L'espace des *pulques* est à prédominance masculine. L'endroit est fréquenté par beaucoup de jeunes hommes et bien que des femmes soient toujours présentes, elles

12. Les solvants (substances légales et sur lesquelles il n'y a aucun type de contrôle) qui causent une détérioration rapide des fonctions cognitives. De façon générale, les jeunes avec qui nous travaillons ne consomment pas de solvants, ou ne le font pas de manière régulière. Beaucoup sont très critiques de son usage.

sont beaucoup moins nombreuses¹³ et n'arrivent généralement pas seules. Si elles le font, elles s'approchent rapidement d'un groupe, particulièrement de ceux où d'autres femmes sont présentes. Dans les entrevues et les conversations réalisées avec de jeunes femmes durant les mercredis de *tianguis*, elles nous ont mentionné ne pas se sentir complètement à l'aise et en sécurité dans cet espace. Elles sentaient qu'elles devaient demeurer alertes et que ce n'était pas un espace où il était possible de discuter de sujets intimes ou d'exposer leur vulnérabilité.

Nous avons, nous-mêmes, pu ressentir cet inconfort, surtout lorsque des jeunes tentaient de nous séduire, nous adressaient des compliments ou faisaient des commentaires sur notre apparence physique. C'était une situation difficile à gérer pour l'équipe de travail et un des boursiers a même proposé que l'une de nous (celle qui était la plus ciblée dans ce genre de situation) cesse d'aller sur le terrain, option que nous avons rejetée. Encore une fois, nous avons tenté de gérer l'inconfort (Gandarias, 2014), en cherchant à rediriger la communication et la relation avec les jeunes et en reconnaissant notre position en tant que femmes universitaires et jeunes adultes de différentes nationalités qui s'insèrent dans des environnements très masculins et plutôt traditionnels en ce qui a trait aux relations de genre.

De plus, parmi les femmes qui fréquentaient cet espace, certaines entretenaient des relations affectives avec des jeunes du secteur. Lorsque des ruptures avaient lieu, parfois associées à des violences basées sur le genre, des tensions et des préoccupations liées à la possibilité de croiser les jeunes au kiosque de *pulques* ou à la FARO étaient palpables. Les femmes tentaient alors de rester entourées de leurs amies. Elles ne voulaient pas renoncer à l'espace et développaient des stratégies d'autosoin, se rapprochant souvent des membres de l'équipe. Elles nous informaient de la situation et la surmontaient grâce à ces conversations. L'engagement à prendre soin de soi-même s'est établi de façon collective et non pas seulement à l'initiative de celles qui étaient présentes en tant que chercheuses.

Un autre sujet peu abordé au sein de cet espace, mais reconnu comme un problème, est le fait que les hommes urinaient à une dizaine de mètres du lieu de rencontre des *pulques*. Ils le faisaient en tournant le dos au lieu de rencontre et en s'appuyant à la clôture de la FARO. Une mauvaise odeur en émanait, ce qui était un autre facteur susceptible de susciter de l'animosité entre la communauté et les jeunes se rencontrant dans cet espace. Quant aux femmes, si le besoin se faisait ressentir, nous pouvions nous rendre aux installations de la FARO pour utiliser les toilettes ou aux endroits payants prévus à cet effet les jours de *tianguis*.

Le travail de terrain a été traversé par de nombreux moments de tension lorsque les attentes de certaines jeunes personnes avec qui nous travaillions n'étaient pas satisfaites. Certaines en sont arrivées à remettre en question notre présence dans cet espace. Nous en discutons ouvertement avec le groupe de jeunes et de ces conversations ont surgi de précieuses réflexions, non seulement sur le droit d'occuper l'espace

13. L'espace pouvait réunir jusqu'à 100 personnes et on y comptait environ 20 à 30 % de femmes.

public, mais également sur les objectifs que nous poursuivions et sur nos intérêts véritables. Il nous est difficile de pouvoir rendre compte dans ce texte de la richesse de ces échanges, mais nous tenons à souligner notre engagement permanent envers le dialogue comme stratégie de résolution de conflit. Comme mentionné dans la première section, autant dans l'EP que dans la perspective féministe, s'engager pour une horizontalité implique de ne pas sous-estimer ce que cela signifie et d'être toujours prêt à analyser et à ajuster nos pratiques durant le processus de recherche.

Tout le chemin parcouru et notre manière de mener nos pratiques de recherche dans les deux *tianguis* rendent compte de notre engagement pour générer des connaissances pertinentes sur le plan social (Fals Borda, 2010). Nous soulignons le fait que nos objectifs et nos méthodes ont constamment dû être reformulés et renégociés en fonction des intérêts des personnes avec lesquelles nous avons travaillé, soit les jeunes des *pulques* de Don Celso ou les participant·e·s du *Tianguis* du Chopo.

Dans les deux cas, c'est en occupant les *tianguis* que nos relations liées à la recherche se sont bâties, en intégrant le travail de terrain à nos routines quotidiennes et en créant des liens affectifs. C'est cette approche qui a rendu le projet possible. Comme soulevé dans des réflexions préalables (Ávila *et al.*, 2022), bien que ces recherches aient été menées dans un esprit de camaraderie et d'amitié, et aient généré des relations horizontales et respectueuses, nous n'en avons pas moins été confrontées à des conflits, à de l'inconfort et, à certains moments, à des situations d'insécurité. Cela ne nous a pas non plus empêché·e·s de reconnaître que les deux *tianguis* étaient des espaces masculinisés, autant du point de vue de la faible fréquentation de personnes reconnues comme femmes que par les manières de tisser les relations qui reproduisaient le mode de sociabilité prédominant.

Ainsi, les orientations féministes qui nous invitent à rendre explicite, dans nos recherches, notre position partielle et située, tout comme la nécessité du soin mutuel (Haraway, 1995; Gandarias, 2014), ont été essentielles pour aborder les inconforts, les problèmes et les conflits rencontrés dans le cadre de ces expériences quotidiennes. Nous soulignons ici le fait que plusieurs des difficultés et des inconforts vécus étaient liés à différentes formes d'expression d'une masculinité nocive qui envahit les espaces publics et qui reflète le contexte dans lequel nous vivons, soit celui d'un environnement teinté par la présence de différentes formes de violences contre les femmes, en particulier le harcèlement dans les espaces publics (Flores, 2020).

4. LES PROJETS D'INTERVENTION : VERS LA RÉCUPÉRATION DE SAVOIRS ET L'OUVERTURE D'ESPACES

4.1 La mémoire collective et les dialogues intergénérationnels dans le *Tianguis* du Chopo

Entre 2018 et 2019, nous avons défini de façon conjointe les activités qui visaient à contribuer à la mémoire collective du *Tianguis* culturel du Chopo. Plusieurs espaces de dialogue ont été créés pour les personnes et les groupes du *tianguis* qui faisaient face à des discordances et des conflits (atelier, novembre 2018). Nous avons convenu de la

réalisation de rencontres portant sur la mémoire collective, les récits de vie et sur la documentation des collections appartenant à diverses personnes et collectifs liés au *tianguis*. Ces ententes ont été possibles grâce à la légitimité que nous ont donnée certaines personnes, à la confiance mutuelle et au soutien universitaire et international dont a bénéficié la recherche.

Conformément à ce qui avait été convenu avec Abraham Ríos et avec la Commission culturelle, nous avons décidé que la documentation serait produite par le biais de dialogues intergénérationnels (atelier, décembre 2018). Nous avons ainsi établi un partenariat avec le Centro Cultural Arte Obrera-ARO, grâce au soutien de Javier Hernández Chelico (journaliste culturel), et nous avons créé l'atelier « El rock a través de la fotografía y la entrevista » (le rock à travers la photographie et l'entrevue). Nous avons pu compter sur la participation de 16 jeunes personnes (entre 16 et 30 ans) intéressées à connaître le processus ayant mené à la création du Chopo et 16 membres du *tianguis* qui nous ont partagé leurs savoirs, leurs récits et leurs expériences. Nous avons formé un groupe très diversifié de personnes étudiantes, sans emploi, travailleuses informelles et artistes qui avaient toutes un point en commun, soit la passion du rock et un intérêt marqué pour le *tianguis* du Chopo¹⁴.

Nous avons travaillé ensemble pendant trois mois, organisant nos horaires pour apprendre, chaque semaine, quelque chose de nouveau à propos de la photographie, des entrevues et des reportages. Bien que l'atelier ait été planifié, les séances et les activités ont, quant à elles, été définies collectivement. Dans le cadre de ce projet, nous avons partagé de façon explicite certaines lignes directrices du soin mutuel afin de garantir le dialogue et le respect entre camarades (atelier, séance 1, 2019). Pour protéger les femmes du groupe face à des situations de violence machiste, nous étions toujours accompagnées lors des visites au *tianguis*, durant les entrevues ainsi que lors des rencontres collectives. De plus, nous offrions des espaces réguliers pour permettre aux personnes participantes d'exprimer leur ressenti. Heureusement, au cours du processus, nous n'avons pas eu à accompagner de cas de dénonciation pour violence ni à soumettre des cas de résolution de conflit au comité de TRYSPACES. Le processus de réflexion nous a permis de constater qu'il aurait été difficile de surpasser le caractère centralisé et éloigné du Comité d'éthique qui se trouvait à Montréal. Celui-ci est la plus haute instance de résolution des conflits du projet TRYSPACES, dont nous n'avons communiqué qu'une adresse courriel dans les formulaires de consentement éclairé.

Afin de garantir la tranquillité des espaces d'écoute, les entrevues ont été réalisées dans des lieux confortables et significatifs pour les participants et participantes du Chopo. Ce sont les personnes interviewées qui ont choisi ces lieux de rencontre. Nous sommes parvenues à rendre spontanés ces moments d'échange de mémoires et de récits et nous nous sommes soutenues mutuellement lors des rencontres. De plus, les entrevues étaient parfois réalisées en présence d'autres personnes de la famille afin de mieux gérer l'anxiété liée à l'évocation du passé ou à la prise de photographies

14. <https://www.youtube.com/watch?v=iJ6ltVBy1e0&t=3s>

Figure 2 : Lors des entretiens avec Tobi et Angélica

La photo de gauche a été prise par Tercero Díaz, et celle de droite, par Manuel Agüero.

(entrevues avec Angélica, 2019). Dans leurs récits, plusieurs jeunes ont insisté sur la dimension émotive des moments vécus au *tianguis*, dans l'objectif d'aider à susciter de l'empathie et à renforcer l'écoute (entrevue de Naim avec Ramón, 2019).

Selon Leslie, une camarade de l'atelier, la compréhension des récits et des mémoires des participants et participantes du Chopo serait difficile si nous ne ressentions pas la peur, la joie ou la rage qu'ils et elles ont cherché à transmettre (atelier, séance 12, 2019). En ce sens, pour la plupart des personnes participantes, les échanges portant sur les passions des participants et participantes du Chopo pour les disques, les livres, les fanzines et les films ont représenté une expérience formidable (atelier, séance 7, 2019). La transmission de ses sentiments sur la page Web et dans le livre que nous nous sommes engagées à publier est rapidement devenue un objectif primordial. Les processus de dialogue et de reconstruction de la mémoire mis en œuvre auprès des participants et participantes du Chopo ont favorisé l'intégration de l'approche féministe qui revendique la reconnaissance des émotions dans le cadre d'expériences de vie (Harding, 1996). Ils ont permis de mettre en évidence l'importance des émotions dans les processus d'appropriation de l'espace public dans la ville de Mexico. Certaines des collections et des expériences quotidiennes en lien avec l'art et la production de musique nous ont ainsi permis de comprendre que les langages artistiques sont plus que de simples éléments de diffusion : ils suscitent également des émotions et des significations qui se transmettent sous différents formats et expériences. Nous tenons à mettre en évidence le fait que, quand nous nous reconnaissons en tant que personnes porteuses du sentir-penser, nous contribuons à la configuration d'autres formes de savoirs et appréhendons différemment les expériences de vie (Fals Borda, 2010). Ainsi, les caricatures de Leonardo, les pistes audio des disques collectionnés, les sonorités des concerts sur la scène de Radio Chopo ou les prestations réalisées dans le Couloir culturel du *Tianguis* ne sont pas que des représentations artistiques ; elles font également référence à des formes d'occuper l'espace, de connaître la réalité et d'établir des relations¹⁵.

15. Consulter <https://www.chopo.tryspaces.org/colecciones/index.html>

De façon similaire, nous avons pu reconnaître, dans les mémoires des participants et participantes du Chopo, la valeur d'une panoplie de savoirs liés à l'autogestion d'espaces et à l'appropriation de la rue dans la ville de Mexico. Les rencontres organisées dans le cadre des ateliers ont aussi constitué une reconnaissance sociale des trajectoires personnelles et collectives de chacun, chacune. De cette façon, les récits personnels ont encouragé l'auto-reconnaissance et la valorisation de leur propre vie. Ana Lilia nous a confié que ce projet lui avait donné confiance en ses connaissances. Elle a pris conscience de la valeur de ses expériences de vie et de ses défis quotidiens en tant que mère punk. C'est pour cette raison qu'elle a pris part à la rencontre Narratrices urbaines de 2019, pour donner une visibilité aux récits de vie des femmes punk de la ville de Mexico.

D'autre part, tout au long du processus de récupération de la mémoire collective et de dialogues intergénérationnels portant sur le *Tianguis* du Chopo, nous avons mis l'accent sur la reconnaissance des narrations réalisées et sur la validation collective de celles-ci, nous inspirant du principe de rétroaction systématique de la RAP (Fals Borda 2010). Les participants et participantes du Chopo qui nous avaient partagé leurs récits et leurs expériences ont donc ajusté et validé les narrations produites par les jeunes ayant participé à l'atelier. Ainsi, le long processus de systématisation, la conception du site Web¹⁶ et l'écriture du livre se sont réalisés de façon collective (Castillo *et al.*, 2022), en reconnaissant la multiplicité des voix, des sentiments et des personnes qui ont rendu ce projet possible.

Finalement, tout au long du processus, nous avons insisté sur l'importance des opinions et des savoirs de toutes les personnes participantes, peu importe leur genre ou leur âge. Ceci s'est vu reflété dans la procédure d'obtention du consentement éclairé qui a été adaptée en fonction du rôle ; soit pour les jeunes participants et participantes de l'atelier, pour les personnes qui faisaient passer l'entrevue ou pour les participants et participantes du Chopo qui nous partageaient leur récit de vie. Cela n'a toutefois pas pu garantir l'horizontalité dans tous les dialogues intergénérationnels ; certaines personnes âgées se sont, par moments, imposées aux plus jeunes, en invalidant leur curiosité ou en rejetant leurs propositions (journal de bord, séance 5). Les propos d'Antonio Pantoja illustrent la prédisposition qu'avaient plusieurs des participants et participantes du Chopo ayant pris part à des entrevues menées par de jeunes femmes : « Il y a un moment, j'ai parlé avec des jeunes, et je suis surpris de voir que leurs recherches ont abouti à la publication d'un livre et d'un site Web, je n'aurais jamais imaginé qu'elles réussiraient à faire cela » (publication sur Facebook, 22 mai 2023). La surprise de Pantoja met en évidence les défis et les possibilités du dialogue intergénérationnel et des processus collaboratifs, en général. Les préjugés et les biais qui traversent les dialogues entravent la reconnaissance des femmes en tant que créatrices de connaissance, en particulier s'il s'agit de jeunes femmes.

16. <https://chopo.tryspaces.org/>

4.2 Médiation entre les jeunes et les institutions à El Salado : journées culturelles et artistiques «Vers la légalisation du cannabis»

Depuis la formulation du projet, l'un des objectifs était de promouvoir la participation des jeunes tout au long du processus de recherche, autant dans la production de connaissances que dans le travail d'intervention et de transformation de leurs propres conditions. En ce sens, en tant que projet de mobilisation des connaissances et à la suite des conversations soutenues avec les jeunes que nous rencontrions tous les mercredis aux *pulques* de Don Celso, nous avons proposé la réalisation d'une série d'événements, de causeries, de concerts et d'expositions de pièces artistiques liées au thème de la régularisation et des usages du cannabis. Ces activités auraient lieu à la Fabrique d'art et des métiers d'art d'Oriente (FARO), du 30 octobre au 20 novembre, organisées conjointement par TRYSACES, le magazine La Dosis et les jeunes. L'objectif était d'accompagner la discussion sur les projets de réglementation du cannabis au Mexique prévue autour de ces dates, après que la Cour suprême de justice de la nation a jugé inconstitutionnelle l'interdiction absolue du cannabis et à la suite de l'appel à légiférer sur cette question adressée au Congrès de l'Union. À cet effet, nous avons participé à une table de planification, constituée de l'équipe de projet, du personnel de la FARO et de trois jeunes qui fréquentaient régulièrement le kiosque de *pulques* et y réalisaient des activités artistiques lors des mercredis de *tianguis*.

Pour la première fois, un groupe de jeunes est entré à la FARO non pas pour assister à un atelier, pour se réunir avec des proches ou, comme il était courant, pour assister aux événements qui y étaient organisés, mais plutôt pour planifier les activités qui y auraient lieu, autour d'un thème d'une grande importance pour eux et pour elles : la possibilité de régulariser le cannabis au Mexique. Il s'agissait aussi de mettre fin à la stigmatisation et la criminalisation des jeunes qui en consomment, en particulier au sein des secteurs populaires. Alcira, Tonatiuh et Irene¹⁷ ont également rejoint le groupe de planification et de coordination. En plus de faire désormais partie de l'équipe d'organisation, ces personnes ont pris en charge certaines activités. Alcira a joué un rôle central dans le processus d'invitation des institutions de la région, en acheminant des lettres, en expliquant en quoi consisteraient les ateliers, en confirmant la participation des personnes et en envoyant la convocation, avec le personnel de la FARO, pour l'exposition d'œuvres d'art qui aurait lieu dans la galerie de l'institution. Elle a aussi assumé la responsabilité de la conception, de l'impression et de la distribution du matériel de diffusion. Tonatiuh a également participé à la préparation du matériel de diffusion, mais sa tâche principale était de documenter l'événement et de produire un film documentaire qui

17. Irene a quitté la maison familiale alors qu'elle était mineure, pour éviter d'être « placée » par sa mère lorsqu'elle a découvert qu'elle consommait du cannabis. Elle vivait seule et travaillait comme artiste de rue, lisant de la poésie et réalisant des prestations. Alcira avait fait des études universitaires et vivait avec sa famille. Tonatiuh allait à l'université, demeurait proche de sa famille et exerçait diverses activités pour subvenir à ses besoins. Tous les trois avaient des profils, des parcours et des connaissances différents, ce qui n'empêchait pas la camaraderie, ni le travail sur un pied d'égalité.

garderait trace de ces journées culturelles et artistiques. Ce documentaire serait réalisé avec son propre équipement, mais il a toutefois été convenu que le personnel responsable de la diffusion de la FARO aiderait à l'enregistrement audiovisuel des divers événements et partagerait ce matériel. Quant à Irene, elle a apporté le collectif La Lucha, de la rue Pino des *pulques* de Don Celso, à la FARO. Le jour de l'inauguration des Journées culturelles, elle a commencé à réaliser son activité dans l'espace des *pulques*, puis l'a déplacée et l'a poursuivie dans les locaux de l'institution. Pour l'exposition à la galerie, Irene, Tonatiuh et un autre jeune ont préparé des vidéos projetées en continu sur des téléviseurs prévus à cet effet, dans le but de communiquer avec la communauté. Les jeunes cherchaient à se faire connaître auprès de celle-ci et à être reconnues comme des personnes qui consomment du cannabis et qui ont beaucoup à apporter.

Le fait que les jeunes aient participé au processus du début à la fin et aient contribué à la prise de décisions démontre un engagement à l'égard de l'une des prémisses de la perspective féministe, à savoir la capacité de respecter les collectivités avec lesquelles nous travaillons (Biglia, 2014), plutôt que d'imposer des dynamiques unilatéralement.

Nous disposions d'un budget autorisé par TRYSPACES pour le projet de mobilisation. Des ressources ont été directement données aux jeunes pour couvrir les coûts des activités mentionnées. Le travail et le temps consacré aux Journées culturelles ont été reconnus par le biais de bourses d'études. D'autres jeunes ont organisé des ateliers et ont également disposé de ressources pour le faire. Pour les jeunes, le fait d'avoir participé à l'organisation de l'événement, d'avoir travaillé de façon horizontale et d'avoir pu gérer les ressources budgétaires a été très important, car ils et elles ont senti notre reconnaissance, ainsi que le fait que nous avons apprécié leur contribution et que nous leur avons fait confiance.

Les personnes de l'équipe ayant un poste universitaire ont fourni le soutien institutionnel, en envoyant les invitations sur papier avec les logos de l'UNAM et en s'adressant officiellement à la direction de la FARO dès le début pour nous assurer qu'elle donnerait son accord à la tenue des Journées culturelles. Il s'agissait d'un rôle de médiation qui a permis aux jeunes d'avoir accès à l'espace alors qu'ils et elles avaient auparavant l'impression de devoir organiser des activités en dehors de la FARO. En effet, bien que prévu pour les accueillir (Chávez et Rojas, 2012), cet espace n'avait jamais laissé de place à leurs initiatives (entrevue avec Baruch, 5 février 2020; entrevue avec Marco, 13 octobre 2018). Ce rôle de médiation a permis aux jeunes de « s'approprier l'institution », de l'habiter différemment, à partir d'une position distincte, d'influencer sa dynamique et de faire passer leurs activités de la rue à la FARO. Ce basculement a fait appel à un processus de négociation dans lequel l'équipe a joué à nouveau le rôle de médiation entre l'institution et les jeunes qui ont assumé et respecté l'engagement d'éviter la consommation de cannabis dans l'enceinte de l'établissement, ainsi que l'inhalation de solvants.

À la suite de cet événement¹⁸ qui a duré près de quatre semaines, les jeunes habitués des *pulques* ont parlé de l'expérience, célébrant le fait que les portes de la FARO leur avaient été ouvertes en tant qu'artistes alors qu'ils et elles en étaient généralement exclues. Certaines personnes ont considéré cet événement comme un moment décisif qui a marqué un avant et un après dans la relation avec la FARO. Il n'a pas été possible de vérifier si ce tournant s'était bel et bien produit, car la fin de l'année est arrivée et, quelques mois plus tard, la pandémie. Depuis la fin du mois de mars 2020, nous avons donc cessé de fréquenter l'espace aussi régulièrement qu'auparavant.

5. NOS RÉFLEXIONS FINALES

Cet exercice de réflexivité, mené à partir de notre expérience dans le cadre de deux projets de recherche sur les processus d'appropriation de l'espace public dans la ville de Mexico, nous a permis d'analyser la portée, les limites et les tensions liées à nos pratiques de recherche. Tout au long de sa réalisation, nous avons pu identifier des apprentissages inspirés de la RAP, de l'EP et de la réflexion féministe qui, selon nous, sont d'une grande valeur pour la réalisation de recherches participatives dans le contexte universitaire actuel, caractérisé par des évaluations constantes et de fortes pressions productivistes.

Nous avons constaté le rôle central qu'a joué, dans les deux expériences de recherche, le principe de création de connaissance socialement pertinente, issu des débats classiques de la pensée critique latino-américaine (Fals Borda, 2010; Freire, 1992). Bien que les jeunes ayant participé aux recherches abordées dans ce texte dépassent le sujet politique traditionnel de la RAP, de l'EP et du féminisme, dans les deux cas, nous avons choisi de mener des recherches engagées. C'est une invitation à réaliser ce type de recherche sans se limiter à travailler avec des groupes ayant des revendications politiques traditionnelles ou une ample reconnaissance. Nous croyons qu'il s'agit d'un modèle porteur qui démontre que l'engagement politique, depuis le monde universitaire, peut se concrétiser dans des contextes très diversifiés.

Nous soulignons, de plus, que les processus participatifs de recherche ne sont pas fermés, symétriques ni parfaitement planifiés. Ce n'est pas en lançant des invitations à des activités données¹⁹ qu'on parvient à la reconnaissance de toutes les personnes en tant que sujets de connaissance et à dépasser la dichotomie chercheur, chercheuse-objet de recherche. Bien au contraire, les recherches participatives supposent qu'il y ait une négociation et un dialogue permanents, durant toutes les étapes du processus. En ce sens, il est fondamental de mettre en évidence les situations de conflit et d'incertitudes qui surgissent dans le cadre du dialogue et de la négociation, afin de pouvoir y faire face collectivement, sans en reproduire les hiérarchies et les violences.

18. Une exposition d'œuvres d'art faisant allusion au cannabis était au programme. Il y a eu huit interventions musicales à différents moments du festival, sept conférences et deux ateliers.

19. Cette situation a déjà été dénoncée, car l'instrumentalisation de la participation renforce les asymétries et le caractère extractiviste du processus (Bidaseca, 2018).

Nous avons ainsi constaté que la perspective relationnelle et située de l'éthique, adoptée pour aborder les dilemmes et les conflits, alimentait les mécanismes collectifs, décentralisés et flexibles proposés par TRYSPACES. Aussi, elle permettait d'aller au-delà des critères standardisés et institutionnalisés établis par le Comité international d'éthique. Dans cette perspective, nous croyons que l'éthique du soin doit être au cœur des recherches participatives. Il est important de consolider les espaces de réflexion visant à aborder les inconforts et les conflits afin de nous guider dans l'élaboration de stratégies pour éviter de reproduire la violence, favoriser l'accompagnement et éviter les préjugés.

À titre d'exemple, en mettant en évidence et en rejetant les relations machistes et patriarcales, nous ne cherchons pas à nous victimiser en tant que femmes actives dans des processus de recherche participative, mais plutôt à insister sur le besoin de transformer autant les relations hiérarchiques que violentes qui peuvent surgir dans ces processus. Nous remettons donc en question les normes établies qui nous positionnent comme chercheuses neutres et qui ne tiennent pas compte de l'inconfort que certaines situations peuvent susciter et comment celles-ci peuvent nous interpeller personnellement. Nous faisons appel à des savoirs inspirés du sentir-penser (Fals Borda, 2010), qui reconnaissent la vulnérabilité et visent le soin et le soutien mutuels, en tant que lignes directrices importantes à reproduire dans d'autres pratiques de recherche.

Nous portons également une réflexion sur la reconnaissance de multiples savoirs liés au sentir-penser, particulièrement dans le cadre des projets d'intervention que nous avons définis et réalisés de façon participative. Nous tenons à souligner que, durant toute la durée des deux projets, nous avons dialogué à l'aide d'une multiplicité de langages (narrations orales, écrites, expressions artistiques, entre autres), en mettant en valeur le pouvoir féministe des émotions (Gilligan, 1993; Gómez, 2019). Nous sommes également intervenues dans des espaces de diffusion où les personnes participantes des deux études de cas réalisaient des événements, des expositions artistiques et audiovisuelles.

Nous soulignons toutefois que les processus de reconnaissance et de participation étaient différents dans les deux projets d'intervention décrits dans la quatrième section. Par exemple, durant les dialogues intergénérationnels portant sur la mémoire collective du *Tianguis* culturel du Chopo, nous avons mis l'emphase sur la reconnaissance symbolique et sur la validation collective, en nous inspirant du principe de rétroaction systématique (Fals Borda, 2010). Quant aux Journées culturelles et artistiques pour la régularisation du cannabis, l'aspect participatif de notre pratique a été constant durant la planification et la réalisation des activités. Les décisions ont été prises collectivement, même celles liées à l'exécution et à la redistribution du budget²⁰.

20. Les deux projets de recherche ont été financés par le fonds de la subvention partenariat du CRSH accordée à TRYSPACES.

Les pratiques mises en œuvre dans les deux études de cas, qui ont privilégié tour à tour différentes dimensions, ne sont que des exemples des avenues possibles menant à la consolidation des processus participatifs. Nous espérons que ces réflexions contribueront à l'approfondissement des recherches participatives à partir d'une perspective féministe. Nous sommes convaincues qu'il ne s'agit pas d'une proposition finale, mais plutôt d'éléments de réponse qui contribuent, de façon continue, à une manière de faire de la recherche et de produire des connaissances qui se distance des formes hiérarchiques et verticales propres au monde universitaire plus traditionnel et orthodoxe.

RÉSUMÉ

Cet article présente une réflexion sur l'expérience de recherche des autrices dans deux études de cas menées au *Tianguis* culturel du Chopo et au *Tianguis* El Salado, dans la ville de Mexico, dans le cadre du projet international TRYSACES. Nous y réfléchissons à l'apport qu'ont eu certains principes de l'action participative, de l'éducation populaire et des épistémologies féministes pour nous aider à surmonter les défis, les dilemmes et les conflits éthiques et méthodologiques rencontrés dans le cadre de ces expériences de recherche collaborative. Nous croyons que ce n'est qu'en adoptant une éthique située, critique, réflexive et enracinée dans le «sentir-penser» (de l'espagnol, *sentipensar*) que la recherche participative et collaborative peut parvenir à surmonter les dilemmes éthiques et méthodologiques. Ainsi, les décisions concrètes et la réflexivité constante contribuent à une éthique basée sur le soin mutuel et la responsabilité réciproque des personnes participant aux recherches, particulièrement lorsque des relations plus horizontales sont mises en place dans la production de connaissances universitaires.

Mots clés : Recherche participative, éthique du soin, épistémologies féministes, *tianguis*, marché, ville de Mexico.

ABSTRACT

Reflections on Participatory Research on the Appropriation of Public Space in Tianguis (Markets) in El Chopo and El Salado in Mexico City

This article presents a reflection on the researchers' experiences in two case studies conducted in the El Chopo Cultural Tianguis and the El Salado Tianguis in Mexico City, as part of the international TRYSACES project. This includes a reflection on how the models of participatory action research, popular education and feminist epistemologies provided us with support that made it possible to confront ethical and methodological challenges, dilemmas and conflicts throughout this experience of collaborative research. We believe that it is only by adopting an ethical approach that is contextual, critical, reflective and rooted in "feeling-thought" (from the Spanish *sentipensar*) that collaborative and participatory research can overcome ethical and methodological dilemmas. Concrete decisions and continual reflexivity contribute to an ethical approach based on mutual care and accountability with research participants, especially when more horizontal relationships are established in the context of academic knowledge production.

Keywords : Participatory research, ethic of care, feminist epistemologies, Tianguis, markets, Mexico City

RESUMEN**Reflexiones sobre investigación participativa en experiencias de apropiación del espacio público en los tianguis del Chopo y El Salado en la Ciudad de México**

Este artículo presenta una reflexión en torno a la experiencia de investigación de las autoras en dos estudios de caso que se llevaron a cabo en el Tianguis Cultural del Chopo y el Tianguis de El Salado, en Ciudad de México, en el marco del proyecto internacional TRYSACES. Reflexionamos sobre cómo, en estas experiencias de investigación colaborativa, las pautas de la Investigación Acción Participativa, de la Educación Popular y de las epistemologías feministas nos permitieron afrontar retos, dilemas y conflictos de tipo ético y metodológico. Sostenemos que la investigación participativa y colaborativa sólo puede resolver los dilemas éticos y metodológicos desde una ética situada, crítica, reflexiva y sentipensante. Por ende, son las decisiones concretas y la reflexividad constante las que contribuyen a una ética basada en el cuidado mutuo y la responsabilidad recíproca con las personas participantes en las investigaciones; especialmente cuando se desarrollan relaciones más horizontales en la producción de conocimiento académico.

Palabras claves: Investigación participativa, ética del cuidado, epistemologías feministas, Tianguis, Ciudad de México

BIBLIOGRAPHIE

- ÁVILA, A., Á. BACCA, J.-A. BOUDREAU et L. FERRO (2022), « Involucrar el cuerpo y los afectos de las y los sujetos, investigadores y artistas en la co-construcción de una ciudad cohesionada », in VALVERDE, K. et D. PACHECO (Coord.), *Ciudades Cohesionadas: Co-crear agendas urbanas incluyentes. Propuestas críticas desde la comunidad*, México, UNAM/SECTEI/Unión Europea/ Editorial de Lirio.
- ARANGO, L. G. et P. MOLINIER (2011), *El trabajo y la ética del cuidado*, Medellín, La Carreta Social.
- BACCA, Á. (2021), « Jóvenes consumidores de marihuana en Ciudad de México: la pugna por la transformación de las representaciones sociales », in UMAÑA, L. (Coord.), *Representaciones sociales sobre la transformación urbana y el derecho a la ciudad. El caso de la Ciudad de México*, México, UNAM.
- BIDASECA, K. (2018), « Etnografías feministas posheroicas. La lengua subalterna subversiva de las etnógrafas del Sur », *Pléyade*, n° 21, p. 119-140. http://www.scielo.cl/scielo.php?script=sci_arttext&pid=S0719-36962018000100119&lng=es&nrm=iso
- BIGLIA, B. (2007), « Desde la investigación-acción hacia la investigación activista feminista », in MARTÍNEZ, J.R. (coord.), *Perspectivas y retrospectivas de la psicología social en los albores del siglo XXI*, Madrid, Biblioteca Nueva, p. 415-422.
- CASTAÑEDA SALGADO, M. P. (2019), « Perspectivas y aportes de la investigación feminista a la emancipación », in *Otras formas de (des)aprender*, Bilbao, Universidad del País Vasco/Euskal Herriko Unibertsitatea, p. 19-40.
- CASTILLO, G. et al. (2022), *El tianguis cultural del Chopo. Historia y presente de un espacio cultural urbano*, Ciudad de México, UNAM, Instituto de Geografía.
- CASTILLO, G., J.-A. BOUDREAU et A. ÁVILA (2020), « Tianguis del Chopo: espacio urbano de regulación/transgresión », *Revista Mexicana de Sociología*, vol. 82, n° 3, p. 557-585.
- CATAÑO, G. (2008), « Orlando Fals Borda, Sociólogo del compromiso. », *Espacio Abierto*, vol. 17, n° 4, p. 549-567. <https://www.redalyc.org/articulo.oa?id=12217401>
- CHÁVEZ, J. et H. ROJAS (2012), *FARO de Oriente: Grupos Socioculturales*, México, Indesol.
- DUBET, F. (2010 [1994]), *Sociología de la experiencia*, Madrid, Editorial Complutense et el Centro de investigaciones Sociológicas, coll. « Debate social ».
- ELIAS, N. (2008 [1970]), *Sociología fundamental*, Barcelona, Gedisa.

- FALS BORDA, O. (1979), *El problema de cómo investigar la realidad para transformarla*, Bogotá, Tercer Mundo.
- FALS BORDA, O. (1987), *Ciencia propia y colonialismo intelectual*, Bogotá, Carlos Valencia editores.
- FALS BORDA, O. (2010), «Los problemas contemporáneos en la aplicación de la sociología al trabajar en la IAP», in *Antología Orlando Fals Borda*, Bogotá, Universidad Nacional de Colombia, p. 353-358.
- FLORES DÁVILA, J. I. (2020), «Mujeres y usos de los espacios públicos en México», *Revista mexicana de ciencias políticas y sociales*, vol. 65, p. 293-326.
- FREIRE, P. (1968), *La educación como práctica hacia la libertad*, Siglo XXI Editores.
- FREIRE, P. (1972), *Pedagogía del oprimido*, Siglo XXI Editores.
- FREIRE, P. (1992), *Pedagogía de la esperanza: un reencuentro con la pedagogía del oprimido*, Siglo XXI Editores.
- GANDARIAS, I. (2014), «Habitar las incomodidades en investigaciones feministas y activistas desde una práctica reflexiva», *Athenea Digital. Revista de Pensamiento e Investigación Social*, vol. 14, n° 4, p. 289-304.
- GAYOSSO, J. L. (2012), *Trabajo, identidad y acción colectiva en el trabajo no clásico: los vendedores de Tianguis en el DF*, Thèse de doctorat en études sociales, México, UAM Iztapalapa.
- GILLIGAN, C. (1993), *In a different voice: Psychological theory and women's development*, Cambridge, MA, Harvard university press.
- GÓMEZ, D. M. (2019), «Emociones, epistemología y acción colectiva en contextos de violencia socio-política. Reflexiones breves de una experiencia de investigación feminista», *Otras formas de (des) aprender*, p. 77-90.
- HARAWAY, D. (1995), *Ciencia, cyborgs y mujeres. La reinención de la naturaleza*. Madrid, Cátedra.
- HARDING, S. (1996), *Ciencia y feminismo*, Madrid, Morata.
- HARDING, S. (1998), «¿Existe un método feminista? Eli Bartra (Comp.)», *Debates in Torno a Una Metodología Feminista*, México, UAM/UNAM, p. 9-34.
- HESSE-BIBER, S. N. et D. PIATELLI (2007), «Holistic reflexivity: The feminist practice of holistic reflexivity», in *Handbook of feminist research: Theory and praxis*, Thousand Oaks, CA, Sage, p. 493-514.
- KOROL, C. (2015), «La educación popular como creación colectiva de saberes y de haceres», *Polifonía Revista de Educación*, vol. 4, n° 7, 132-153.
- MONTENEGRO-GONZÁLEZ, C. et A. CORVALÁN-NAVIA (2020), «Desplazamientos desde las pedagogías feministas: reflexiones posibles para un ejercicio docente situado», *FEMERIS: Revista Multidisciplinar De Estudios De Género*, vol. 5, n° 3, p. 8-29. <https://doi.org/10.20318/femeris.2020.5760>
- RADIO UNAM (2020), *40 años de contracultura del Tianguis Cultural del Chopo*. <https://www.radiopodcast.unam.mx/podcast/audio/24357>
- RIVERA CUSICANQUI, S. (1987), «El potencial epistemológico y teórico de la historia oral: de la lógica instrumental a la descolonización de la historia», *Temas Sociales*, n° 11, p. 49-64.
- TRONTO, J. (1993), *Moral Boundaries: A Political Argument for an Ethic of Care*, New York, Routledge.
- TRYSACES (2019), *Annual Report 2017-2018*, Montréal, Institut national de la Recherche Scientifique.
- VALVERDE VIESCA, K. et D. PACHECO GORDILLO (Coord.) (2022), *Ciudades Cohesionadas: Co-crear agendas urbanas incluyentes. Propuestas críticas desde la comunidad*, México, Universidad Nacional Autónoma de México.
- WALSH, C. (2014), «Pedagogías decoloniales caminando y preguntando: notas a Paulo Freire desde Abya Yala», *Entramados: Educación y Sociedad*, n° 1, p. 17-30.

Pour une recherche modulée aux besoins et aux réalités des adolescentes

Adapting Research to the Needs and Lived Experiences of Adolescent Girls

Por una investigación adaptada a las necesidades y realidades de las adolescentes

Nathalie Boucher et Sarah-Maude Cossette

Volume 54, numéro 2, automne 2022

La recherche à plusieurs voix : effets et défis de l'approche
participative

Multiple Voices in Research: Impacts and Challenges of the
Participatory Approach

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1113065ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1113065ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boucher, N. & Cossette, S.-M. (2022). Pour une recherche modulée aux besoins
et aux réalités des adolescentes. *Sociologie et sociétés*, 54(2), 153–182.
<https://doi.org/10.7202/1113065ar>

Résumé de l'article

Dans cet article, nous présentons un examen critique de la démarche méthodologique du projet ADOES sur la relation d'adolescentes à l'espace public de leur quartier montréalais, à la lumière de la recherche participative (et féministe). L'objectif est de documenter la recherche participative avec les adolescentes et d'en encourager l'essor dans le respect de sa spécificité. L'exercice montre que les défis de conjugaison entre *participantes adolescentes* et *recherche participative* sont à la fois synonymes d'obstacles et d'opportunités. Après une caractérisation des facteurs relatifs à l'adolescence féminine qui peuvent influencer leur participation dans le cadre de la recherche, nous évaluons les apports d'une autre forme et mesure de participation à la recherche, plus en adéquation avec la réalité et les contraintes spécifiques des participantes. Ici, la figure du kaléidoscope est utilisée par analogie pour illustrer comment la succession de groupes de participantes à travers le temps, et donc la co-construction *par étapes* des savoirs et des modalités de la recherche, permet un processus très riche d'agencement-réagencement de méthodes, d'images et de connaissances.



Pour une recherche modulée aux besoins et aux réalités des adolescentes

NATHALIE BOUCHER

Organisme R.Es.P.I.R.E
nb@organismerespire.com

SARAH-MAUDE COSSETTE

Organisme R.Es.P.I.R.E
smc@organismerespire.com

1. INTRODUCTION

L'EXPÉRIENCE DE LA VILLE PAR LES ADOLESCENTES, leurs pratiques et leurs besoins spécifiques sont assez peu documentés, mais les résultats des rares recherches en sciences sociales qui s'y intéressent convergent vers le triste constat qu'être adolescente dans l'espace public signifie la plupart du temps « avoir le "mauvais" âge, être du "mauvais" genre et être à la "mauvaise" place » [traduction] (Skelton, 2000 : 69). C'est également ce qu'illustrent les résultats de notre projet de recherche (2018-2022), qui a pour but de comprendre les expériences des adolescentes en tant qu'usagères des espaces publics de Pointe-aux-Trembles, un quartier montréalais. La recherche montre que l'aménagement urbain et les équipements disponibles ne répondent pas aux besoins et aux envies des adolescentes, car ils supportent mal les pratiques statiques de sociabilité, dont la forme favorisée par les jeunes filles consiste à être assises et parler entre amies. Elles doivent donc « faire avec » ce qu'elles trouvent dans les parcs, en déployant des tactiques diverses pour se tailler une place et éviter les interactions inconfortables avec d'autres, surtout masculines. Souvent, cela signifie se résigner à quitter l'espace public (Cossette et Boucher, 2021).

Pour comprendre les pratiques urbaines des adolescentes, le projet de recherche nommé ADOES a mobilisé un agencement de méthodes, de groupes de participantes, de lieux et de partenaires. La démarche du projet s'est transformée au fil du temps en ce qui pourrait s'apparenter aux recherches participatives, entendues comme « des façons différentes de faire la recherche, une méthodologie alternative, [...] un processus de production des connaissances réalisé de concert avec les acteur[-trice-]s concerné[-e-]s » (Anadón et Couture, 2007 : 3). Cette inclination pour un processus participatif s'est déployée après une première phase de développement du projet, dans l'intention de pallier la négation de la place des adolescentes dans l'espace public et citoyen — et en adéquation avec la perspective féministe dans laquelle s'inscrit le projet depuis ses débuts. Il s'agissait alors de mettre en lumière la voix et la présence des adolescentes dans la ville par un processus de recherche valorisant leurs savoirs situés et leurs expériences subjectives des espaces publics urbains.

Dans cet article, nous proposons une réflexion sur les (im)possibles de la participation à la recherche de personnes qui ne sont ni des enfants, ni des adultes, ni des hommes. Considérant le peu d'études réalisées sur les expériences des adolescentes de la ville, ainsi que les apports potentiellement fructueux de la recherche participative articulée à la recherche féministe, nous partageons ici l'expérience de recherche à Pointe-aux-Trembles, où les défis de conjugaison entre *participantes adolescentes* et *recherche participative* étaient à la fois synonymes d'obstacles et d'opportunités. Surtout, ils témoignaient d'une réalité singulière propre aux filles âgées de 12 à 16 ans.

L'objectif de cet article est de renseigner la recherche participative avec les adolescentes, afin d'en encourager l'essor dans le respect de sa spécificité. Cela s'effectue en deux temps. Il s'agit d'abord 1) de caractériser les facteurs relatifs à l'adolescence féminine qui peuvent influencer leur participation dans le cadre de la recherche. Nous soulignons notamment la réticence des jeunes filles à se projeter dans l'espace public, à discuter ouvertement de la sociabilité, à être disponibles à ce moment de leur vie, considérant les pressions sociales genrées et les stratégies qui affectent leur présence publique. Il s'agit ensuite 2) d'évaluer les apports d'une autre forme et mesure de participation à la recherche, plus en adéquation avec la réalité et les contraintes spécifiques des participantes. Ici, la figure du kaléidoscope est utilisée par analogie. Elle met en lumière comment la succession de groupes de participantes à travers le temps, et donc la co-construction *par étapes* des savoirs et des modalités de la recherche, permet un processus très riche d'agencements-réagencements de méthodes, d'images et de connaissances.

La première partie de l'article résume brièvement l'état des connaissances sur les pratiques, les contraintes et les préjugés qui composent la réalité des adolescentes « qui sortent » (ou pas) dans l'espace public (urbain et occidental), ainsi que les méthodologies préconisées par la recherche en sciences sociales pour élucider cette présence (ou absence). La deuxième partie présente les principes essentiels et les modalités d'application de la recherche participative en sciences sociales, et comment ils s'articulent aux perspectives féministe et jeunesse. La troisième partie de l'article relate l'enchaînement des méthodes déployées sur le terrain à Pointe-aux-Trembles dans le cadre du

projet ADOES. Finalement, nous proposons un examen critique de cette démarche méthodologique pour répondre aux deux objectifs de cet article, énoncés précédemment, sur les facteurs de la participation compliquée des adolescentes et les apports de celle-ci à la recherche sur/avec les adolescentes.

2. ADOLESCENTES, ESPACES PUBLICS ET MÉTHODOLOGIES

2.1 Où sont les filles ? Préjugés et contraintes urbanistiques sexistes dans l'espace public

Les recherches féministes en études urbaines, en géographie et en aménagement ont bien démontré comment l'espace public des villes est aride aux pratiques et trajectoires des femmes (et des autres groupes sociaux marginalisés) ; une aridité qui se traduit par divers processus d'exclusion, de ségrégation, de surveillance et d'assignation (Valentine 1989, 1996 ; Faure, Hernández-González et Luxembourg, 2017 ; Kern, 2022). D'une part, les villes sont encore à ce jour pensées, aménagées et dirigées par une majorité d'hommes, ce qui laisse peu de place à l'expression des besoins et des réalités multiples des filles et des femmes (Libertun de Duren *et al.* 2020 ; Union des municipalités du Québec, 2022). D'autre part, la violence et le harcèlement sexistes et sexuels vécus par ces dernières au quotidien, même dans les interactions les plus « banales », leur assignation à la sphère privée et leur éducation à la peur des espaces publics dès leur plus jeune âge, découragent (ou du moins n'encouragent pas) leur occupation et leur appropriation confortables des espaces publics urbains (Lieber, 2002, 2008 ; Fairchild et Rudman, 2008 ; Gardner, Cui et Coiacetto, 2017 ; Rivière, 2019 ; Cossette et Boucher, 2021).

Les jeunes de manière générale font, elles et eux aussi, les frais de préjugés négatifs à l'égard de leurs pratiques, souvent criminalisées ou jugées dérangeantes ou indésirables (pratiques statiques de sociabilité, consommation d'alcool, horaires nocturnes, etc.) (Malone et Hasluck, 1998 ; Valentine, 2004 ; Cossette *et al.*, 2022). Les plus jeunes personnes sont de leur côté assignées à des aires de jeux circonscrites au sein des parcs, ainsi qu'aux terrains sportifs, sous surveillance parentale ou dans des activités organisées. N'étant pas en âge de voter et souvent considérées (à tort) comme ayant peu à dire sur la vie dans la sphère publique, elles restent peu consultées et sont limitées dans l'exercice de la participation sociale et citoyenne (Morissette, 2013 ; Bailly, 2018 ; Boucher et Cossette, 2022 ; Stockemer et Sundström, 2022).

Les adolescentes, en tant que jeunes *et* femmes, subissent le contrecoup d'une double discrimination dans leur pratique de l'espace public et dans leur participation aux initiatives de développement urbain et social (Skelton, 2000 ; Boudot, 2019). Les rares recherches en Occident qui se sont intéressées aux adolescentes — *précisément* et non en partie — comme usagères de l'espace public¹ (Skelton, 2000 ; Thomas, 2005 ;

1. La question du genre féminin et de la sécurité urbaine est amplement traitée dans la littérature scientifique et grise. C'est pourquoi nous cherchons à élargir la problématique aux pratiques urbaines des adolescentes (et aux besoins ou envies liés à ces pratiques) de façon générale, ce qui est bien moins documenté, notamment dans le contexte montréalais.

Lloyd, Burden et Kiewa, 2008; Cossette et Boucher, 2021; Natural England, 2023) montrent que, pour les filles, l'espace-temps entre l'école et la maison est difficile à naviguer.

Les pratiques qu'elles privilégient sont de l'ordre de la sociabilité: se retrouver entre amies et parler, idéalement sur un mobilier qui permet de s'asseoir en petit groupe, en retrait de l'action et à l'abri des intempéries. Mais ces pratiques sont dévalorisées, et ce, de trois façons: par les politiques publiques, qui misent campagnes et financements sur les pratiques dites actives (Murray, 2021); par les normes sociales, qui qualifient comme « passives » (Gearin et Khale, 2006; Veitch, Bagley *et al.*, 2006; McCormack, Rock *et al.*, 2010) et « superficielles » (notamment Fine et Rosnow, 1978; Huskey, 2021) ces activités; par les équipements et le mobilier urbain, qui reflètent une inclination pour le sport. L'absence d'installations sanitaires (accessibles, propres, ouvertes) représente aussi un frein majeur à l'occupation prolongée des espaces publics par les adolescentes (et les femmes de tout âge) (Cooper *et al.*, 2000; Flanagan, 2014; Cossette et Boucher, 2021).

Il n'est donc pas étonnant d'observer que les adolescentes sont moins nombreuses dans les espaces publics que leurs pairs masculins, de jour comme de nuit (Danic, 2016; Cossette et Boucher, 2021; Conseil jeunesse de Montréal, 2022). Et quand elles s'y (re)trouvent, elles doivent constamment faire usage de tactiques pour prendre leur place et pour éviter ou répondre à la sociabilité transgressive des usagers masculins jeunes et moins jeunes — commentaires, questions et regards déplacés, non-respect de leur bulle d'intimité et autre panoplie de comportements qui relève du harcèlement sexiste et sexuel (Gardner, 1989; Duneier et Molotch, 1999; Cossette et Boucher, 2021). Elles investissent alors des espaces et des équipements en retrait, inoccupés, mais non prévus pour les activités de sociabilité, comme des estrades de sport vides (Cossette et Boucher, 2021). Mais certaines se restreignent (ou sont contraintes) à fréquenter des lieux privés (le domicile ou celui d'une amie) ou des lieux publics de consommation (Thomas, 2005; Matthews et Tucker, 2006; Lloyd, Burden et Kiewa, 2008; Danic, 2016).

Fortes de l'hypothèse selon laquelle les adolescentes tendent à se faire discrètes dans l'espace public, qu'elles ne s'y sentent pas bienvenues, ou qu'elles l'évitent, nous avons abordé le terrain en posant la question « Où sont les filles? » aux acteurs et actrices du milieu jeunesse à Pointe-aux-Trembles, qui connaissent bien les lieux fréquentés par les jeunes et leurs activités. On nous a répondu qu'elles sont au centre commercial, au cinéma, au McDonald's... Mais pas au parc. Cette réponse est venue confirmer l'importance de documenter l'absence ou la présence des adolescentes dans l'espace public urbain et ses raisons.

2.2 Quelles stratégies méthodologiques pour la recherche avec les adolescentes?

Le mince corpus en sciences sociales qui porte sur l'expérience des adolescentes dans l'espace public s'appuie largement sur des méthodologies qualitatives traditionnelles (entretiens semi-dirigés individuels ou groupes de discussion). À titre d'exemple, nous

mobilisons ici les méthodes préconisées par ce que nous considérons être les trois études phares sur le thème précis des *adolescentes comme usagères de l'espace public* en Occident (Royaume-Uni, États-Unis et Australie) au cours des années 2000.

Tracey Skelton (2000) s'est intéressée à l'utilisation des rues comme espaces de loisir par les adolescentes et à leur participation régulière à des activités d'une association jeunesse au Pays de Galles. Skelton a organisé une série de groupes de discussion avec un groupe changeant de huit à dix adolescentes, sur une période de cinq mois, en fonction d'un horaire déterminé par les participantes. La mise en place de ces groupes de discussion a été facilitée par son expérience en tant que bénévole pour l'association jeunesse et le contact privilégié avec ses coordonnateurs et coordonnatrices. Mary E. Thomas (2005) explore la manière dont des adolescentes de Caroline du Sud utilisent, créent et reproduisent certains identifiants sociaux dans leur fréquentation des espaces de consommation (centres commerciaux, établissements de restauration rapide, cinémas, etc.). La chercheuse a rencontré 27 adolescentes en entrevues, puis elle a donné des appareils photo jetables à 15 d'entre elles, les invitant à photographier des lieux représentatifs de leur quotidien. Une deuxième série d'entrevues avec sept de ces adolescentes a permis de discuter de leurs photographies. L'autrice soutient que cet apport visuel dote d'un caractère « tangible » l'approche méthodologique déployée. Lloyd, Burden et Kiewa (2008) montrent le rôle des parcs de quartier dans le développement social des adolescentes d'une banlieue de Brisbane, en Australie. Les chercheuses ont rencontré 11 adolescentes âgées de 14 à 18 ans dans le cadre d'entrevues individuels semi-dirigés réalisés aux domiciles des participantes. Celles-ci ont été recrutées sur la base de leur participation à trois groupes de discussion réalisés un an auparavant dans le cadre d'une démarche organisée par des personnes enseignantes et des associations pour la jeunesse, où elles avaient manifesté leur intérêt à participer à une étape ultérieure de la recherche.

Ces démarches méthodologiques ont en commun une combinaison de méthodes mises en dialogue, favorisée par un contact renouvelé ou soutenu avec les participantes (parfois grâce à des intermédiaires de confiance) et une temporalité étendue, mais comprenant des ruptures. Bien que le caractère soutenu des communications et des rencontres entre chercheurs, chercheuses et participantes, et l'agentivité laissée à ces dernières dans certains cas (horaire et collecte de données par photographies), aient permis une participation plus engagée que passive, les méthodologies laissent peu de place à l'expression et à la concrétisation de certains choix, désirs ou besoins des participantes en ce qui concerne les étapes de recherche, les outils de collecte de données et les modalités de présentation et de diffusion des résultats en fonction des retombées souhaitées, soient les objectifs de la recherche participative.

2.3 Faire participer les adolescentes ?

Logiquement, le verdict de l'invisibilisation de l'expérience des adolescentes comme usagères de l'espace public et de la non-reconnaissance de celles-ci comme citoyennes et actrices légitimes de la ville nous mène à défendre la nécessité de déployer des

démarches de recherche qui mettent en lumière leurs savoirs situés et leurs expériences subjectives. C'est exactement ce que promeut la recherche participative en sciences sociales, notamment avec des groupes sociaux marginalisés comme les femmes et les jeunes (Soulière et Caron, 2017). Toutefois, renseignées par notre expérience acquise sur plusieurs années de recherche avec des adolescentes, nous savons qu'engendrer leur participation active, assidue et prolongée — soit le degré de participation prescrit ou nécessaire à une recherche participative dite réussie — se conjugue difficilement à la réalité des jeunes filles.

Sans nier les avantages de la recherche participative et son rôle essentiel dans la reconfiguration de la production des savoirs scientifiques, nous aimerions nuancer le champ des possibles quant à la participation d'adolescentes (ici entre 12 et 16 ans) dans le processus de recherche², et évaluer les apports d'une autre forme et mesure de participation, plus en adéquation avec la réalité et les contraintes particulières des participantes. Ceci implique évidemment des ajustements et soulève plusieurs questionnements, sur lesquels nous reviendrons plus loin.

3. RECHERCHE FÉMINISTE ET RECHERCHE PARTICIPATIVE EN SCIENCES SOCIALES

Notre analyse a surtout été portée par les travaux en études urbaines féministes, par égard à leur perspective intersectionnelle dans l'étude des rapports de pouvoir spatialisés. C'est donc dans cette littérature que notre approche participante trouve un ancrage. Les chercheuses féministes ont travaillé à déconstruire la notion de neutralité et d'objectivité dans la production des savoirs scientifiques et à rendre compte des savoirs situés des groupes dominés (Haraway, 1988; Harding, 1991; Hill Collins, 1990). En opposition aux approches hégémoniques masculines de la production des connaissances scientifiques, la contribution de la recherche féministe aux questions méthodologiques invite à ancrer les démarches de recherche « dans les réalités sociales des femmes comme groupe historiquement négligé, invisibilisé et dominé » (Charron et Auclair, 2016: 2). Avec les *jeunes femmes*, cela « appelle le développement de stratégies de collecte de données adaptées aux différences d'expériences et de savoirs liés à l'âge » (Soulière et Caron, 2017: 4). Si les féministes interrogent la *manière* dont sont utilisées les méthodes, et c'est aussi ce que les chercheurs et chercheuses sont appelées à faire dans une démarche de recherche participative. Dans les deux cas, la méthodologie n'est pas conçue comme un ensemble d'outils d'enquête, mais bien comme un élément crucial dans la problématisation du processus de production des savoirs.

Récemment, les initiatives de recherche participative en sciences sociales se sont multipliées au Québec et ailleurs (Bacqué et Demoulin, 2022). À titre d'exemples, la recherche jeunesse et/ou féministe en travail social et en éducation s'est intéressée aux expériences des jeunes « à risque » (Soulière et Caron, 2017) et des femmes ou jeunes filles en situation d'itinérance ou de criminalisation (Bellot et Rivard, 2013; Flynn,

2. C'est probablement le cas pour d'autres groupes aux identités intersectionnelles ou aux réalités quotidiennes complexes.

Damant et Lessard, 2015). Les études urbaines, la sociologie et la géographie ont parfois engagé la participation des enfants et des jeunes (filles et garçons) dans la transformation des espaces publics en interrogeant leur expérience vécue des quartiers urbains (Auxent, 2002 ; Lansdown, 2005 ; Veale, 2005 ; Clark, 2010 ; Buire, Garçon et Torkaman Rad, 2019 ; Bacqué et Demoulin, 2022 ; Natural England, 2023)³.

Dans l'ensemble, la recherche participative met en lumière les savoirs et pratiques situés (et invisibilisés) et elle « représente une alternative qui déconstruit les rapports habituels de la production scientifique » en donnant lieu à « une co-construction des savoirs avec les acteur[-trice]-s concerné[-e]-s » (Bellot et Rivard, 2013 : 107). Elle est orientée vers les expériences subjectives et la transformation sociale, et souhaite se moduler aux diverses réalités des acteurs et actrices et des milieux (Clark et Moss, 2011 ; Bellot et Rivard, 2013). La recherche participative prend plusieurs formes, de la recherche-action à la recherche partenariale, en passant par la recherche avec les communautés (Minkler, 2004 ; Anadón et Couture, 2007 ; Bonny, 2017). Elle peut être initiée par des chercheurs, chercheuses, des acteurs et actrices de la société civile, des milieux communautaires ou professionnels (Bacqué et Demoulin, 2022).

La priorité donnée aux méthodes qualitatives, ethnographiques et visuelles (Buire, Garçon et Torkaman Rad, 2019) est un moyen de valoriser le point de vue des principales personnes concernées. La recherche participative peut mettre à la disposition des participants et participantes diverses méthodes afin d'encourager la liberté du choix d'expression et de communication, en plus de permettre une triangulation des données (Clark et Moss, 2011). Pour les jeunes, cela signifie de favoriser leur « prise de parole dans des espaces d'où [elles et] ils sont généralement exclu[-e]-s » (Flynn, Damant et Lessard, 2015 : 55) et, éventuellement, de faciliter leur engagement dans les processus de changements sociaux.

3.1 Modalités de la recherche participative et de la participation

Concrètement, les modalités consensuelles dans la recherche participative sont de trois ordres. D'abord, la notion de participation « doit être suffisamment souple pour prendre en compte la culture et l'environnement social des membres de la communauté avec lesquels nous travaillons et pour réfléchir de manière critique à notre propre rôle comme chercheurs et chercheuses extérieures par rapport à elles et eux » (traduction) (Minkler, 2004 : 692). Cela implique de « se déplacer dans le monde des adolescent[-e]-s » (Soulière et Caron, 2017 : 8), d'une part physiquement, en les rejoignant directement dans leur milieu (où elles et ils passent du temps), et d'autre part en se distanciant « en tant que chercheuse adulte de ses présupposés et ses référents heuristiques, culturels et générationnels » (Soulière et Caron, 2017 : 8). Ici, engager des personnes-ressources déjà impliquées auprès des jeunes facilite la création d'un lien de confiance (Ferguson

3. Même si elles ne relèvent pas toutes de projets de recherche, notons les initiatives d'aménagement participatif *pour et avec* des adolescentes répertoriées par *Make Space for Girls*, réalisées dans le cadre de partenariats entre acteurs gouvernementaux, municipaux, professionnels, communautaires et parfois universitaires : www.makespaceforgirls.co.uk/case-studies

et Islam, 2008 ; Bellot, Rivard et Greissler, 2010 ; Connoly et Joly, 2012 ; Flynn, Damant et Lessard, 2015). Concevoir la participation de manière souple permet également de s'extirper de l'image du participant ou de la participante « passive », à qui on soutire de l'information. Dans le cadre de la recherche participative avec des jeunes, il importe de les considérer comme des cochercheurs et cochercheuses expertes « de leur propre expérience », qui « contribuent à la production de connaissances, ce qui les propulse dans un rôle d'agent ou d'agente de changement social » (Flynn, Damant et Lessard, 2015 : 58-59). Les protagonistes sont ainsi positionnés de manière active et engagée dans le processus de recherche.

Ensuite, la flexibilité temporelle et budgétaire du projet de recherche est un autre facteur important à prendre en compte : « un succès accru a été démontré dans les efforts de partenariat [qui permettent] le financement de nouvelles activités basées sur les besoins émergents de la communauté et non liées à des budgets rigides créés avant le début du projet » (traduction) (Minkler, 2004 : 689). Cette flexibilité budgétaire va de pair avec la flexibilité temporelle, à la fois contrainte et atout des démarches de recherche qualitative. Outre le temps nécessaire au déploiement des méthodes de collecte de données, la flexibilité temporelle est de mise pour s'adapter aux horaires des différentes parties prenantes (participants, participantes, partenaires, etc.) et des espaces investis (locaux d'organismes, écoles, etc.).

Finalement, la question des gains découlant de la recherche et celle de la restitution des résultats de l'étude (de quelle manière, avec qui, etc.) sont primordiales. Les participant-e-s ou les partenaires peuvent percevoir un déséquilibre concernant *qui* profite le plus de la recherche : souvent, à première vue, ce sont les chercheurs et chercheuses qui semblent en bénéficier davantage (publications, occasions de financement, etc.). C'est pourquoi certains chercheurs et certaines chercheuses défendent qu'un projet participatif doit au moins « permettre à celles et ceux qui y prennent part d'apprendre quelque chose sur le plan technique » (Buire, Garçon et Torkaman Rad, 2019 : 97, suivant Nakamura, 2008), par exemple lorsqu'il est question, comme ici, de produire un matériel audiovisuel pour la diffusion des résultats de la recherche. La recherche participative prend en compte, théoriquement, les intérêts de toutes les parties impliquées (et pas seulement ceux des chercheurs et chercheuses), mais comme dans toute démarche scientifique, elle génère une part d'ambiguïté : elle engendre « une situation dans laquelle un groupe dominant [l'équipe de recherche] « se préoccupe » des intérêts des autres et cultive en même temps les siens » (traduction) (Qvortrup, 1987 : 3). Ainsi, il est primordial que les acteurs et actrices du milieu puissent s'approprier tant la démarche que les retombées pour être *au-devant* des changements sociaux qui en découlent.

Il faut retenir que les conditions de succès des recherches participatives doivent être mesurées avec prudence. Un contact de proximité et souvent prolongé peut simultanément atténuer *et* amplifier les rapports de pouvoir entre les personnes de la recherche et les personnes participantes (ou entre les personnes de la recherche et les partenaires de la communauté). Si une relation de confiance peut s'installer avec le

temps (Flynn, Damant et Lessard, 2015), le « poids de l'autorité » (Minkler, 2004 : 689), induite par le statut de chercheurs, chercheuses et d'universitaires, des rapports de domination de genre, de classe et d'appartenance ethnoculturelle constituent des sources potentielles de mécompréhension et de tensions entre *insiders* et *outsiders* du milieu (Minkler, 2004; Madden, 2010).

De plus, la participation dépend d'une multitude de facteurs relatifs à l'individu et au groupe. Elle varie selon les profils socioéconomiques et culturels (genre, âge, niveau de revenu, scolarité, etc.), donc elle « s'établit à l'intérieur de rapports de pouvoir et d'inégalités » (Gaudet et Turcotte, 2013 : 118). L'âge — l'une des variables qui nous intéressent particulièrement dans le cadre de nos recherches sur les adolescentes et l'espace public — « n'est pas qu'un attribut individuel » (Gaudet et Turcotte, 2013 : 117), mais il teinte les possibilités de participation. Par exemple, les « plus jeunes sont plus susceptibles de s'impliquer dans les organismes sportifs ou récréatifs » (Gaudet et Turcotte, 2013 : 130). Cela affecte les stratégies de recrutement dans le cadre de la recherche, mais plus encore les formes de participation.

4. LES ADOLESCENTES DE POINTE-AUX-TREMBLES, MONTRÉAL

Le projet ADOES a pour objectif de mieux comprendre les expériences des adolescentes en tant qu'usagères des espaces publics physiques et extérieurs que sont les parcs, les rues, les places publiques ou les skateparks, entre autres, sous l'angle de la pratique quotidienne et banale de la ville (Goffman, 1973). Nous nous intéressons aux caractéristiques de l'espace public évitées ou privilégiées par les adolescentes dans leur vie de tous les jours, à leurs activités, à leur usage des équipements publics et de l'aménagement, à leurs interactions avec les autres filles de leur âge et avec les autres types d'usagers et d'usagères (les enfants, les adolescents, les adultes)⁴.

La recherche de terrain s'est déployée entre 2018 et 2022 dans le quartier Pointe-aux-Trembles de l'arrondissement Rivière-des-Prairies—Pointe-aux-Trembles, dans l'est de l'île de Montréal. Le choix de ce terrain s'explique par une réception favorable des intervenants et intervenantes du milieu, un manque d'intérêt de la recherche en sciences sociales pour ce secteur, la mise en place de plans et de relais citoyens pour l'aménagement d'espaces publics existants et futurs, une intensification des interventions communautaires pour contrer la violence et les comportements criminels chez les jeunes, dont les jeunes filles (Cossette et Boucher, 2021).

Notre approche méthodologique s'est d'abord développée avec l'objectif de confirmer, au sein d'un quartier montréalais, l'hypothèse suggérée par la littérature (non canadienne) selon laquelle les adolescentes utilisent différemment (ou évitent) l'espace public. Puis elle s'est orientée dans le but d'expliquer cet usage ou non-usage de l'espace public. Au fil des retours sur le terrain, nous nous sommes partiellement dépouillées des outils de collecte de données pour les mettre à la disposition des participantes.

4. Pour les résultats de la recherche quant à la transgression implicite à la pratique de l'espace public par les adolescentes, voir Cossette et Boucher, 2021.

Autrement dit, les adolescentes n'ont pas participé à la définition des objectifs de la recherche ni à proprement parler aux premières étapes de collecte de données (mais elles ont pu commenter les résultats de ces premières étapes au regard de leur propre expérience).

À partir du moment où les adolescentes ont été impliquées dans le processus à l'image de ce que recommande la recherche participative, nous nous sommes heurtées à des obstacles récurrents à la mise en place d'une telle démarche. Ces obstacles parlent de la réalité singulière des adolescentes et invitent à d'autres formes et mesures de participation, qui peuvent être tout aussi intéressantes pour la recherche participative et pour les adolescentes. Avant d'y venir, la section suivante relate la nature et l'articulation des méthodes déployées sur le terrain.

4.1 La chronologie du terrain et des méthodes déployées

Mettant à profit les saisons clémentes⁵, les occasions de financement et la disponibilité de l'équipe et des partenaires (en contexte de pandémie, en partie), chacune des étapes de la recherche s'est développée en réaction aux résultats précédents et aux commentaires et désirs des participantes. Notre démarche est également ponctuée d'occasions de diffusion qui ont permis de collecter du nouveau matériel pour l'analyse en plus de mettre à l'épreuve les résultats déjà établis. Les huit méthodes ont été mobilisées en six temps :

- 1) *Caractérisation des espaces publics*⁶. Automne 2018. Nous référant aux cinq critères⁷ établis par Lloyd, Burden et Kiewa (2008) pour évaluer les qualités d'un espace public en fonction des besoins des adolescentes, nous avons procédé à la caractérisation de 29 parcs et places publiques, dont la plupart se trouvent à distance de marche de l'une des deux écoles secondaires du quartier. Sans grande surprise, la grande majorité est loin d'être intéressante pour les adolescentes, notamment en raison de leurs équipements plutôt destinés aux enfants ou aux usages sportifs, de l'absence de symboles se référant à l'univers des adolescentes, de l'emplacement du mobilier, principalement dans les aires de jeux et de sport, du manque d'installation sanitaire, du peu de confidentialité offerte par l'aménagement, etc. Il est néanmoins apparu essentiel d'observer les pratiques en tant que telles et d'inviter les adolescentes à se prononcer sur les espaces publics qui leur étaient offerts.

5. Au Québec, les mois de mai à octobre offrent un climat favorable aux sorties de longue durée dans l'espace public, pour les personnes citoyennes et pour les personnes chercheuses (observation participante, visites commentées, prise de photos et vidéos).

6. Cette partie du projet a été gracieusement réalisée par Anis Seddaoui, étudiant au baccalauréat en urbanisme à l'UQAM, dont la supervision a été financée par RESPIRE.

7. La *proximité* de la résidence ou de lieux familiers, la disponibilité d'un *espace de confidentialité* (en retrait des zones d'affluence), la *sécurité identitaire* (présence d'usagers et usagères, de symboles, d'activités, etc., qui favorisent le sentiment d'appartenance), la présence d'*aménagements et d'équipements* qui permettent les activités sociales et un usage confortable (par exemple la présence de toilettes), et finalement la *permanence de l'espace* (qu'il réponde à long terme aux besoins des adolescentes).

2) *Observation participante systématique*⁸. Été 2019. L'année suivante, une consultation d'acteurs et actrices du milieu communautaire jeunesse nous a permis d'identifier deux parcs jugés pertinents pour l'observation des pratiques des adolescentes dans l'espace public. Nous avons d'abord retenu le parc Beausoleil, classé parmi les moins attrayants de notre évaluation de l'année précédente (petit, situé dans un secteur résidentiel et très à la vue des cours arrière des résidences adjacentes), mais dont la proximité à l'école secondaire de la Pointe-aux-Trembles devait assurer, à notre avis, le passage d'un bon nombre de jeunes (un critère de Lloyd, Burden et Kiewa, 2008). Nous avons ensuite sélectionné le parc Saint-Jean-Baptiste, qui figurait parmi les plus intéressants de notre caractérisation des espaces publics du quartier (grand, central, se trouvant non loin de commerces de restauration rapide, très accessible par les transports en commun et équipé d'un bloc sanitaire). Durant les mois de juin et de juillet 2019, nous avons mené 10 heures d'observation au parc Beausoleil et 22 heures au parc Saint-Jean-Baptiste, selon des plages horaires réparties entre 8 h et 22 h, durant la semaine et la fin de semaine.

Nous avons utilisé deux méthodes durant les périodes d'observation de deux heures chacune: la cartographie des comportements et le suivi des interactions (Cooper Marcus et Francis, 1998; Goličnik et Ward Thompson, 2010; Boucher, 2012; Unt et Bell, 2014). Dans un premier temps, la cartographie des comportements consiste à situer sur un plan du site, au début et à la fin de chaque période, toutes les personnes usagères présentes, en indiquant leurs caractéristiques socio-démographiques présumées (ex.: femme, blanche, 30 ans = FB30) et leurs activités principales (ex.: être assise et manger = XO) grâce à des symboles succincts (figure 1). Une légende est établie à l'avance et peaufinée au fil des observations. Cette cartographie des comportements rend visibles les liens entre personnes usagères, pratiques et utilisation de l'environnement matériel.

Dans un deuxième temps, le suivi des interactions (ou pistage) (Boucher, 2012) consiste à faire la description détaillée (en mots et en croquis) pendant 10 minutes des pratiques, interactions et comportements d'un individu ou d'un groupe d'individus (appelé unité de participation) qu'on présume appartenir au groupe qui nous intéresse (nous avons ciblé des filles qui nous semblaient avoir entre 12 à 21 ans, seules ou en groupe) (figure 2). Toutes les 10 minutes, l'attention est portée sur une nouvelle unité de participation, si la présence d'un bon nombre d'adolescentes le permet. Le suivi des interactions permet d'obtenir, après un nombre d'heures d'observation conséquent, un portrait global et détaillé des habitudes d'occupation d'un espace par le groupe qui nous intéresse: l'horaire qu'il privilégie, son utilisation des équipements disponibles, ses interactions avec les autres types d'usagers et d'usagères, etc.

8. Cette partie du projet a été financée par TRYSACES et RESPIRE.

Figure 1 : Cartographie des comportements au parc Saint-Jean-Baptiste pour la plage horaire de 11 h 40 à 13 h 40 le 17 juin 2019.

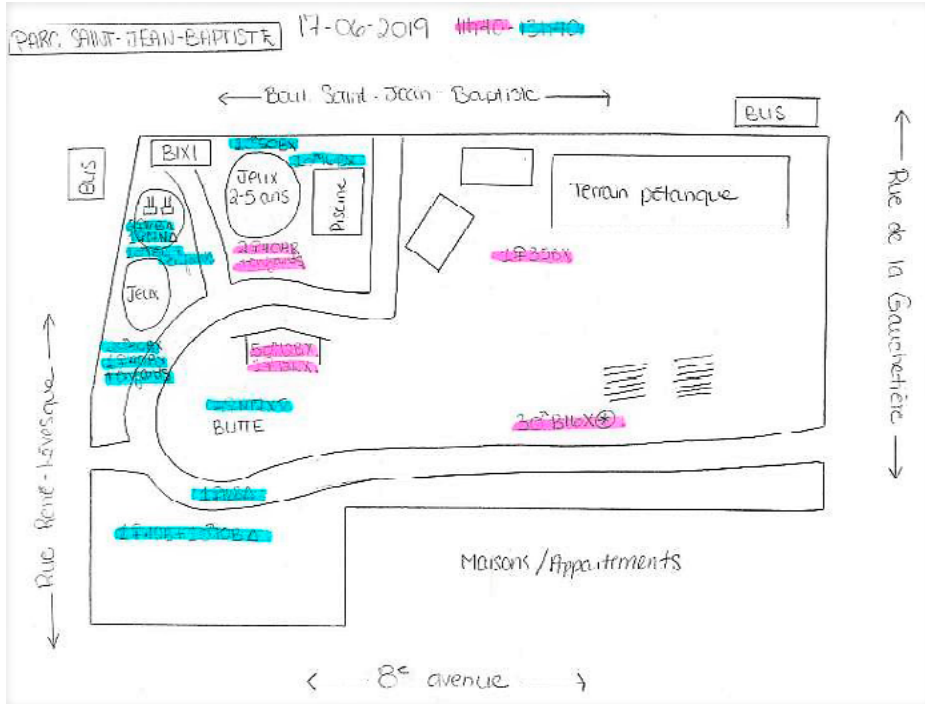


Figure 2 : Deux pistages réalisés au parc Saint-Jean-Baptiste entre 14 h 25 et 14 h 35, puis entre 15 h 25 et 15 h 35, le 23 juin 2019.

23-06-2019

	Heure	Proxémie écologique et Intra-unitaire	Événement	Interprétation
#1	14h25 à 14h35	Distance personnelle, mode proche	L'adolescente s'occupe un enfant et semble être avec ses grands parents. Aide l'enfant à se balancer, le prend dans ses bras, le fait parler, puis s'assoient.	Sortie familiale
#2	15h25 à 15h35	Distance personnelle, mode éloigné	Elles arrivent au parc avec leurs vélos, puis vont s'asseoir sous le toit. Elles se penchent sur une assise d'un côté et la table de pique-nique. Elles regardent quelque chose sur un cellulaire. Elles continuent à parler.	Sortie de vélo entre amies, elles prennent une pause au parc à l'ombre.

La table mise temporairement sous le toit.

Les observations révèlent des pratiques souvent non dites et très peu affectées par le biais d'acceptabilité sociale. Mais ensuite, pour donner aux participants et participantes l'occasion d'exprimer, dans leurs propres termes, leurs perspectives, nous avons profité de notre présence dans les parcs pour aller à leur rencontre.

- 3) *Entretiens in situ*⁹. *Été 2019*. Les adolescentes étaient beaucoup plus nombreuses au parc Saint-Jean-Baptiste, quoique toujours minoritaires en comparaison des autres catégories d'usagers et d'usagères. Nous avons décidé de cesser nos observations au parc Beausoleil et de les poursuivre au parc Saint-Jean-Baptiste, en y jumelant des entretiens sur place avec des adolescentes choisies au hasard en fonction de leur présence prolongée au parc¹⁰. Onze adolescentes de 11 à 21 ans ont été interrogées sur leurs habitudes d'occupation du parc Saint-Jean-Baptiste¹¹. Nous avons effectué une prise de notes à la main, sans enregistrement, compte tenu du caractère imprévu et succinct des rencontres, et pour conserver l'anonymat des participantes. Nous avons pour seules informations sur elles leur âge, le code postal de celles qui le connaissaient, et nous leur proposons de nous laisser leurs coordonnées si elles souhaitent participer à une étape subséquente du projet (trois adolescentes étaient partantes). Les données recueillies confirment ou complètent les observations. Par exemple, les participantes déclarent aimer utiliser les balançoires, mais nous renseignent également sur leur désir d'avoir accès à *plus* de balançoires et qu'elles soient à leur taille. Cela inviterait à une utilisation prioritaire par les adolescentes, ce qui n'est pas toujours possible dans les aires de jeux « pour enfants ».

Si ces entretiens in situ se sont avérés utiles pour obtenir des données ponctuelles sur l'usage et la perception des parcs et équipements, il nous paraissait important d'offrir aux adolescentes une plus grande place dans le projet : un espace de discussion où elles pourraient s'exprimer plus amplement sur leur expérience des espaces publics, avec d'autres filles de leur âge.

- 4) *Ateliers participatifs*¹². *Automne 2019*. Nous avons élaboré une série d'ateliers participatifs en partenariat avec la Maison des jeunes de Pointe-aux-Trembles, avec qui l'horaire des rencontres a été déterminé pour accommoder le plus possible les adolescentes. Lors de ces quatre rencontres hebdomadaires, auxquelles ont participé (de manière irrégulière) un total de neuf jeunes filles, incluant une animatrice de la Maison des jeunes (mais sans nouvelles de l'invitation lancée aux trois adolescentes rencontrées au parc quelques semaines auparavant), notre objectif était

9. Cette partie du projet a été financée par TRYSPACES et REsPIRE.

10. Les entretiens ne sont pas considérés comme une méthode dite participative, mais dans le cas de la démarche présentée, il s'agissait d'un premier pas pour aborder directement les adolescentes avant les ateliers participatifs qui ont suivi à l'automne.

11. Par exemple, sur leurs préférences en termes d'horaire de fréquentation du parc, sur leur utilisation des équipements et des installations, sur leurs interactions avec les autres usagers et usagères, etc.

12. Cette partie a été soutenue financièrement par TRYSPACES, avec la collaboration de REsPIRE, la Maison des jeunes de Pointe-aux-Trembles, Amélie Boudot et le Conseil jeunesse de Montréal.

de susciter des connaissances sur les usages et perceptions des espaces publics. Pour ce faire, plusieurs activités ont été structurées afin de faciliter la conversation : une présentation de nos résultats à ce jour pour accueillir les commentaires et « briser la glace », une conférence sur la place des adolescentes dans l'espace public au Mexique (Boudot, 2019), une visite de parc et la création de cartes mentales. Les participantes n'ont pas été rémunérées, mais un repas était offert gracieusement et elles ont reçu un Certificat d'implication citoyenne, à montrer aux employeurs et employeuses lors de leur recherche d'emploi.

Lors du dernier atelier, le Conseil jeunesse de Montréal est venu présenter l'appareil municipal et aider les adolescentes à élaborer une liste de demandes et recommandations pour les personnes élues de leur district. Elles ont exprimé leur étonnement et leur enthousiasme à dresser la liste de leurs besoins et à les communiquer aux responsables des espaces publics de leur ville, ce qu'elles n'avaient jamais envisagé. À la toute fin, nous avons demandé aux participantes comment elles souhaiteraient partager ce qu'elles avaient appris avec d'autres jeunes. Parmi les exemples que nous avons évoqués, elles ont retenu l'installation artistique publique et un produit multimédia.

- 5) *Ethnographie pop-up et projection architecturale*¹³. Automne 2021. Pour mettre en place la première demande des adolescentes, nous avons saisi l'occasion de tenir un kiosque au Festival UNA pour l'égalité, organisé par la Maison des jeunes de Pointe-aux-Trembles et le Centre des femmes de Montréal-Est-Pointe-aux-Trembles. L'événement, qui en était à sa première édition, a rassemblé des organismes communautaires du quartier qui agissent auprès des jeunes ou des femmes.

Figure 3 : À gauche : activité de création de cartes mentales. À droite : activité de formulation de recommandations aux élu-e-s avec le Conseil jeunesse de Montréal.



13. Soulignons ici la gracieuse participation de Julie Garin, architecte paysagiste. Cette partie du projet a été financée par TRYSPACES et REsPIRE.

Plus d'une centaine de citoyens et citoyennes ont visité les kiosques pour découvrir les services présentés, mais aussi pour participer à des activités de création et assister à des performances artistiques. Nous avons mis en place un kiosque d'ethnographie pop-up (*pop-up ethnography*) — expression qui désigne un ensemble de méthodes ethnographiques flexibles, déployées sur une très courte période, sans intention de construire un rapport de longue durée avec les participants et participantes, et pouvant intervenir dans des lieux ou des contextes distincts ou adjacents à l'environnement d'étude principal (contrairement aux méthodes ethnographiques traditionnelles) (Radice, 2022).

L'objectif fixé pour cet exercice ethnographique particulier était, d'une part, de présenter la recherche en cours aux personnes qui visitaient le kiosque et d'autre part, d'inviter les adolescentes qui passaient à commenter une carte du quartier où elles pouvaient identifier les espaces publics qu'elles fréquentent et ce qu'elles aiment de ces espaces, ainsi que des photos présentant des exemples de mobilier (de Montréal et d'ailleurs) attrayant pour les adolescentes (mobilier suspendu, couvert, où il est possible de s'asseoir en petit groupe et parler). Elles ont participé en commentant, mais aussi en dessinant et en écrivant directement sur le matériel mis à leur disposition. Ces courts échanges qui sont le propre de l'ethnographie pop-up ont tout de même permis, aux passants et passantes et à nous, d'obtenir ou de créer plusieurs images pour affiner nos compréhensions respectives de l'espace public.

L'événement et le site de l'événement étaient propices à la réalisation de l'installation artistique publique demandée par les participantes des ateliers de 2019, sous forme de projection architecturale. Pour ce faire, avec la collaboration de MAPP_MTL, un organisme montréalais spécialisé dans le *visual mapping*, nous avons proposé aux adolescentes qui visitaient le kiosque de dessiner sur des tablettes ce qu'elles aiment faire dans les espaces publics du quartier.

Figure 4: Matériel visuel commenté par les adolescentes au kiosque d'ethnographie pop-up.

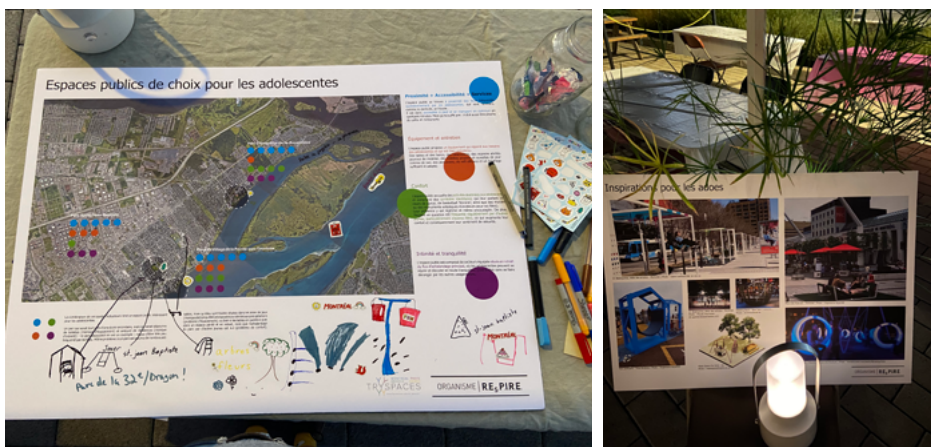
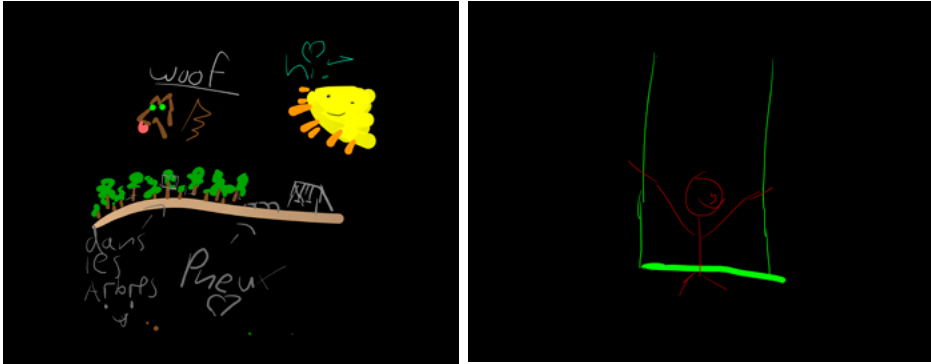


Figure 5: Dessins réalisés sur des tablettes par les adolescentes, en collaboration avec MAPP_MTL.



L'exercice a donné lieu à une dizaine de dessins qui ont été assemblés dans une animation projetée en soirée sur la Maison des jeunes et le pavé du stationnement adjacent, entre les kiosques et les publics visiteurs.

Figure 6: Projection des dessins réalisés par les adolescentes, en collaboration avec MAPP_MTL.



Cette activité — que nous avons nommée *Les adolescentes se projettent dans l'espace public* — constituait non seulement une occasion de diffusion dont la forme a été choisie par les adolescentes elles-mêmes, mais également une occasion de mettre en lumière (littéralement) et superposer les savoirs et expériences des filles ayant participé à la projection à ceux des adolescentes du groupe des ateliers.

6) *Ateliers participatifs (seconde cohorte): réalisation d'un vox pop et de photos-portraits in situ*¹⁴. Printemps 2022. La deuxième demande des adolescentes des ateliers de l'automne 2019 était la création d'un produit multimédia sous la forme d'un court film, dont le style restait à déterminer, mais où elles tenaient à pouvoir participer devant et derrière la caméra. Nous avons tenté de joindre ces filles de nouveau par des intervenantes de la Maison des jeunes, puisqu'elles avaient exprimé le désir de participer à cette prochaine étape. Ici, la rupture temporelle de plus de deux ans occasionnée par la pandémie a joué en notre (et en leur) défaveur: la cohorte de jeunes qui fréquentait la Maison des jeunes en 2019 n'était plus du tout la même au printemps 2022 — les adolescentes qui avaient participé aux ateliers ne s'y rassemblaient plus, de facto. Entre-temps, certaines avaient commencé à travailler le soir et la fin de semaine.

Devant la nécessité de mobiliser un nouveau groupe de participantes, nous avons pensé qu'il était nécessaire de faire précéder la réalisation du court film par une réflexion commune afin de bien ancrer le sujet, de permettre un nouvel agencement d'histoires; bref, faire quelques pas en arrière dans le processus. C'est pourquoi nous avons choisi de répéter la formule fructueuse des ateliers participatifs sur plusieurs semaines, mais cette fois-ci à raison de deux ateliers par semaine, durant tout le mois de mai 2022 (toujours accompagnées de l'intervenante de la Maison des jeunes qui était présente aux ateliers en 2019, repas offert). Pour encourager la participation, nous avons cette fois-ci organisé le tirage d'une carte-cadeau d'une valeur de 50 \$ à utiliser dans une variété de commerces préférés des jeunes. Il leur fallait être présentes à au moins six des huit rencontres pour pouvoir être inscrites au concours.

Un total de neuf adolescentes a participé, de manière irrégulière la première semaine (nous avons accueilli deux groupes totalement différents aux deux premières rencontres), et ensuite leur présence a considérablement diminué au fil des ateliers. Le déroulement des ateliers a été pensé selon ce qui avait bien fonctionné durant l'exercice précédent, mais avec du temps réservé au processus créatif. Les deux premières semaines visaient à faire émerger une réflexion chez les participantes quant à leur expérience des espaces publics du quartier par diverses activités: présentation des résultats du projet obtenus jusqu'à présent; questions pour briser la glace et ainsi susciter leurs réactions et commentaires; réalisation de dessins et de cartes mentales, visite de parc; etc. Cette première étape s'est déroulée presque sans embûches, en adaptant le contenu et la séquence des activités en fonction des allées et venues de différents groupes de participantes. Les deux dernières semaines étaient dédiées à la création du produit audiovisuel, animé par une réalisatrice collaborant au projet: introduction à la création vidéo, remue-méninges sur la forme de vidéo souhaitée,

14. Cette partie du projet, réalisée avec la collaboration d'Alexandra Nadeau (réalisatrice) et Michelle Caron-Pawlowsky (photographe), a été financée par l'Assemblée nationale du Québec (Chantal Rouleau, députée de Pointe-aux-Trembles), le Conseil des Montréalaises, la Maison des jeunes de Pointe-aux-Trembles, la Caisse Desjardins de Pointe-aux-Trembles, TRYSPACES et RESPIRE.

conception du scénario, pour finir avec quelques visites sur le terrain pour filmer les scènes, où nous avons prévu que la réalisatrice montre aux adolescentes des techniques de prise de son et d'image, pour qu'elles réalisent elles-mêmes, en totalité ou en partie, l'enregistrement. Cette deuxième étape a dû être remaniée devant la faible participation assidue, voire l'absence de participantes à plusieurs des rencontres prévues. Évidemment, les participantes avaient l'entière liberté de venir ou pas aux ateliers: cela faisait partie des bases du consentement éclairé à la participation à un projet de recherche, et c'était d'autant plus important dans l'optique où les adolescentes co-construisaient la recherche dans leurs termes.

Pour offrir le choix aux adolescentes de participer (faire entendre leur voix) autrement, nous sommes plutôt allées à leur rencontre, directement dans l'espace public: au parc adjacent à l'école secondaire du secteur, au skatepark en face ou aux arrêts où elles prennent l'autobus pour rentrer chez elles. Nous les avons repérées parfois très facilement (à l'arrêt d'autobus, par exemple), parfois plus difficilement, à une centaine de mètres de l'école, cachées tout au fond du parc derrière les terrains de baseball, dans les estrades ou sur le banc des joueurs. Ce n'était pas évident de les trouver dans l'espace public, et c'est bien ce qu'elles souhaitent¹⁵. Nous avons opté pour la réalisation d'une vidéo style vox pop où les adolescentes, filmées et photographiées, ont répondu à quelques questions clés (similaires à celles des entretiens in situ) sur leur pratique des espaces publics¹⁶. La vidéo et la série photo remplissaient donc deux objectifs: ces activités répondaient à la demande des adolescentes quant à la façon de partager les idées développées dans les ateliers et nous permettaient à nous, chercheuses, d'acquérir de nouvelles données, tout en diversifiant les produits de la recherche pour l'analyse et la diffusion.

Figure 7: Les dessous de la réalisation de la vidéo vox pop et des photographies des adolescentes dans les parcs.



15. Voir Cossette et Boucher (2021) sur les tactiques d'occupation des parcs des adolescentes.

16. Il est possible de visionner la vidéo ici: <https://organismerespire.com/adoes.html>

5. RECHERCHE PARTICIPATIVE ET ADOLESCENTES : DÉFIS DE CONJUGAISON

5.1 Caractérisation des facteurs (dé)favorisant la participation des adolescentes à la recherche

De nos stratégies méthodologiques découlent des données sur les conditions propres aux adolescentes (dé)favorisant leur participation à la recherche¹⁷. Ces conditions sont de trois ordres : spatiales, temporelles et sociales. Elles affectent à la fois leur présence dans l'espace public comme leur participation à la recherche, les deux étant le résultat de la pression sociale genrée et des tactiques que les adolescentes ont développées en réaction à ces conditions.

Premièrement, les contraintes spatiales imposées aux adolescentes par l'aménagement et leurs stratégies spatiales en réponse à ces contraintes affectent simultanément les conditions de leur présence dans l'espace public *et* de leur participation à la recherche. Les adolescentes ont amplement exprimé, lors des ateliers de 2019, leur désir d'un endroit tranquille, loin des activités et des personnes qui « vont parler fort, pis [...] déranger », pour « aller avec [leurs] amies, faire [leurs] devoirs, [...] être tranquilles », facile d'accès et ouvert à toute heure. Dans leur milieu de vie, les adolescentes peinent à trouver de tels lieux en été ; un défi impossible en hiver. Nous l'avons observé dans les parcs : elles sont toujours moins nombreuses que les adolescents, les adultes ou les enfants. Quand elles y sont, elles choisissent des espaces en retrait, où elles sont peu visibles (Cossette et Boucher, 2021). Par ricochet, il est difficile pour les chercheurs et chercheuses de trouver dans l'espace public des adolescentes pour faire du recrutement spontané et, lorsque les participantes sont recrutées (par le biais de partenaires communautaires), de tenir des entretiens dans des lieux qui correspondent à leurs besoins. Nos ateliers se sont déroulés à la Maison des jeunes, partenaire de notre projet, qui axait alors un grand nombre de ses activités sur les sports et accueillait quotidiennement une importante majorité de garçons, actifs et bruyants. Les lieux n'étaient pas propices à des rencontres tranquilles, ni entre les filles, ni entre elles et nous. La difficulté à recruter un bon nombre d'adolescentes pour les ateliers, et dont la participation sera durable, reflète plus généralement la mince place occupée par les adolescentes dans la vie publique.

Deuxièmement, d'après elles, les règles familiales exigent que les jeunes filles soient plus âgées (au moins 13 ou 14 ans) que leurs pairs masculins pour sortir seules. De même, au quotidien, si elles peuvent sortir le soir, les adolescentes doivent rentrer plus tôt que les garçons du même âge, souvent au coucher du soleil (vers 16 h en hiver, vers 20 h en été). Comme le disait l'une des participantes aux ateliers de 2019, « la plupart des parents élèvent les filles différemment que les gars. Et ça a un impact dans la société, comment on se sent. Comme la nuit, moi personnellement, ma mère est plus stricte quand je rentre tard. Si j'avais un frère, elle serait moins stricte avec lui ».

17. L'argument selon lequel la pandémie de COVID-19 a eu un effet sur la participation ne s'applique pas ici car aucune collecte de données n'a été réalisée pendant les restrictions sanitaires.

Nous émettons l'hypothèse que, devant ces restrictions, les adolescentes trouvent une liberté dans les activités parascolaires : sportives, musicales ou autres. Comme les jeunes adolescents, elles participent à plusieurs activités hebdomadairement (Gaudet et Turcotte, 2013). Certes, elles le font parfois pour une raison différente : Danic (2016 : 84) a observé que « les filles doivent avoir des finalités précises pour [sortir] (visites, courses, activités encadrées) ». Comme le notait une animatrice de la Maison des jeunes, que nous appelons de son pseudonyme Adriana : « même les filles font du sport différemment, avec une intention organisée, ce n'est pas spontané, pas juste pour *le fun* ». Pour les filles, participer à un loisir parascolaire est donc une raison *raisonnable* de sortir, une explication qui légitime leur présence dans la ville. La participation à des ateliers de recherche pourrait en être une, mais comme observé par Bacqué et Demoulin (2022), les jeunes ont déjà un emploi du temps chargé qui fait concurrence à la recherche. Ce dernier élément est particulièrement vrai pour les adolescentes, bien souvent assignées à des tâches domestiques genrées qui réduisent les temps de sorties, comme elles nous l'ont expliqué durant les ateliers.

Nous avons également constaté dans nos ateliers que les adolescentes montrent assez tôt un intérêt pour le marché du travail¹⁸. Ainsi, en 2019, plusieurs adolescentes ont écourté leur participation pour aller à la rencontre d'employeurs et employeuses venues recruter à la Maison des jeunes. Et en 2022, ces mêmes participantes occupaient des emplois les empêchant de revenir aux ateliers (et de participer aux activités de la Maison des jeunes en général, comme nous l'expliquait Adriana). Conséquemment, les adolescentes seules (c'est-à-dire non accompagnées d'une personne superviseuse) occupent librement l'espace public pendant un temps de vie assez court, entre l'autorisation de sortir sans supervision, vers 13 ans, et les occupations comme l'emploi, vers 15-16 ans.

Ce temps de vie pose aussi un défi important dans le cadre de la recherche scientifique : le consentement. Notre certificat d'éthique exigeait une autorisation parentale pour les jeunes de 15 ans et moins. Ceci demandait une gestion et un suivi des signatures, tant de notre part et que de celle des adolescentes : une tâche lourde qui est devenue un obstacle à leur participation. D'ailleurs, les deux seules participantes récurrentes aux ateliers de 2022 avaient 16 ans : elles avaient pu signer elles-mêmes le formulaire de consentement dès notre première rencontre.

Troisièmement, les conditions sociales qui défavorisent la participation des adolescentes à la recherche sont probablement celles qui se sont manifestées avec la plus grande évidence, dès nos premiers échanges avec les filles, et tout au long de la collecte de données. Nous avons observé la difficulté des adolescentes à partager leur expérience des espaces publics autrement qu'en matière d'insécurité. Pour qu'elles s'expriment sur leurs préférences ou besoins en termes d'aménagement et d'équipement, il était nécessaire de recentrer la discussion *sur elles* (et non les autres publics usagers

18. Au Québec, il n'y a pas d'âge minimum légal pour travailler. Les taux d'emploi plus élevés chez les filles que chez les garçons de 15 à 19 ans ont été statistiquement démontrés (Usalcas, 2005).

des parcs), de manière répétée. Leurs observations sur les aménagements ne les concernaient pas toujours, comme le montre cet échange lors d'une visite de parc, entre un banc près du terrain de soccer (pour les familles) et un terrain de basketball (pour les garçons qui jouent) :

Participante : Ici, il faudrait un banc pour les familles qui viennent voir les joueurs de soccer.

Chercheuse : Et toi, viens-tu voir le soccer ?

Participante : Oh, non.

Nous pensons qu'elles sont peu habituées à se prononcer sur leur environnement urbain, à s'exprimer sur leurs pratiques et leurs préférences. De plus, elles ne mettent pas de l'avant des activités socialement dévalorisées, comme parler entre amies, assises. Par exemple, les observations et presque tous les dessins et cartes mentales faits par les adolescentes démontrent un grand attrait pour les balançoires (voir les figures 5 et 6). Mais dans les entrevues et groupes de discussion, très peu en ont parlé spontanément. Et quand nous les questionnions sur un scénario d'aménagement fictif comprenant des balançoires plus grandes, adaptées à leur corps, et situées hors des aires de jeux pour enfants, elles se réjouissaient grandement à cette idée. Nous pensons que la négation sociale du droit à la ville des adolescentes et de leur pratique de sociabilité dans les espaces publics est fortement internalisée, au point où elles préfèrent se prononcer sur l'équipement sportif utilisé par d'autres que sur celui qui pourrait répondre à leurs propres besoins.

En somme, la recherche qui s'attache à comprendre les perceptions et besoins des adolescentes dans l'espace public urbain doit s'accommoder à d'importantes contraintes spatiales, temporelles et sociales qui affectent la participation des adolescentes. À la lumière de ces résultats, nous proposons un retour critique sur notre démarche pour maximiser la participation des adolescentes à la recherche, avec l'aide du kaléidoscope.

5.2 Adapter la participation des adolescentes : apport du mode « passage à relais »

Nous retenons de la littérature (féministe et en recherche participative) que la participation en tant que critère doit être souple dans sa conception, c'est-à-dire qu'il faut prendre en compte la culture et l'environnement social des participants et participantes; qu'elle requiert une part de flexibilité temporelle, en ceci que le déroulement de la recherche doit accorder de l'importance à l'horaire préféré des personnes qui participent ou être adapté à celui de leur vie; qu'elle nécessite également une flexibilité budgétaire, soit un financement fait et adapté en fonction des besoins émergents dans la communauté au fil de la recherche; que la restitution des résultats et des gains relève des participants et participantes.

À plusieurs égards, notre projet est participatif: les participantes ont été jointes dans leur milieu de vie et elles ont été engagées dans une partie du processus par une personne de confiance qui leur est familière. Nous avons adapté le budget, les

demandes de financement (et les organismes subventionnaires) à chaque étape en fonction des demandes et besoins propres aux participantes et des démarches réalisées. Finalement, plusieurs des produits de la recherche sont ceux souhaités par les jeunes filles, et elles ont en partie participé à leur réalisation.

Mais le projet ADOES laisse de côté certains aspects de la participation. D'abord, c'est nous qui avons déterminé le sujet même du projet, au regard de la littérature scientifique. Nous avons décidé d'écarter de notre démarche les autres traits identitaires (couleur de peau, origine ethnoculturelle, religion, etc.), tant comme critère de sélection des participantes que dans l'analyse. Distinguer le fait d'être femme et jeune à Pointe-aux-Trembles comme étant une position légitime (Fielding, 2001), à la façon de la politique transversale issue des mouvements féministes des années 1990, nous permet d'éclairer les enjeux encore trop peu documentés liés aux seules variables du genre et de l'âge dans la pratique de la ville. De plus, jusqu'aux ateliers de 2019, les adolescentes ont été le sujet de recherche plutôt que participantes à son déploiement. Mais surtout, la démarche que nous avons mise en place n'entend pas seulement la participation d'un même groupe à toutes les étapes de la recherche, groupe qui détient et produit le savoir. Conséquemment, nous n'avons pas demandé aux participantes elles-mêmes de déterminer l'horaire adéquat pour faciliter leur participation¹⁹, et nous répondons « en partie » seulement à l'accumulation de savoirs (dénoncé par Saïd) (Humphries, 2017), car la restitution des résultats et des gains s'est faite non pas par elles, mais d'elles à elles. Nous produisons des extraits scientifiques (dont le présent écrit), profitant de fait d'une jointe réciprocité de nos avantages recherchés respectifs (Fielding, 2001).

La participation en mode « passage à relais » de groupes d'adolescentes à travers le temps, et l'irrégularité de la participation à l'intérieur des mêmes groupes (si on l'oppose à son contraire : la participation assidue, régulière, très engagée, d'un même groupe de participantes) pourrait être vue comme une faille dans le cadre d'une recherche participative. Nous affirmons, au contraire, la richesse du processus de coproduction de la recherche et des savoirs, qui en a découlé.

Pour ce faire, nous nous servons de la figure du kaléidoscope. Le kaléidoscope est ce jouet dont la manipulation, le plus souvent par les enfants, permet le montage et le démontage par recomposition des petites pièces. Le nouvel agrégat, facilement observable dans un long tube, offre une vue concentrée sur un agencement dont la mise à distance est inversée. Nous nous reportons à la dialectique de l'image de Walter Benjamin, philosophe de la ville, telle que proposée par Didi-Huberman (2000). Benjamin utilise le kaléidoscope comme paradigme théorique de la construction du savoir. Il propose une séquence montage-démontage qui lui sert pour explorer le rapport à la mémoire, mais qui peut supporter théoriquement la recherche participative

19. Il a au moins été choisi par les intervenantes de la Maison des jeunes, dont l'horaire de vie général des adolescentes qui fréquentent le milieu leur est familier.

en ceci qu'elle nécessite une *chute*, un *surissement chaotique d'images*, puis la création d'un *nouveau savoir constitué*.

La métaphore est utile pour expliquer que l'on permet aux participantes de manipuler la recherche à la façon d'un kaléidoscope. Certes, certaines composantes, comme les variables sociales, sont données, mais il revient aux adolescentes de les monter et démonter, de les centraliser ou marginaliser, à leur guise, pour créer leur image du monde. Notre rôle consiste à interpréter non seulement l'agencement qu'elles proposent, cette image sur arrêt qui reflète leur connaissance, mais également le savoir-faire producteur derrière les processus de montage et démontage. Par exemple, les participantes de la deuxième série d'ateliers ont remobilisé le kaléidoscope des participantes de la première série, alors laissé en arrêt sur une image; les adolescentes se le sont passé de main en main pour reconfigurer les images, les expériences, les savoirs. L'effet du kaléidoscope a aussi été constaté ponctuellement dans les échanges avec les citoyens et citoyennes de Pointe-aux-Trembles, au kiosque et durant la projection architecturale, où des femmes de tout âge voyaient leur préférence personnelle (pour les balançoires, notamment) ou leur expérience individuelle, partagée et reproduite par d'autres femmes et filles.

En plus de permettre cette co-construction *par étapes* des savoirs — superposés ou réagencés —, le kaléidoscope, qu'on imagine avoir passé de main en main entre les adolescentes ou dans les groupes de participantes, permet de jouer avec deux composantes importantes de la recherche: les méthodes de collecte de données et de diffusion des résultats. La façon kaléidoscope a donné le choix aux adolescentes d'un enchaînement de méthodes, présenté à la section précédente. Par conséquent, le projet ADOES est riche d'un ensemble de matériaux de recherche diversifiés, qui sont des outils d'expression et d'analyse, comme c'est souvent le cas des démarches participatives (Bacqué et Demoulin, 2022): images statiques et en mouvement, dessins et cartes mentales, discussions avec des dizaines d'adolescentes (et de personnes résidentes de tout âge, de Pointe-aux-Trembles et d'ailleurs), productions scientifiques (conférences, articles et chapitre de bande dessinée) et artistiques (court film et série photographique).

6. PAR LE KALÉIDOSCOPE, POUR UN AUTRE REGARD SUR LA RECHERCHE PARTICIPATIVE AVEC LES ADOLESCENTES

Le projet ADOES considère les participantes comme détentrices et productrices de savoirs, actives dans la recherche, mais la participation de groupes successifs d'adolescentes semble nier, en partie, la valeur participative de la recherche. Nous pensons que le processus réalisé (et analysé par l'image du kaléidoscope) fait émerger l'expérience commune (mais nuancée) à un large échantillon de filles âgées pour la plupart de 12 à 16 ans, sur plusieurs années subséquentes. Certes, n'ayant pas le même bassin de participantes, il nous est impossible de demander à des adolescentes de prévoir les horaires des futures activités auxquelles participeront d'autres personnes. Mais, en proposant un horaire structuré qui correspond le plus à leur disponibilité estimée, nous pensons

encourager une participation assidue et consentie par les autorités parentales, surtout pour les adolescentes, qui ont souvent besoin, nous l'avons vu, d'une sortie organisée dans un cadre structuré comme motif raisonnable de sortir/d'être « dehors » après l'école.

Puis nous avons déployé la recherche dans les lieux fréquentés régulièrement par les jeunes (donc flexibilité spatiale) : dans certains parcs ou autres espaces publics stratégiques (notamment après consultation des acteurs et actrices du milieu), en plus d'un ancrage renouvelé avec les partenaires du quartier pour les activités de recrutement, de collecte de données et de diffusion. Si ces stratégies ont remporté un succès mitigé en ce qui a trait au recrutement, cela révèle beaucoup des négociations quotidiennes que les adolescentes doivent mener en raison de leur identité de jeunes *et* de filles. Après avoir passé la journée à l'école, assises à écouter des personnes enseignantes, leur reste-t-il de l'énergie pour participer à un projet de recherche ? Ont-elles la permission de rester « dehors » après l'école, ou doivent-elles retourner directement à la maison ? Se sentent-elles les bienvenues à la Maison des jeunes, quand elles entrent et y trouvent une dizaine d'adolescents bruyants dans les aires communes ? Quels lieux leur restent-ils ? Si les participantes ne sont pas au rendez-vous, est-ce que notre démarche perd sa validité, sa pertinence ? Sans retenir l'option d'un échec complet de la méthodologie (nous en tirons certainement des leçons : toujours repenser le lieu de l'entrevue et les horaires prédéterminés), nous pensons que cela appuie une analyse des pressions sociales imposées aux adolescentes.

On pourrait avancer que la recherche participative par étapes successives nuit à l'approfondissement de la relation avec les participantes. Mais la démarche permet de brosser le portrait d'une identité sociale dont la présence dans l'espace public, assez brève par ailleurs (lorsqu'elles sont assez vieilles pour sortir de la maison seule ou avec des amies, et avant d'occuper des emplois de soir et d'été), est tributaire de facteurs largement reproduits socialement. Cette démarche a de plus permis d'impliquer un plus grand bassin d'adolescentes et d'arrimer la recherche à leur réalité, car la participation était ponctuelle et le recrutement réalisé en temps réel en leur présence dans les parcs ou à la Maison des jeunes du quartier.

Une recherche participative avec les adolescentes peut donc tendre vers la plupart des principes de la recherche participative en sciences sociales. Mais, dans l'optique du kaléidoscope, son développement peut se faire en récurrence, appelant régulièrement une recomposition de ses parties : succession de groupes de participantes, changements de direction méthodologiques en fonction des demandes, des besoins et du financement, recomposition des images et des savoirs cocréés. Ce déploiement correspond à l'image du kaléidoscope en ceci qu'à chaque recomposition, nous devons jeter un œil dans le cylindre, c'est-à-dire entamer une nouvelle étape d'analyse et de réflexion ; un principe essentiel de la recherche participante où chercheurs, chercheuses et participants, participantes prennent du recul et réfléchissent à leur point de vue et expérience (Clark et Moss, 2011). En contrepartie, ceci exige d'être habile et à l'aise avec plusieurs types de stratégies méthodologiques, et d'avoir toujours en tête

l'intérêt premier de la recherche qui est celui d'obtenir, d'analyser et de présenter des données solides. Le rôle des chercheuses est notamment de maintenir le cap de la rigueur scientifique (Bacqué et Demoulin, 2022).

7. CONCLUSION

Depuis 2018, le projet ADOES est en constante évolution afin de s'adapter à la réalité et aux besoins des adolescentes, dans le but d'obtenir la réponse la plus complète à notre question sur leur place dans l'espace public urbain, et de donner suite à leurs demandes. L'évolution continue : nous évaluons la possibilité de réaliser des activités de rétroaction sur la vidéo et les photos auprès d'adolescentes et de décideurs et décideuses, et celle de mener des collectes de données semblables, mais ailleurs à Montréal. Nous tenterons d'y mettre à l'épreuve, de nouveau, la figure du kaléidoscope, qui s'est avérée très utile pour penser la composante participation de notre recherche et y poser un regard critique à la lumière de notre travail auprès de jeunes femmes.

Nous soutenons qu'un processus de recherche participative avec les adolescentes sous la loupe de leur pratique des espaces publics doit, entre autres, s'atteler à 1) les consulter sur des éléments essentiels de leurs pratiques et besoins qui ne sont pas nécessairement en lien avec la sécurité ou le sentiment de sécurité; 2) s'adapter ingénieusement aux contraintes spatiales, temporelles et sociales qui composent le quotidien des adolescentes, affectant à la fois leur présence dans l'espace public et leur participation à la recherche; 3) favoriser la possibilité d'une participation et d'une production des savoirs *d'elles à elles*, se détachant d'une injonction à la participation stricte, sous peine d'échec du processus; 4) encourager le pouvoir d'action des adolescentes dans la réflexion et les décisions concernant l'espace public.

La recherche pensée à la façon du kaléidoscope peut prendre des directions imprévues et changeantes, au gré de la participation et des nouvelles connaissances, mais la permanence de son utilisation — attentive et flexible — garantit le processus participatif. La réalisation des produits souhaités par les participantes contribue à leur autonomisation, et elles pourront, avec le temps, remettre en question les discours dominants sur la ville. Il s'agit, finalement, d'accommoder la recherche participative, importante et nécessaire, qui peut et *doit* être faite avec les adolescentes; une invitation à persévérer, à prendre le temps d'observer et d'écouter, à savoir s'adapter à celles qui arrivent, celles qui partent, celles qui reviennent.

REMERCIEMENTS

Ce projet a été rendu possible par la collaboration entre l'organisme REsPIRE et le partenariat de recherche TRYSPACES (CRSH 895-2017-1019). Merci à Julie-Anne Boudreau et à Valérie Amiraux pour la confiance renouvelée. Un merci tout particulier à l'équipe de la Maison des jeunes de Pointe-aux-Trembles pour l'accueil chaleureux et le soutien précieux dans l'organisation des activités et le contact avec les jeunes. Merci à Virginie Journeau (arrondissement RDP-PAT) pour la première occasion de collaboration avec la Maison des jeunes, et plus tard pour les discussions éclairantes au

détour d'un sentier de parc. Merci à Alexandra Nadeau (réalisatrice), à Michelle Caron-Pawlosky (photographe), à MAPP_MTL, au Conseil jeunesse de Montréal et au Conseil des Montréalaises pour leurs contributions ponctuelles aux activités de recherche. Un grand merci aux organisations qui soutiennent financièrement le projet : TRYSPACES, REsPIRE, la Maison des jeunes de Pointe-aux-Trembles, le Conseil des Montréalaises, l'Assemblée nationale du Québec (bureau de Chantal Rouleau, députée de Pointe-aux-Trembles) et la Caisse Desjardins de Pointe-aux-Trembles. Finalement, nous remercions les évaluateurs et évaluatrices pour leurs commentaires très pertinents ayant mené à une réorganisation judicieuse de la version originale du manuscrit.

RÉSUMÉ

Dans cet article, nous présentons un examen critique de la démarche méthodologique du projet ADOES sur la relation d'adolescentes à l'espace public de leur quartier montréalais, à la lumière de la recherche participative (et féministe). L'objectif est de documenter la recherche participative avec les adolescentes et d'en encourager l'essor dans le respect de sa spécificité. L'exercice montre que les défis de conjugaison entre *participantes adolescentes* et *recherche participative* sont à la fois synonymes d'obstacles et d'opportunités. Après une caractérisation des facteurs relatifs à l'adolescence féminine qui peuvent influencer leur participation dans le cadre de la recherche, nous évaluons les apports d'une autre forme et mesure de participation à la recherche, plus en adéquation avec la réalité et les contraintes spécifiques des participantes. Ici, la figure du kaléidoscope est utilisée par analogie pour illustrer comment la succession de groupes de participantes à travers le temps, et donc la co-construction *par étapes* des savoirs et des modalités de la recherche, permet un processus très riche d'agencement-réagencement de méthodes, d'images et de connaissances.

Mots clés : Recherche participative, méthodologies qualitatives, adolescentes, espace public, Montréal.

ABSTRACT

Adapting Research to the Needs and Lived Experiences of Adolescent Girls

This study presents a critical examination of the methodology used in the ADOES project on adolescent girls' relationship to public space in their Montréal neighbourhood, as informed by participatory (and feminist) research approaches. With the goal of documenting participatory research with the adolescents and encouraging its development without diminishing its specificity, this study demonstrates how the challenging nuances between *adolescent participants* and *participatory research* are also synonymous with obstacles and opportunities. After characterizing the factors related to adolescent girlhood that might influence their participation in the research, we will evaluate the benefits of using another format and measurement of participation that is better suited to participants' lived experiences and specific restrictions. The image of a kaleidoscope is used as an analogy to demonstrate how successive groups of participants follow one another over time, and how *stepwise* co-construction of research knowledge and modalities can create a rich process of arrangement-rearrangement of methodology, images and knowledge.

Keywords : Participatory research, qualitative methodology, adolescent girls, public space, Montréal

RESUMEN**Por una investigación adaptada a las necesidades y realidades de las adolescentes**

Apoyándonos en la investigación participativa (y feminista), en este artículo presentamos un análisis crítico de la metodología del proyecto ADOES, que tiene como objeto la relación de adolescentes con el espacio público de su barrio en Montreal. Nos proponemos documentar y promover la investigación participativa con las adolescentes, respetando su especificidad. Este trabajo ha revelado que desarrollar una *investigación participativa con participantes adolescentes* presenta desafíos tanto en términos de obstáculos que de oportunidades. Definimos en primer lugar los factores relacionados con la adolescencia femenina que pueden influenciar su participación en esta investigación y posteriormente, evaluamos los aportes de formas más adecuadas con la realidad de las participantes que puede tomar la implicación en la investigación, y que tengan en cuenta las limitaciones de ellas. La figura del caleidoscopio se utiliza aquí como analogía para ilustrar como la sucesión en el tiempo de grupos de participantes permite generar un proceso muy potente de ajuste y adecuación de métodos, imágenes y conocimientos que va generando por etapas, un proceso de coconstrucción de los saberes y modalidades de la investigación.

Palabras claves: Investigación participativa, metodologías cualitativas, adolescentes, espacio público, Montreal.

BIBLIOGRAPHIE

- ANADÓN, M. et C. COUTURE (2007), « Présentation. La recherche participative, une préoccupation toujours vivace », in ANADÓN, M. (dir.), *La recherche participative : multiples regards*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 1-7.
- AUXENT, B. (2002), « Place des enfants et des jeunes dans la réflexion sur l'espace public », in DECLÈVE, B., R. FORRAY et P. MICHIALINO (dir.), *Coproduire nos espaces publics : Formation-Action-Recherche*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, p. 89-94.
- BACQUÉ, M.-H. et J. DEMOULIN (2022), « La recherche au défi de la participation. L'expérience de la recherche "Les quartiers populaires au prisme de la jeunesse" », *Sociologie*, vol. 13, n° 3, p. 297-315.
- BAILLY, E. (2018), « Adolescence, genre et espace public. La participation citoyenne des jeunes face aux inégalités de genre dans l'espace public », mémoire dans le cadre du master en spécialisation en études de genre, Université catholique de Louvain. <<https://dial.uclouvain.be/memoire/ucl/object/thesis:17179>>, consulté le 30 juin 2022.
- BELLOT, C. et J. RIVARD (2013), « La reconnaissance : un enjeu au cœur de la recherche participative », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 25, n° 2, p. 105-124.
- BELLOT, C., J. RIVARD et É. GREISSLER (2010), « L'intervention par les pairs : un outil pour soutenir la sortie de rue », *Criminologie*, vol. 43, n° 1, p. 171-198.
- BONNY, Y. (2017), « Les recherches partenariales participatives. Éléments d'analyse et de typologie », in GILLET, A. et D.-G. TREMBLAY (dir.), *Les Recherches partenariales et collaboratives*, Rennes, Presses universitaires de Rennes/Presses de l'Université du Québec, p. 25-44.
- BOUCHER, N. (2012), « Vies et morts des espaces publics à Los Angeles. Fragmentation et interactions urbaines », thèse dans le cadre du doctorat en études urbaines, Institut national de la recherche scientifique et Université du Québec à Montréal. https://espace.inrs.ca/id/eprint/494/1/Boucher_Nathalie_PhD_2012-A.pdf, consulté le 5 juillet 2022.
- BOUCHER, N. et S.-M. COSSETTE (2022), « Les filles ont-elles droit aux parcs? », *Droits et libertés*, vol. 40, n° 2, p. 41-44.
- BOUDOT, A. (2019), « La experiencia de mujeres jóvenes en el espacio público en Zapopan (México) : análisis de género y perspectivas urbanísticas », mémoire dans le cadre de la maîtrise en urbanisme, Université de Montréal. <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/23604>, consulté le 30 juin 2022.

- BUIRE, C., L. GARÇON et E. TORKAMAN RAD (2019), « Partager la géographie. Regards croisés sur l'audiovisuel participatif », *Revue française des méthodes visuelles*, vol. 3. URL : <http://rfmv.fr/numeros/3/articles/5-partager-la-geographie/>, consulté le 27 mars 2023.
- CHARRON, H. et J. AUCLAIR (2016), « Démarches méthodologiques et perspectives féministes », *Recherches féministes*, vol. 29, n° 1, p. 1-8.
- CLARK, A. (2010), *Transforming Children's Spaces: Children's and Adults' Participation in Designing Learning Environments*, Londres, Routledge.
- CLARK, A. et P. MOSS (2011), *Listening to Young Children: The Mosaic Approach*, Londres, NCB.
- CONNOLLY, J. A. et L. E. JOLY (2012), « Outreach with street-involved youth: A quantitative and qualitative review of the literature », *Clinical Psychology Review*, vol. 32, n° 6, p. 524-534.
- CONSEIL JEUNESSE DE MONTRÉAL (2022), « Montréal nocturne: perspective jeunesse sur l'utilisation des espaces publics », URL : https://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/page/cons_jeunesse_fr/media/documents/avis_montreal_nocturne.pdf, consulté le 27 mars 2023.
- COOPER MARCUS, C. et C. FRANCIS (1998), *People places: design guidelines for urban open space*, Toronto, John Wiley & Sons.
- COSSETTE, S.-M. et al. (2022), « Chiller et autres faits ordinaires: Les jeunes, la nuit à Montréal », *Ethnologies*, vol. 44, n° 1, p. 85-106.
- COSSETTE, S.-M. et N. BOUCHER (2021), « Les adolescentes, tacticiennes de l'espace public. Usages engagés et expériences transgressives des adolescentes dans les parcs de Pointe-aux-Trembles (Montréal) », *Revue canadienne de recherche urbaine*, vol. 30, n° 2, p. 109-123.
- DANIC, I. (2016), « Les places des adolescent.e.s en zone urbaine sensible, entre attribution, appropriation et retrait », *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 111, p. 78-89.
- DIDI-HUBERMAN, G. (2000), « Connaissance par le kaléidoscope. Morale du joujou et dialectique de l'image selon Walter Benjamin », *Études photographiques*, vol. 7. URL : <https://journals.openedition.org/etudesphotographiques/204>, consulté le 30 juin 2022.
- FAIRCHILD, K. et L. A. RUDMAN (2008), « Everyday Stranger Harassment and Women's Objectification », *Social Justice Research*, vol. 21, p. 338-357.
- FAURE, E., E. HERNÁNDEZ-GONZALEZ et C. LUXEMBOURG (dir.) (2017), *La ville: quel genre? L'espace public à l'épreuve du genre*, Paris, Le Temps des Cerises.
- FERGUSON, K. et N. ISLAM (2008), « Conceptualizing Outcomes with Street-living Young Adults Grounded Theory Approach to Evaluating the Social Enterprise Intervention », *Qualitative Social Work*, vol. 7, n° 2, p. 217-237.
- FINE, G. A. et R. L. ROSNOW (1978), « Gossip, Gossipers, Gossiping », *Personality and Social Psychology Bulletin*, vol. 4, n° 1, p. 161-168.
- FLYNN, C., D. DAMANT et G. LESSARD (2015), « Le projet Dauphine: laisser la parole aux jeunes femmes de la rue et agir ensemble pour lutter contre la violence structurelle par l'entremise de la recherche-action participative », *Recherches féministes*, vol. 28, n° 2, p. 53-79.
- GARDNER, N., J. CUI et E. COIACETTO (2017), « Harassment in public transports and its impacts on women's travel behaviour », *Australian Planner*, vol. 54, n° 1, p. 8-15.
- GAUDET, S. et M. TURCOTTE (2013), « Sommes-nous égaux devant l'"injonction" à participer? Analyse des ressources et des opportunités au cours de la vie », *Sociologie et sociétés*, vol. 45, n° 1, p. 117-145.
- GEARIN, E. et C. KAHLE (2006), « Teen and Adult Perceptions of Urban Green Space in Los Angeles », *Children, Youth and Environments*, vol. 16, n° 1, p. 25-48.
- GOFFMAN, E. (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne; les relations en public*, Paris, Les Éditions de Minuit.
- GOLIČNIK, B. et C. WARD THOMPSON (2010), « Emerging relationships between design and use of urban park spaces », *Landscape and Urban Planning*, vol. 94, n° 1, p. 38-53.
- HARAWAY, D. (1988), « Situated knowledges: the science question in feminism and the privilege of partial perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, n° 3, p. 575-599.
- HARDING, S. (1991), *Whose Science/ Whose Knowledge?*, Milton Keynes, Open University Press.

- HILL COLLINS, P. (1990), *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness and the Politics of Empowerment*, New York et London, Routledge.
- HUMPHRIES, B. (2017), « Empowerment and Social Research: Elements for an Analytical Framework », in HUMPHRIES, B. et C. TRUMAN (dir.), *Re-Thinking Social Research: Anti-Discriminatory Approaches in Research Methodology*, London, Routledge, p. 185-204.
- HUSKEY, R. (2021), « Gossip: More than Just Trash Talk », *Current Biology*, vol. 31, n° 12, p. 783-786.
- KERN, L. (2022), *Ville féministe. Notes de terrain*, Montréal, éditions du remue-ménage.
- LANSDOWN, G. (2005), *Can You Hear Me? The right of young children to participate in decisions affecting them*, Working paper 36, The Hague, Bernard van Leer Foundation.
- LIBERTUN DE DUREN, N. et al. (2020), « Gender inequalities in cities », Inter-American Development Bank, s.l., URL : <http://dx.doi.org/10.18235/0002241>, consulté le 30 juin 2022.
- LIEBER, M. (2002), « Le sentiment d'insécurité des femmes dans l'espace public : une entrave à la citoyenneté? », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 21, n° 1, p. 41-56.
- LIEBER, M. (2008), *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po.
- LLOYD, K., J. BURDEN et J. KIEWA (2008), « Young girls and urban parks: planning for transition through adolescence », *Journal of Park and Recreation Administration*, vol. 26, p. 21-38.
- MADDEN, R. (2010), *Being Ethnographic: a guide to the theory and practice of ethnography*, Thousand Oaks, Sage.
- MALONE, K. A. et L. HASLUCK (1998), « Geographies of exclusion: young people perceptions and use of public space », *Family Matters*, vol. 49, p. 20-26.
- MATTHEWS, H. et F. TUCKER (2006), « On the other side of the tracks: the psychogeographies and everyday lives of rural teenagers in the UK », in Spencer, C. et M. Blades (dir.), *Children and their environments: learning, using and designing spaces*, New York, Cambridge University Press, p. 161-175.
- MCCORMACK, G. R., M. ROCK, A. M. TOOHEY et D. HIGNELL (2010), « Characteristics of urban parks associated with park use and physical activity: A review of qualitative research », *Health & Place*, vol. 16, n° 4, p. 712-726. <http://dx.doi.org/10.1016/j.healthplace.2010.03.003>
- MINKLER, M. (2004), « Ethical Challenges for the "Outside" Researcher in Community-Based Participatory Research », *Health Education & Behavior*, vol. 31, n° 6, p. 684-697.
- MORISSETTE, I. (2013), « L'expérience de la participation citoyenne à l'adolescence: un levier pour devenir sujet? », mémoire dans le cadre de la maîtrise en travail social, Université du Québec à Montréal. <https://archipel.uqam.ca/5760/1/M13072.pdf>, consulté le 30 juin 2022.
- MURRAY, C. (2021), « Councils spend more on dog waste than teenage girls », *The Développeur*. URL : <https://thedeveloper.live/podcasts/councils-spend-more-on-dog-waste-than-teenage-girls>, consulté le 23 mars 2023.
- NAKAMURA, K. (2008), « A case against giving informants cameras and coming back weeks later », *Anthropology News*, vol. 49, n° 2, p. 20.
- NATURAL ENGLAND (2023), « Greenspace & Us: A community insights project to understand barriers and enablers around access to greenspace for teenage girls in East Oxford », URL : <http://nepubprod.appspot.com/publication/6754054076891136>, consulté le 27 mars 2023.
- QVORTRUP, J. (1987), « Introduction », *International Journal of Sociology*, vol. 17, n° 3, p. 3-37.
- RADICE, M. (2022), « Pop-up ethnography: methods for studying social relations at the register of urban public space », *Journal of Intercultural Studies*, vol. 43, n° 2, p. 267-282.
- RIVIÈRE, C. (2019), « Mieux comprendre les peurs féminines : la socialisation sexuée des enfants aux espaces publics urbains », *Sociétés contemporaines*, vol. 115, n° 3, p. 181-205.
- SKELTON, T. (2000), « Nothing to do, nowhere to go? Teenage girls and public space in the Rhondda Valleys, South Wales », in HALLOWAY, S. et G. VALENTINE (dir.), *Children's geographies: playing, living, learning*, London, Routledge, p. 69-85.
- SOULIÈRE, M. et C. CARON (2017), « Faire de la recherche avec des adolescents pour résister au discours des "jeunes à risque" : un exemple québécois », *Sociétés et jeunesse en difficulté*, vol. 18. URL : <http://journals.openedition.org/sejed/8369>, consulté le 27 mars 2023.

- STOCKEMER, D. et A. SUNDSTROM (2022), *Youth without Representation: The Absence of Young Adults in Parliaments, Cabinets, and Candidacies*, Ann Arbor, University of Michigan Press.
- THOMAS, M. E. (2005), « Girls, consumption space and the contradictions of hanging out in the city », *Social & Cultural Geography*, vol. 6, n° 4, p. 587-605.
- UNION DES MUNICIPALITÉS DU QUÉBEC (2020), Campagne « D'Elle à Élues ». URL : <https://umq.qc.ca/ellesaelues/>, consulté le 30 juin 2022.
- UNT, A.-L. et S. BELL (2014), « The impact of small-scale design interventions on the behaviour patterns of the users of an urban wasteland », *Urban Forestry & Urban Greening*, vol. 13, n° 1, p. 121-135.
- USALCAS, J. (2005), « Les jeunes et le marché du travail », *Perspective*, Statistique Canada, n° 75. URL : www150.statcan.gc.ca/n1/fr/pub/75-001-x/11105/8840-fra.pdf?st=YSY5xD9Y, consulté le 6 avril 2023.
- VALENTINE, G. (1989), « The geography of women's fear », *Area*, vol. 21, n° 4, p. 385-390.
- VALENTINE, G. (1996), « Children should be seen and no heard: the production and transgression of adults' public space », *Urban Geography*, vol. 17, n° 3, p. 205-220.
- VALENTINE, G. (2004), *Public space and the culture of childhood*, London, Routledge.
- VEALE, A. (2005), « Creative Methodologies in Participatory Research with Children », in GREENE, S. et D. HOGAN (dir.), *Researching Children's Experience: Approaches and Methods*, Thousand Oaks, Sage, p. 253-272.
- VEITCH, J., S. BAGLEY, K. BALL et J. SALMON (2006), « Where do children usually play? A qualitative study of parents' perceptions of influences on children's active free-play », *Health and Place*, vol. 12, n° 4, p. 383-393.

La recherche participative et le développement de communautés de pratique

Participatory Research and Developing Communities of Practice

La investigación participativa y el desarrollo de comunidades de práctica

Olivier Brito, Fanny Salane et Collectif Pop-Part

Volume 54, numéro 2, automne 2022

La recherche à plusieurs voix : effets et défis de l'approche participative

Multiple Voices in Research: Impacts and Challenges of the Participatory Approach

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1113066ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1113066ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Cet article explore la complémentarité conceptuelle entre la communauté de pratique et la recherche participative. Une revue de littérature examine en premier lieu la manière dont le concept de la communauté de pratique peut éclairer certains aspects de la recherche participative. Puis, à travers une étude de cas portée sur l'analyse de relations de recherche sur une période de 15 ans dans un terrain en Île-de-France, nous révélons l'existence de continuums de recherche se nourrissant de processus de négociation permanents et de relations sociales durables, et qui contribuent ainsi à la formation de communautés de pratique et d'espaces de participation stables.

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brito, O., Salane, F. & Collectif Pop-Part (2022). La recherche participative et le développement de communautés de pratique. *Sociologie et sociétés*, 54(2), 183–207. <https://doi.org/10.7202/1113066ar>



La recherche participative et le développement de communautés de pratique

OLIVIER BRITO

Université Paris Nanterre – CREF
brito.olivier@parisnanterre.fr

COLLECTIF POP-PART

FANNY SALANE

Université Paris Nanterre – CREF
fanny.salane@parisnanterre.fr

INTRODUCTION

CET ARTICLE EXPLORE LA COMPLÉMENTARITÉ CONCEPTUELLE entre la communauté de pratique et la recherche participative. Un tel rapprochement nous semble pertinent sur deux plans. De manière générale, nous pensons que le concept de « communauté de pratique » peut être mobilisé pour éclairer certains aspects de la recherche participative. Plus précisément, ce concept se révèle intéressant pour examiner les recherches participatives caractérisées par des enjeux d'apprentissage et s'inscrivant dans des temporalités longues. Ainsi, à partir d'une étude de cas, notre objectif est de révéler l'existence de continuums de recherches se nourrissant de processus de négociation permanents et de relations sociales durables, et contribuant ainsi à la formation de communautés de pratique et d'espaces de participation stables.

Wenger et ses collègues définissent la communauté de pratique comme un groupe de personnes partageant une préoccupation commune et qui, sur cette base, investissent une interaction continue et régulière dans le but d'apprendre les unes des autres et d'approfondir leurs connaissances (Wenger, McDermott et Snyder, 2002). Réunis par des savoirs, des expériences et des modèles, ces individus construisent ensemble un domaine d'expertise et la passion d'un même travail (Wenger, 1998), partagent et

développent leur pratique (Mercieca, 2017) et se retrouvent liés entre eux de manière informelle. Si ce concept s'est érigé comme un cadre permettant d'examiner certains défis en lien avec la connaissance et l'apprentissage dans des configurations organisationnelles, professionnelles et spatiales variées (Amina et Roberts, 2008), une revue de la littérature portant sur la recherche participative révèle qu'à quelques rares exceptions près (Cook, 2012; Madsen et O'Mullan, 2018; Tremblay et Rochman, 2017), les travaux sur les communautés de pratique sont peu mobilisés dans les milieux scientifiques pratiquant de telles démarches. Ce constat peut paraître étonnant puisque des champs de convergence semblent exister entre ces deux manières de penser. Étienne Wenger, figure de proue de la communauté de pratique, peut en effet être perçu comme un théoricien de la participation, car cette notion occupe une place importante dans son travail, en tant que grille de lecture pour comprendre le monde social. Par ailleurs, la recherche participative et la communauté de pratique sont marquées par des points communs, tels que le pragmatisme (Wright *et al.*, 2010) ou une vision téléologique du monde partagée. La perspective de l'apprentissage développée par Wenger fait donc écho à la recherche participative puisque, pour l'une comme pour l'autre, l'apprentissage servirait avant tout à connaître le monde et à s'y engager de manière significative (Wenger, 1998 : 2).

Cet article se penchera donc dans un premier temps sur les définitions de la recherche participative et de la communauté de pratique afin d'en démontrer la complémentarité conceptuelle et, dans un deuxième temps, il illustrera cette proposition par l'analyse de recherches menées depuis 15 ans dans un territoire d'Île-de-France. Cette analyse permettra de nous focaliser sur les apprentissages pour ainsi nous détacher d'une analyse portée sur l'opposition entre symétrie et asymétrie, et sur la collaboration.

RECHERCHE PARTICIPATIVE ET COMMUNAUTÉ DE PRATIQUE : UNE ANALYSE DE LA COMPLÉMENTARITÉ CONCEPTUELLE

Pour analyser la recherche participative et interroger sa complémentarité avec la communauté de pratique, nous pouvons d'abord porter notre attention sur ses éléments constitutifs, à savoir les enjeux liés à la démocratie et au rapport à l'action, l'épistémologie et l'émancipation (Bacqué et Demoulin, 2022).

Les enjeux démocratiques et de rapport à l'action renvoient aux liens entre la science et la société et invitent non seulement à réfléchir à la manière dont l'impératif participatif se diffuse dans les politiques publiques, mais également à étudier la production de connaissances, leur pertinence sociétale et l'intégration d'expertises d'usage et de savoirs professionnels dans l'action publique. La recherche participative mobilise ainsi un double registre, qui combine la perspective scientifique à la pratique; appréhender cette démarche implique dès lors de comprendre la mutualité entre ces deux dimensions, comme le soulignent Begold et Thomas (2012 : 192). Ces éléments mettent en lumière une première limite de notre projet, qui vise à établir une complémentarité entre la recherche participative et la communauté de pratique. En effet, la

communauté de pratique peut être perçue comme éloignée des idéaux démocratiques, car elle tend souvent à hériter des relations hiérarchiques préexistantes, qui peuvent être de nature très variée. De plus, elle développe généralement sa propre politique à l'interne et ne s'engage pas spontanément à servir des intérêts globaux et collectifs au-delà de ceux de ses membres individuels (Cox, 2005 : 535). Néanmoins, nous pensons que la communauté de pratique peut s'avérer utile pour penser les liens entre science et action. En effet, le travail de théorisation de Wenger s'appuie sur une approche primitive selon laquelle «participer», c'est «faire partie de quelque chose avec d'autres» (1998 : 61). À partir de cette définition sommaire, la participation est conceptualisée autour d'une dualité qui engage à la fois une action et une connexion. C'est autour de cette polarité que se dessine une théorie invitant à une analyse de la participation portée sur l'appartenance à une communauté de pratique, sur l'engagement dans des projets collectifs et sur la reconnaissance mutuelle. Lorsqu'ils se penchent sur les membres de la communauté, Wenger et ses collaborateurs (2002 : 4-5) précisent que c'est moins la fréquence des rencontres que les intérêts mutuels qu'il convient de mettre en lumière. Un tel postulat peut se révéler précieux pour appréhender l'interaction entre pratique et sciences, et ainsi dessiner un cadre qui permet d'explorer les possibilités offertes par la recherche participative. Pour les théoriciens de la communauté de pratique, l'intérêt mutuel peut d'abord être instrumental lorsqu'il s'agit d'engager une réflexion commune portée sur la résolution de problèmes, sur les besoins et aspirations, et sur la production d'idées nouvelles. Les enjeux symboliques occupent également une place centrale dans ce débat et invitent à interroger la concordance entre science et pratique en ce qui a trait à la satisfaction qui découle d'une compréhension de la vision et des idées des autres, de même que de l'expression de sa vision et de ses idées personnelles, ou encore de celle qui découle du fait d'appartenir à un groupe de personnes. Finalement, le cadre de la communauté de pratique permet de penser les liens entre science et action de manière longitudinale. Au fil du temps, les membres d'une communauté développent une perspective commune sur les sujets qui les unissent, partagent un ensemble de connaissances, de pratiques et d'approches, et construisent des modes d'interactions qui leur sont propres.

Une focalisation sur les enjeux épistémologiques permet de révéler une complémentarité multiple de tous ces éléments conceptuels. Les démarches participatives ont vocation de faire reconnaître des connaissances provenant d'une multitude d'acteurs sociaux. Se pose alors la question de la pertinence des différents types de savoirs, de même que celle du statut du savoir scientifique et des processus de création de connaissances, un aspect particulièrement complexe à analyser, puisque tributaire d'un contexte spécifique. D'après Regeer et Bunders (2003), la communauté de pratique peut offrir une compréhension locale de tels enjeux en permettant d'examiner la manière dont le contrôle institutionnel ou l'autorité individuelle sont médiatisés au sein des communautés où les significations sont discutées et négociées dans la pratique.

Sur un plan épistémologique, la communauté de pratique propose également une grille de lecture des relations de recherche. En se centrant sur des processus d'apprentissage, le travail de Wenger rompt avec les analyses traditionnelles étudiant les liens entre personnes chercheuses et participantes par le prisme de l'asymétrie du pouvoir et de la collaboration. D'une part, Wenger reconnaît que les communautés de pratique ne sont pas toutes harmonieuses et peuvent impliquer des conflits (1998 : 77). D'autre part, la théorie de la communauté de pratique ne situe pas directement le pouvoir au sein des structures sociales, ce qui est identifié comme une limite conceptuelle (Hughes, Jewson et Unwin, 2007), mais propose plutôt un examen du pouvoir centré sur l'apprentissage. Dans cette perspective, analyser le pouvoir revient à s'intéresser à la négociation de la compétence dans la pratique (Farnsworth, Kleanthous et Wenger-Trayner, 2016 : 152). Une telle approche fait écho à d'autres développements théoriques qui pourraient légitimer une analyse des relations de recherche focalisée sur les alliances d'apprentissages. Enosh et Ben-Ari (2010) décrivent ainsi une évolution dans la manière de concevoir les relations de recherche. Suivant une approche classique, lorsque les personnes enquêtées sont avant tout perçues comme des fournisseuses potentielles d'informations (Patton, 2002 ; Rubin et Babbie, 1993) et que la production de connaissances constitue la priorité, la distribution du pouvoir est alors perçue comme asymétrique : le chercheur ou la chercheuse est placé dans une situation de puissance qui expose les personnes enquêtées à une potentielle exploitation (Karnieli-Miller, Strier et Pessach, 2009 ; Kvale, 2003 ; Limerick, Burgess-Limerick et Grace, 1996). L'inégalité entre personnes chercheuses et participantes serait au cœur même des relations de recherche (Denzin, 2001 ; Tuhiwai, 1999), ce qui amène à considérer le fait qu'un des enjeux majeurs de la recherche participative réside dans la construction des partenariats les moins asymétriques possibles (Bacqué et Demoulin, 2022). C'est en réponse à cette asymétrie structurelle que l'on voit émerger des pratiques et des développements théoriques autour de thèmes tels que la répartition du pouvoir (Call-Cummings, Hauber-Özer et Ross, 2020 ; Limerick, Burgess-Limerick et Grace, 1996), l'ingénierie de recherche garantissant les intérêts des participants (Van Acker *et al.*, 2021), les partenariats égalitaires (Treleaven, 1994), l'*empowerment* des participants (Ross, 2017), la voix des acteurs faibles (Payet, Giuliani et Laforgue, 2008), la lutte contre l'oppression (Maguire, 1987), la propriété intellectuelle de la recherche (Wolf, 1996), l'effacement des frontières entre personnes chercheuses et participantes (Yost et Chmielewski, 2013), ou encore la positionnalité (Chavez, 2008).

Certains développements théoriques nous invitent toutefois à nuancer l'importance de l'asymétrie, ce qui permet d'envisager des lectures alternatives des relations de recherche. L'asymétrie serait d'abord tributaire du niveau d'analyse mobilisé. Si elle occupe une place centrale dans les approches statiques qui perçoivent les différences entre personnes chercheuses et participantes comme immuables (Kvale, 2003 ; Ribbens, 1989), l'asymétrie peut devenir secondaire lorsque l'analyse se veut plus dynamique. Ainsi, dans les approches évolutives qui se centrent sur les différentes étapes de la recherche, le pouvoir est décrit comme étant systématiquement renégocié

et les déséquilibres ne sont dès lors plus perçus comme étant exclusivement à l'avantage des chercheurs et chercheuses (Aléx et Hammarström, 2008; Anyan, 2013).

Pour Ben-Ari et Enosh, les différences et le décalage entre individus participants et chercheurs constitueraient même un élément crucial pour la production de connaissances (Ben-Ari et Enosh, 2011; Enosh et Ben-Ari, 2010). Un tel postulat permet à ces derniers de développer une approche dialectique des relations de recherche (Ben-Ari et Enosh, 2012) par laquelle cette asymétrie ontologique est associée à un principe de réciprocité. Pour ce faire, ils invitent à ne plus se polariser sur les différences entre personnes chercheuses et personnes participantes, mais à se concentrer au contraire sur l'intérêt commun que les différents protagonistes entretiennent avec un même objet de la recherche. Ce changement de perspective met en évidence une réciprocité — relation de dépendance, d'action ou d'influence mutuelle — entre chercheurs et participants, ce malgré les différences réelles de pouvoir. La réciprocité dans le processus de recherche est ainsi indépendante de toute symétrie et découle d'une volonté commune de comprendre un objet en profondeur. Les chercheurs et chercheuses tirent ainsi profit de la recherche en la valorisant. Les intérêts des personnes participantes peuvent aussi bien résider dans le partage d'expérience (Buckle, Dwyer et Jackson, 2010; Campbell *et al.*, 2010; Dyregrov *et al.*, 2011), dans l'expression d'un point de vue minoritaire (McCoyd et Shdaimah, 2007), ou dans l'aide apportée à d'autres se trouvant dans la même situation qu'elles (Koch et Kralik, 2006).

Les relations de recherche peuvent alors être analysées au regard de leur capacité à défendre les intérêts des participants et participantes. D'après Enosh et Ben-Ari (2010), les interactions de recherche seraient à situer sur une palette de cinq types de configurations, soit la coopération totale, la négociation sur la construction d'une réalité, l'ajustement en lien avec des enjeux de pouvoir, la divergence entre l'intention déclarée et la participation réelle, et le conflit manifeste. Ces différents styles d'interactions seraient avant tout des modes de communication qui varient en fonction des intérêts personnels et collectifs des participants.

Le dernier registre par lequel nous souhaitons interroger la complémentarité entre la recherche participative et la communauté de pratique concerne la question de l'émancipation. Cet enjeu renvoie à une multitude de préoccupations, allant de la libération à l'égard du contrôle extérieur et à la décolonisation des savoirs, en passant par le rééquilibrage des positions de domination et la lutte contre l'oppression. Malgré les critiques adressées au cadre conceptuel de la communauté de pratique pour son incapacité à aborder les relations de pouvoir (Paechter, 2003), nous pensons qu'il permet tout de même de réfléchir sur plusieurs plans à la notion d'émancipation. Nous pouvons d'abord mentionner la question de l'apprentissage. En tant que véritable modèle théorique (Illeris, 2018), la communauté de pratique permet d'étudier les processus d'apprentissage qui, rappelons-le, occupent une place centrale dans les logiques d'*empowerment* (Bacqué et Biewener, 2013: 6). Le cadre de la communauté de pratique permet également de considérer l'émancipation dans la recherche participative selon d'autres critères, tels que celui de l'intensité. En effet, pour Wenger, la

participation engage l'individu dans sa totalité en mobilisant à la fois le corps, l'esprit, les émotions et les relations. Dans une même perspective, il est possible d'évoquer la permanence et la continuité. La participation serait en effet marquée par la durée (Lave et Wenger, 1991 : 98) et repose sur des interactions soutenues qui permettent la création progressive d'un répertoire partagé, incluant, par exemple, le langage, les routines, les artefacts et les récits. La participation transcenderait ainsi le simple engagement dans des projets, car elle ne cesse pas quand l'action s'interrompt. Wenger estime qu'il serait ainsi impossible de la déclencher ou de l'interrompre de manière subite (1998 : 61), dans la mesure où elle est notamment porteuse d'effets sur l'identité. Il existerait ainsi « une identité de participation » (Wenger, 1998), que l'on peut définir comme une construction identitaire résultant des liens de participation.

MÉTHODOLOGIE

En nous référant au cadre conceptuel de Wenger présenté ci-dessus, nous allons tenter dans cet article de démontrer en quoi penser la recherche Pop-Part à l'aune de cette définition permet de développer une analyse réflexive, et ce, en éclairant notamment la communauté de pratiques, le rôle des matérialisations, et la dimension de la continuité.

Sur le plan méthodologique, nous nous référons à une étude de cas qualitative (Creswell, 2013). Nos données sont circonscrites au contexte d'une recherche, la recherche Pop-Part, et reposent sur de multiples sources d'information (Boblin *et al.*, 2013). Nous nous associons plus particulièrement à la démarche de l'étude de cas instrumentale de Stake (2003 : 137), qui a pour ambition la production d'une connaissance transposable et dépassant un registre purement descriptif, et espérons ainsi contribuer plus largement au dialogue entre recherche participative et communautés de pratiques.

Menée conjointement par une vingtaine de chercheurs et chercheuses, environ 120 jeunes, et une vingtaine de professionnels et professionnelles de la jeunesse, la recherche Pop-Part est une recherche participative collective qui cherche à mieux saisir les expériences des jeunes vivant en quartiers populaires en les replaçant dans une histoire passée et présente de ces territoires. Les jeunes qui ont contribué à ce travail avaient entre 15 et 34 ans (35 % avaient entre 19 et 22 ans) et il y avait autant de filles que de garçons. Leurs parents sont en majorité ouvriers, ouvrières ou employés (64,4 % sont employés ou ouvriers, ouvrières ; 14,9 % travaillent dans le commerce ou l'artisanat ; 16,1 % exercent des professions intermédiaires et 4,6 % sont des cadres) ; 97 % d'entre eux vivent dans leur famille et 95 % ont grandi dans des fratries de plus de trois enfants. Enfin, plus des deux tiers (67 %) sont au lycée ou à l'université, tandis que les jeunes personnes actives sont également réparties entre celles qui travaillent et celles qui recherchent un emploi. Les trajectoires scolaires et professionnelles sont variées ; elles font jouer les parcours migratoires et résidentiels des familles et leurs situations socio-économiques, mais aussi le genre et les expériences scolaires antérieures : plusieurs jeunes sont ainsi les premières personnes de leur famille à pour-

suivre des études après le lycée. La très grande majorité est née en France (86 %), mais a également au moins un parent immigré (88 %). Ces origines sont par ailleurs diverses : si la majorité provient du Maghreb et d'Afrique subsaharienne, d'autres origines sont également représentées (Égypte, Turquie, Chili, Russie, Serbie, Monténégro, Antilles). Près de 86 % déclarent pratiquer une religion et, parmi eux, plus de 85 % sont de confession musulmane.

La recherche s'est déployée sur 10 terrains et les territoires concernés sont très divers : certains sont situés à Paris (18^e arrondissement), dans la première couronne en Seine-Saint-Denis et dans les Hauts-de-Seine (Pantin, Aubervilliers, Saint-Denis, Clichy-sous-Bois, Suresnes, Nanterre, Villeneuve-la-Garenne) de même que dans la deuxième couronne en Seine-et-Marne et dans l'Essonne (Vert-Saint-Denis, Corbeil-Essonnes). Certains sont inscrits dans une agglomération populaire (Aubervilliers, Saint-Denis, Villeneuve-la-Garenne, Corbeil-Essonnes, Clichy-sous-Bois), d'autres dans une agglomération socialement mixte (Nanterre, Pantin) et d'autres encore dans une agglomération plus aisée (Suresnes, Vert-Saint-Denis, Paris 18^e). Ces territoires suivent des dynamiques de transformation divergentes, d'appauvrissement pour certains (Corbeil-Essonnes), de gentrification pour d'autres (Pantin, Paris 18^e). S'ils sont quasiment tous concernés par des politiques de développement social et urbain, et si la plupart ont connu des programmes de rénovation urbaine au cours des deux dernières décennies, certains sont des quartiers d'habitat social voire des grands ensembles (le Petit-Nanterre, la Caravelle à Villeneuve-la-Garenne, les Tarterêts à Corbeil-Essonnes), d'autres présentent un tissu de centralité urbaine (Pantin, quartier Basilique à Saint-Denis, La Chapelle et Barbès dans le 18^e arrondissement de Paris) ou s'insèrent dans celui-ci ; enfin un quartier prend la forme de lotissements pavillonnaires (Vert-Saint-Denis). Ainsi, 70 % des jeunes de la recherche vivent dans un quartier actuellement ou anciennement classé en « quartier prioritaire politique de la ville »¹.

La recherche s'appuie également sur une pluralité d'outils. Dans un premier temps, des ateliers ont été menés parallèlement dans chacun des quartiers, sur une période de six à neuf mois. Ils ont permis d'aborder l'expérience des jeunes, leurs pratiques et leurs représentations sociales et urbaines à partir de la production de cartes mentales, d'arbres généalogiques, de parcours commentés, de travail sur les mots du quartier et de la réalisation par les jeunes de courtes capsules vidéo. Des entretiens individuels (avec les 120 jeunes) orientés autour des thèmes qui s'étaient dégagés dans les ateliers les ont complétés. La deuxième étape de la recherche a permis de réunir les jeunes des dix quartiers pour croiser leurs productions et approfondir

1. Selon l'INSEE : « Les quartiers prioritaires de la politique de la ville sont des territoires d'intervention du ministère de la Ville, définis par la loi de programmation pour la ville et la cohésion urbaine du 21 février 2014. Leur liste et leurs contours ont été élaborés par le Commissariat général à l'égalité des territoires (CGET), devenu depuis le 1^{er} janvier 2020 l'Agence nationale de la cohésion des territoires (ANCT). En métropole, en Martinique et à La Réunion, ils ont été identifiés selon un critère unique, celui du revenu par habitant ». <https://www.insee.fr/fr/metadonnees/definition/c2114>, consulté le 15 janvier 2024.

l'analyse en les mettant face à des situations différentes. Ce travail a notamment abouti à l'élaboration d'un ouvrage « abécédaire » (Collectif Pop-Part, Bacqué et Demoulin, 2021), mais également d'un documentaire et d'une pièce de théâtre². Par ailleurs, il est à noter que cette recherche prend place dans le contexte plus large d'un projet international, TRYSPACES (Transformative Youth Spaces), qui explore la relation entre la présence des jeunes dans les espaces publics et la façon dont ceux-ci vivent cette visibilité. TRYSPACES réunit des chercheurs et chercheuses, des jeunes, des personnes impliquées localement et des personnes professionnelles issues de Hanoï, Mexico, Montréal et Paris³.

Si cet article avait pour ambition initiale d'analyser la recherche Pop-Part dans sa globalité, il s'est finalement intéressé à un seul terrain, celui de Corbeil-Essonnes. Plusieurs raisons ont mené à ce choix : tout d'abord, nous — l'auteur et l'autrice de cet article — étions déjà tous les deux sur ce terrain dès le départ de la recherche et possédions donc une connaissance plus fine et une relation plus directe avec ce dernier ; il est ensuite apparu assez rapidement que les analyses effectuées demandaient à être étayées — notamment par des entretiens avec les chercheurs concernés — sur les autres terrains ; enfin, les premières analyses soumises au collectif et discutées ont soulevé des interrogations, voire des réticences de la part de certains de nos collègues. En effet, l'analyse proposée a été perçue comme un moyen de produire une hiérarchie dans l'engagement sur le terrain, et donc entre les chercheurs et chercheuses, et certains termes de Wenger, notamment ceux désignant l'implication dans la communauté (au « centre » ou à la « périphérie ») ont été perçus comme blessants. Il est rapidement devenu apparent que nos premières conclusions heurtaient nos collègues et qu'il était préférable, scientifiquement, méthodologiquement et éthiquement, de se centrer sur un terrain plus ciblé et mieux maîtrisé par nous deux. Toutefois, fidèles aux préconisations de Stake (2005), nous mobilisons des données issues de tous les terrains de Pop-Part afin de générer des perspectives multiples permettant de construire une analyse à partir des divergences repérées (Stake, 1995). Par ailleurs, une campagne d'entretiens de recherche avec les chercheurs et chercheuses impliquées dans Pop-Part est prévue pour continuer et compléter nos analyses.

Le recueil de données comprend ainsi plusieurs dimensions. Une première est de nature ethnographique et renvoie à la présence prolongée des chercheurs — dont l'auteur et l'autrice de cet article — sur le terrain de Corbeil-Essonnes, et plus précisément sur le quartier des Tarterêts. À ce jour, nous comptons six années de liens avec le terrain, suivant des temporalités variées : une présence en moyenne hebdomadaire lors de la première année et une présence plus épisodique mais régulière les années suivantes. Cette présence sur le terrain nous a permis d'acquérir peu à peu la confiance de ces jeunes et s'est progressivement matérialisée par la co-participation des chercheurs, des chercheuses et des jeunes à la vie associative locale. Au fil des ans, les

2. Pour plus d'informations, consulter : <https://jeunesdequartier.fr/>.

3. Pour plus d'informations, consulter : <https://tryspaces.org/>.

membres de l'équipe de recherche se sont investis dans la vie de l'association CLT⁴, créée par des jeunes rencontrés lors de l'enquête de terrain, notamment dans des missions d'ingénierie associative et dans la création de dispositifs socio-éducatifs. En complément, six entretiens de recherche, avec des chercheurs et chercheuses (n = 2), des personnes professionnelles (n = 2) et des jeunes (n = 2) ont été réalisés. Le présent article repose également sur l'utilisation de méthodes de recherche discrètes (Lee, 2000). Nous avons en effet choisi de nous pencher sur les traces produites par la recherche participative et ainsi analyser des mémoires de recherche, des productions étudiantes, des projets associatifs, des projets pédagogiques, des vidéos, etc. (cf. Tableaux 1 et 2).

UN CONTINUUM DE RECHERCHES: DE J'ÉTAIS UN CHEF DE GANG À LA RECHERCHE TRYSACES

Une analyse longitudinale de la production scientifique sur le terrain de Corbeil-Essonnes sur une période de plus de 15 ans révèle à la fois des continuités et des émergences. Dans une perspective chronologique, on pourrait associer le démarrage du travail scientifique sur ce terrain à une recherche menée conjointement par Marie-Hélène Bacqué et Lamence Madzou ayant donné lieu à la publication de l'ouvrage *J'étais un chef de gang* (2008). S'intéressant au phénomène social des bandes à travers l'analyse de l'expérience et de la trajectoire de Lamence Madzou, qui a très longtemps vécu à Corbeil-Essonnes, ce travail marque le début d'une collaboration de recherche qui se prolongera sur d'autres terrains. Selon Marie-Hélène Bacqué :

J'ai rencontré Julie-Anne [Boudreau] quand elle est arrivée à l'INRS. Elle a pu m'inviter à présenter le bouquin avec Lamence... Euh à Montréal. Et donc, il y a eu cette première collaboration avec elle. Ça a été euh... ce séjour à Montréal avec Lamence a été réellement très fructueux. Et si tu veux... c'est à partir de ça qu'on a eu une véritable volonté de travailler ensemble. Et si tu veux, c'est un peu ça qui est à la base du projet Map Collab. Lamence a été très important dans l'expérience Map Collab.

Le projet Map Collab qui se tient entre 2013 et 2016 dans les quartiers d'Aubervilliers et de Pantin du grand Paris (France), de même que dans deux quartiers de Montréal (Québec, Canada), se focalise sur les quartiers populaires et peut être situé à la genèse du projet Pop-Part. Il est à la fois participatif et innovant sur le plan méthodologique, notamment par la mobilisation d'outils audiovisuels. Ce projet prolonge la collaboration de recherche entre Marie-Hélène Bacqué et Lamence Madzou, et entame celle avec Julie-Anne Boudreau, de l'autre côté de l'Atlantique. La ville de Corbeil-Essonnes n'est pas intégrée à ce projet Map Collab, mais elle l'est dans le nouveau projet de recherche Pop-Part, qui a obtenu un financement de l'agence nationale de la recherche (ANR) en

4. L'association Culture et loisirs pour tous a pour objectifs « d'agir en faveur du renforcement du lien social entre habitants de la ville de Corbeil-Essonnes et d'apporter soutien et protection aux personnes isolées et vulnérables, en particulier les jeunes déscolarisés et sans emploi » (extrait de leur plaquette de présentation : <https://www.facebook.com/photo?fbid=864409020574948&set=pcb.864409547241562>, consulté le 15 juin 2023).

France. Cette intégration fait suite à une proposition de Lamence Madzou, qui sera par la suite déterminant dans le démarrage et dans la conduite de la recherche sur ce terrain. Ce dernier sera notamment en première ligne dans le processus de recrutement des jeunes, mobilisant son réseau interpersonnel puis jouant de son statut d'ancien du quartier pour mobiliser des jeunes que l'on pourrait caractériser méthodologiquement de public difficile à joindre. Ce rôle central peut être illustré par l'extrait de journal de terrain suivant :

Lors d'un atelier de recherche, nous sortons sur la place pour faire des vidéos. Alors que je suis avec le groupe de trois garçons, une voiture s'approche et se gare sur la place, à notre hauteur. Les occupants de la voiture nous interrogent sur la raison de notre présence en ce lieu, les objectifs de la recherche, et sur la possibilité de la part de l'université de « donner des subventions » pour l'association qu'ils viennent de monter. Ils souhaitent finalement intégrer la recherche. Après un premier refus poli, arguant que la recherche avait commencé depuis plusieurs semaines déjà, que le groupe était complet et que nous ne donnions pas d'argent aux associations, je leur conseille d'aller parler à Lamence, que je leur désigne au loin, afin qu'ils obtiennent des renseignements sur les possibilités de subvention au niveau de la ville. Ils s'en vont.

En fin d'après-midi, alors que nous terminons l'atelier avec les jeunes, Lamence revient vers nous pour insister sur la pertinence d'ouvrir la recherche à ce groupe qui, par ses caractéristiques, apporterait de la diversité dans les profils et dans les discours. Les chercheurs présents ce jour-là concluent rapidement que l'occasion d'avoir accès à ces jeunes ne se représentera pas. (Notes de Fanny Salane, Les Tarterêts, Corbeil-Essonnes, juin 2018)

En raison de sa proximité personnelle et scientifique avec Marie-Hélène Bacqué, Lamence Madzou aura alors l'occasion de défendre auprès de cette dernière la nécessité d'obtenir un financement supplémentaire pour constituer un deuxième groupe de jeunes sur le terrain de Corbeil-Essonnes, ce qui sera accepté et acté. Ce groupe est constitué en premier lieu de jeunes hommes âgés d'environ 25 ans et membres constitutifs et actifs de l'association Culture et loisirs pour tous (CLT). Les premiers ateliers se font avec ces jeunes. Ensuite, ces « grands » nous emmènent leurs « petits » (Salane et Brito, 2021), dont certains sont leurs petits frères, parfois impliqués dans des phénomènes de bandes.

Les ateliers de recherche prennent progressivement fin, mais le travail avec les jeunes de l'association CLT perdure et s'intensifie. Les membres de l'équipe de recherche se retrouvent assez rapidement impliqués dans ce que nous pourrions nommer du travail de jeunesse (Vulbeau, 2015) visant explicitement à contribuer au développement de l'association CLT. Les membres de l'équipe de recherche s'impliquent autant dans du travail d'ingénierie que dans du travail rédactionnel et de développement partenarial, et parfois même dans du travail socio-éducatif. On le voit, la sémiologie scientifique n'est jamais bien loin. L'identité des chercheurs et chercheuses est souvent mise de l'avant dans les démarches partenariales et institutionnelles comme un gage de fiabilité. Un ancrage scientifique est également évoqué dans les volets évaluatifs des projets associatifs, dont certains réfèrent explicitement à la méthodologie

scientifique. C'est notamment le cas d'actions visant à prévenir la délinquance en mobilisant les principes d'interventions préconisés par le courant de l'éducation par le divertissement (Singhal *et al.*, 2004; Singhal et Rogers, 2002), dans lequel des chercheurs et chercheuses ont pu avoir un rôle moteur.

Leur présence prolongée sur le terrain aura permis aux chercheurs et chercheuses d'être repérés par les institutions locales. C'est ainsi qu'en 2023, les auteur et autrice de cet article coordonnent une recherche-action portant sur les affrontements inter-quartiers à l'échelle de l'agglomération Grand Paris Sud⁵. Cette recherche, qui compte près de 100 personnes participantes, professionnelles, habitantes et membres associatives, dont l'association CLT, nous permet d'avancer l'existence d'un continuum de recherches, sur une période de plus de 15 ans et suivant des questions en lien avec les affrontements entre jeunes.

Le tableau ci-dessous permet de synthétiser notre propos en offrant une cartographie de l'ensemble des acteurs et des actrices ayant occupé une place centrale sur le terrain de Corbeil-Essonnes, avant, pendant et après la recherche Pop-Part. Dans la colonne centrale, nommée Pop-Part, tous les chercheurs et toutes les chercheuses impliquées dans la recherche sont identifiés. Nous nous appuyons sur une approche chronologique pour démontrer qu'une lecture dynamique est nécessaire, car la recherche Pop-Part repose sur une antériorité de projets et a elle-même donné naissance à de nouveaux chantiers. Il nous a paru important d'analyser en profondeur les trajectoires des différentes personnes participant à la recherche, leurs évolutions, et la circulation entre les différentes sphères d'engagement. Deux premières catégories concernent une activité scientifique. Nous distinguons les recherches conventionnelles des recherches déclarées comme participatives par les chercheurs et chercheuses qui les mènent. Le tableau révèle également un engagement dans des activités de formation qui créent des liens entre personnes professionnelles, chercheuses et étudiantes. Dans une moindre importance, une activité de plaidoyer est identifiée pour rendre compte des attaches construites lors de la rédaction du rapport Bacqué et Mechmache (2013), consacré à la participation des habitants et habitantes dans les quartiers de la politique de la ville.

En ligne se trouvent les différents terrains de la recherche, et à l'intérieur de chaque terrain, les différents protagonistes (identifiés par leurs initiales⁶). Une ligne représente un chercheur, une chercheuse ou une personne professionnelle de jeunesse. En colonne sont représentés les quatre temps de la recherche : un temps [-2], un temps [-1], le temps de la recherche Pop-Part (ou temps [0]) et le temps [post-Pop-Part]. La temporalité s'échelonne sur une quinzaine d'années (la largeur de la colonne n'est pas proportionnelle à la temporalité de chaque temps).

5. Grand Paris Sud est la première communauté d'agglomération française en nombre d'habitants et d'habitantes; elle regroupe 23 communes sur deux départements, l'Essonne et la Seine-et-Marne, au sud de l'Île-de-France.

6. Olivier Brito (OB); Jeanne Dufranc (JD); Leïla Frouillou (LF); Lamence Madzou (LM); Pauline Portefaix (PP); Fanny Salane (FS); Lassana Traoré (LT).

Tableau 1 : Temporalités et associations de la recherche

	Temps [-2]	Temps [-1]	Pop-Part	Post Pop-Part
Corbeil-Essonnes	LM	LM	LM	LM
	MHB	MHB		
			OB	OB
			FS	FS
			LF	LF
		LT	LT	LT
		JD	JD	
			PP	

	Recherche
	Formation
	Recherche participative
	Travail de jeunesse

L'analyse du tableau nous montre que, dès le départ, une personne apparaît centrale dans le processus : il s'agit de Lamence Madzou (LM), présenté précédemment. On le retrouve à tous les différents temps de la recherche sur ce terrain, et dans différentes sphères sociales (caractérisées par les couleurs dans le tableau). De manière générale, Marie-Hélène Bacqué (MHB) et lui sont des personnages pivots d'entrée sur différents terrains, ce qui illustre parfaitement la notion de continuum de recherches participatives. Cette analyse nous amène à identifier des catégories d'individus et à les positionner selon un degré, une temporalité d'implication dans la recherche participative. Au regard du socle théorique développé par Wenger, il nous paraît important de dire que la dimension participative dans l'investissement dans la recherche varie en fonction des situations, quand bien même tous les individus sont engagés dans le même projet. Ainsi Jeanne Dufranc (JD), doctorante précaire au début de la recherche, a été obligée de se mettre en retrait afin de chercher un emploi. Même si elle est restée mobilisée au début de sa prise de poste, l'éloignement et la charge de travail l'ont amenée à se désengager progressivement de Pop-Part. Sur le temps [post Pop-Part], les personnes les plus « établies » sont restées engagées, comme les chercheurs et chercheuses statutaires, notamment. Cet engagement s'est toutefois traduit dans des espaces différents : recherche par entretiens sur les suites de Pop-Part pour Leïla Frouillou ; recherche-action sur les affrontements interquartiers pour Olivier Brito et Fanny Salane ; production d'audioséries et de web-série, rencontres entre jeunes des Tarterêts et étudiants et étudiantes en licence de sciences de l'éducation de l'Université Paris Nanterre organisées par Olivier Brito (cf. partie suivante pour une présentation plus détaillée).

Un constat similaire peut être dressé pour les autres terrains de la recherche Pop-Part. Il convient alors de distinguer la praxis des projets. Pour caractériser la recherche Pop-Part, nous pouvons dire qu'au regard des critères de continuum de la recherche et d'intensité formulés par Wenger, elle constitue bien une recherche participative pour une grande majorité des chercheurs, des chercheuses et des personnes professionnelles engagées dans la démarche. La nature participative est évidente pour les personnes dont les occurrences sont nombreuses et l'est moins pour celles qui n'apparaissent qu'à une seule reprise.

COMMUNAUTÉS DE PRATIQUES ET MATÉRIALISATIONS : LE CAS DES PRODUCTIONS AUDIOVISUELLES

Après avoir décrit l'engagement dans une expérience sociale commune, que l'on pourrait qualifier de participation au sens de Wenger, nous allons tenter de nous pencher sur son corollaire, à savoir la réification. Il s'agit alors d'observer comment l'expérience produit des objets qui structurent la négociation de sens et constituent des points d'ancrage collectifs (Psyché et Tremblay, 2011).

Sur le terrain de Corbeil-Essonnes, une telle grille de lecture nous amène à nous focaliser sur les productions audiovisuelles. Trois corpus de données peuvent alors être évoqués et présentés comme relevant d'un certain continuum. Un premier est en lien avec la recherche Pop-Part, dont le cahier des charges impose la production de vidéos en garantissant aux jeunes un soutien logistique et une formation technique. Huit vidéos ont ainsi été produites par les jeunes de Corbeil. Nous proposons ici une analyse de contenu sommaire autour de trois axes :

- Un premier qui se focalise sur la référence explicite ou non à des problèmes sociaux.
- Un deuxième qui s'intéresse au répertoire analysé en y distinguant les histoires vécues, les fictions et les récits factuels.
- Un troisième qui se focalise sur le registre de ces productions et cherche à distinguer les vidéos informatives des vidéos éducatives, que nous définissons à partir d'une intention explicite de faire passer un message éducatif.

Une telle analyse, synthétisée dans le tableau ci-dessous, nous permet de caractériser les productions réalisées par les jeunes en deux types. Le premier concerne les vidéos qui ne renvoient pas explicitement à des problèmes sociaux, qui reposent souvent sur des récits factuels et qui s'inscrivent dans un registre informatif. Le second concerne des vidéos qui renvoient à des problèmes sociaux. Le répertoire concerne alors de la fiction ou des histoires vécues, et une intention éducative est souvent présente.

C'est précisément autour de tels éléments que se dégage un terrain de négociation de sens et de réaffirmation de participation : on constate en effet que d'autres projets viennent se construire autour de ces ingrédients.

Tableau 2 : Matérialisations : les productions audiovisuelles

Titre de la vidéo et description	Référence explicite à des problèmes sociaux		Répertoire			Registre	
	Oui	Non	Histoires vécues	Fictions	Récits factuels	Informatif	Éducatif
Corpus 1 : Vidéo Pop-Part https://jeunesdequartier.fr/videos							
Témoignage de Diary Porte sur la rénovation urbaine et l'absence de consultation de la population.	X		X				X
L'ouverture d'un centre commercial Présente un centre commercial et l'offre locale.		X			X	X	
Présentation du quartier Présente les lieux fréquentés par les jeunes hommes et mobilise les dénominations vernaculaires.		X	X			X	
Bâtiments à Corbeil-Essonnes Présente des lieux perçus comme centraux dans le quartier : terrain de foot, mosquée centre commercial.		X			X	X	
Vie de quartier Se focalise sur l'importance de la convivialité, la solidarité et le commerce informel.		X			X	X	
Les émeutes Focalisée sur les émeutes datant de 2018, traite de la brigade anti-émeute, d'hélicoptère de surveillance et de voitures qui brûlent.	X		X			X	
Engrenages Traite de la question des affrontements interquartiers et des relations inter-âges.	X			X			X
Le bon choix Traite des trajectoires de déviance et de l'agentivité.	X			X			X

Tableau 2 : Suite

Titre de la vidéo et description	Référence explicite à des problèmes sociaux		Répertoire			Registre	
	Oui	Non	Histoires vécues	Fictions	Récits factuels	Informatif	Éducatif
Corpus 2 : Les audioséries https://podcast.ausha.co/la-realite-depasse-la-fiction							
Karim- Yansco Porte sur le phénomène des affrontements interquartiers.	X			X			X
Rick Barber Porte sur le trafic de stupéfiants.	X			X			X
Diver-cité Porte sur la question de l'homophobie.	X			X			X
Quand la famille devient un cocon destructeur Porte sur les violences intrafamiliales.	X			X			X
Corpus 3 : Une web-série https://www.youtube.com/watch?v=f1sihEsFZbQ&t=1s							
Face aux risques Porte sur l'influence des groupes de pairs.	X			X			X

C'est d'abord l'ouverture d'une chaîne de podcasts nommée « D-tours par la fiction, la réalité dépasse la fiction » qui peut être évoquée. Ce projet, qui réunit un chercheur en Sciences de l'éducation de l'Université Paris Nanterre (Olivier Brito), des étudiants et étudiantes de Sciences de l'éducation de cette même université, les cadres de l'association CLT, et des jeunes de Corbeil-Essonnes, s'inscrit dans une logique expérimentale dont l'ambition est d'œuvrer à la prévention de la délinquance en utilisant des stratégies d'éducation par le divertissement. Pour ce projet, l'association a reçu des fonds publics étatiques (Fonds Interministériel de Prévention de la Délinquance (FIPD) et fonds Cités éducatives), et le soutien de la recherche TRYSACES via une bourse, pour l'achat de matériel et la rémunération de stagiaires étudiants. Sur un plan éducatif, le processus est centré sur les jeunes qui sont placés dans une démarche de projet d'une durée de plusieurs mois leur permettant de prendre un certain recul sur leurs expériences quotidiennes, notamment à travers un travail d'écriture qui exige la rédaction d'un diagnostic et d'un plan d'action. Dans le cadre de ce projet, quatre audioséries ont été produites, pour un total de 33 épisodes.

Dans le prolongement de ce projet, nous pouvons également nous référer à la production d'une web-série nommée « Au-delà des risques », qui relate le parcours d'un jeune qui parvient à tourner le dos à ses fréquentations l'incitant à consommer des stupéfiants, pour ainsi mieux se concentrer sur son avenir. Ce travail encourage encore plus la collaboration entre des étudiants et étudiantes de Licence de Sciences de l'éducation de l'Université Paris Nanterre et des jeunes de l'association CLT puisque six séances de travail conjointes sont programmées à l'université. Le projet est subventionné par des fonds de recherche (recherche TRYSACES), par une collectivité territoriale (l'agglomération Grand Paris Sud) et par l'État (via le fonds Cités éducatives).

Enfin, d'autres projets audiovisuels s'inscrivant dans un registre éducatif sont entamés par la suite. Un premier porte sur le phénomène du harcèlement scolaire et prend la forme d'un court métrage basé sur une fiction. Une campagne de micro-trottoirs est également lancée à l'échelle nationale : le « problème du communautarisme » y est interrogé de manière critique auprès de jeunes de quartiers prioritaires de l'ensemble des départements franciliens et de quatre villes extra-franciliennes.

Cette analyse nous révèle ainsi l'existence de cette tension entre participation et réification autour de démarches analytiques visant à dénoncer des problèmes sociaux par le biais de fictions porteuses de messages éducatifs. Une telle « matière » semble être particulièrement porteuse pour les personnes en recherche, professionnels, professionnelles et jeunes. Un centre d'intérêt commun se dessine autour de questions éducatives, qui plus est lorsque les actions qu'elles impliquent peuvent faire l'objet d'un financement et permettre d'engager un questionnement scientifique.

LA RECHERCHE POP-PART ET LES TRAJECTOIRES D'APPRENTISSAGE

Le terrain de Corbeil-Essonnes a permis de créer des alliances d'apprentissage qui ont favorisé le développement d'une expertise commune. C'est notamment l'engagement

conjoint dans une activité associative qui a contribué au développement de compétences de savoir-être, aussi bien chez les jeunes que chez les chercheurs et chercheuses. Si pour ces derniers et dernières il est possible d'évoquer un « apprendre à traîner sur le terrain pour mieux prendre sa place » (Bordes, 2015), nous faisons toutefois le choix de focaliser notre analyse sur les personnes jeunes. Nous nous intéressons donc aux compétences qui s'articulent autour de la prise de parole en public, la conduite de réunion et la valorisation de projets. Une approche chronologique a également été choisie puisqu'elle permet de mieux témoigner d'un processus centripète au cours duquel l'équipe de recherche a adopté une posture d'accompagnement qui implique une combinaison des temps formel et informel de même que des approches plus ou moins explicites. Par exemple :

Dix minutes avant la fin de l'atelier, Lassana⁷ se lève pour aller discuter avec Lamence. Ils échantent pendant quelques minutes. Lassana interpelle par la suite l'ensemble des chercheurs :

« Nous par ici, on n'est pas formés pour prendre la parole. Parler devant les autres c'est compliqué pour nous. Pour nous exprimer tout ça, c'est pas facile. On n'est pas habitués. On sait pas faire. On n'a pas l'habitude, c'est pas trop notre truc. On aimerait bien devenir plus à l'aise avec ça. » (Extrait du journal de bord de Olivier Brito, Ateliers de recherche, 4 juillet 2018)

Suite à cette requête, les membres de l'équipe de recherche ont sollicité une étudiante participant à la recherche sur un autre terrain et celle-ci a accepté de mettre sur pied des ateliers portant sur la prise de parole en public ou sur l'expression de soi. D'autres actions plus informelles, axées sur l'accompagnement à la gestion associative, ont également été mises en place. En effet, dans les premières années de l'association CLT, que nous avons déjà présentée, l'intégralité des membres de l'équipe de recherche s'est investie dans le fonctionnement de l'association. Cela a d'abord été le cas pour l'ingénierie financière de l'association, puisque nous avons aidé les jeunes à constituer leurs dossiers de demandes de subvention. Un important travail sur l'établissement d'un bilan d'activités de l'association a aussi été effectué, ce qui nécessitait notamment une collecte des traces des actions entreprises (sous divers supports), un stockage de ces traces, et une mise en ordre et en récit de ces actions. Un travail d'envergure concernant la représentation peut également être évoqué, celui-ci s'inscrivant dans une construction de légitimité, notamment en ce qui a trait au développement partenarial. Ainsi, la présence de chercheurs et chercheuses lors de rencontres avec les soutiens financiers et les institutions, a participé à défendre les intérêts de l'association CLT et à justifier de la pertinence de ses actions.

Léïla Frouillou et moi sommes en avance. Nous avons rendez-vous avec un bailleur qui dispose d'un local que l'association souhaite occuper. Lassana arrive quelques minutes après nous, il est également en avance. Il nous interpelle :

7. Lassana Traoré est le président de l'association CLT. Impliqué au départ comme jeune dans la recherche, il a très rapidement joué le rôle de professionnel de jeunesse auprès des autres jeunes.

Lassana — On compte sur vous pour bien mettre les formes et bien placer tous les mots compliqués comme vous savez le faire.

Leïla Frouillou — Mais vous êtes les mieux placés pour prendre la parole et exposer votre point de vue.

Olivier Brito — Oui. On est là pour vous soutenir, mais pas pour parler à votre place.

Lassana — Mais non ! Vous savez bien ce qu'on veut. On vous fait confiance. On sait que vous êtes là pour nous. On vous laisse parler, mais s'il vous plaît, mettez bien les formes comme vous savez le faire. On vous laisse parler. Sortez bien tous les mots comme vous savez le faire.

Pendant la réunion, les jeunes présents n'ont pas été très bavards. Pour la majorité, la prise de parole se limite à une présentation de soi lors d'un tour de table introductif. En fin de réunion, certains osent intervenir pour apporter des précisions à la discussion et apporter des éléments factuels. (Extrait du journal de bord de Olivier Brito, 14 janvier 2020)

Il faut également noter que la présence de chercheuses (Jeanne Dufranc, Leïla Frouillou et Fanny Salane) dans une association qui au départ était exclusivement composée de jeunes hommes a ainsi pu paraître rassurante lors de certains rendez-vous.

Lorsque le protocole de la recherche est entré dans une phase d'analyse des données, la présence du collectif de chercheurs et chercheuses a été moins importante sur le terrain de Corbeil. Certains ont pu maintenir une présence régulière sur le terrain, mais au regard de leur faible nombre, le travail d'accompagnement n'a pas été de même envergure. Les jeunes de l'association ont dû progressivement s'adapter à cette donne qui ne leur offrait pas tout l'accompagnement dont ils souhaitaient bénéficier. S'il est difficile d'évoquer un lien de causalité, nous corrélons néanmoins l'accès à des positions plus centrales de la part des jeunes dans la gestion associative avec la moins grande présence de chercheurs. Dans les premiers temps, la présence de chercheurs et chercheuses a pu être perçue comme vitale. Le désinvestissement progressif du terrain a même été à l'origine d'une certaine culpabilité au sein de l'équipe de recherche, ses membres craignant d'interrompre un travail d'accompagnement à un moment critique du développement de l'association, notamment lorsque les enjeux sont devenus plus techniques et complexes. De telles craintes se sont dissipées :

Depuis plusieurs semaines, je ne parviens pas à me rendre disponible aux réunions hebdomadaires avec l'agglomération. En me connectant tardivement à la réunion de ce matin, j'ai réalisé tout le chemin parcouru par Lassana. Loin de là les premières réunions dans lesquelles il se connectait en retard depuis des lieux les plus improbables (sa voiture, un parc, la rue...). Il a su trouver un cadre. Il semble bien maîtriser la situation. Il prend la parole sur de longues périodes, développe un argumentaire structuré. Afin de lui laisser toute la place, je me retiens d'intervenir au cours de la réunion alors que je dispose d'informations complémentaires en lien avec le sujet de la discussion. (Extrait du journal de bord de Olivier Brito, novembre 2020)

Nous constatons ainsi qu'au fil des années, les membres de l'association ont su gravir différents échelons de la professionnalisation, notamment en devenant des membres salariés à temps plein (au sein de l'association CLT ou ailleurs). Sur le plan institution-

nel, nous pouvons faire état d'une certaine reconnaissance puisque l'association est désormais lauréate de plusieurs dispositifs étatiques s'inscrivant dans le cadre de la prévention de la délinquance et des rixes en particulier (Bataillons de la prévention, Cités éducatives). L'association CLT a d'ailleurs été sollicitée lors de la visite de ministres, de réunions avec les représentants de l'État et participe à des projets artistiques de grande envergure. Lassana Traoré et d'autres personnes-cadres de l'association ont pu être interrogées par des médias à diffusion nationale, tant télévisés que sous format audio, ce qui nous semble aussi attester du développement de compétences de savoir-être en lien avec la communication.

En focalisant leur théorie sur la participation, Lave et Wenger (1991) se démarquent d'une tradition de recherche étudiant l'apprentissage par le prisme de l'internalisation d'un savoir. Lorsque la participation est ainsi placée au cœur de l'apprentissage, il ne s'agit plus uniquement de s'intéresser à la manière dont les individus comprennent et exécutent de nouvelles tâches, mais bien de situer les apprentissages dans un réseau plus large de relations sociales qui produisent des liens et des interactions de coparticipation. C'est plus précisément le concept de participation périphérique légitime qui permet une telle bascule analytique. L'apprentissage y est décrit comme un processus centripète, un mouvement dans lequel l'individu investit graduellement une communauté de pratiques depuis une position initiale périphérique et vers des formes plus impliquées de participation offrant une position plus centrale. Comprendre l'apprentissage exige ainsi de se centrer sur le processus qui permet d'intégrer puis de développer la culture en vigueur dans une communauté de pratiques. L'apprentissage relève alors davantage d'une trajectoire que d'une transmission. Dans une position périphérique, la participation est souvent de courte durée et concerne des activités simples et parcellaires. La participation progressive à une communauté offre à la fois l'accès à de l'information, à des membres de la communauté, et à des opportunités qui facilitent une participation centrale (Nistor and Fischer, 2012).

Là encore, l'analyse de la recherche Pop-Part permet de mettre en lumière des positionnements différents selon le niveau d'implication dans la recherche. Cela permet de dessiner un centre de la communauté qui regroupe des acteurs s'inscrivant dans un continuum de recherche, notamment par leur engagement dans de nouveaux projets collectifs après Pop-Part, avec des chercheurs et chercheuses, des jeunes et/ou des personnes professionnelles de cette recherche ou avec d'autres. Ces positionnements sont bien évidemment en lien avec des positions (statut, genre, discipline) qui seraient à explorer plus finement.

CONCLUSION

Le désir d'articuler recherche participative et communauté de pratique repose sur une double motivation. Une première motivation est de nature définitionnelle. Au regard du fort regain d'intérêt pour la recherche participative et de la diversité d'approches qui y sont associées (Bacqué et Demoulin, 2022), l'appellation « participatif » trouve de

multiples déclinaisons relevant plus souvent de l'adjectif que du substantif. Lorsqu'on se penche sur le registre de la définition, l'utilisation du qualificatif « participatif » semble être controversée. Cette utilisation serait par exemple tautologique lorsqu'on associe ce terme à des termes comme « démocratie » (Otte et Gielen, 2020: 141) ou « inclusion sociale » (Fergusson, 2004: 315). Un constat similaire peut être fait pour le terme « recherche » lorsqu'à la question « à quoi on participe ? », on se contente de répondre « à une recherche participative ». Pour d'autres, l'association entre la recherche et la participation serait paradoxale, car elle imposerait involontairement des méthodes participatives à des partenaires qui n'en veulent pas (Arieli, Friedman et Agbaria, 2009; Ospina *et al.*, 2004). Une deuxième motivation concerne les relations de recherche : analyser la participation par le prisme des communautés nous permet en effet d'en engager une lecture particulière. En nous focalisant sur les apprentissages, nous trouvons un moyen de sortir d'une analyse portée sur la symétrie et sur la collaboration. L'apprentissage permet au contraire de se centrer sur la complémentarité, et permet ainsi de rejoindre le travail de Ben-Ari et Enosh (2012) sur la réciprocité. Un tel tournant offre également la possibilité de laisser s'exprimer une diversité et une pluralité des relations. Par ailleurs, l'analyse de type chronologique nous paraît intéressante, car elle accorde un poids à l'expérience de terrain et souligne l'importance de la temporalité dans les recherches participatives (cf. dans ce numéro l'entretien « La place des partenariats dans une recherche participative »).

Dans le paysage scientifique contemporain, une telle lecture nous paraît doublement utile. Tout d'abord, au regard de la multiplication et de l'institutionnalisation des recherches participatives et du contexte hétérogène qui en résulte, l'émergence de nouvelles grilles de lectures peut contribuer à mieux discerner les spécificités des différentes démarches. Ensuite, un cadre définitionnel se référant à la communauté de pratiques peut contribuer à se prémunir de l'injonction participative (Carrel, 2017). Les démarches participatives ont pu être qualifiées de tyranniques dans le champ du développement lorsqu'elles contribuent au maintien de la domination en dissimulant les inégalités derrière une rhétorique et des techniques de la participation (Cooke et Kothari, 2001). Un tel constat pourrait aujourd'hui s'étendre à de multiples espaces, dont la recherche, et une définition exigeante de la participation qui s'adosserait à un cahier des charges wengérien pourrait contribuer à maîtriser l'inflation de démarches participatives de telle nature. Ainsi, notre lecture de la participation permet de reléguer la dimension technique et méthodologique à un second plan. Il nous semble d'ailleurs qu'une recherche peut être participative sans pour autant s'appuyer sur des techniques participatives et peut même reposer sur des outils directifs. Qu'une communauté de pratiques puisse se construire à partir de relations de recherche et/ou de formation créées et alimentées dans des cadres divers, relevant ou non du participatif.

A contrario, l'émergence d'une définition standardisée de la recherche participative faisant autorité pose problème. Un contrôle de la normativité pouvant distinguer le « vrai » participatif du « faux » ne nous paraît pas souhaitable. Notre ambition est plus modeste et nous amène à dresser une définition souple faisant de la recherche

participative un processus (et non une production), qui engage des alliances d'apprentissage et contribue à maintenir ou à créer des espaces de participation durables. Ce processus peut être évalué en fonction de la place investie par les groupes et les individus qui n'ont pas la même centralité et dont l'intensité de la participation peut différer.

Nous avons tenté de démontrer que la recherche Pop-Part sur le terrain de Corbeil-Essonnes peut s'analyser sous le prisme de la communauté de pratiques. Si nous avons essayé d'isoler les différents critères de Wenger et d'apporter la preuve de leur pertinence pour qualifier la recherche Pop-Part, notre travail demande à être approfondi quant aux effets identitaires de la recherche chez ses participants, effets que nous n'avons pas encore eu l'occasion d'analyser. Cela demandera une approche qualitative, par entretiens avec les différents protagonistes de la recherche (ou des différentes recherches concernées), ce qui permettra notamment de saisir les trajectoires et positions successives de chacun.

RÉSUMÉ

Cet article explore la complémentarité conceptuelle entre la communauté de pratique et la recherche participative. Une revue de littérature examine en premier lieu la manière dont le concept de la communauté de pratique peut éclairer certains aspects de la recherche participative. Puis, à travers une étude de cas portée sur l'analyse de relations de recherche sur une période de 15 ans dans un terrain en Île-de-France, nous révélons l'existence de continuums de recherche se nourrissant de processus de négociation permanents et de relations sociales durables, et qui contribuent ainsi à la formation de communautés de pratique et d'espaces de participation stables.

Mots clés : Communauté de pratique, recherche participative, apprentissage, relations de recherche, continuums de recherche.

ABSTRACT

Participatory Research and Developing Communities of Practice

This article explores the conceptual complementarity between communities of practice and participatory research. An initial literature review examines the ways in which communities of practice, as a concept, can shed light on certain aspects of participatory research. A case study that analyzes research relationships over a 15-year period at a site located in Île-de-France is then used to illustrate the existence of continuums of research, which are the result of permanent negotiation processes and long-term social relationships, thereby contributing to the formation of communities of practice and stable spaces for participation.

Keywords : Communities of practice, Participatory research, Learning, Research relationships, Continuums of research.

RESUMEN

La investigación participativa y el desarrollo de comunidades de práctica

Este artículo examina la complementariedad conceptual entre la comunidad de práctica y la investigación participativa. En primer lugar, mediante una reseña bibliográfica, se examina de qué manera el concepto de comunidad de práctica puede orientar algunos aspectos de la investigación participativa. Basándose en un estudio de caso sobre el análisis de las relaciones de investigación durante un periodo de 15 años en un trabajo de campo en Ile-de-France, revelamos la existencia de la continuidad en la investigación que se alimenta de procesos de negociación permanente y de relaciones sociales sostenibles y que contribuyen de esta forma a la formación de comunidades de práctica y de espacios estables de participación.

Palabras claves: Comunidad de práctica, investigación participativa, aprendizaje, relación de investigación, contínuums de investigación.

BIBLIOGRAPHIE

- ALÉX, L., et A. HAMMARSTRÖM (2008), «Shift in Power during an Interview Situation: Methodological Reflections Inspired by Foucault and Bourdieu», *Nursing Inquiry*, vol. 15, n° 2, p. 169-176.
- AMIN, A. et J. ROBERTS (2008), «Knowing in action: Beyond communities of practice», *Research policy*, vol. 37, n° 2, p. 353-369.
- ANYAN, F. (2013), «The Influence of Power Shifts in Data Collection and Analysis Stages: A Focus on Qualitative Research Interview», *Qualitative Report*, vol. 18.
- ARIELI, D., V. J. FRIEDMAN et K. AGBARIA (2009), «The Paradox of Participation in Action Research», *Action Research*, vol. 7, n° 3, p. 263-290.
- BACQUÉ, M.-H. et J. DEMOULIN (2022), «La Recherche Au Défi de La Participation. L'expérience de La Recherche "Les Quartiers Populaires Au Prisme de La Jeunesse"», *Sociologie*, vol. 13, n° 3, p. 297-315.
- BACQUÉ, M.-H. et C. BIEWENER (2013), *L'empowerment*, Paris, La Découverte.
- BACQUÉ, M.-H. et M. MECHMACHE (2013), *Pour une réforme radicale de la politique de la ville. Ça ne se fera pas sans nous. Citoyenneté et pouvoir d'agir dans les quartiers populaires*, Rapport au Ministre délégué à la ville, Ministère de l'Égalité des territoires et du Logement, Ministère délégué à la Ville.
- BEN-ARI, A. et G. ENOSH (2011), «Processes of Reflectivity: Knowledge Construction in Qualitative Research», *Qualitative Social Work*, vol. 10, n° 2, p. 152-171.
- BEN-ARI, A. et G. ENOSH (2012), «Power Relations and Reciprocity: Dialectics of Knowledge Construction», *Qualitative Health Research*, vol. 23, n° 3, p. 422-429.
- BERGOLD, J. et S. THOMAS (2012), «Participatory research methods: A methodological approach in motion», *Historical Social Research/Historische Sozialforschung*, vol. 37, n° 4, p. 191-222.
- BOBLIN, S. L., S. IRELAND, H. KIRKPATRICK et K. ROBERTSON (2013), «Using Stake's Qualitative Case Study Approach to Explore Implementation of Evidence-Based Practice», *Qualitative Health Research*, vol. 23, n° 9, p. 1267-1275. DOI: doi.org/10.1177/1049732313502128
- BUCKLE, J. L., S. CORBIN DWYER et M. JACKSON (2010), «Qualitative Bereavement Research: Incongruity between the Perspectives of Participants and Research Ethics Boards», *International Journal of Social Research Methodology*, vol. 13, n° 2, p. 111-125.
- CALL-CUMMINGS, M., M. HAUBER-ÖZER et K. ROSS (2020), «Struggling with/against the Unintentional Reproduction of Power Structures in Participatory Research: Using Reconstructive Horizon Analysis», *Action Research*, vol. 18, n° 2, p. 171-193.
- CAMPBELL, R., A. E. ADAMS, S. M. WASCO, C. E. AHRENS et T. SEFL (2010), «"What Has It Been like for You to Talk with Me Today?": The Impact of Participating in Interview Research on Rape Survivors», *Violence against Women*, vol. 16, n° 1, p. 60-83.

- CARREL, M. (2017), « Injonction participative ou empowerment? Les enjeux de la participation », *Vie Sociale*, vol. 19, n° 3, p. 27-34.
- CHAVEZ, C. (2008), « Conceptualizing from the inside: Advantages, Complications, and Demands on Insider Positionality », *The Qualitative Report*, vol. 13, n° 3, p. 474-494.
- COLLECTIF POP-PART, M.-H. BACQUÉ et J. DEMOULIN (2021), *Jeunes de quartier. Le pouvoir des mots*, C&F éditions.
- COOK, T. (2012), « Where Participatory Approaches Meet Pragmatism in Funded (Health) Research: The Challenge of Finding Meaningful Spaces », *Qualitative Social Research*, vol. 13, p.1-22.
- COOKE, B et U. KOTHARI (2001), *Participation: The New Tyranny?*, Londres, Zed Books.
- COX, A. (2005), « What are communities of practice? A comparative review of four seminal works », *Journal of Information Science*, vol. 31, n° 6, p. 527-540.
- CRESWELL, J. W. (2013), *Qualitative inquiry and research design: Choosing among five approaches*, 3^e éd., Los Angeles/Londres/New Delhi/Singapour/Washington DC, Sage publications.
- DENZIN, N. K. (2001), *Interpretive Interactionism*, Londres, Sage.
- DYREGROV, K. M., G. DIESERUD, H. M. HJELMELAND, M. STRAITON, M. L. RASMUSSEN, B. L. KNIZEK et A. A. LEENAARS (2011), « Meaning-Making through Psychological Autopsy Interviews: The Value of Participating in Qualitative Research for Those Bereaved by Suicide », *Death Studies*, vol. 35, n° 8, p. 685-710.
- ENOSH, G. et A. BEN-ARI (2010), « Cooperation and Conflict in Qualitative Research: A Dialectical Approach to Knowledge Production », *Qualitative Health Research*, vol. 20, n° 1, p. 125-130.
- FARNSWORTH, V., I. KLEANTHOUS et E. WENGER-TRAYNER (2016), « Communities of practice as a social theory of learning: A conversation with Etienne Wenger », *British Journal of Educational Studies*, vol. 64, n° 2, p. 139-160.
- FERGUSON, R. (2004), « Discourses of Exclusion: Reconceptualising Participation amongst Young People », *Journal of Social Policy*, vol. 33, n° 2, p. 289-320.
- HUGHES, J., N. JEWSON et L. UNWIN (2013), *Communities of practice: Critical perspectives*, Londres, Routledge.
- ILLERIS, K. (2018), *Contemporary Theories of Learning: Learning Theorists in Their Own Words*, 2^e éd., New York, Routledge.
- KARNIELI-MILLER, O., R. STRIER et L. PESSACH (2009), « Power Relations in Qualitative Research », *Qualitative Health Research*, vol. 19, n° 2, p. 279-289.
- KOCH, T. et D. KRALIK (2006), *Participatory Action Research in Health Care*, Oxford, Blackwell Publishing.
- KVALE, S. (2003), *The Psychoanalytical Interview as Inspiration for Qualitative Research*, American Psychological Association.
- LAVE, J. et E. WENGER (1991), *Situated Learning: Legitimate Peripheral Participation*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LEE, R. M. (2000), *Unobtrusive methods in social research*, Open Univ Press.
- LIMERICK, B., T. BURGESS-LIMERICK et M. GRACE (1996), « The Politics of Interviewing: Power Relations and Accepting the Gift », *International Journal of Qualitative Studies in Education*, vol. 9, n° 4, p. 449-460.
- MADSEN, W. et C. O'MULLAN (2018), « Power, Participation and Partnerships: Reflections on the Co-Creation of Knowledge », *Reflective Practice*, vol. 19, n° 1, p. 26-34.
- MADZOU, L. et M.-H. BACQUÉ (2008), *J'étais un chef de gang*, La Découverte.
- MAGUIRE, P. (1987), *Doing Participatory Research: A Feminist Approach*, Amherst, University of Massachusetts Press.
- MCCOYD, J. L. M. et C. S. SHDAIMAH (2007), « Revisiting the Benefits Debate: Does Qualitative Social Work Research Produce Salubrious Effects? », *Social Work*, vol. 52, n° 4, p. 340-349.
- MERCIECA, B. (2017), « What Is a Community of Practice? » in McDONALD, J. et A. CATER-STEEL (dir.), *Communities of Practice: Facilitating Social Learning in Higher Education*, Singapour, Springer Singapore, p. 3-25.

- NISTOR, N. et F. FISCHER (2012), «Communities of Practice in Academia: Testing a Quantitative Model», *Learning, Culture and Social Interaction*, vol. 1, n° 2, p. 114-126.
- OSPINA, S., J. DODGE, B. GODSOE, J. MINIERI, S. REZA et E. SCHALL (2004), «From Consent to Mutual Inquiry: Balancing Democracy and Authority in Action Research», *Action Research*, vol. 2, n° 1, p. 47-69.
- OTTE, H. et P. GIELEN (2020), «Commoning Art as Political Companion. On the Issue of Participatory Democracy», in DUPIN-MEYNARD, F. et E. NÉGRIER (dir.), *Cultural Policies in Europe: a Participatory Turn?*, Toulouse, Éditions de l'Attribut, p. 141-154.
- PAECHTER, C. (2003). «Masculinities and femininities as communities of practice», *Women's Studies International Forum*, vol. 26, n°1, p. 69-77.
- PATTON, M. Q. (2002), «Enhancing the Quality and Credibility of Qualitative Analysis», in *Qualitative Research and Evaluation Methods*, Thousand Oak, Californie, Sage Publications.
- PSYCHÉ, V. et D.-G. TREMBLAY (2011), «Étude du processus de participation à une recherche partenariale», *SociologieS*, [En ligne]. URL: <http://sociologies.revues.org/3681>
- REGEEER, B. et J. BUNDERS (2003), «The epistemology of transdisciplinary research: From knowledge integration to communities of practice», *Interdisciplinary Environmental Review*, vol. 5, n° 2, p. 98-118.
- RIBBENS, J. (1989), «Interviewing-An "Unnatural Situation"?», *Women's Studies International Forum*, vol. 12, n° 6, p. 579-592.
- ROSS, K. (2017), «Making Empowering Choices: How Methodology Matters for Empowering Research Participant», *Forum Qualitative Sozialforschung/Forum: Qualitative Social Research*, vol. 18.
- RUBIN, A. et E. BABBIE (1993), *Research Methods for Social Work*, Belmont, Wadsworth.
- SALANE, F. et O. BRITO (2021), «“Lui, c'est un 'grand'” / “Eux, c'est nos 'p'tits'” : dynamique de catégorisation et ordre social chez les jeunes des quartiers populaires», *Sociétés et jeunesse en difficulté*, n° 25, [En ligne]. URL: <http://journals.openedition.org/sejed/10826>
- SINGHAL, A. et E. M. ROGERS (2002), «A theoretical agenda for entertainment—education», *Communication Theory*, vol. 12, n° 2, p. 117-135.
- SINGHAL, A., S. USDIN, E. SCHEEPERS, S. GOLDSTEIN et G. JAPHET (2004), «Entertainment-education strategy in development communication», in OKIGBO C.C. et F. ERIBO (dir.), *Development and Communication in Africa*, Lanham, Rowman & Littlefield, p. 141-156.
- STAKE, R. (1995), *The art of case study research*, Thousand Oaks, Sage.
- STAKE, R. (2003), «Case studies», in DENZIN N. (dir.), *Strategies of qualitative inquiry*, Thousand Oaks, Thousand Oaks, Sage, p. 134-164.
- STAKE, R. (2005), «Qualitative case studies», in DENZIN N. K. et Y. S. LINCOLN (dir.), *The Sage handbook of qualitative research*, Londres, Sage, p. 443-466.
- TRELEAVEN, L. (1994), «A Collaborative Inquiry with Women as Staff Development», in REASON, P. (dir.), *Participation in human inquiry*, London, Sage, p. 138-162.
- TREMBLAY, D.-G. et J. ROCHMAN (2017), «Les processus de collaboration et de partage des connaissances dans la recherche partenariale: de la reconnaissance des identités à l'émergence d'une communauté de pratique», in GILLET, A. et D.-G. TREMBLAY (dir.), *Les recherches partenariales et collaboratives*, Rennes, Presses universitaires de Rennes et Presses universitaires de Québec, p. 101-127.
- TUHIWAI, S. L. (1999), «Decolonizing Methodologies: Research and Indigenous Peoples», Londres, Zed books.
- VAN ACKER, K., E. CLAES, H. DELEU, N. GULINCK, L. NAESSENS, M. SCHROOTEN, T. FLACHET et A. MOUSTATINE (2021), «Participatory Action Research and Urban Social Work: Strategies for Navigating the Challenges of Participation and Reciprocation», *Journal of Social Intervention: Theory and Practice*, vol. 30, n° 1, p. 3-21.
- VULBEAU, A. (2015), «L'espace symbolique du travail de jeunesse», *Vie sociale*, n° 12, p. 29-36. DOI: <https://doi.org/10.3917/vsoc.154.0029>
- WENGER, E. (1998), «Communities of Practice: Language, Learning, and Meaning», Cambridge, Cambridge University Press.

- WENGER, E., R. A. McDERMOTT et W. SNYDER (2002), *Cultivating Communities of Practice: A Guide to Managing Knowledge*, Cambridge, Harvard Business Press.
- WOLF, D. L. (1996), « Situating Feminist Dilemmas in Fieldwork », Boulder, Westview Press.
- WRIGHT, M. T., B. ROCHE, H. von UNGER, M. BLOCK et B. GARDNER (2010), « A Call for an International Collaboration on Participatory Research for Health », *Health Promotion International*, vol. 25, n° 1, p. 115-122.
- YOST, M. R. et J. F. CHMIELEWSKI (2013), « Blurring the Line Between Researcher and Researched in Interview Studies: A Feminist Practice? », *Psychology of Women Quarterly*, vol. 37, n° 2, p. 242-250.

Comment faire des recherches sur la réalité pour la transformer

How to research reality to transform it

Orlando Fals-Borda

Volume 54, numéro 2, automne 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1113067ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1113067ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Fals-Borda, O. (2022). Comment faire des recherches sur la réalité pour la transformer. *Sociologie et sociétés*, 54(2), 231–261.
<https://doi.org/10.7202/1113067ar>



Comment faire des recherches sur la réalité pour la transformer¹

ORLANDO FALS-BORDA

Sociologue

LES OCCASIONS DE SE CONFRONTER DIRECTEMENT à des processus fondamentaux de transformation sociale au cours d'une vie sont relativement peu nombreuses. Notre génération a le privilège de vivre ce processus aujourd'hui, et de le faire avec les avantages et les désavantages qu'offre le développement contemporain. C'est également notre responsabilité, en tant que communauté scientifique, de savoir interpréter cette transformation et d'en dégager des données adéquates pour la comprendre, dans le but d'aider à construire l'avenir.

L'essence du problème qui se présente à nous consiste à savoir combiner le vécu et le rationnel dans ces processus de changement radical. Il s'agit au fond d'un problème ontologique et d'un problème de conception générale auquel on ne peut se soustraire. Notamment, quelles exigences la réalité du changement nous a-t-elle imposées et nous impose-t-elle en tant que scientifiques, et sur le plan de notre conception et de notre utilisation de la science? Parce que nous ne vivons pas seulement en tant qu'êtres humains, mais aussi en tant qu'êtres préparés pour l'étude et la critique de la société et du monde. Nos outils de travail ont été et sont essentiellement les cadres de référence

1. Texte extrait de « Introducción » du livre *El problema de cómo investigar la realidad para transformarla*, Bogotá, Tercer Mundo, 1979, p. 11-57 (2^e édition, 1983; 3^e édition, 1986).

et les techniques avec lesquelles des générations successives de scientifiques ont tenté d'interpréter la réalité. Mais nous savons bien que ces outils de travail n'ont pas de vie propre, qu'ils adoptent le sens qu'on leur donne avec leurs effets respectifs dans différents domaines de la vie et de la connaissance. Nous ne pouvons donc pas ignorer l'impact social, politique et économique de nos travaux, et, par conséquent, il nous faut choisir, pour nos besoins, ce qui est en harmonie avec notre vision de la responsabilité sociale. C'est là une manière de satisfaire également notre propre vécu.

Ces problèmes de nature philosophique, de conception du travail et d'articulation théorique se sont fait sentir de manière constante et parfois, avec angoisse, dans l'expérience colombienne qu'un certain nombre de chercheurs en sciences sociales avons vécu et tenté de rationaliser au cours des dernières années (1970-1976). Le fait que l'on puisse les articuler maintenant plus précisément fait partie intégrante du processus parcouru entre le vécu et la raison. Cela ne veut pas dire que les problèmes décrits ci-dessus ont été surmontés. Mais, pour être cohérents avec nos idées, nous souhaitons partager ces réflexions préliminaires — qui sont également un bilan de notre expérience — au nom d'une discussion qui nous est encore nécessaire et inévitable. La discussion est devenue planétaire, car les préoccupations ici énoncées à propos du cas colombien se manifestent presque partout où l'on a essayé, depuis plusieurs décennies, d'encourager consciemment des changements révolutionnaires, pour les voir ensuite frustrés ou prendre des chemins inattendus ou contraires. Il s'agit donc d'un problème théorico-pratique de la plus haute importance et de la plus grande urgence.

Il n'est pas nécessaire de donner des détails sur la nature de l'expérience colombienne de « recherche-action » (*investigación-acción participativa*), sujet d'une partie du présent travail, parce qu'elle a fait l'objet de plusieurs publications et d'une vaste polémique nationale et internationale². Aux fins du présent travail, mentionnons seulement dans les grandes lignes les caractéristiques pertinentes suivantes :

L'effort de recherche visait à comprendre la situation historique et sociale de groupes ouvriers, paysans et autochtones colombiens, c'est-à-dire le secteur le plus exploité et en retard de notre société, soumis à l'impact de l'expansion capitaliste.

Ces travaux ont impliqué de réaliser des expériences très préliminaires sur la façon d'associer la compréhension historico-sociale et les études qui en découlent, à la pratique des organisations locales et nationales engagées (syndicales ou politiques) dans le contexte de la lutte de classes du pays.

2. Plusieurs institutions colombiennes ont effectué des expériences de recherche-action depuis 1970, mais la plus connue, pour différentes raisons, a été celle de la Fundación Rosca de Investigación y Acción Social (1970-1976), de laquelle l'auteur du présent article faisait partie. Parmi les publications les plus influentes ou diffusées : Fundación Rosca de Investigación y Acción Social, *Ciencia popular, causa popular* (1972); *Cuestiones de metodología aplicada a las ciencias sociales*, (1974); *La verdad es revolucionaria*, (1974) et *La Rosca de investigación se retira de Alternativa del Pueblo* (1975). Il convient de distinguer la « recherche-action » de la « recherche militante » qui est celle réalisée par des chercheurs dans un cadre de parti et subordonnée aux orientations et besoins de leur organisation respective.

Ces expériences ont été menées en Colombie dans cinq régions rurales et côtières et deux villes, avec tant des professionnels et des intellectuels engagés dans cette ligne de recherche-action que des cadres locaux, notamment des syndicats.

Dès le début, il s'agissait d'une démarche indépendante de tout parti ou groupe politique, même si différents contacts ou échanges ont ensuite été réalisés avec les organismes politiques intéressés à la méthodologie employée.

En plus, cette expérience a tenté de répondre, dans la pratique, à la préoccupation formulée précédemment par l'auteur (depuis 1967) à propos de « l'engagement » des scientifiques colombiens (et des intellectuels en général) vis-à-vis des exigences de la réalité du changement social.

Bien que ces tentatives de recherche-action n'aient pas toujours été cohérentes ni exemptes d'erreurs inévitables, elles ont mis en évidence des éléments qui méritent d'être repris et analysés. Elles ont entraîné des échecs, des hauts et des bas, des incompréhensions et des persécutions, des encouragements et des polémiques. C'est pourquoi il faut évaluer l'expérience qui en résulte afin de mesurer son rôle au sein du processus de transformation radicale, qui est le sort de notre génération et de celles qui suivent. L'établissement d'un lien entre connaissance et action — théorie et pratique —, comme dans le mythe de Sisyphe, est un effort permanent et inachevé de compréhension, de révision et de dépassement d'un parcours sans fin, difficile et semé d'embûches. C'est la voie que l'être humain a parcourue depuis la nuit des temps.

Afin d'éviter de vaines discussions, il convient de jeter dès le début les bases gnoséologiques du présent travail, qui peuvent se résumer comme suit :

1. Le problème du rapport entre le penser et l'être — la sensation et le physique — est réglé par l'observation du matériel qui nous est extérieur et indépendant de notre conscience ; et le matériel inclut non seulement ce que la nature nous révèle, mais aussi les conditions fondamentales, primaires, de l'existence humaine.
2. Le problème de la formation et de la réduction de la connaissance ne se résout pas en distinguant les phénomènes des choses en soi, mais bien en établissant une différence entre ce qui est connu et ce qu'on ne connaît pas encore. Toute connaissance est inachevée et variable, et partant, est assujettie au raisonnement dialectique ; elle naît de l'ignorance, dans un effort pour réduire cette dernière et devenir plus complète et exacte.
3. Le problème du rapport entre le penser et l'agir se règle en reconnaissant que les choses ont une activité réelle que l'on ne cerne que par la pratique laquelle, dans ce sens, est antérieure à la réflexion ; c'est là que la vérité objective est démontrée, que la matière est en mouvement.
4. Le problème du rapport entre la forme et le contenu se règle en proposant de surmonter son indifférence à l'égard de la pratique et non seulement par le comportement intuitif ou contemplatif ; toute chose se manifeste dans un assemblage inextricable de forme et de contenu ; c'est la raison pour laquelle la théorie ne peut être séparée de la pratique, ni le sujet de l'objet.

SCIENCE ET RÉALITÉ

Même si c'est en 1970 que les travaux de terrain ont été formellement conçus entre ouvriers, paysans et autochtones colombiens dans la modalité d'une recherche-action, les difficultés théoriques et méthodologiques s'étaient manifestées bien avant : ces expériences ne répondaient pas aux cadres de référence ni aux catégories en vigueur dans les paradigmes normaux de la sociologie hérités d'Europe et des États-Unis. On était nombreux à trouver ces derniers inapplicables à la réalité existante, viciés idéologiquement en raison de leur défense des intérêts de la bourgeoisie dominante, et trop spécialisés ou cloisonnés pour comprendre la globalité des phénomènes que l'on vivait quotidiennement³.

Sans entrer dans les raisons de ce rejet — qui font l'objet d'autres essais et qui, en général, sont assez connues dans la littérature scientifique récente (Solari, Franco et Jutkowitz, 1976; Cortés, 1970; Quijano, 1973 : 45-48; Graciarena, 1974; Bottomore, 1975) —, l'expérience accumulée au cours des dernières années indique la présence de causes profondes liées aux concepts de *science* et *réalité* employés, qui à ce stade n'étaient pas encore perçus dans toute leur ampleur, leur magnitude et leur transcendance. Nous étudierons maintenant quelques-unes de ces implications.

De la causalité

Rappelons encore une fois l'insistance, dans les écrits et dans les salles de cours, sur le fait que la sociologie pourrait être une science naturelle positive, dans le style des sciences exactes, où il faudrait suivre les règles générales de la méthode scientifique de recherche. Telles sont les règles qu'à l'époque Durkheim avait transféré à la sociologie depuis les sciences expérimentales, et qu'avait popularisées Pearson (et plus récemment Popper) dans les schémas fixes d'accumulation scientifique, validité, fiabilité, induction et déduction (Durkheim, 1895; Pearson, 1892; Popper, 1959). Essentiellement, on croyait que le concept de *causalité* pouvait s'appliquer tel quel dans les sciences naturelles comme dans les sciences sociales, c'est-à-dire, que des causes réelles analogues existeraient tant dans l'une que dans l'autre et qu'elles pouvaient être découvertes de manière indépendante par des observateurs appropriés, même de façon expérimentale ou contrôlée.

Le travail de terrain réalisé dans les régions sélectionnées, notamment au cours de la première étape, a reflété cette orientation positiviste, exprimée consciemment — en ce qui concerne l'application de certaines techniques formelles — et inconsciemment, parce que les procédures étaient à l'origine conditionnées par le paradigme positiviste sans que soient prises en compte les éventuelles conséquences déformantes pour l'analyse⁴.

3. Voir Fals Borda, *Ciencia propia y colonialismo intelectual* (1976). Concernant les paradigmes scientifiques, nous avons suivi les théories de Kuhn (1970 : 23, 187-281), notamment lorsqu'il est question de la formation de la connaissance et de l'instauration de nouveaux paradigmes («science extraordinaire»).

4. En effet, comme le signale Lukács (1975), dès l'origine, il y avait un certain conditionnement produit par l'idéal cognitif des sciences naturelles qui, lorsqu'appliqué au développement social, devenait une arme idéologique de la bourgeoisie.

Les principales interrogations qui ont brisé le paradigme normal en vigueur sont nées de l'étude des mouvements sociaux. Ceux-ci, selon les modèles positivistes, peuvent constituer une réponse à des pulsions appliquées dans certains secteurs du système social; ou sont le résultat de situations pathologiques susceptibles d'amélioration à leurs sources, individuelles ou groupales. C'est ainsi que se justifiaient théoriquement les campagnes de réforme sociale favorisées par la bourgeoisie dominante, comme l'action communautaire, la défense civile, la bienfaisance et la répartition des terres en fermes familiales, le tout dans le contexte politico-social existant.

Mais une étude plus profonde et indépendante des problèmes économiques et sociaux laisse transparaître un réseau de causes et d'effets qui ne s'expliquent que par une analyse structurelle qui s'écarterait des orientations mécanicistes et organicistes habituelles, c'est-à-dire du paradigme en vigueur. Les mêmes principes de causalité des sciences naturelles ne pouvaient s'appliquer, évidemment, parce que la matière première utilisée appartient à une catégorie ontologique différente, qui a des qualités qui lui sont propres⁵. Des faits et des processus de mise en relation circulaire ou en spirale s'affrontaient dans des systèmes ouverts qui alimentaient leur propre développement et leur propre dynamique, souvent comme des prophéties imposant les mécanismes de leur propre confirmation, sous forme de causalités qu'on ne trouve pas dans la nature, où prédominent des systèmes fermés et où le principe de l'action et de réaction est plus simple et direct⁶. Dans tous les cas, on entrevoyait un univers d'action lié aux causes que le paradigme en vigueur n'anticipait pas de façon opportune ou, plus correctement, qu'il laissait dans l'ombre de la connaissance.

Cette ombre était justement, l'aspect le plus intéressant de la démarche, et exigeait que l'on s'y intéresse. Ce faisant, c'est le reflet du principe hégélien qui semblait se dessiner: «Le vivant ne laisse pas la cause atteindre son effet» (Hegel, 1974: 497-498). De sorte que s'ajoutait aux dimensions antérieures connues de multicausalité, circularité et autoconfirmation dans le domaine social un autre élément de volition qui menait à prendre en compte ce qui est fortuit ou aléatoire chez l'être humain, notamment dans des circonstances comme celles vécues dans les régions choisies pour l'expérimentation active.

Il ne s'agit pas là d'un hasard aveugle et mécanique, sujet à des règles mathématiques dans un univers homogène, tel qu'appliqué dans les sciences exactes; mais d'un

5. Un principe aussi évident que facile à oublier, malgré les raisons claires et élémentaires exposées par des épistémologues comme Rickert, lorsqu'il parle d'une «opposition matérielle (réelle)» entre nature et culture, pour expliquer la vieille distinction entre «science de la nature» et «science de l'esprit» qui a amené à la reconnaissance d'une «opposition formelle» entre la méthode naturaliste et la méthode historique qu'il estimait propre à la science culturelle (H. Rickert, 1943: 46-47). Voir les réserves de Colletti (1976: 37-38).

6. Cette thèse avait déjà été soulignée dans certaines écoles, et depuis Marx, pour l'étude de la société humaine et de la culture; il convient de rappeler que Karl Marx, dans la «Préface» à la première édition du *Capital*, en se comparant aux physiciens, souligne que la société n'est pas une entité fixe, mais une entité qu'il faut comprendre continuellement au sein d'un processus de transformation. Voir aussi sa lettre à Mikhailovsky (1877) sur la méthode historique de recherche.

élément aléatoire humain conditionné par des tendances antérieures ou limité à une certaine viabilité dans les options d'action. Dans le domaine social, l'antécédent immédiat de l'action est volitif; l'action n'est pas déterminée dans un sens unique, mais multiple, au sein d'un processus ou d'un cadre dans lequel elle acquiert son sens⁷. La détermination multiple, compte tenu de l'éventail d'options possibles dans une conjoncture donnée (possibilités qui se ferment, car d'autres s'ouvrent), expliquerait pourquoi l'histoire ne se répète pas, pourquoi ses processus ne sont pas inévitables, sauf peut-être sous des formes longues et lentes. Au sein d'une tendance historique ou d'un processus à moyen ou court terme, tout est possible: la détermination multiple et la volition créent des va-et-vient, des progrès, des sauts et des reculs que l'on peut observer dans la réalité des régions. D'où l'incidence des protagonistes concrets et des virages particuliers imposés par ceux-ci dans les campagnes des groupes régionaux de base. C'est la façon dont on comprenait la nature ultime du rapport entre ce qui est tactique et stratégique — la construction consciente de l'histoire vers le futur —, problème qui se manifestait au quotidien dans le travail de terrain, sans qu'on puisse bien le comprendre, et encore moins le maîtriser, dans toutes ses implications.

Toute cette problématique de la causalité a remis en question l'orientation du travail régional et les outils analytiques disponibles. Jusque-là, on avait procédé de manière routinière. L'expérience a indiqué que la validation des effets des travaux ne pouvait se faire, de manière définitive, que par le critère de l'action concrète, c'est-à-dire que la cause ultime avait une dimension théorico-pratique. Le caractère aléatoire de l'action sociale observée au jour le jour était en effet soumis au cadre de la praxis, comme nous l'expliquerons plus loin.

Sur la constatation de la connaissance

Une autre fracture du paradigme normal s'est produite avec le transfert de la notion de connaissance scientifique des sciences naturelles aux sciences sociales.

Un premier aspect a été celui de l'observation expérimentale. On sait que dans les disciplines sociales l'observateur fait partie de l'univers à observer, à la différence de l'observateur naturaliste. Cette condition spéciale avait été dissimulée par les modèles positivistes sur l'« objectivité » et la « neutralité » dans les sciences, qui faisaient en sorte que certaines techniques de terrain comme l'« observation participante » et l'« observation par expérimentation » (très connue chez les anthropologues) tendaient à conserver les différences entre l'observateur et ce qui est observé. En plus, de telles

7. Tel est le « principe de l'impulsion » A-B adapté par Lénine dans la discussion de la thèse de J. Petzoldt, pour expliquer les différentes options D.C.F., qui peuvent être prises dans la réalité, ce qui s'expliquerait en faisant la distinction entre « ce qui est fortuit et ce qui est nécessaire » dans l'action sociale (Lenin, 1974: 152-164). (Je remercie René Zavaleta d'avoir attiré mon attention sur cet aspect de l'approche léniniste).

techniques « neutres » plaçaient les communautés étudiées en victimes de l'exploitation scientifique⁸.

Une solution de remplacement avait été proposée, soit « l'insertion dans le processus social ». Pour le chercheur, cela impliquait une pleine identification avec les groupes auprès desquels il entrait en contact, non seulement afin d'obtenir une information fiable, mais aussi pour contribuer à l'atteinte des objectifs de ces groupes en matière de transformation. Ainsi, cette technique se distinguait des précédentes en reconnaissant le rôle de protagonistes des masses populaires et en diminuant le rôle de l'intellectuel observateur en ce qui concerne le contrôle ou le monopole de l'information scientifique (Mao Tse-Tung, 1968a – tome III : 119). Ensuite, bien que l'objectif d'un tel travail de recherche était de mieux comprendre la science et la connaissance par le contact primaire avec les groupes populaires de base, les résultats de cette nouvelle technique ont déçu. L'insertion du chercheur dans le processus social a entraîné la subordination de celui-ci à la pratique politique, conditionnée par des intérêts immédiats, et les connaissances obtenues relevaient davantage du perfectionnement et de la confirmation des connaissances plutôt que de l'innovation et de la découverte. Comme nous le verrons plus loin, le bon sens ou le savoir populaire est précieux et nécessaire à l'action sociale, mais la technique de l'insertion n'a pas permis d'articuler ce savoir populaire à la connaissance scientifique vérifiable recherchée afin d'orienter les campagnes de défense des intérêts populaires.

Finalement, il est apparu que la connaissance scientifique vérifiable résultait plutôt des notions abstraites discutées dans des séminaires fermés et des discussions entre collègues d'un même niveau intellectuel, ainsi que de l'étude de la littérature critique. On ne découvrait là rien de nouveau, malgré les attentes importantes qui avaient été entretenues au départ quant aux possibilités d'obtenir des connaissances scientifiques directement du contact avec les bases. Nous reviendrons sur cette question lorsque nous aborderons les « catégories médiatrices spécifiques » et le rôle des groupes populaires de référence.

De l'empirisme

La pratique a aussi permis de constater que le chercheur méthodique peut se faire à la fois sujet et objet de sa propre recherche, et analyser directement l'effet de ses travaux (voir la fin de la présente étude). Pour ce faire, il doit mettre l'emphase tour à tour sur l'un ou l'autre rôle durant le processus, suivant une séquence de rythmes dans le temps et dans l'espace, pour se rapprocher et se distancer des bases, de l'action et de la réflexion⁹. En cherchant la réalité sur le terrain, son engagement envers les masses

8. Nous situons dans cette même catégorie les tentatives de l'« anthropologie de l'action » proposée dans les années 1960 par Sol Tax, et, en partie, les essais d'« ethnométhodologie » par H. Garfinkel, même si doivent être retenues les prémisses pratiques qui remettent en cause ou conditionnent la « science normale » de son époque. Voir l'article intéressant (Freund et Abrams, 1976 : 377-393).

9. « Pratiquer, connaître, pratiquer encore et connaître de nouveau. Cela se répète en cycles infinis et, à chaque cycle, le contenu de la pratique et de la connaissance s'élève à un niveau supérieur. Telle est la théorie matérialiste dialectique de la connaissance [...] et de l'unité du savoir et du faire » (Mao Tse-tung, 1968a – tome I : 331).

organisées, c'est-à-dire son insertion personnelle, lui permet de ne pas se retrouver en dehors du processus. Les masses, en tant que sujets actifs, justifient la présence du chercheur et sa contribution aux tâches concrètes, tant à l'étape de l'action qu'à celle de la réflexion.

Ce travail ne laissait donc aucune place à l'expérimentation sociale traditionnelle pour faire de la science et interpréter la réalité dans de telles conditions, mais plutôt pour l'engagement personnel et à l'insertion par rythmes. Les techniques se trouvaient subordonnées à la loyauté des groupes d'actants et aux contraintes du processus : il était devenu important de prendre conscience de « pour qui » on travaille. De sorte que les techniques empiriques de recherche (l'enquête, le questionnaire ou l'entrevue), habituellement l'apanage de l'école classique, n'ont pas été écartées du fait de leur positivisme (seuls les groupes extrémistes ont confondu l'empirisme et le positivisme). Ces techniques ont plutôt bénéficié d'un nouveau sens dans le contexte de l'insertion au sein des groupes d'actants. Par exemple, il ne pouvait y avoir de distinction catégorique entre intervieweur et interviewé comme l'exigeaient les textes orthodoxes de méthodologie. Il convenait de transformer l'entrevue en une expérience participative et consensuelle entre le donneur et le récepteur de l'information, expérience dans laquelle tous deux s'identifiaient aux besoins et finalités partagés. C'est la raison pour laquelle, dans le texte miméographié préparé en 1974 (Fundación Rosca de Investigación y Acción Social, 1974), un chapitre est consacré aux techniques empiriques de mesure statistique, de comptage, d'analyse et d'organisation du matériel, que l'on jugeait nécessaires pour comprendre la réalité aux niveaux local et régional.

Cet effort de participation à l'étude pourrait s'appeler *empirique* dans le bon sens du terme, c'est-à-dire qu'il vise à ajuster les outils analytiques aux besoins réels des bases et non à ceux des chercheurs¹⁰. On voit donc, évidemment, que les techniques développées par les sciences sociales ne découlent pas d'un refus (comme certains l'ont prétendu), mais qu'elles peuvent être appliquées, améliorées et devenir des armes de politisation et d'éducation des masses. Que cela soit possible, l'expérience colombienne de l'insertion (et de l'« auto-recherche » comme nous le verrons plus loin) tend aussi à le démontrer. Toutefois, il faut replacer dans leur contexte conformiste les techniques empiriques issues du paradigme normal qui réifient la relation sociale en créant un véritable divorce entre le sujet et l'objet de la recherche, soit en maintenant l'asymétrie entre l'intervieweur et l'interviewé (comme dans les sondages d'opinion), et reconnaître leurs limitations. Qui plus est, on admet qu'il faut rejeter ces techniques lorsqu'elles se transforment en armes idéologiques en faveur des classes dominantes et en moyens de répression et de contrôle des classes démunies et exploitées, comme c'est souvent le cas.

10. Il ne faut pas se tromper en ce qui concerne l'« empirisme aveugle ». Ce problème a été résolu par Marx lui-même en 1880, avec son « Enquête ouvrière ». Par exemple, les questionnaires adéquats peuvent aussi devenir des éléments de politisation et de création de conscience de classe, comme l'a d'ailleurs fait Marx par la formulation de ses questions. Voir Bottomore et Rubel, *Karl Marx: Selected Writings in Sociology and Social Philosophy*, (1968 : 210-218).

De la réalité objective

Les orientations positivistes exigeaient le recours à des « coupes sectionnelles » pour appréhender la réalité, de nouveau selon l'imitation illogique des techniques d'échantillonnage très développées dans les sciences exactes. On obtenait ainsi des « faits » mesurables grâce auxquels on reconstruisait mentalement, morceau par morceau, la mosaïque de la société. Sans nier l'importance de la mesure dans le domaine social lorsqu'elle est justifiée, on a pu voir sur le terrain combien ces « faits » étaient amputés de leur dimension temporelle et procédurale. Or, cette dimension temporelle fait partie intégrante de la réalité des « faits » observés. Elle représentait leur portion dynamique, vivante, celle qui précisément requérait le plus d'intérêt du fait que les chercheurs pouvaient voir clairement la réalité objective de matière et mouvement que les scientifiques recherchent comme cause finale des choses¹¹.

La réalité objective apparaissait sous la forme de « des choses en soi » transitant dans la dimension espace-temps et provenant d'un passé historique conditionnant. Elles devenaient des « choses pour nous » en atteignant le niveau de compréhension des groupes concrets, notamment les groupes de la base dans les régions. C'est ce qui est arrivé à des concepts généraux connus comme *exploitation*, *organisation* et *impérialisme*, qui, compris empiriquement ou en tant que sensations individuelles par les paysans et les autochtones, étaient reconnus rationnellement et articulés idéologiquement et scientifiquement par ces derniers, pour la première fois, dans leur contexte structurel réel. L'un des dirigeants agricoles ayant exprimé son idéologie de manière formelle expliquait en termes de « lutte inconsciente de classe » certaines orientations traditionnelles du comportement des paysans-locataires, classe à laquelle il appartenait. Et le souvenir de l'organisation paysanne qui avait existé dans une région il y a de cela une cinquantaine d'années a resurgi comme une « chose pour nous » une fois traduite dans le contexte des confrontations actuelles, et les vieux acteurs de la lutte ont été resitués au sein d'un processus historique vivant.

Cette transformation des « choses en soi » en « choses pour nous », selon Lénine, « c'est précisément la connaissance » (Lenin, 1974: 110, 111, 179)¹². Grâce à cette transformation, le niveau de connaissance de la réalité objective s'est accru dans les régions où les travaux ont été menés. Il ne s'est pas accru davantage parce que cet effort de recherche et de création de connaissance s'est vu frustré, notamment, par l'utilisation consciente ou inconsciente de l'appareil conceptuel du paradigme en vigueur. De sorte

11. C'est là un postulat vieux comme la connaissance humaine, d'abord énoncé par la philosophie grecque et renouvelé par Descartes, aujourd'hui confirmé par de nombreux penseurs et scientifiques en sciences naturelles. Engels a reformulé cette même thèse comme la « loi du mouvement » dont la science est la dialectique du développement de la nature, de la société et de la pensée (voir *Anti-Dühring* (Engels, 1935: 144-145) et *Materialismo y empiriocriticismo* (Lenin, 1974: 166, 251)). Ces principes découlent davantage d'Aristote que de Newton, mais n'en sont pas moins encore d'actualité.

12. Lukács rappelle que ces catégories kantienne, reprises par Hegel, ne s'opposent pas sinon qu'elles sont des « corrélats nécessaires » ; il remet dans son contexte ce que soutient Lénine, inspiré de Engels. Voir *Historia y conciencia de clase* (Lukács, 1975: 179) et *Fenomenología del espíritu* (Hegel, 2007 – tome II: 464, 479), sur la réalité.

que tout le sens de l'implication de « choses en soi » en « choses pour nous » pour comprendre la réalité objective n'a pu se clarifier qu'avec la remise en question des idées traditionnelles à propos de la validité de lois, la fonction de concepts et l'emploi de définitions en science. Le principe d'aléatorité conditionnée au moyen duquel nous avons réexaminé les processus de causalité s'est révélé vital pour transformer des idées figées sur l'heuristique et le cadre conceptuel des sciences sociales, comme nous le verrons ci-après.

Des concepts

Nous tendons fréquemment à considérer les lois et les concepts comme absolus et à transformer les définitions en dogmes, soit à faire de la théorie un « fétiche ». C'est ce qui est arrivé dans les expériences décrites, d'où une certaine déformation ou la dérive de la réalité. En de nombreuses occasions, les chercheurs, en raison du manque de clarté des cadres de référence et de la rigidité des concepts et des méthodes, souhaitaient voir sur le terrain, avec une vie propre, des lois telles que celle de la « reproduction élargie de l'expansion capitaliste » et celle de la « correspondance entre structure et superstructure », ou appliquer facilement des concepts complexes comme *autogestion* et *colonialisme*, ou encore confirmer des définitions larges comme celles de *secteur moyen*, *latifundio* et *dépendance*, pour se rendre compte qu'elles étaient médiatisées, incomplètes, déformées et parfois contredites dans la pratique. Dans le cas des définitions, beaucoup sont apparues tautologiques, c'est-à-dire impossibles de concevoir sans leurs composantes réelles, entraînant des gains limités sur le plan du pouvoir d'analyse¹³. Cette situation théorique déplorable s'est aggravée du fait de l'impact obsessif des slogans et des doctrines préfabriquées, avec leur propre jeu de lois, concepts et définitions absolues, qui apparaissaient comme des fétiches dans les mouvements populaires et politiques des régions étudiées. Il était trop facile d'adopter des interprétations d'autres époques, des formations sociales et des conjonctures politiques différentes de celles rencontrées dans la réalité. À la longue, on voyait bien que l'on ne gagnerait rien, ni en connaissances, ni pour une action politique efficace¹⁴.

Cependant, nous ne constatons ici rien de neuf. En effet, les concepts, les définitions et les lois, quoique nécessaires pour associer la réalité observée à l'articulation intellectuelle, c'est-à-dire afin de cerner les représentations de la réalité, ont une valeur limitée et circonscrite à des contextes déterminés pour expliquer les événements et les processus. Rickert disait : « On ne peut retirer des concepts que ce que nous y avons

13. Il est possible que ce soit là un défaut intrinsèque de toute définition qui la rend incorrigible lorsque les cadres de référence changent ; dans ce cas tout s'écroule avec les définitions. Voir le cas des sciences physiques (Kuhn, 1970 : 183-184). Hegel avait signalé jusqu'à quel point la définition « réduit la richesse des déterminations multiples de l'existence supposée aux moments les plus simples », ainsi que d'autres limitations que l'on oublie souvent (Hegel, 2007 – tome II : 700-701).

14. Voir l'analyse convergente de ce problème de manque de coïncidence entre les groupes politiques radicaux et la vision globale du développement présentée par Moura (1976). La fétichisation est évidente lorsque les groupes ou partis politiques commencent à rechercher à tout prix le « Palais d'hiver » dans les contextes locaux, en les sacrifiant à des fins purement tactiques, etc.

mis» (Rickert, 1943 : 69, 200 ; Hegel, 2007 – tome II : 516, 700) et, en outre, « nous ne pouvons rien faire d'autre que jeter des ponts sur le fleuve tumultueux de la réalité, aussi petites que soient les travées de ces ponts »¹⁵. Marx avait déjà suggéré que chaque période historique peut avoir ses propres lois¹⁶, et Lénine avait écrit que « la loi n'est rien d'autre qu'une vérité approximative » constituée de vérités relatives¹⁷. La dogmatisation doit être proscrite de leurs œuvres et de celles de leurs disciples les plus conséquents.

De la même manière qu'il n'a pas été profitable d'attendre de travailler avec des concepts stables ou permanents qui fourniraient une description « correcte, complète et objective » des faits, il a fallu chercher des solutions théoriques qui permettent de mieux se rapprocher de la réalité pour la comprendre et la transformer. La réponse la plus adéquate nous est venue de la méthode dialectique appliquée en étapes alternées et complémentaires : a) en encourageant un échange entre concepts connus ou pré-conçus et les faits (ou leurs perceptions) au moyen d'observations adéquates dans le milieu social ; b) en poursuivant l'action au niveau de la base pour constater dans la réalité du milieu ce que l'on cherchait à conceptualiser ; c) en réfléchissant à nouveau à cet ensemble expérimental pour déduire des concepts plus adéquats ou éclairer de vieux concepts ou vieilles théories à adapter au contexte réel ; d) en recommençant le cycle de la recherche pour terminer dans l'action.

Ces étapes et rythmes pouvaient s'exécuter *ad infinitum*, comme nous le verrons dans la partie consacrée à la praxis et à la connaissance (Hegel, 2007 – tome I : 50).

L'on sait que cette façon de travailler dialectiquement peut éviter que les nouvelles catégories s'accommodent des vieilles formes de pensée, chose indispensable pour la création de nouveaux paradigmes (Feyerabend, 1974 : 38-40). C'est ce qui arrive même dans les sciences naturelles étant donné que, là aussi, les données apparaissent conditionnées au milieu social dans lequel elles se constituent. On fait alors appel à des réflexions *ad hoc* qui tendent à expliquer les domaines non couverts par les paradigmes existants ou qui s'adressent aux aspects obscurs des explications théoriques en vigueur, qui souvent peuvent être vastes et significatives (Kuhn, 1970 : 13, 83, 152, 153,

15. Kuhn, montre le poids de l'appareil conceptuel et du vocabulaire sur la reformulation des rapports dans de nouveaux paradigmes avec leur application à la réalité (1970 : 149). Un autre auteur critique nous rappelle que « les concepts comme les perceptions sont ambigus et dépendent des expériences antérieures de la personne, de son éducation, des conditions générales du milieu » ainsi que du vocabulaire et de la « langue d'observation » (Feyerabend, 1974 : 66, 125-126, 619).

16. Karl Marx, dernières phrases de la deuxième édition allemande de *El capital* (1973) ; et « Préface » de la première édition allemande de *El capital*, partie final (1867). Il convient de souligner que l'objectif de Marx est de « découvrir la loi économique du mouvement de la société moderne », et non une loi générale ou éternelle.

17. « Chaque phase du développement de la science ajoute à cette somme de vérité absolue ; mais les limites de la vérité de chaque thèse scientifique sont relatives, dans la mesure où elles sont élargies ou restreintes par le progrès postérieur des connaissances » (Lenin, 1974 : 126-127). Néanmoins, Lénine (en s'inspirant de Engels) n'a cessé de soutenir l'existence de « lois objectives » dans la nature, comme celle des saisons, mais elles sont plutôt des processus de causalité ou des besoins naturels. Les thèses sur la vérité absolue et relative ont également été adoptées par Mao Tse-Tung (1968b : 330).

172 ; Bernal, 1976 : I, 415, 417, 424, 427). Dans le cas colombien, de nombreuses réflexions *ad hoc* ont découlé d'une analyse préliminaire du matérialisme historique — comme nous allons le voir —, toujours avec le souci de ne pas devenir esclave de concepts plus spécifiques ou de leurs définitions plus courantes, malgré le risque que certains n'y voient qu'un « révisionnisme » fatal.

De la science sociale critique

Dans le cadre de cet effort limité pour acquérir des connaissances à la fois valides et utiles, un autre facteur, non pas nouveau, mais réitératif, a fait son apparition : la dimension du « fait » en tant que processus historique, qui fait appel à la reconnaissance de la réalité comme d'un « ensemble complexe de processus ». Nous avons reconfirmé pour la énième fois que, dans le domaine social, il ne peut y avoir de réalité sans histoire. Les « faits » se complètent par des « tendances », bien que celles-ci soient des catégories distinctes sur le plan de la logique¹⁸.

Comme il fallait s'y attendre, les tendances ou les processus apparaissaient simplement comme des actes successifs valides pour des contextes immédiats, et pouvaient s'enchaîner les uns aux autres pour donner un sens à un changement social de plus grande envergure. Par exemple, on voyait dans l'occupation des terres une tendance vers un défi radical lancé à la mainmise des grands propriétaires ; un tel défi pouvait mener, à son tour, à un bouleversement des fondements du pouvoir politique local et régional. Étant donné que ces tendances venaient du passé (même si, évidemment, d'autres sont apparues durant les années de l'expérience), leur compréhension n'était possible qu'en considérant l'histoire, et personne ne se sentait capable de les projeter dans le futur sans comprendre ce qui venait du passé médiate et immédiat.

L'ajout définitif de la dimension historique pour comprendre la réalité objective (une conviction, qui, en vérité, remonte aux premières études de Saucío en 1955 et Boyacá en 1957), a fini par rompre le paradigme normal et la vigueur de la sociologie positiviste et académique. Il ne semblait plus possible de transformer de l'intérieur cette sociologie universitaire en instrument révolutionnaire. La sociologie que l'on connaissait en Colombie avait été conçue selon les intérêts conservateurs de classe et de pouvoir social et politique de la bourgeoisie dominante : elle ne pouvait donc se suicider intellectuellement avec son propre instrument. Dans les régions étudiées, on ressentait le besoin de se doter d'une sociologie qui soit avant tout une science sociale inspirée des intérêts des classes travailleuses et exploitées. On avait besoin d'une « science populaire », telle que définie au début de notre démarche, qui soit d'une plus grande utilité pour l'analyse des luttes de classes qu'on voyait sur le terrain, ainsi que pour l'action politique et la projection des classes travailleuses comme acteurs de l'histoire (nous reviendrons sur ce point fondamental).

18. Poser les « faits », purement ou simplement empiriques, c'est chosifier la réalité et abandonner la méthode dialectique, soutient Lukács (1975 : 236-239). Le plus correct, c'est de les traiter comme le fait Rosa Luxemburgo dans *¿Reforma social o revolución?* (1967), où les tendances se transforment en fait, puisque ceux-ci « sont faits de processus » (Marx, 1971- III/1 : 316).

À cette nouvelle science sociale par le peuple et pour le peuple travailleur, il fallait intégrer diverses disciplines : la sociologie seule ne suffisait pas, et ne pouvait être son socle général. C'est le matérialisme historique comme philosophie de l'histoire qui offrait le point culminant de l'unification, comme cela a été démontré, à d'autres époques et sous d'autres latitudes, par de nombreux chercheurs compétents¹⁹. Grâce au matérialisme historique, comme disait Lukács, on était en mesure de « révéler l'essence de l'ordre social capitaliste et, au moyen des rayons froids de la science, en mesure de traverser les voiles posés par la bourgeoisie pour dissimuler la situation de la lutte des classes, la situation réelle ». Le matérialisme historique pouvait s'avérer en même temps guide scientifique et instrument de lutte (Lukács, 1975 : 91).

Les autres disciplines susceptibles de s'intégrer à la sociologie et à l'histoire étaient l'économie, la géographie, la psychologie, l'anthropologie, la science politique et le droit, pour aboutir à quelque chose se rapprochant de ce que l'on appelait *économie politique* au 19^e siècle. À ces éléments s'ajoutaient les éléments de « théorie critique » que Marx et Engels surtout ont élaboré dans leurs travaux et leur action politique propre, éléments que d'autres scientifiques des champs sociaux ont repris, notamment certains membres de l'École de Francfort durant les décennies de 1950 et 1960, ainsi que des marxistes de diverses nationalités depuis plusieurs décennies. C'est ainsi qu'est née une « science sociale critique » qui n'était pas neuve, mais que les besoins actuels obligeaient à appliquer avec plus d'intensité et d'engagement²⁰.

Dans un premier temps, étant donné la taille restreinte des groupes engagés dans ces expériences, il n'a pas été possible d'élaborer de manière cohérente un paradigme nouveau de la science sociale critique, mais on a pu envisager sommairement la direction à donner à ce nouvel effort de recherche régional, en se basant sur des expériences et des informations antérieures pertinentes de Colombie et d'autres pays. À mesure que l'on avançait, on a vu que le défi pour ces groupes était franchement épistémologique, vu qu'il fallait comprendre à fond les implications théorico-pratiques et philosophiques de ce que l'on avait appelé avec un certain enthousiasme naïf *recherche-action*. Dans les sections qui suivent, nous en examinerons les implications et les conséquences.

La praxis et la connaissance

Le rejet du positivisme et des techniques « objectives » de recherche inspirées du modèle connu de l'intégration et de l'équilibre social ne pouvait laisser les nouveaux travaux

19. À l'instar de Rickert et d'autres, nous ne considérons pas le matérialisme historique comme une science au même niveau que les autres, mais bien comme une philosophie de l'histoire, ce en quoi nous sommes fidèles aux propos de Marx qui, comme on le sait, n'a parlé que de « fondements matérialistes » de sa méthode de recherche (en réalité le terme est de Engels, non de Marx) (Rickert, 1943). Voir également Bottomore et Rubel (1968 : 35-36).

20. Voir Solari, Franco et Jutkowitz (1976 : 66-67). Les auteurs signalent justement la « pauvreté de la discussion épistémologique en Amérique latine » et le peu d'attention accordée aux contributions de l'École Francfort, particulièrement durant les années où a sévi la polémique à propos de *science, crise et engagement* (1968-1970). En effet, on ne lisait que Marcuse alors que d'autres œuvres pertinentes comme celles de Horkheimer et Habermas, n'ont été connues en anglais et en espagnol qu'après 1970.

régionaux dans le vide : cela aurait équivalu à rejeter la science même. Il fallait plutôt substituer à la structure scientifique initiale des travaux une nouvelle structure plus appropriée aux besoins réels et à la nature des tâches de recherche concrètes dans ces régions.

Dans la section précédente, nous avons donné quelques indications à propos de la façon dont s'est formé un nouveau paradigme scientifique dans le domaine de la méthodologie et la conception de la réalité. L'adoption du matérialisme historique comme guide scientifique et instrument de lutte a été une étape cruciale.

L'axe central autour duquel s'est articulé ce que l'on peut considérer comme la base de ce nouveau paradigme a été la possibilité de créer et d'obtenir des connaissances scientifiques dans l'action même des masses travailleuses. Autrement dit, le fait que la recherche sociale et l'action politique puissent se fondre et s'influencer mutuellement pour augmenter tant le niveau d'efficacité de l'action que la compréhension de la réalité (Fals Borda, 1976 : 55, 58, 66, 67, 73, 74 ; Fundación Rosca de Investigación y Acción Social, 1972 : 44-50 ; Stavenhagen, 1971 : 339 ; Moser, 1976 : 357-368)²¹. Étant donné que « le critère de la correction de la pensée est, bien sûr, la réalité », le dernier critère de validité de la connaissance scientifique était alors la praxis, comprise comme une unité dialectique formée de la théorie et de la pratique, dans laquelle la pratique est cycliquement déterminante²².

La découverte de la praxis en tant qu'élément définitoire de la validité du travail régional n'était, en aucune manière, la base d'un nouveau paradigme général des sciences sociales nationales, étant donné que cette découverte, comme cela a déjà été dit, venait de très loin et, dans les faits, avait été appliquée dans divers contextes, au pays comme à l'étranger. Le « nouveau » paradigme était vieux selon d'autres critères : ce qui manquait dans ce cas, c'était de mieux le connaître et d'ouvrir des possibilités d'application supplémentaires dans divers milieux et organisations sociales et politiques dans lesquels se justifiait son adoption²³. Le point de départ de cette discussion n'a pas été la toute première définition de la praxis d'Aristote comme action ou exercice pour atteindre la bonté et la justice dans la formation du caractère, mais plutôt celle qui définit la praxis comme action politique en vue de changer la société structurellement. Son origine est la découverte faite par Hegel que l'activité, en tant que

21. Voir aussi la discussion sur les noms que peut prendre la recherche-action en tant que nouveau paradigme, présentée par Moser.

22. « Le point de vue de la vie, de la pratique, doit être le point de vue premier et fondamental de la théorie de la connaissance » (Lenin, 1974 : 133). La citation sur la réalité provient de Lukács (1975 : 261).

23. Parmi les gauches colombiennes, seul le parti communiste a eu une politique fixe de recherche socioéconomique partiellement associée à ses travaux : il publie *Estudios marxistas* qui comprend des textes de ses chercheurs militants. Certains groupes socialistes commencent à faire de même et il y a eu des études antérieures pertinentes de marxistes tels que Luis E. Nieto Arteta, Ignacio Torres Giraldo entre autres. Dans ce sens, on a souvent oublié que les liens entre théorie et pratique sont évidents pour celles et ceux qui ont développé la science et la technique modernes comme apanage de la bourgeoisie ou pour la défense du *statu quo*. Et elle va de la gauche à la droite politique : voir Moser (1976 : 366) et ses références (Clark, 1972). Norman Birnbaum rappelle le « Moynihan Report » sur le développement à outrance comme un cas de « recherche active » de ce type (Birnbaum, 1974 : 209).

travail, est la forme originale de la praxis humaine — que l'homme est le résultat de son propre travail, découverte que Marx a par la suite étoffée en tant qu'« action instrumentale », c'est-à-dire comme activité productive qui régit l'échange matériel de l'espèce humaine avec son environnement naturel²⁴. Le principe original de la praxis, dans le domaine de la connaissance et des relations entre théorie et pratique, se traduit dans huit des onze *Thèses sur Feuerbach* (1888), particulièrement la deuxième et la onzième. Ces thèses de Marx sont à considérer, au niveau philosophique, comme la première articulation formelle de la science sociale critique : une science sociale engagée à l'égard de l'action pour transformer le monde, en opposition au paradigme positiviste qui interprète la praxis comme une simple manipulation technologique et comme un contrôle rationnel des processus naturels et sociaux²⁵.

Dans le contexte concret du travail régional que nous examinons ici, ce qui s'appelle *théorie* comprend des préconcepts, des idées préliminaires ou des informations externes (exogènes) en rapport avec des « choses en soi », des processus, des faits ou des tendances observables dans la réalité ; et la *pratique* renvoie à l'application de principes ou d'information dérivée de l'observation, application réalisée tout d'abord par les groupes de base, en tant qu'acteurs et contrôleurs du processus avec qui les chercheurs partageaient l'information et faisaient le travail de terrain. Ces étapes pouvaient se produire simultanément, ou selon le rythme réflexion-action avec des rapprochements et distanciations de la base, comme expliqué dans la section précédente. L'idée était de susciter un échange entre concepts et faits, observations adéquates, action concrète ou pratique pertinente afin de déterminer la validité des observations, de revenir à la réflexion selon les résultats de la pratique, et de produire des préconcepts ou des approches *ad hoc* à un nouveau niveau, ce qui permettait de recommencer indéfiniment le cycle rythmique de la recherche-action.

Bien qu'il n'ait pas été possible d'appliquer ces principes dans toute leur ampleur pour diverses raisons (voir plus loin), cette modalité expérimentale de travail a donné de bons résultats tant en ce qui concerne l'accumulation de connaissances scientifiques sur la réalité régionale que l'action politique et organisationnelle (conjoncturelle) des groupes de base intéressés. L'opportunité du principe de la praxis pour déterminer la validité des travaux locaux et des possibilités de développer un nouveau

24. Hegel (2007 – tome II : 622, 667-663, 614-680), établit le rapport entre la téléologie de l'homme et l'autofinalité de la nature que l'homme utilise dans son travail. Voir Mandel (1972 : 1947).

25. Aussi, « human engineering » à la Kurt Lewin, ou la « science appliquée », comme on l'entend habituellement. Voir Habermas (1974 : 263-267), sur « l'isolement positiviste de la raison et la décision ». Une des premières discussions sur les *Thèses*, comme clé de l'œuvre de Marx, et sa traduction dans une « philosophie de la pratique » (praxis) est celle de Gentile (1899), cité par Bottomore et Rubel (1968). Il faut dire ici qu'il existe effectivement une « philosophie de la praxis » relativement développée par Lénine, Gramsci, Lukács et d'autres, mais qui n'a pas été beaucoup plus loin que les *Thèses sur Feuerbach* comme critère d'orientation ou validation. Par contre, il n'y a pas de « méthodologie de la praxis » comme telle, à moins qu'elle ne se traduise, comme nous tentons de le faire ici, dans des éléments de la recherche active selon l'orientation du matérialisme historique. C'est-à-dire que nous ne sommes pas parvenus à voir dans l'idée de praxis un élément qui permette de la transformer en elle-même, en une catégorie analytique.

paradigme de la science sociale critique se voyait ainsi confirmée. Plusieurs exemples illustrent cette affirmation.

1. L'hypothèse de « l'arme culturelle » en tant qu'élément mobilisateur de masses avait été exposée et appliquée par les organisations révolutionnaires vietnamiennes (entre autres) (Burchett, 1969). En Colombie, cette hypothèse n'avait pas été tentée sérieusement ni largement, en partie parce que l'on considérait — erronément à notre avis — que le « front culturel », avec ses expressions traditionnelles, artistiques et intellectuelles, devait avoir une priorité faible dans la lutte contre l'impérialisme et la bourgeoisie. Grâce à l'information préliminaire obtenue de l'expérience vietnamienne, il a été décidé de stimuler le « front culturel » dans une région où la musique populaire était bien enracinée. Dans le cadre de cette expérience, des groupes ont été formés et ont changé la musique romantique traditionnelle pour lui conférer un contenu de contestation révolutionnaire, ce qui a servi à la mobilisation et à la politisation des masses paysannes de la région. En même temps, en ce qui concerne la connaissance, on a mieux compris l'origine, la signification et l'histoire réelle de cette musique, telle que la conçoit le peuple qui la chante et l'interprète, et non la bourgeoisie qui la danse. On a ainsi brisé certaines conceptions classiques de l'histoire culturelle nationale, soutenues par des intellectuels et des artistes de la bourgeoisie.
2. L'hypothèse de la « récupération critique de l'histoire » mène à l'examen du développement des luttes de classes du passé pour récupérer, pour les besoins actuels, des éléments qui auraient été utiles à la classe travailleuse dans ses confrontations avec la classe dominante. La période critique de 1918 à 1929, lorsque sont apparus les premiers syndicats en Colombie, était presque un mystère pour les historiens colombiens et pour les organisations politiques. Ce mystère n'a commencé à se dévoiler que lorsqu'une des principales dirigeantes de l'époque, Juana Julia Guzmán, déjà octogénaire, a constaté la résurgence de la lutte paysanne en 1972 et s'y est intégrée. Auparavant, on avait résisté à communiquer de l'information aux historiens bourgeois et libéraux qui s'en étaient préoccupés. Avec l'incorporation de Juana Julia au mouvement paysan, on a obtenu les premières données fiables à propos de l'anarcho-syndicalisme au sein des premiers syndicats colombiens et de l'origine du parti socialiste du pays, données qui ont été publiées dans un fascicule illustré qui, pendant un certain temps, était la seule source fiable sur ce développement politique important en Colombie. Simultanément, la récupération de la mémoire de cette période de luttes et de l'une des plus anciennes dirigeantes a donné une continuité historique et un élan idéologique et organisationnel plus important au mouvement régional des « usagers paysans » entre 1972 et 1974, pour le mener vers une position d'avant-garde qui lui a été reconnue dans tout le pays.
3. La théorie de la « lutte et de la violence de classes » en tant que constante historique largement connue, a été confrontée dans une région colombienne à des résultats pédagogiques et politiques semblables. Avec cette théorie à l'esprit, on a découvert qu'au début du 20^e siècle, un diocèse s'était approprié des terres d'une communauté

autochtone afin d'y construire un séminaire. La recherche historique dans les archives et registres notariaux sur ce sujet — comme la recherche locale sur le terrain — a mené non seulement à la confirmation de la théorie et à l'enrichissement des connaissances sur la région et son histoire du point de vue de la lutte des classes, mais aussi à fournir au mouvement autochtone des armes formelles et les connaissances idéologiques et politiques nécessaires pour affronter l'évêque et récupérer leurs terres par la force dans une grande victoire populaire.

Dans chacun de ces cas, la validité de la connaissance a été déterminée par les résultats objectifs de la pratique sociale et politique et non par des appréciations subjectives (Mao Tse-tung, 1968a : 319). De cette façon, l'âlatoire a été circonscrit par l'action concrète et la connaissance pertinente, c'est-à-dire qu'est intervenu un certain contrôle de l'issue des conjonctures qui n'aurait pas été possible autrement. Ces cas avaient des référents théoriques antérieurs et exogènes, certains fondés sur des expériences et des réflexions spécifiques d'ailleurs, ce qui ne contredisait pas la possibilité de créer, de même, des connaissances absolument originales. De toute manière, on peut démontrer que dans ces cas, on a obtenu, et créé, des connaissances scientifiques au sein de l'action même des masses, et ces connaissances ont intégré le patrimoine général des groupes de base et le patrimoine spécifique de la science sociale critique. En même temps, la lutte populaire s'est alimentée de ces connaissances et a bénéficié ainsi d'un incitatif important parmi les options découlant de la conjoncture. C'est pourquoi on peut de nouveau soutenir que la praxis a une force définitoire et qu'associer la théorie et la pratique, dans notre milieu, pour atteindre un changement radical ou révolutionnaire n'est pas si difficile ni aussi complexe qu'il n'y paraît²⁶.

Il reste toutefois une question à examiner à ce sujet : celle du rôle de l'organisation de base pour l'obtention et l'utilisation des connaissances, et l'exécution de la praxis. Sans cette organisation, on ne serait pas arrivé aussi loin et on n'aurait pas obtenu des données suffisamment solides, et celles-ci n'auraient eu la même transcendance et utilité politique. Mais ce point est également tributaire du type d'organisation et de la nature des relations établies entre les chercheurs et les bases, soit le sujet de la section qui suit.

SAVOIR POPULAIRE ET ACTION POLITIQUE

Si l'on admet que la praxis de validation, telle que nous la concevons ici, est avant tout politique, la problématique de la recherche-action oblige nécessairement à qualifier les

26. Il nous semble nécessaire de développer davantage cette question. Pour ce faire, il faut consulter les observations convergentes que font Kuhn (1970) pages 52, 141, 147 (la distinction artificielle entre fait et théorie), pages 33-34 (l'action simultanée de l'expérimentation et la formation de la théorie); Habermas (1974 : 78-79) (la philosophie de l'histoire comme guide de la praxis et le sens politique de celle-ci); Lukács (1975) pages 21-22 (point de départ de la pratique), pages 263, 347 (de la théorie de la pratique à la théorie pratique); Fichte (1913 – tome I : 79) (sur la pratique et la réflexion); Gramsci, (s.d. : 72-74) (sur le lien entre théorie et pratique, leurs relations avec le sens commun et le rôle de la communauté scientifique); Althusser (1973 : 36) (priorité de la pratique sur la théorie et de l'être sur la pensée); entre autres.

relations entre les chercheurs et les bases populaires ou leurs organismes avec lesquels le travail politique est effectué. C'est là un aspect fondamental de la méthode de recherche parce que, comme nous l'avons dit, son objectif est de produire des connaissances pertinentes pour la pratique sociale et politique : on n'étudie rien sans raison. Puisque l'action concrète se réalise au niveau de la base, il est nécessaire de comprendre les façons dont celle-ci s'alimente de la recherche, et les mécanismes par lesquels l'étude, à son tour, se perfectionne et s'approfondit au contact de la base.

En recherche-action, il est indispensable de connaître et d'évaluer le rôle que jouent la sagesse populaire, le sens commun et la culture du peuple, cela afin d'obtenir et de créer des connaissances scientifiques, d'une part. D'autre part, il convient également de reconnaître le rôle des partis et autres organismes politiques ou syndicaux, en tant que contrôleurs et récepteurs du travail de recherche et en tant que protagonistes historiques. C'est à ces derniers aspects que se consacre le reste du présent travail, d'autant plus que ces questions n'ont été que relativement peu traitées dans la littérature critique. On peut les analyser de la façon suivante :

1. Étudier les relations réciproques entre sens commun, science, communication et action politique.
2. Examiner l'interprétation de la réalité du point de vue prolétaire, selon des « catégories médiatrices spécifiques ».
3. Étudier la façon dont se combinent sujet et objet dans la pratique de recherche en reconnaissant les conséquences politiques d'une telle combinaison.

Nous analyserons chacun de ces trois problèmes dans le cadre de l'expérience colombienne à l'étude ici.

Sur le sens commun

Certaines des recherches régionales entreprises se sont d'abord inspirées d'une conception presque romantique de la notion de « peuple », au point de voir dans les opinions et les attitudes de celui-ci toute la vérité révolutionnaire. Cette tendance, clairement erronée, de croire que « les masses ne se trompent jamais » venait d'écoles politiques qui avaient privilégié l'identification personnelle des étudiants et des intellectuels avec les masses. On allait jusqu'à demander des preuves palpables d'engagement, telles que des mains calleuses et une forme de vie franciscaine en analogie avec la pauvreté des bidonvilles et hameaux ruraux où les travaux de recherche étaient menés. Dans la pratique, ce « masochisme populiste » n'a mené à rien. Ça n'était pas la meilleure façon de s'allier les masses travailleuses, car cette façon de faire n'était ni intellectuellement ni humainement honnête, et car elle péchait par un objectivisme extrême qui, au fond, sied mieux aux intellectuels petits bourgeois (Mandel, 1972 : 51-61).

Évidemment, en réaction à l'intellectualisme universitaire d'où provenaient de nombreux chercheurs, on a voulu démontrer le potentiel scientifique du lien avec les bases, en créant des groupes de référence constitués de paysans, d'ouvriers et d'autochtones (Fals Borda, 1976 : 58-61 ; Gramsci, s. d. : 81). Le but était d'écourter la distance

entre le travail manuel et le travail intellectuel pour que les ouvriers, les paysans et les autochtones s'émancipent du joug spirituel des intellectuels. On cherchait à ce que les cadres les plus avancés assument au moins quelques tâches de recherche et d'analyse, auparavant considérées comme le monopole des techniciens et des bureaucrates.

Comme l'orientation idéologique des travaux n'était pas vraiment claire — au-delà d'une idée très générale et quelque peu ingénue de partager la recherche sur la conscience prolétaire avec les bases —, le zèle partisan est apparu pour faire voir que ce type de travail « d'intellectuels indépendants » était « volontaire », en reléguant au second plan les activistes et les cadres politiques organisés (chercheurs-militants). Dans ces cas, de telles difficultés politiques ont empêché la pleine réalisation des principes méthodologiques.

La première inspiration de ce type de travail — peut-être assez mal interprétée — allait dans une autre direction. Il ne s'agissait pas de faire concurrence aux partis ou à leurs cadres, mais plutôt de créer une expérience pédagogique politique directe avec les classes travailleuses. Cette idée provient de Gramsci et de sa thèse selon laquelle il est nécessaire de « détruire l'a priori que la philosophie est quelque chose d'extrêmement difficile, vu qu'il s'agit d'une activité propre à une catégorie spécialisée de lettrés »²⁷. Au contraire, croyait-on à l'instar de Gramsci, il existe une « philosophie spontanée » contenue dans le langage (sous la forme d'un ensemble de connaissances et de concepts), dans le sens commun et dans le système de croyances ou le folklore qui, bien qu'incohérent et dispersé, a de la valeur pour articuler la praxis au niveau populaire. Gramsci voyait une grande faiblesse dans les gauches : « ne pas avoir su créer une unité idéologique entre ceux d'en haut et ceux d'en bas (comme dans l'Église catholique), entre les simples et les intellectuels », point de vue d'une grande importance pour rompre avec la tradition académique et appliquer l'engagement des intellectuels. En outre, toujours pour cet auteur, « toute philosophie tend à transformer le sens commun d'un milieu aussi restreint soit-il (celui de tous les intellectuels) », ce qui relativise le problème et renforce la décision de ces groupes de chercheurs qui se distancient des bases dans les régions²⁸. Bien sûr, ni Gramsci ni les chercheurs ne tentaient d'introduire une nouvelle science dans la vie individuelle des masses. Ils voulaient donner une utilité critique à l'activité déjà existante, en faisant en sorte que la « philosophie des intellectuels » prenne en considération plus fidèlement les réalités observées et devienne la culmination du progrès du sens commun. Parce que, comme le soutient Gramsci lui-même, le sens commun implique un principe de causalité sérieux, qui se développe d'une manière peut-être plus exacte et immédiate que celle offerte par les jugements philosophiques profonds ou par les observations techniques sophistiquées. On connaît des antécédents importants, basés sur la transformation d'expériences quotidiennes en connaissance philosophique ou scientifique : celui de

27. « Tous les hommes sont philosophes » (Gramsci, s. d. : 61).

28. Voir Gramsci (s. d. : 69-70). En revanche, pour Fichte la « philosophie populaire » est remplie d'erreurs parce qu'elle ne réussit pas à « faire la preuve des choses comme faits » et ne peut pas non plus la « communiquer » (Fichte, 1913 – tome II : 46).

Kant, par exemple, dont les interprétations newtoniennes dans sa *Critique de la raison pure* se caractérisent par une rationalité qui n'est autre que le sens commun de son époque (Wright Mills, 1969: 111). Ou l'exemple de Galilée, dont la « théorie du dynamisme » présentée dans ses premiers écrits sur la mécanique (*De motu*) était l'expression de l'opinion commune sur le mouvement à partir du 15^e siècle (Feyerabend, 1974: 63, 189)²⁹.

Voyons comment se traduit le principe du sens commun à la réalité du travail de terrain régional en Colombie, sans ignorer la nature expérimentale et préliminaire de ces travaux.

Premièrement, il fallait prendre en compte le savoir et l'opinion expérimentée des cadres et des autres personnes informées des régions et des localités. Cela se référait avant tout aux problèmes socioéconomiques régionaux et leurs priorités, et en cela la confiance des chercheurs s'est vue bien récompensée. La richesse factuelle de l'expérience paysanne s'est reflétée dans l'organisation d'actions concrètes, comme l'occupation de terres; dans l'interprétation de l'agriculture comme technique et forme de vie; dans l'adoption de coutumes et de pratiques neuves dans le milieu traditionnel; et dans l'utilisation de la botanique, de l'herbologie, la musique et le théâtre dans le contexte régional spécifique. Ces activités, comme d'autres, ont remporté plus de succès que d'échecs, ce qui confirme la conviction séculaire des possibilités intellectuelles et créatrices du peuple.

Ensuite, il fallait transmettre des idées et des informations aux bases et illustrer ou modifier le « bon sens » (Gramsci). Ce problème concernait davantage la thèse plus générale du destin de la connaissance.

À en croire ce qui précède, la recherche active ne se contente pas d'accumuler des données comme exercice épistémologique, qui conduiraient à découvrir des lois ou des principes de science pure ni à poser des thèses ou faire des dissertations doctorales, sans plus. Elle ne vise pas non plus à susciter des réformes, aussi nécessaires semblent-elles, ou à maintenir le *statu quo*. La recherche active a pour objectif d'armer idéologiquement et intellectuellement les classes exploitées de la société afin qu'elles assument en toute conscience leur rôle d'acteurs de l'histoire. Tel est le destin final de la connaissance, celui qui valide la praxis et remplit son engagement révolutionnaire.

Comme la plupart de l'information est générée sur le terrain avec les bases, il s'agissait de rendre cette connaissance aux bases. Cette restitution ne pouvait se faire n'importe comment: elle devait être systématique et ordonnée sans arrogance. On a essayé de suivre le principe maoïste bien connu « des masses, aux masses ». On a également tenu compte de l'expérience vietnamienne sur l'utilisation de la culture populaire à des fins révolutionnaires (Mao Tse-tung, 1968 – tome III: 119).

29. On attribue au politicien Nord-américain Adlai Stevenson la pensée suivante: « Chez les gens simples, il y a vision et visée. De nombreuses choses sont révélées aux humbles qui sont dissimulées aux grands. J'espère me souvenir des grandes vérités qui sont d'autant plus évidentes (chez les simples) qu'elles sont cachées ailleurs. » (*Time*, 24 janvier 1977: 9)

Le principe de la « restitution systématique » est celui qui a exigé le plus d'énergie et suscité le plus de polémiques, peut-être parce qu'il traitait des éléments évidents que de nombreuses organisations syndicales et politiques avaient relégués au second plan, en dépit de leur importance. En effet, garantir la compréhension de ce qu'on fait, dit ou écrit peut faire la différence entre le succès et l'échec dans un mouvement politique ou social. Un philosophe de renom comme Fichte s'est préoccupé de communiquer ses idées et n'a cessé de « traduire » certains de ses traités compliqués pour « s'obliger à comprendre le lecteur », comme il disait, au moyen d'un « exposé clair comme la lumière du soleil, à la portée du grand public » (1801).

L'effort de communiquer implique, au moins, de reconnaître les possibilités de compréhension de nouvelles idées par les bases. Si tous les hommes ne sont pas des philosophes formels, du moins les philosophes spontanés abondent, disait Gramsci. Dans le cas colombien, le problème résidait dans la façon d'atteindre les masses, non pas avec une information journalistique ou pédagogique (dont elles étaient déjà suffisamment bombardées), mais bien avec une connaissance scientifique de la réalité qui engendrerait une conscience de classe révolutionnaire et réduirait l'aliénation qui les empêche de comprendre la réalité et d'articuler leur lutte et leur défense collective³⁰.

En conséquence, on a expérimenté des activités destinées à rompre, ne fût-ce que partiellement, la barrière culturelle avec les bases paysannes, ouvrières et autochtones. On a tenté d'ajuster ces principes et techniques de communication à la situation colombienne, en reconnaissant que le niveau de développement politique et éducatif des groupes de base était assez déficient. On a donc appliqué la règle déjà signalée de commencer à travailler au niveau de la conscience politique des bases pour les amener progressivement au « bon sens » et à la conscience révolutionnaire de classe. Cette énorme tâche est finalement demeurée incomplète aux niveaux national et régional pour différentes raisons dont nous parlerons plus tard, la plus importante ayant été le fait que les chercheurs actifs, en tant que tels, ne pouvaient pas assumer un rôle d'avant-garde politique malgré le vide observé dans ce domaine.

Néanmoins, cette expérience pédagogique et politique a fait ressortir certains aspects :

- En premier lieu, devant la reconnaissance croissante de l'importance de réaliser des travaux de recherche pour rationaliser et dynamiser l'action des organismes syndicaux et politiques, des études historiques et socioéconomiques régionales ont été encouragées (côte atlantique, littoral pacifique, Cauca, Antioquia, Valle del Cauca). On a ainsi couvert des questions telles que l'origine de la propriété foncière (*latifundio*), la formation des classes paysannes, les histoires des communautés, les histoires des mouvements populaires, la situation actuelle de l'enseignement primaire, les facteurs de répression et la violence de l'État, etc.

30. Voir Mandel (1974: 61-69). Cette connaissance scientifique, évidemment, est celle produite par les chercheurs actifs et les militants engagés avec les bases, selon des principes méthodologiques exposés dans le présent travail.

- Ces travaux de recherche ont été conçus à la suite de consultations avec les bases (surtout leurs cadres les plus avancés), en tenant compte de ce qui a été dit sur l'expérience populaire, la détermination de priorités et objectifs des groupes de base et le contrôle de l'information. C'est ainsi qu'ont été publiés, avec l'accord des bases et dans une rédaction simple, des livres comme *Historia de la cuestión agraria en Colombia* (1975b); *Modos de producción y formaciones sociales en la costa atlántica* (1974); *La cuestión indígena en Colombia*, par Ignacio Torres Giraldo (1975); *María Cano, mujer rebelde*, par Ignacio Torres Giraldo (1973); *En defensa de mi raza*, par Manuel Quintín Lame (1972); *Por ahí es la cosa* (1972), entre autres.
- En deuxième lieu, avec l'aide des cadres les plus avancés du milieu local, on a préparé et publié des textes illustrés, de lecture et compréhension aisées, issus de ce même travail de terrain (*Lomagrande, Tinajones, Felicita Campos, El Boche*, etc.). Les bases étaient pratiquement les premières à connaître les résultats des recherches entreprises. Afin de soutenir cet élan, on a transmis aux cadres les techniques et la connaissance nécessaires, au moyen de manuels et d'ateliers. S'y sont ensuite ajoutés des ressources audiovisuelles, courts-métrages (*Mar y pueblo, La hora del hachero*, etc.), vidéos, diapositives et finalement des enregistrements éducatifs et des performances de groupes de musique et de théâtre des localités visitées.
- En troisième lieu, on a créé en 1974 une revue nationale de critique politique et de dénonciation, *Alternativa*, afin d'élargir le contact avec les bases et d'inclure dans celles-ci des segments de la petite bourgeoisie et de la classe moyenne colombiennes. Le succès phénoménal de la revue, qui en cinq mois a atteint le second tirage en importance du pays avec 52 000 exemplaires, a montré qu'on était sur la bonne voie, du moins en ce qui concerne la politisation des secteurs de la classe moyenne. D'importants groupes de gauche ont collaboré à cette initiative. Mais l'insistance à prioriser le contact avec les groupes de base paysans, syndicaux et autochtones aux dépens de secteurs de la classe moyenne, a conduit à une crise publique nationale qui a été très négative pour les causes que défendaient les divers groupes participants, crise qui s'est traduite par la division et la suspension temporaire de la revue³¹. Donc, la communication avec les bases dans le domaine journalistique n'a que très peu aidé à surmonter l'aliénation et l'ignorance pour en arriver au « bon sens » et à la conscience révolutionnaire de classe, du fait du « cannibalisme » déchaîné et de la confusion quant aux objectifs de la revue par rapport aux intérêts des groupes responsables.
- En quatrième lieu, au moyen d'ateliers spéciaux et du texte vulgarisé *Cuestiones de metodología* (1974), on a fourni aux cadres avancés des techniques simples de

31. L'auteur était partisan de créer deux revues, une comme celle mentionnée et une autre pour les bases, cela avec l'accord de l'écrivain García Márquez, porte-parole de la contrepartie. Mais cette entente a été rejetée par le nouveau groupe éditorial de Bogotá, qui avait assumé, erronément, une attitude triomphaliste. La formule intermédiaire de *Alternativa del Pueblo* a échoué très rapidement, en six mois. L'autre *Alternativa* (du groupe de García Márquez) a été suspendue temporairement en décembre 1976, après une trajectoire méritoire comme critique de la société et de l'État colombien. La publication a repris en avril 1977.

recherche sociale et économique pour leur permettre de mener ou de continuer leurs propres études avec un minimum de systématisation et d'analyse sans recourir à une aide externe ; on a ainsi voulu stimuler l'« auto-recherche » dans les communautés et résoudre en partie le problème du contrôle des travaux et le « pour qui » de la recherche.

- Finalement, comme suggéré précédemment, on s'est efforcé, pour tous les projets et niveaux, d'adopter un langage direct, clair et simple pour la communication des résultats. Cela a obligé à réviser des concepts et des définitions et à combattre le remplissage scientifico-académique et le verbiage spécialisé, et a mené à concevoir de nouvelles formes de publication et de production intellectuelle, plus ouvertes et moins ésotériques et prétentieuses.

En ce qui concerne les groupes de référence populaires qui, au début, étaient vus comme une solution de remplacement aux universitaires et aux intellectuels, ils se sont constitués de cadres dirigeants expérimentés et doués d'une certaine capacité analytique. Mais leur influence a finalement été plus pratique que théorique, plus politique que scientifique. Malgré l'utilité de ces groupes, la discussion strictement scientifique a dû se faire entre professionnels désignés pour le travail de recherche, à qui on transmettait les impressions — le sens commun — des bases.

En dépit des grandes difficultés rencontrées, ces activités ont parfois eu des développements étonnants à certains aspects. Les difficultés et les malentendus dans leur réalisation ont surtout été de caractère politique, et auraient pu être à la lumière des charges imposées auparavant au « volontarisme ». Il semble que la principale difficulté du traitement et de l'interprétation de ces éléments d'éducation, de communication et de politisation résidait dans l'oubli partiel du processus dialectique qu'implique la praxis, pour transmettre aux bases populaires des principes idéologiques et des connaissances mettant en question leur propre expérience qui leur permettent de progresser dans la transformation du monde³².

En d'autres termes, les bases engagées dans ces travaux ont progressé idéologiquement, mais non suffisamment, parce que la philosophie et la connaissance découlant de la recherche ne se sont pas traduites, à ce niveau, en un sens commun plus éclairé, ordonné et cohérent, en un « bon sens » qui conduise à un niveau d'action politique supérieur. On a recueilli de l'information pour les bases, on a obtenu des données scientifiques, on a publié et on a suscité des mouvements, mais le travail ne s'est pas cristallisé en organismes supérieurs ou en tâches plus ambitieuses de transformation sociale. Les groupes actifs dans la démarche de recherche-action n'ont pu réaliser cette tâche supérieure, car cela impliquait des ressources d'organisation

32. D'où le fameux débat sur l'« injection idéologique » depuis l'extérieur des bases populaires, résolu par Lénine qui a adopté la politique des intellectuels et cadres de parti selon les directives de Marx et Engels sur la théorie des classes sociales (Lenin, 1944 – tome I : 121). Voir (Moura, 1976 : 106-108). Toutefois, cette politique peut s'enrichir du « dialogue » qui surmonte les différences entre sujet et objet, et empêche l'imposition unilatérale, de haut en bas, de la nouvelle connaissance ou de la nouvelle idéologie.

politique et de permanence institutionnelle dont ils ne disposaient pas; depuis le début, ils demeuraient des cadres spontanés, sans attache. Bien qu'il y ait eu plusieurs tentatives prometteuses, on n'a pas non plus réussi à articuler solidement cette tâche avec les partis révolutionnaires existants à cause de méfiances réciproques irrationnelles.

Malgré tout, les quelques avancées réalisées dans le domaine de la pédagogie politique ont démontré l'importance d'entrer dans l'appareil de convictions des bases et de leurs dirigeants pour les préparer à agir, et à agir avec efficacité. Cela semblait une façon pertinente de transformer la « psychologie de classe » en conscience de classe, contribuer à passer de la « classe en soi » à la « classe pour soi » (Lukács, 1975 : 55, 83, 223, 225; Feyerabend, 1974 : 82). Avouons qu'on n'a pas encore trouvé de meilleure façon de transformer le sens commun en connaissance scientifique ni de fournir les éléments dynamiques nécessaires au dépassement politique. Ce défi demeure, mais il concerne davantage les partis révolutionnaires de gauche que les intellectuels engagés³³.

De la science du prolétariat

Lorsqu'ont débuté les expériences de recherche-action en 1970 (comme nous l'avons dit dans la première partie de cette étude), en rejetant la tradition sociologique positiviste et universitaire, on a commencé à distinguer « science bourgeoise » et « science du prolétariat » à la manière critique habituelle des intellectuels de gauche. Il était évident que l'interprétation dominante de la réalité et du monde en Colombie — avec son idéologie et sa science propres — était et continue d'être celle de la bourgeoisie, une domination que la bourgeoisie combine, depuis la fin du 18^e siècle, avec le triomphe des mouvements politiques libéraux rendus possibles par la révolution industrielle. Cette observation élémentaire avait montré objectivement que de telles interprétations de la réalité et du monde sont conditionnées par des processus stimulés par des intérêts de classe, soit par des forces historiques motrices qui poussent les événements dans la réalité. De la même manière que la bourgeoisie a fait sa révolution — y compris sa science comme élément auxiliaire —, il était possible de déduire qu'on peut configurer une contresociété dans laquelle la classe sociale serait celle qui s'oppose à la classe dominante, dans ce cas, et par définition, le prolétariat. On peut alors conclure facilement que le prolétariat en tant que classe peut aussi développer et imposer son propre système d'interprétation de la réalité, soit sa propre science.

Les expériences révolutionnaires réussies (les expériences cubaine, chinoise, soviétique et vietnamienne, entre autres) ont montré que cette science doit être conçue de façon à comprendre les contradictions du capitalisme et à agir sur elles, avec des éléments idéologiques capables de surmonter ce dernier. On ne connaît pas aujourd'hui une conception plus appropriée à cette fin que celle fondée sur le matérialisme histo-

33. Une possibilité consiste à étudier à fond l'interprétation physocratique du sens commun comme « opinion publique », formée par une réflexion collective guidée par des philosophes idoines, et en tant qu'application concrète de la praxis (contrôle politique et action sociale); voir Habermas (1974 : 74-81).

rique, dont le développement conséquent a été, disons-nous, la science critique. Parce que le matérialisme historique comme philosophie de l'histoire permet de combiner la connaissance à l'action : il est lui-même action. Le prolétariat actuel doit par conséquent promouvoir la lutte dans laquelle coïncident la théorie et la pratique, thèse que nous avons déjà acceptée comme valide lorsque nous avons étudié le concept de praxis³⁴.

Le problème constant dans ce travail réside dans la façon de définir et déterminer ce prolétariat en tant qu'acteur de l'histoire, en y incluant les intellectuels qui auraient adopté l'idéologie prolétarienne. Il n'a pas été résolu. À la ville comme à la campagne, il y avait des groupes qui étaient, évidemment, des prolétaires objectifs, et c'est avec eux que le contact le plus intime a été établi. On a voulu reconnaître leur sagesse populaire et leur sens commun, pour voir si, sur cette base, il était possible de développer leur propre science ; cela n'a donné aucun résultat tangible. Il existait certes une interprétation paysanne et ouvrière de l'histoire et de la société, et comme elle provenait des entrailles du peuple travailleur, du souvenir des anciens informateurs, de sa tradition orale et de ses propres coffres et archives, c'était une interprétation différente de l'interprétation bourgeoise consignée dans les livres d'histoire. On a connu des cas encourageants où des cadres paysans ont mis par écrit leurs nouvelles conceptions idéologiques. Ces écrits ont eu un effet positif sur la politisation et la création de conscience prolétaire chez d'autres camarades, et ont servi à ébaucher une « science populaire », comme on l'a appelée en 1972.

Cependant, en général, la voix des bases avait des accents très traditionnels qui reflétaient le poids de l'aliénation par le système capitaliste : il s'agissait nécessairement de personnes formées et corrompues par la société capitaliste. Même les cadres les plus avancés ont parfois démontré ne pas avoir une conscience claire de leur action dans l'histoire, et encore moins la capacité d'articuler une interprétation scientifique de leur propre réalité ni la projeter dans l'avenir.

Ce sont finalement, avec une impatience caractéristique, les chercheurs actifs et leurs alliés intellectuels qui ont défini ce qu'ils souhaitaient voir se constituer comme une « science populaire », en opposition à la science bourgeoise, et qui ont injecté leur propre définition intellectuelle dans le contexte de la réalité. Cela revenait un peu à chercher un fantôme : comme il n'y en avait pas, ils l'ont créé. Le résultat en a été une application spéciale du concept d'insertion dans le processus social, pour « mettre la connaissance au service des intérêts populaires », et non pas, avant tout, d'extraire des conditions objectives du prolétariat, ce qui aurait été théoriquement plus correct³⁵. Néanmoins on en est arrivé à proposer et à appliquer des modèles coopératifs de

34. Lukács a défini les fonctions idéologiques du matérialisme historique comme arme du prolétariat : juger l'ordre social capitaliste et en révéler l'essence, comme dit précédemment. Dans ces circonstances, « la connaissance mène à l'action sans transition » (Lukács, 1975 : 90-91).

35. « À mesure que la lutte du prolétariat prend forme de manière plus claire, [les théoriciens] n'ont plus besoin de chercher une science dans leur propre esprit ; ils n'ont qu'à observer ce qui se passe devant leurs yeux et se faire leurs véhicules d'expression », pour devenir « science révolutionnaire » (Marx, 1971 : 109, 191).

recherche avec les groupes prolétaires de la campagne, et ces derniers ont joué un rôle actif dans la solution à ce problème. Dans tous les cas, face à l'ampleur du problème réel, les fondements de l'orientation et de la validation du travail de terrain et de la quête scientifique ont continué d'être ceux du matérialisme historique et de la praxis qu'il sous-entend. Puisque le matérialisme historique était le patrimoine presque exclusif des chercheurs actifs et des intellectuels engagés, ceux-ci n'ont eu d'autre choix que de le faire connaître et de le diffuser au sein de la base en tant qu'idéologie, ce qui a mené à adopter comme « catégories médiatrices spécifiques » celles qui, de manière classique figurent comme les postulats généraux du marxisme. De sorte que ce qu'on a appelé « science populaire » a dû être un calque idéologique d'une des thèses générales du matérialisme historique, telles que développées dans divers contextes et différentes formations sociales, c'est-à-dire qu'elle s'est retrouvée dans la plus grande forme historique du dogmatisme, la mimésis³⁶.

Ce transfert de concepts et de catégories donnés a donné de bons et de moins bons résultats. Dans la pratique, on n'a ressenti aucun enrichissement d'une « science du prolétariat », parce que ce que l'on avait anticipé comme « science populaire » n'a pas réussi, à cause du dogmatisme, à refléter fidèlement les réalités objectives observées, et les a parfois déformées ou obscurcies, comme dans les discussions entre les chercheurs et d'autres, sur le rôle et les fonctions de l'avant-garde révolutionnaire, le dogme des cinq modes de production, la survivance de la féodalité en Colombie et sa relation avec la formation sociale, le déterminisme économique et la caractérisation de la société. Ces discussions, souvent, ressemblaient à s'y méprendre à un dialogue de sourds. Un résultat ambigu comme celui-ci aurait pu être anticipé : il semble que la condition historique et sociale des masses colombiennes n'est pas en mesure de former et d'enrichir l'ensemble complexe scientifique et culturel propre des intérêts des classes travailleuses (face à la bourgeoisie) en tant qu'acte d'un sujet historique capable de produire l'avenir en anticipant son résultat, c'est-à-dire capable de voir et de comprendre la réalité concrète du présent et de construire ainsi, consciemment, sa propre histoire. Il ne fallait pas se faire des illusions quant au matériel humain dont on disposait (bien qu'on tendait à l'idéaliser), et les options de l'aléatoire se trouvaient trop étroitement conditionnées par le système traditionnel : la révolution, en effet, ne se fait pas en un jour, et les déficiences humaines des bases et de leurs cadres n'ont cessé de se manifester de manière coûteuse³⁷.

36. Selon la conception de Platon ; voir Lukács (1975 : 261). « Sur les catégories médiatrices spécifiques » (*ibid.* : 201).

37. Voilà un sujet pour une autre étude. L'auteur a travaillé en supposant qu'on peut créer une conscience et une morale révolutionnaires qui déterminent l'utilisation de l'argent et autres ressources matérielles nécessaires aux tâches. L'essentiel de la critique faite à l'effet corrupteur de l'argent, de l'aide extérieure, etc., avait un relent de morale petit-bourgeois avec des éléments de fausse et mauvaise conscience, comme on l'a vu en de multiples occasions (Fundación Rosca de Investigación y Acción Social, 1975 : 39-45). Ces expériences en recherche-action ont été soutenues économiquement par de nombreuses institutions qui allaient d'institutions civiques de pays neutres ou socialistes (comme le SIDA de Suède) à la campagne Solidarité des Pays-Bas et le Comité national d'auto-développement des peuples des États-Unis. Aucune de ces institutions n'a imposé de condition à l'utilisation des fonds reçus.

De sorte que l'expérience de recherche d'une « science du prolétariat » est demeurée orpheline et sans réponse, dans l'espoir que de nouveaux échanges, contacts et efforts éducatifs diminuent l'effet de l'ignorance et de l'aliénation tant chez le prolétariat que chez les intellectuels, pour leur permettre de faire un saut qualitatif qui leur permette de construire cet avenir et cette science, et les libère politiquement³⁸. D'où la responsabilité renouvelée de clarification et de critique qui incombe aux cadres révolutionnaires contemporains dans la praxis, parce que, comme le signalait Hobsbawm, si les intellectuels n'ont pas nécessairement un rôle décisif, les classes travailleuses ne pourront pas non plus faire la révolution sans eux, encore moins contre eux (Hobsbawm, 1973 : 264, 266)³⁹.

Sur le sujet et objet de la connaissance

Comme nous l'avons vu, selon le paradigme de la science sociale, la différence entre sujet et objet peut se réduire dans la pratique de la recherche. L'expérience colombienne de recherche-action tend à vérifier cette thèse, qui, à vrai dire, n'est pas nouvelle : Hegel avait déjà expliqué comment, dans l'idée de la vie, le dualisme du sujet et de l'objet est dépassé par la connaissance, dans une synthèse, qui se fait en réduisant le second au premier (Hegel, 2007 – tome II : 671-674). En conséquence, le travail sur le terrain dans les régions colombiennes étudiées n'a pas été conçu comme une simple observation expérimentale, ou comme une simple observation avec les outils habituels (questionnaires, etc.), mais également comme un « dialogue » entre personnes intervenantes qui participeront ensemble dans l'expérience de recherche vue comme une expérience vitale, qui utiliseront de façon partagée l'information reçue et prépareront et autoriseront la publication des résultats de façon tactique et utile pour les objectifs des mouvements impliqués⁴⁰.

38. Il est possible de former des dirigeants marxistes de base, si on applique l'expérience de Gramsci, selon laquelle « travailler pour encourager un nouveau type d'élites intellectuelles venant directement des masses, qui resteront en contact avec elles pour devenir le noyau de base d'expression » (Gramsci, s.d. : 81). Mandel (1972 : 63-67) et sa thèse sur les « ouvriers avancés » (Fals Borda, 1975a : 46).

39. Il faut se demander si dans d'autres pays, même dans certains pays développés, la situation idéologique du prolétariat est meilleure qu'en Colombie. L'accomplissement historique du prolétariat dans les pays capitalistes avancés, comme on le sait, est un des plus grands paradoxes du marxisme actuel, même en tenant compte du fait qu'en Europe sont apparus des ouvriers-philosophes de la taille de Joseph Dietzgen, qui a loué Marx et dont les écrits incluent certaines des principales conceptions idéologiques de Lénine. Le marxisme a été là plutôt un mouvement des intellectuels de haut niveau, depuis la fin du 19^e siècle, lorsqu'il s'est imposé dans les milieux académiques et scientifiques ; voir Bottomore et Rubel (1968 : 44-63) ; Colletti (1976 : 54) (sur la transformation de Lukács d'idéologue révolutionnaire à professeur universitaire).

40. Le concept de *dialogue* a des dimensions révolutionnaires dans ce type de contact, tel que l'explique Paulo Freire dans *Pedagogia del oprimido* (1970 : 83-84). Cela suppose découvrir la réalité objective et créer une conscience sur la situation pour éliminer l'oppression ; voir aussi l'opinion de Gramsci (s.d. : 89-91) ; sur le rapport pédagogique. Les expériences pertinentes dans l'éducation des adultes font l'objet de réflexion comme le *Participatory reasearch: an approach for change* (Hall, 1975 : 24-78).

La possibilité d'une telle compréhension entre personnes d'origines, de formation et souvent de classe sociale différentes s'est produite lorsque la personne la mieux préparée a modifié la conception de son rôle — à savoir de cadre ou de chercheur — et a adopté une attitude d'apprentissage et de respect vis-à-vis de l'expérience, du savoir et des besoins de l'autre, en étant prêt en même temps à accepter qu'on « exproprie » sa technique et sa connaissance. Cette attitude de compréhension a entraîné des conséquences politiques positives, comme cela a été constaté sur le terrain. En effet, des erreurs politiques par excès d'activisme ou par ignorance ont été évitées lorsque le niveau réel de conscience de la situation (des membres des communautés de base) a été pris en considération comme point de départ pour l'action, et non le niveau du cadre en tant que tel, dont la conscience pouvait être bien plus développée que celle des bases⁴¹.

On a essayé en outre d'éviter (pas toujours avec succès) des décisions unilatérales ou verticales qui pouvaient sentir le paternalisme et qui, tout à coup, auraient pu être de nouvelles formes d'exploitation intellectuelle et politique des masses, formes qu'on voulait combattre à tout prix.

La recherche ainsi conçue — qui était en partie « auto-recherche » — a mené à une division du travail intellectuel et politique qui a pris en considération les niveaux de préparation, en évitant la discrimination ou l'arrogance des cadres. Par exemple, l'analyse quantitative était faite par un cadre avancé, alors que l'entrevue directe, l'enregistrement avec les personnes âgées, la recherche de documents et de portraits anciens dans les coffres des familles, ou la photographie pouvaient être faites par d'autres, moins formés. L'aspect principal était la participation à part entière des personnes intéressées au travail et la connaissance et la maîtrise de la recherche, et de ses fins, dans ces cas, essentiellement par l'organisation syndicale. C'est ainsi que le travail a été fait sur le terrain avec des résultats qui ont dépassé les attentes. Dans de nombreuses situations motivées par la nature des luttes vécues, il n'aurait pas été possible de poursuivre des études ni d'acquérir des connaissances sans cette approche « dialogique », qui réduisait les différences entre le sujet et l'objet de la recherche.

Comme les études ainsi faites n'étaient pas de simples exercices intellectuels, mais qu'elles étaient conditionnées à la pratique politique directe ou indirecte, elles ne pouvaient pas être vues seulement comme étant le produit d'une synthèse entre sujet et objet. Il fallait les voir comme un exercice convenu entre sujets et objets actifs qui partageaient l'expérience dans un même processus historique, comme un seul sujet. Par conséquent, il fallait poser le problème du sens de l'insertion au sein du processus historique et de son effet politique sur les masses et sur ses propres organismes.

41. C'est ainsi que peut s'interpréter l'organisation de ce qu'on a appelé « bastion d'autogestion paysanne » en Colombie, comme faisant partie de l'organisation d'Usagers paysans; voir Fals Borda (1975a: 143-144). Il y a lieu de rappeler également le conseil de Mao Tse-tung à ses « travailleurs de la culture »: « Tout travail qui se fait pour les masses doit partir de ses besoins et non du bon désir d'un individu [...] Voici deux principes: un, les besoins réels des masses et non les besoins imaginés par nous, et l'autre, les désirs des masses et les décisions qu'elles prennent elles même et non celles qu'on prend à leur place » (Mao Tse-tung, 1968 – tome III: 186-187).

En général, l'expérience colombienne laisse entrevoir qu'il est possible que des chercheurs isolés mènent à bien ce type de recherche-action lorsqu'elle est faite en fonction des intérêts objectifs des bases ou de leurs syndicats ; mais qu'évidemment, son effet politique tombe dans le vide lorsque le travail ne s'aligne pas avec celui des partis ou organisations politiques, ou lorsqu'il n'est pas directement parrainé ou encouragé par ses chercheurs militants. Compte tenu du danger que cette ambiguïté pouvait représenter lorsque les chercheurs actifs se sont éloignés de cette règle, des accusations de « spontanéisme » ont été portées et la jalousie partisane a souvent aggravé des situations ou autorisé une forme de persécution, de maccarthysme ou de « cannibalisme » à l'endroit des cadres et chercheurs que l'on estimait responsables.

Ce chaos produit par le sectarisme partisan, d'une part, et le désir spontané et individuel de participer au processus révolutionnaire, de l'autre, a créé des pressions pour répondre à l'impasse politiquement, c'est-à-dire pour que les chercheurs se constituent à leur tour en groupe politique. Mais, même si des démarches ont été faites dans ce sens, à la longue cela n'a pas été possible pour différentes raisons : a) les différences à propos des appareils de communication (notamment la revue *Alternativa*), ont mené à une dramatique scission dans ces groupes, avec des effets publics négatifs ; b) les bases paysannes et ouvrières ont également subi une division interne qui a approfondi les contradictions liées aux interprétations tendancieuses et personnalistes sur le travail régional et l'origine économique des contributions ; c) au moment de la décision, certains d'entre nous avons opté pour faire pencher la balance et garder les distances en soulignant le rôle du chercheur engagé dans le processus et non le rôle du politicien pragmatique et calculateur que pouvaient exiger les circonstances. De toute façon, de tels dilemmes et tentations ont simplement confirmé l'importance fondamentale, également déjà acceptée, que c'est dans ces activités théoriques pratiques de l'organisation que se développe tout le potentiel révolutionnaire.

On sait que du point de vue des principes orthodoxes du marxisme-léninisme, « l'organisation est la forme de médiation entre la théorie et la pratique » (Lukács, 1975 : 312 ; Gramsci, s. d. : 76 ; Mandel, 1974 : 61). Par conséquent, l'organisation est celle qui devrait savoir, en fin de compte, comment mettre en œuvre la recherche, quand et avec qui, car c'est celle qui maîtrise les options concernant la tactique et joue avec l'aspect aléatoire du changement dans les conjonctures. Cette thèse est valable pour les organisations non fétichistes qui accordent de l'importance à la recherche, parce qu'elles appliquent correctement le principe léniniste selon lequel « sans théorie révolutionnaire, on ne peut pas avoir d'action révolutionnaire » et le maoïste selon lequel « celui qui n'a pas fait de recherches n'a pas le droit de donner son opinion » (Mao Tse-tung, 1968c : 9 ; Colletti, 1976 – partie II). Cependant, dans le cas colombien, on sentait souvent qu'il n'y avait qu'une reconnaissance rituelle de tels principes, et que presque toutes les énergies et les ressources organisationnelles étaient consacrées à l'action directe. Une telle solution, bien que respectable de plusieurs points de vue, ne semblait pas convenir au processus révolutionnaire en général, notamment dans ses aspects stratégiques de création d'une contresociété forte et convaincue. Mais le

processus nous a appris que : les coups successifs d'un ennemi d'une classe mieux informée grâce à l'étude et à la recherche scientifique ont conduit certains de ces groupes activistes et partis à revoir leur position. Dans ces cas, l'expérience a mené en Colombie à des formes plus mûres de médiation entre la théorie et la pratique, qui ne peuvent plus ignorer les principes méthodologiques de la recherche-action et de la science sociale critique, tels que décrits ici.

Le fait de se plonger dans le savoir populaire et l'échange et l'expérience de base apparaissent comme une nécessité tactique. Le sens commun et la formation d'une opinion publique basée sur la conscience de classe et consciente de sa véritable histoire, sont des éléments à prendre sérieusement en considération étant donné les possibilités qu'offrent la création et l'enrichissement d'une éventuelle science du prolétariat. La compréhension dialectique du sujet-objet dans la praxis est au cœur de ce problème, en ce qu'elle prend en compte le développement social et politique des masses.

Comme on le sait déjà, le changement révolutionnaire et la construction de l'avenir ne sont pas possibles sans les bases organisées ; il n'est pas non plus possible sans acquérir les connaissances scientifiques nécessaires à ces tâches vitales. Mais cette connaissance continue d'être, tant bien que mal, la responsabilité des scientifiques. Évidemment, ce seront des scientifiques plus cohérents, efficaces et productifs, s'ils maintiennent l'équilibre, le rythme et la dialectique de cette opposition, et si l'organisation politique les stimule, les accueille et les respecte pour ce qu'ils sont.

BIBLIOGRAPHIE

- ALTHUSSER, L. (1973), *Réponse à John Lewis*, Paris, Maspero.
- BERNAL, J. (1976), *Historia social de la ciencia*, Barcelone, Península.
- BIRNBAUM, N. (1974), *Hacia una sociología crítica*, Barcelone, Península.
- BOTTOMORE, T. (1975), *Crisis and Contention in Sociology*, Londres, Sage Books.
- BOTTOMORE, T. et M. RUBEL (1968), *Karl Marx: Selected Writings in Sociology and Social Philosophy*, Londres, Penguin Books.
- BURCHETT, W. (1969), *El triunfo de Vietnam*, Mexico, Era.
- CLARK, P. A. (1972), *Action Research and Organizational Change*, Londres, Sage Books.
- COLLETTI, L. (1976), *Hacia un marxismo vivo*, Bogota, Punta de Lanza.
- CORTÉS, R. (1970), *Ciencias sociales: ideología y realidad nacional*, Buenos Aires, Tiempo Contemporáneo.
- DURKHEIM, E. (1895), *Les règles de la méthode sociologique*, Burdeos.
- ENGELS, F. (1935), *Anti-Dühring*, Chicago, Kerr.
- FALS BORDA, O. (1975a), *Revoluciones inconclusas en América Latina*, Mexico, Fondo de Cultura Económica.
- FALS BORDA, O. (1975b), *Historia de la cuestión agraria en Colombia*, Bogota, Publicaciones de La Rosca.
- FALS BORDA, O. (1976) *Ciencia propia y colonialismo intelectual*, Bogota, Punta de Lanza.
- FEYERABEND, P. (1974), *Contra el método*, Barcelone, Ariel.
- FICHTE, J. G. (1913), *Principios fundamentales de la ciencia del conocimiento*, Madrid, El Liberal.
- FREIRE, P. (1970), *Pedagogía del oprimido*, New York, Tierra Nueva.
- FREUND, P. et M. ABRAMS (1976), *Ethnomethodology and Marxism Theory and Society*, vol. 3, n° 3.
- FUNDACIÓN ROSCA DE INVESTIGACIÓN Y ACCIÓN SOCIAL (1972), *Ciencia popular, causa popular*, Bogota, Publicaciones de La Rosca.
- FUNDACIÓN ROSCA DE INVESTIGACIÓN Y ACCIÓN SOCIAL (1974a), *Cuestiones de metodología aplicada a las ciencias sociales*, Bogota, Publicaciones de La Rosca.

- FUNDACIÓN ROSCA DE INVESTIGACIÓN Y ACCIÓN SOCIAL (1974b), *La verdad es revolucionaria*, Bogota, Publicaciones de La Rosca.
- FUNDACIÓN ROSCA DE INVESTIGACIÓN Y ACCIÓN SOCIAL (1975), «La Rosca de investigación se retira de *Alternativa del Pueblo*», *Alternativa del Pueblo*, n° 28, 17 mars au 30 avril, Bogota.
- GENTILE, G. (1899), *La filosofía de Marx*, Pisa, Spoeiri.
- GRACIARENA, J. (1974), *¿Observers or participants?*, IX Congreso Mundial de Sociología, Toronto.
- GRAMSCI, A. (s.d.), *La formación de los intelectuales (de Cuadernos de la cárcel)*, Bogotá.
- HABERMAS, J. (1974), *Theory and Practice*, Boston.
- HALL, B.L. (1975), «Participatory reasearch: an approach for change», *Convergence*, vol. 8, n° 2, Toronto.
- HEGEL, F. (2007), *Fenomenología del espíritu*, Mexico, Fondo de Cultura Económica.
- HOBBSAWM, E. (1973), *Revolutionaries*, Londres, Phoenix.
- KUHN, T. (1970), *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, University of Chicago Press.
- LABRIOLA, A. (1948), *Essays on the Materialistic Conception of History*, Londres, Verso.
- LENIN, V. I. (1944), *Obras escogidas*, Mexico, Ediciones en Lenguas Extranjeras.
- LENIN, V. I. (1974), *Materialismo y empiriocriticismo*, Madrid, Zero.
- LUKÁCS, G. (1975), *Historia y conciencia de clase*, Barcelone, Grijalbo.
- LUXEMBURGO, R. (1967), *Reforma social o revolución*, Mexico, Grijalbo.
- MANDEL, E. (1972), *La formation de la pensée économique de Karl Marx*, Paris, Maspero.
- MANDEL, E. (1974), *La teoría leninista de la organización*, Mexico, Era.
- MANSILLA, H. C. F. (1970), *Introducción a la teoría crítica de la sociedad*, Barcelone, Seix Barral.
- MAO TSE-TUNG (1968a), *Algunas cuestiones sobre los métodos de dirección*, Pékin, Ediciones en Lenguas Extranjeras.
- MAO TSE-TUNG (1968b) *Sobre la práctica*, Pékin, Ediciones en Lenguas Extranjeras.
- MAO TSE-TUNG (1968c) *El frente único en el trabajo cultural*, Pékin, Ediciones en Lenguas Extranjeras.
- MAO TSE-TUNG (1968d), *Prefacio a investigaciones rurales*, Pékin, Ediciones en Lenguas Extranjeras.
- MARX, K. (1971), *El capital; Miseria de la filosofía*, Buenos Aires, Ediciones Nuevas.
- MOSER, H. (1976), *Anspruch und Selbstverstaendnis der Aktionsforechung*, *Zeitschrift für Paedagogik*, vol. 22, n° 3.
- MOURA, C. (1976), *Sociología de la praxis*, Mexico, Siglo XXI.
- PEARSON, K. (1892), *The Grammar of Science*, Londres, Scott.
- POPPER, K. (1959), *The Logic of Scientific Discovery*, New York, Basic Books.
- QUIJANO, A. (1973), «Alternativas de las ciencias sociales en América Latina», *Desarrollo Indoamericano*, vol. 6, n° 21, octubre.
- RICKERT, H. (1943), *Ciencia cultural y ciencia natural*, Buenos Aires, Espasa Calpe.
- SOLARI, A., R. FRANCO et J. JUTKOWITZ (1976), *Teoría, acción social y desarrollo en América Latina*, Mexico, Siglo XXI.
- STAVENHAGEN, R. (1971), «Decolonializing Applied Social Sciences», *Human Organization*, vol. 30, n° 4.
- TRUONG CHINH et VO NGUYEN GIAP (1972), *Estrategia y táctica de la resistencia vietnamita*, Bogota.
- TRUONG CHINH et VO NGUYEN GIAP (1974), *The Peasant Question (1937-1938)*, Ithaca, NY, Date Published.
- WRIGHT MILLS, C. (1969), *De hombres sociales y movimientos políticos*, Mexico, Siglo XXI.

Commentaire. Orlando Fals Borda : sentipenser collectivement pour une action transformatrice

Laura Paniagua Arguedas

Volume 54, numéro 2, automne 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1113068ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1113068ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Paniagua Arguedas, L. (2022). Commentaire. Orlando Fals Borda : sentipenser collectivement pour une action transformatrice. *Sociologie et sociétés*, 54(2), 263–274. <https://doi.org/10.7202/1113068ar>



Commentaire. Orlando Fals Borda : sentipenser collectivement pour une action transformatrice

LAURA PANIAGUA ARGUEDAS

Universidad de Costa Rica
laura.paniagua@ucr.ac.cr

C E TEXTE PRÉSENTE UN COURT RÉSUMÉ DE L'ŒUVRE D'ORLANDO FALS BORDA (1925-2008), sociologue, originaire de Barranquilla, Colombie, et revient sur sa contribution aux sciences sociales, à l'ethnographie et à l'éducation populaire. Éducateur, professeur universitaire, écrivain et chercheur, Fals Borda a travaillé avec des groupes et des communautés qui lui ont transmis leurs cultures, raconté leurs vies et exposé leurs relations avec leurs contextes de vie, en prenant la mesure de ce que signifie « être de la côte », être « de la périphérie ». Tout au long de sa vie professionnelle, Fals Borda a fait l'expérience de désaccords avec le milieu universitaire, alors qu'il était engagé contre le latifundium dans des espaces universitaires et institutionnels, mais aussi au sein d'organisations politiques¹. Un de ses legs les plus notables reste sa participation à la fondation de la Faculté de sociologie de l'Université nationale

1. NdÉ : le latifundium renvoie à la forme de propriété concentrée entre les mains de l'élite espagnole. L'autrice utilise ici l'expression pour décrire la concentration du pouvoir entre les mains d'une élite au sein de l'université et l'usurpation du pouvoir par des leaders forts au sein des organisations politiques. Il s'agit d'une forme politique oligarchique centrée sur des chefs solides et souvent charismatiques, très répandue en Amérique latine.

de Colombie (Loquero, 2011), où il a occupé le poste de doyen de la Faculté de sociologie (Aguilar, 2020).

Fals Borda a étudié aux États-Unis, où il fait le constat de la prévalence du fonctionnalisme structurel nord-américain dans les analyses qui, plus tard, lui sembleraient considérablement éloignées de la réalité latino-américaine. Et justement, en réponse à cette distance théorique et méthodologique, il a pu construire une proposition profondément enracinée en Amérique latine : la recherche-action participative (RAP)².

Dans l'ouvrage *El tercer mundo y la reorientación de las ciencias contemporáneas* (*Le tiers-monde et la réorientation des sciences contemporaines*) (Fals Borda, 2009), Orlando Fals Borda aborde des sujets que l'on retrouve dans ses travaux à différentes périodes : les exigences d'une science sociale engagée, la précaution nécessaire face au cartésianisme ou au paradigme newtonien présents « dans les sciences sociales attachées au scientisme positiviste » (Fals Borda, 2009 : 370) ; la dénonciation de l'utilisation totalitaire et dogmatique des connaissances relativement à l'application humaniste de la science ; et, plus généralement, le colonialisme intellectuel.

Son œuvre puise dans son expérience du monde rural colombien où il a développé différents apprentissages conjointement menés avec les populations paysannes et celles travaillant dans la pêche de la côte, appauvries par le modèle économique capitaliste. Immergé dans la pensée « anti-impérialiste » et « anticapitaliste » qui prend de la force dans les années 1960 à 1980 en Amérique latine, Fals Borda a été l'un des principaux esprits promouvant des propositions de construction collective pour la transformation sociale, faisant de sa sociologie un travail engagé d'abord et avant tout avec les communautés (c'est ce qu'indique Orlando Fals Borda lui-même dans la dernière entrevue qu'il a accordée (Suarez, 2007)).

Son héritage critique, qui questionne le « développementalisme » et la modernisation industrielle en tant que « solution » imposée par les centres de pouvoir coloniaux aux peuples du monde, a toujours été centré sur la dénonciation des injustices, de la voracité du système capitaliste et du rôle des élites économiques dans l'extraction des ressources et de la force de travail (Fals Borda, 2009 ; Fals Borda dans une entrevue réalisée par Suarez, 2007).

Dans les années 1960 et 1970, un courant de pensée est en gestation en Amérique latine, où se croisent éducation populaire, théologie de la libération, communication alternative, recherche-action participative et philosophie de la libération : c'est à partir de ce terrain que les classes populaires sont invitées à analyser leur réalité complexe pour la transformer (Ortiz et Borja, 2008). Ce cadre historique a été le terreau de la germination des propositions résumées ci-dessous.

Pour développer cet article, nous avons repris trois dimensions de l'œuvre d'Orlando Fals Borda qui constituent certains des piliers épistémologiques et ontologiques de son travail : 1) chercher pour transformer ; 2) nous sommes des êtres sentipensants

2. Fals Borda situe la décennie des années 1970 comme une période cruciale d'échange, de production et de construction des fondements de la recherche-action participative (Fals Borda, 1999).

et sentipensantes; et 3) la recherche-action participative comme philosophie de vie. Ces éléments continuent de peser sur la pensée critique universelle et de maintenir la grande actualité de son œuvre. La dernière partie de l'article dresse un bref bilan de la façon dont son héritage a été récupéré par l'ethnographie et l'éducation populaire.

RECHERCHER : LA PRAXIS POUR TRANSFORMER

Le chercheur n'est pas celui qui détient le savoir.

Il doit écouter pour comprendre.

Orlando Fals Borda

Pour Orlando Fals Borda, la recherche doit être une pratique ancrée dans la notion de la transformation de la réalité, dans la construction de réflexions et de questions portant sur cette réalité, et soutenue par une motivation de changement. Ce tissage dialectique s'avère crucial pour comprendre pourquoi, à partir de la pensée de Fals Borda, la recherche ne peut se limiter à répondre à des curiosités individuelles, officialisées par le pouvoir ou les élites, ou simplement à satisfaire les goûts du chercheur ou de la chercheuse. La remise en question de la modernité capitaliste et patriarcale vient, à ce titre, faire tomber les « universalismes » et ouvre un espace pour ce qui ne correspond pas aux moules établis, au « pluriversel » (Escobar, 2017).

La participation des gens devient un élément central pour déterminer les questions, les objectifs, les sources d'information et la portée des recherches : c'est à travers la participation que se construit un processus de dialogue permanent. Fals Borda le décrit ainsi :

Je crois que découvrir comment faire converger la pensée populaire et la science académique nous a permis d'acquérir une connaissance plus complète et applicable de la réalité, particulièrement pour et par les classes défavorisées qui ont besoin d'appuis scientifiques. Nous avons montré que ces convergences sont possibles et utiles. (Fals Borda, 1999 : 77)

C'est ici que se trouve un des plus grands défis épistémologiques de sa pensée : placer l'écoute avant la théorie. La démarche de ce sociologue se pose comme sensible et ouverte à la réalité afin de suspendre l'interprétation analytique précipitée et d'aménager un espace, pour une approche simple, horizontale et accessible, faisant place à une possible construction collective par le dialogue.

Fals Borda met en garde contre des discours académiques produits en Amérique latine qui, dans leur analyse critique, sont tentés de masquer l'oppression exercée par les centres de production de connaissances hégémoniques. En refusant d'adopter une posture politique face aux référents idéologiques des théories/approches traitant des problématiques propres à la région latino-américaine, ces personnes intellectuelles, les auteurs et les autrices éludent, selon lui, l'enjeu fondamental des inégalités qui saignent la région.

Bien que les universités et les centres de recherche continuent de produire et d'alimenter une partie fondamentale de la pensée critique latino-américaine, Fals

Borda dénonce le colonialisme académique. Il signale le danger de l'imposition de schémas d'interprétation (tout particulièrement théoriques) étrangers à nos contextes et réalités, qui peuvent être transposés et imposés à nos histoires. Le CLACSO³ (Conseil latino-américain de sciences sociales) est un espace d'échange entre intellectuels et intellectuelles critiques qui possède un grand nombre de publications téléchargeables gratuitement. Cependant, il n'est pas accessible à ceux et celles qui n'ont pas les moyens de payer un abonnement ou de participer à ses activités au moyen de médias non capacitistes, comme l'ont exprimé des membres du Groupe de travail Études critiques sur les handicaps, mais également des personnes militantes, des collectifs et des organisations (Grupo de Trabajo: Estudios críticos en discapacidad, 2022).

Ces derniers temps, un coup dur a été asséné aux organisations non gouvernementales, parfois en limitant leur financement international, parfois en conditionnant son obtention à l'adoption de lignes de pensée dictées par les pays donateurs ou, dans les cas extrêmes, en persécutant et en assassinant leurs gestionnaires, voire en interdisant leur existence (comme ce fut le cas récemment au Nicaragua sous la dictature de Daniel Ortega).

Orlando Fals Borda a développé une autre modalité de pensée critique durant ses séjours en Inde, en Europe et partout en Colombie. Dans ces écrits, il souligne la « fraîcheur » et la « joie » de l'organisation populaire « face à la verticalité de la direction, la rationalité, le centralisme des cadres et le monopole de la vérité imposés par les dogmes soit libéraux soit léninistes » (Fals Borda, 2009: 379).

Afin d'explorer ce lien entre la recherche et la praxis transformatrice, nous suggérerions de regarder du côté de ce que l'on peut appeler les débordements, lesquels permettent de reconnaître les créations au quotidien de la praxis et de la politique. Ces créations puisent leurs racines dans la réflexion sur le corps, la sexualité et le bien-vivre (*buen vivir*).

Nous ne mentionnerons que quelques exemples parmi tant d'autres: les féministes communautaires et leurs réflexions sur le corps-territoire (*cuero-territorio*) (Lorena Cabnal, 2015 et Julieta Paredes), la résistance des personnes ayant un handicap (Diana Vite Hernández, 2020a, 2020b, La Barra disca Nuestramericana et El Colectivo La Lata au Mexique); les mouvements de pensée liés à la réflexion spatiale, notamment les « iconoclastes » (Iconoclastas, 2013), les « géosorcières » (Geobrujas, Museo Universitario del Chopo, 2021) et la fabuleuse production de matériels dans des espaces numériques et de résistance, allant de l'activisme dans les réseaux sociaux aux podcasts et à la création artistique.

Mentionnons pour finir le *feminismo bastardo* (féminisme bâtard) de María Galindo, originaire de la Bolivie, dans lequel elle positionne des éléments fondamentalement critiques et des remises en cause liés à une praxis engagée pour la transformation :

3. Fals Borda a joué un rôle clé dans la fondation du CLACSO à la fin des années 1960.

Si nous considérons le féminisme comme quelque chose qui est arrivé chez nous en bateau ou en avion, je débarque. Ça ne me sert pas du tout. Je n'ai rien à voir avec les suffragettes anglaises qui, par ailleurs, ont eu beaucoup de mérite. Nous devons réfléchir en tenant compte de la colonialité et de la structure de sociétés coloniales racistes. C'est à partir de cette grille que nous devons comprendre nos sociétés. Dans *Feminismo bastardo*, je parle d'un *féminisme intuitif* pour me référer à ce qui se passe dans nos pays. Il y existe une forme de féminisme populaire qui met en pièces les canons patriarcaux et construit des aspirations, des imaginaires et des notions de désir pour elles-mêmes. Curieusement, celles-ci ne proviennent pas de la lecture ou de l'instruction féministe, mais bien de la désobéissance générationnelle et sociale. (González, 2022)

Dans les initiatives de ces groupes comme dans les propositions politiques collectives prises par des personnes autochtones, en situation de handicap, lesbiennes, trans, homosexuelles, queer, atteintes d'une maladie chronique, et de beaucoup de membres d'autres groupes, on observe une convergence d'énergies pour transformer, perturber et créer à travers leurs digressions. Ces efforts de praxis politique transformatrice rassemblent des éléments fondamentaux de la pensée de Fals Borda.

Sentipensées : l'épistémologie dans un projet qui transcende l'université

Nous voyageons dans des vaisseaux différents,
Mais nous sentons, nous aimons et nous pensons de la même manière que vous...

Catalina Gaspar

Militante du Mouvement des personnes avec un handicap

Mexique, 2018

À partir d'une recherche devenue pratique de vie, c'est-à-dire ancrée dans une vie partagée avec les communautés pour comprendre leur appréhension quotidienne de leurs temporalités, de leurs territoires, et pour comprendre leurs cycles de vie, leurs liens avec l'environnement, la pluie, la rivière, les récoltes, les danses et les tragédies, Orlando Fals Borda a développé une approche sensible à la vie dans ces milieux. Ce travail a déclenché des réflexions à propos de ce qu'il observait dans sa relation directe avec les personnes vivant de la pêche et de la chasse. Dans un texte publié en 1990, Fals Borda nous parle de « *l'homme caïman* » et de « *l'homme tortue* » (*hombre-hicotea*)⁴, (Fals Borda, 1990). Il fait référence à des êtres humains qui adoptent des pratiques intrinsèques de l'environnement dans lequel ils se trouvent, qui font un avec leur environnement et s'y nourrissent et résistent lorsque l'adversité se présente. Il écrit :

(...) l'homme tortue, être sentipensant, être résistant, celui qui endure les revers de la vie, et sait les surmonter, parce qu'il sait attendre son moment. Quand il y a de l'eau, il se sent heureux et il fait l'amour ; lorsqu'arrive la saison sèche, il s'enterre et dort silencieusement pendant plusieurs mois ; et lorsqu'il sent l'humidité, il revient à la vie une nouvelle fois avec le même intérêt et la même énergie de toujours (...). Nous sommes des hommes tortues, nous souffrons beaucoup, mais nous jouissons aussi, et lorsque nous dressons un bilan de notre existence, malgré notre pauvreté (disent-ils) la joie l'emporte et ainsi,

4. Cette expression réfère à la tortue *hicotea* présente en Colombie.

la culture amphibie constitue un résumé du mode de vie dominant dans cette partie du pays. (Entrevue d'Orlando Fals Borda par Suarez, 2007)

Fals Borda a forgé le concept de culture amphibie après avoir longuement observé la vie de ces gens, avoir constaté leurs coutumes, leurs créations quotidiennes et leurs expériences particulières. Et c'est dans ce contexte qu'un pêcheur⁵ lui a révélé un des éléments les plus importants de sa proposition conceptuelle: « nous, en réalité, nous croyons que nous agissons avec le cœur, mais nous utilisons aussi la tête. Ainsi, lorsque nous combinons les deux, nous sommes sentipensants » (entrevue d'Orlando Fals Borda par Suarez, 2007). Il en est ainsi de la culture amphibie parce qu'elle combine bien les activités de l'eau et de la terre.

La notion de *sentipensée* a renforcé, au moyen des savoirs populaires, le schéma que Fals Borda avait défendu face à la tendance rationaliste, aux impositions cartésiennes et à l'évacuation du corps en tant qu'outil central de travail de la science. Ce schéma part du corps de celui qui recherche et s'étend au corps social et culturel dans lequel il s'immerge.

Ainsi, nous récupérons de son œuvre un élément épistémique. Ceux et celles qui connaissent sont le peuple, la communauté, le groupe et l'organisation qui, dans le quotidien, *sentipense* ses problèmes et ses défis. Loin d'exalter le savoir expert ou spécialisé, il soulève l'approche d'un savoir que manie la population et qui reflète sa manière de comprendre et de répondre aux besoins de sa vie quotidienne.

Fals Borda établit que l'on ne peut séparer la connaissance de la vie et que cette connaissance est sentipensante, étant donné que la raison y est combinée avec les sentiments. Cela produit un savoir empathique dans lequel on apprend en agissant et agit en apprenant (entrevue d'Orlando Fals Borda par Suarez, 2007), en rattachant la proposition de recherche et de praxis transformatrice à la sentipensée.

Cette notion de sentipensée est un référent crucial de la recherche, car elle invite la chercheuse et le chercheur à effacer la distance traditionnelle entre elle et lui et l'objet de recherche et inclut un environnement de recherche profond, enraciné dans une approche qui s'intéresse à l'expérience pratique de vie des individus avec lesquels elle et il étudient la réalité. Concrètement, il ne s'agit pas de simplement noter des faits sociaux, mais bien de veiller à ce que l'expérience des personnes informatrices éveille aussi des sentiments, en reconstruisant cette expérience au moyen de narrations ou de performances. Par exemple, en Amérique latine, certains travaux récents sur les expériences de travail, de soins et de vie citadine ont cherché à accompagner les personnes dans leurs déplacements quotidiens, de manière à illustrer leurs réalités et leurs problématiques à partir d'une relation étroite avec l'espace et le mouvement de personnes ou de groupes (Barroso Olmedo, 2022; Jirón-Martínez et Imilán-Ojeda, 2018; Mansilla-Quiñones, 2018; Paniagua Arguedas, 2021).

5. Selon le témoignage de l'auteur, cela s'est produit dans un des marécages près de San Benito Abad et de Jegua, dans le département de Sucre, en Colombie.

Le sujet créateur de connaissances cesse d'être «l'intellectuel de gauche», alors que de multiples propositions de questionnement, de révision et de défis épistémologiques et de militantisme le remettent en question. C'est la *sentipensée* que l'on retrouve partout : dans les marges du milieu scolaire, dans la rue ou même dans le lit. Nous la retrouvons dans les courants de pensée et les féminismes estropiés, tordus et queers, qui élèvent leurs voix contre le capacitisme⁶, le raisonnable et le conservatisme des visions sur les corps, les différences et les handicaps. Tout particulièrement, l'effort de construction contre le capacitisme récupère ce questionnement à partir de la *sentipensée* et l'intègre à une vision fortement critique dans le champ des institutions éducatives et pédagogiques, comme l'indique Yennifer Villa :

Il semblerait qu'après l'an 2000, on a insisté sur la notion de sujet, de sa puissance, de sa résilience et de sa capacité à surmonter rapidement l'adversité, en légitimant ainsi les pratiques capacitistes que l'on trouve dans la normalité dominante qui empêchent de remettre en question la façon dont les sujets, face à l'éducation, en plus de devoir satisfaire à la liste de vérification d'une apparente capacité à être éduqués, sont perçus comme finis, déterminés, mesurables, malléables et abstraits en opposition aux multiples réalités qui sont nôtres et dans lesquelles nous nous reconnaissons en tant qu'être inachevés, concrets et spécifiques de nos quotidiennetés. (Villa-Rojas, 2020)

Dans cette ligne de pensée, on peut dire que les études critiques sur les handicaps et la recherche dans le domaine du corps et des émotions, ou du virage affectif en Amérique latine, constituent des exemples de champs de connaissance qui reprennent la perspective de Fals Borda.

Actualité de la recherche participative: une philosophie de vie

Sans la participation populaire,
la recherche sociale perd tout son sens.
Orlando Fals Borda

Finalement, nous considérons que la proposition de recherche-action participative (RAP) établie par Orlando Fals Borda constitue un tournant méthodologique décisif et une philosophie de vie, ce qui fait de cette élaboration *sentipensée* un élément de grande actualité.

En partant de la révision critique des propositions les plus campées dans les années 1960 et 1970, Orlando Fals Borda a déterminé que l'action et la participation ne peuvent être séparées. Pour en arriver à cette conclusion, il a longuement étudié des ouvrages de psychologie sociale (Lewin), de marxisme (Lukacs), d'anarchisme (Proudhon, Kropotkin), de phénoménologie (Husserl, Ortega) et de théories libérales de la participation (Rousseau, Owen, Mill) (Fals Borda, 1999 : 77). L'auteur commente :

6. L'analyse du capacitisme comme système de domination a tourné autour de l'imposition d'une intégrité corporelle obligatoire et, par conséquent, d'une notion de capacités, de force, de pensée et de comportement qui considère ce qui est attendu et qui exclut la majorité des corps qui bougent, agissent, *sentipensent*, vivent ou s'expriment de différentes façons (pour plus de détails, voir Campbell, 2015; McRuer, 2021; Platero, 2014; Vite, 2018).

Celui ou celle qui exécute la RAP est un sentipensant qui sait combiner le cœur avec la tête, qui sait comment faire preuve d'empathie et non seulement éprouver de la sympathie envers les autres et avec les autres, qui respecte les différences, qui les apprécie même et qui cherche l'explication des phénomènes actuels dans la dynamique ou la dialectique des groupes qui ont formé leur essence actuelle, les groupes autochtones, les groupes de Noirs libres des *palenques*, les paysans et les artisans anti-seigneuriaux qui sont venus d'Espagne, heureusement avec cette attitude anti-seigneuriale. Ils ont fondé de nombreux petits villages, ceux qui sont venus à pied et non à cheval, et les colons et les patriarches de la frontière agricole. La RAP veut récupérer leurs valeurs fondatrices. Il faut reconnaître les valeurs de ces populations opprimées par les riches, les capitalistes, les sauvages de la richesse mal accumulée. (Entrevue d'Orlando Fals Borda par Suarez, 2007)

Orlando Fals Borda parle de son intérêt pour la construction d'une proposition qui reprendrait la participation culturelle, économique et sociale à partir de la base, la construction de contre-pouvoirs populaires, la proclamation de régions autonomes et l'essai ouvert d'un fédéralisme libertaire (Fals Borda, 2009 : 377). C'est pourquoi la recherche-action participative (RAP) n'est pas simplement une façon de recueillir de l'information ni un ensemble de techniques. Parmi ses nombreux effets, elle présente notamment l'implication avec les communautés ou groupes, laquelle crée des propositions de transformation et en même temps la conscience critique par la réflexion sur leurs thématiques ou problèmes. Cependant, il faut souligner que, si dans une large mesure, le milieu universitaire se méfiait au début de la RAP, il l'a par la suite fait adopter au moyen de séminaires, de congrès, etc.

La RAP place la participation sociale dans une autre dimension, car elle donne le rôle principal à la population ; c'est cette dernière qui détermine le chemin à suivre dès la conception même de la proposition. Traditionnellement, en sciences sociales, les questions provenaient de constructions théoriques, d'analyses contextuelles ou de l'intérêt de la personne qui mène la recherche. En revanche, la RAP souligne la pertinence de construire les questionnements avec les gens, d'établir avec les communautés les portées et les limites de leurs possibilités de recherche. On cherche la participation active à toutes les étapes du processus, pas seulement au début du travail. Il ne s'agit pas d'une « participation simulée » ou d'une consultation sur ce qui sera fait, mais bien de stratégies à gérer pour monter le projet de recherche-action avec les personnes, en déterminant leurs contributions conjointement avec l'équipe de recherche. La relation sociale est consolidée avec le groupe en bâtissant la confiance.

C'est pourquoi l'action participative consiste à transformer, changer la réalité problématique nettement reconnue par la communauté. Il s'agit donc d'une méthode qui nécessite beaucoup de flexibilité et de temps de la part des personnes qui facilite les processus de recherche et de projection. La RAP implique une reconnaissance de l'histoire, de la mémoire collective et de la possibilité de conserver l'héritage des luttes antérieures à la situation que nous vivons aujourd'hui.

Le ou la chercheur-se, en tant qu'être sentipensant, devient quelqu'un qui partage cette condition d'humanité et de sentipensée avec le groupe ; sa proximité s'instaure par le biais de la mise en relation constante, élément central de son travail.

Encore une fois, cette approche de Fals Borda remet en question la notion de « science = vérité » et son caractère positiviste, et promeut un repositionnement de la chercheuse ou du chercheur en appuyant des changements légitimes pour la communauté et son contexte sans qu'ils soient imposés de l'extérieur.

Comme nous avons tenté de le montrer tout au long du présent article, l'héritage d'Orlando Fals Borda est toujours actuel pour ce qui est de la construction de connaissances en Amérique latine et dans le monde. Il est mis à jour au moyen de collaborations entre la production réflexive du Nord et du Sud global, entre les personnes qui se trouvent au sein du monde universitaire et celles qui se trouvent en marge de celui-ci, entre l'épistémè reconnue, publiée et nommée et celle qui déborde des espaces reconnus par la légitimité et l'institutionnalité prévalentes.

Sentipenser implique une expérience d'exploration subjective, de recherche dans d'autres domaines, au-delà de la sociologie. Il implique l'ouverture du corps à des expériences en art, à l'entraînement sensoriel et à l'expansion d'habiletés sensibles. Il nécessite indiscutablement une préparation à l'autogestion, devant la forte charge d'énergie et d'interactions que comporte le fait de nous laisser être touché-e-s par une problématique, et la manière dont nous nous solidarisons les un-e-s avec les autres.

Cela requiert sans aucun doute d'être constamment à l'affût des formes de blanchiment racial au service de l'État et du monde universitaire, face aux menaces de l'eurocentrisme dans la science, au colonialisme intellectuel et au patriarcat épistémique. Et, comme l'indique Silvia Rivera Cusicanqui, il faut aussi signaler les critiques de la colonialité vidées de contenu et dépolitisées, et éviter de tomber dans ce que Pablo González Casanovas a appelé le « colonialisme interne », où l'on s'est approprié la pensée et les élaborations des peuples autochtones et noirs, ou des groupes dissidents, sans reconnaître qu'ils en sont les auteurs ni leurs contributions (Grosfoguel, 2016).

Il s'agit d'une philosophie de vie et d'un projet politique majeur qui transcendent le moment conjoncturel de la recherche :

Combiner la recherche bien faite avec l'action praxis bien faite et avec la participation authentique bien faite jette les bases d'une nouvelle université et d'une nouvelle société, et cela constitue le moment de la reconnaissance mondiale de cette méthodologie relativement nouvelle. (Entrevue d'Orlando Fals Borda par Suarez, 2007)

Une invitation : praxis, transformation, éducation populaire

Parler de l'œuvre d'Orlando Fals Borda constitue un défi, car en le faisant, on court le risque d'ignorer des aspects réellement profonds de son travail. Il est donc important de souligner que son œuvre comporte des contributions méthodologiques principalement dans les domaines de l'ethnographie, de l'éducation populaire et de la recherche en sciences sociales.

Durant les dernières années de sa vie, Fals Borda a souligné l'importance de son départ de l'université, de la tension avec les schémas académiques qui menaçaient de fossiliser la méthodologie de la RAP, de la florissante récupération de la proposition dans les milieux communautaires ou les organisations populaires et, finalement, du

retour au milieu universitaire main dans la main avec la population étudiante, en revendiquant l'approche en tant que proposition révolutionnaire face aux « pratiques d'extraction des connaissances » (Grosfoguel, 2016).

En ce qui a trait aux méthodologies, Fals Borda et les équipes de travail qui ont développé avec lui des propositions basées sur l'expérience ont offert une vision de l'importance de l'interdisciplinarité pour le travail de terrain (Bonilla *et al.*, 1972).

Dans le domaine de l'ethnographie, une des contributions a été la proposition de la *recherche militante* développée sous l'égide de la Rosca de Investigación y Acción Social (Centre de recherche et d'action sociale), une des premières ONG de Colombie, fondée par d'anciens professeurs universitaires qui travaillaient avec la population paysanne et autochtone pour combattre le latifundium (Fals Borda, 1999). Ce groupe a ainsi publié une démarche méthodologique qui place les connaissances au service des intérêts populaires, en reconnaissant immédiatement les contenus marxistes de ladite proposition. Les chercheurs militants et chercheuses militantes qui mettaient en œuvre cette dernière avaient comme références les éléments suivants :

- 1) la méthodologie et les personnes chercheuses ne sont pas deux choses séparées (elles connaissent leurs limites, leurs aptitudes, et comment être utiles à la cause du secteur populaire auquel elles se sont intégrées);
- 2) la méthodologie est inséparable des groupes sociaux avec lesquels les personnes chercheuses travaillent (groupes rural ou urbain, population noire, blanche, métisse ou autochtone);
- 3) la méthodologie varie selon les conditions politiques locales ou les rapports de force entre les groupes sociaux en conflit;
- 4) la méthodologie dépend en grande partie de la stratégie globale de changement social qui a été adoptée et des tactiques à court ou moyen terme; on cherche à comprendre le processus de changement tel qu'il a été établi par l'organisation populaire qui le poursuit. (Bonilla *et al.*, 1972 : 36-38)

En ce qui concerne l'éducation populaire, en fonction des contributions du pédagogue brésilien Paulo Freire, la RAP a ouvert un espace d'analyse très productif de l'activité éducative, afin de « prioriser la problématisation et la réflexion sur la pratique pour sa transformation, en faveur d'une société plus digne qui s'engage pour le bien-être et l'équité » (Ortiz et Borjas, 2008 : 626). À cet égard, nous pouvons mentionner la contribution transcendante de Fals Borda et de ses alliés à trois aspects du monde de l'éducation :

- 1) l'observation de la réalité pour générer la réflexion sur la pratique éducative;
- 2) la planification et le développement d'actions pour l'amélioration de la pratique, et finalement;
- 3) la systématisation de l'expérience et de la réflexion dans l'action et sur l'action pour la production de connaissances (Ortiz et Borjas, 2008 : 620-624).

La proposition de systématisation d'expériences pour l'action constitue un autre domaine important pour Fals Borda et Freire. Il s'agit d'une proposition d'intégration de connaissances centrale dans la région, ayant circulé partout dans le monde et ayant

amélioré la proposition de développement d'organisations et de projets d'action sociale (Jara, 2018).

Il faut mentionner un point supplémentaire : le défi épistémique et social que posent les revendications des transféminismes (Solá et Urko, 2014; Platero, 2014). C'est ici que se trouve le potentiel florissant de Fals Borda dans le contexte actuel, là où les conventions sont rompues et défaites, autant dans les espaces les plus intimes comme le lit que dans les espaces les plus visibles comme la rue, au rythme de la cumbia et du reggaeton.

BIBLIOGRAPHIE

- AGUILAR, L. F. B. (2020), « Sentipensar el Pluriverso: Legado del maestro Orlando Fals Borda para la Subversion, la utopía y el buen vivir », *Collectivus, Revista de Ciencias Sociales*, vol. 7 n° 1, p. 63-74. <https://doi.org/10.15648/Collectivus.vol7num1.2020.2532>, consulté le 2 juin 2022.
- BARRA DISCA NUESTRAMERICANA (2021), « Nuestra presentación en sociedad. », www.facebook.com/labarradisca/videos/470073587412762, consulté le 24 mars 2021.
- BARROSO OLMEDO, E. P. (2022), *Accesibilidad y cuidados: Un análisis desde la movilidad cotidiana de trabajadoras del hogar habitantes de Vivienda Masiva de Interés Social en la Zona Metropolitana de la Ciudad de México*, Thèse de doctorat en géographie, Universidad Nacional Autónoma de México, http://ru.atheneadigital.filos.unam.mx/jspui/handle/FFYL_UNAM/6519, consulté le 1^{er} juin 2022.
- BONILLA, V., G. CASTILLO, O. FALS BORDA et A. LIBREROS (1972), *Causa Popular, Ciencia Popular. Una metodología del conocimiento científico a través de la acción*. Publicaciones de la Rosca.
- CABNAL, L. (2015), *Feminismos diversos: El feminismo comunitario*, Asociación para la cooperación con el Sur (ACSUR), Las Segovias. <https://porunavidavivible.files.wordpress.com/2012/09/feminismos-comunitario-lorena-cabnal.pdf>, consulté le 4 juin 2022.
- CAMPBELL, F. K. (2015 [2008]), « Contra la idea de Capacidad: Una conversación preliminar sobre el capacitismo », *M/C Journal*, vol. 11, n° 3, https://www.academia.edu/38513151/Fiona_Kumari_, consulté le 9 juin 2022.
- FALS BORDA, O. (1979), « Cómo investigar la realidad para transformarla », in MONCAYO, V. M. (antología y presentación) et O. FALS BORDA, *Una sociología sentipensante para América Latina*, México, D. F. et Buenos Aires, Siglo XXI Editores y CLACSO.
- FALS BORDA, O. (1990), « El Tercer Mundo y la reorientación de las ciencias contemporáneas », *Nueva Sociedad*, n° 107, p. 83-91. Traduction disponible ici : <https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/falsborda/chapter/le-tiers-monde-et-la-reorientation-des-sciences-contemporaines-1990/>
- FALS BORDA, O. (1999), « Orígenes universales y retos actuales de la IAP », *Análisis Político*, n° 38, p. 73-90.
- FALS BORDA, O. (2009), *Una sociología sentipensante para América Latina (antología)*, CLACSO.
- GONZÁLEZ, H. (2022), « “Estamos muy cerca de un feminismo plebeyo, masivo y que quiere las cosas ya” : María Galindo », *Aristegui Noticias*, 16 juin. <https://aristeguinoticias.com/1606/libros/estamos-muy-cerca-de-un-feminismo-plebeyo-masivo-y-que-quiere-las-cosas-ya-maria-galindo/>, consulté le 4 juin 2022.
- GROSFOGUEL, R. (2016), « Del “extractivismo económico” al “extractivismo epistémico” y al “extractivismo ontológico” : una forma destructiva de conocer, ser y estar en el mundo », *Tabula Rasa*, n° 24, p. 123-143.
- GRUPO DE TRABAJO ESTUDIOS CRÍTICOS EN DISCAPACIDAD (2022), *Exigencia de una perspectiva de accesibilidad en CLACSO*, Google Docs, 6 juin. https://docs.google.com/forms/d/e/1FAIpQLSfdhgQwl7hPrGuVyZkrD9zOoWPDqxyEfY4A-whLmBrTLJhUSA/viewform?fbclid=IwAR0wKxAybscZxOsluvnKhFlijbZUKYWTdV3tdAW4YMiVcbPksbOWOCnn3o&fbzx=4407061065488183842&usp=embed_facebook, consulté le 1^{er} juin 2022.
- ICONOCLASISTAS (2013), *Manual de mapeo colectivo. Recursos cartográficos críticos para procesos territoriales de creación colaborativa*, Tinta Limón.

- JARA, O. (2018), *La Sistematización de Experiencias. Práctica y teoría para otros mundos posibles*, Centro de Estudios y Publicaciones Alforja, Consejo de Educación de Adultos de América Latina e INTERMON- OXFAM.
- JIRÓN-MARTÍNEZ, P. et W. IMILÁN-OJEDA (2018), «Moviendo los estudios urbanos. La movilidad como objeto de estudio o como enfoque para comprender la ciudad contemporánea.», *Quid 16. Revista del Área de Estudios Urbanos*, n° 10, p. 17-36.
- LOQUERO, E. (2011), «Los ejes de mi carreta: Orlando Fals Borda: Perfil Biográfico», *Los ejes de mi carreta*, 15 mai <http://losejesdemicarreta.blogspot.com/2011/05/orlando-fals-borda-perfil-biografico.html>, consulté le 5 juin 2022.
- MANSILLA-QUIÑONES, P. (2018), «Accesibilidad y movilidad cotidiana», in JIRÓN-MARTÍNEZ, P., G. GIUCCI et D. ZUNINO (dir.), *Términos clave para los estudios de movilidad en América Latina*, Biblios.
- MCRUER, R. (2021), *Teoría crip. Signos culturales de lo queer y de la discapacidad*, Kaótica Libros.
- MUSEO UNIVERSITARIO DEL CHOPO (2021), *GeoBrujas y Julie-Anne Boudreau. Arte política y contracultura. El mundo hoy*, Youtube, 15 avril. www.youtube.com/watch?v=1bR4YOSm_eE, consulté le 4 juin 2022.
- ORTIZ, M. et B. BORJAS (2008), «La Investigación Acción Participativa: aporte de Fals Borda a la educación popular», *Espacio Abierto*, vol. 17, n° 4, p. 615-627.
- PANIAGUA ARGUEDAS, L. (2021), *Habitar cuerpos expandidos: El urbanismo capacitista en la movilidad de las personas con discapacidad en Costa Rica*, Universidad Nacional Autónoma de México.
- PLATERO, R.L. (2014), «Críticas al capacitismo heteronormativo: Queer crips», in *Transfeminismos. Epistemes, fricciones y flujos*, Tlalaparta.
- SOLÁ, M. et E. URKO (dir.) (2014), *Transfeminismos: Epistemes, fricciones y flujos*, Tafalla, Ediciones Ixalaparta.
- SUAREZ, N. (2007), *Orlando Fals Borda El compromiso de la Universidad con el Desarrollo Humano y Social*, entretien, 2 h 25 min. www.youtube.com/watch?v=GE21vk0D4hY, consulté le 1^{er} mai 2022.
- VILLA-ROJAS, Y. P. (2020), «Ammarantha Wass: Experiencia trans-chueca de una maestra en la Universidad Pedagógica Nacional (UPN)», *Nómadas*, n° 52, p. 243-255.
- VITE, D. (2018), *Entramando el anticapacitismo con el feminismo: Una interseccionalidad más allá de la suma* [Exposé]. Premier colloque d'études critiques sur les handicaps. Vers un dialogue multidisciplinaire. Organisé par le Colectivo La Lata et le Centro de Estudios e Investigación Social sobre Discapacidad y Salud de l'Escuela Nacional de Trabajo Social (ENTS) – UNAM. 21, 22 et 23 mai 2018, Escuela Nacional de Trabajo Social – UNAM.
- VITE HERNÁNDEZ, D. V. (2020a), *El goce de lo disca: Desafiando a la autosuficiencia: Una dimensión contracapacitista de la fragilidad a través de mi experiencia*, Maîtrise en philosophie de la culture, Universidad Michoacana San Nicolás de Hidalgo.
- VITE HERNÁNDEZ, D. V. (2020b), «La fragilidad como resistencia contracapacitista: De agencia y experiencia situada», *Nómadas*, n° 52, p. 13-27. <https://doi.org/10.30578/nomadas.n52a1>, consulté le 4 juin 2022.

La place des partenariats dans une recherche participative : échanges autour de la recherche POP-PART avec des jeunes de quartiers populaires franciliens

Léa Billen, Leïla Frouillou, Hélène Hatzfeld et Fanny Salane.
Entretien réalisé par Jeanne Demoulin

Jeanne Demoulin, Léa Billen, Leïla Frouillou, Hélène Hatzfeld et Fanny Salane

Volume 54, numéro 2, automne 2022

La recherche à plusieurs voix : effets et défis de l'approche participative

Multiple Voices in Research: Impacts and Challenges of the Participatory Approach

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1114327ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1114327ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Demoulin, J., Billen, L., Frouillou, L., Hatzfeld, H. & Salane, F. (2022). La place des partenariats dans une recherche participative : échanges autour de la recherche POP-PART avec des jeunes de quartiers populaires franciliens : Léa Billen, Leïla Frouillou, Hélène Hatzfeld et Fanny Salane. Entretien réalisé par Jeanne Demoulin. *Sociologie et sociétés*, 54(2), 209-228.
<https://doi.org/10.7202/1114327ar>



La place des partenariats dans une recherche participative : échanges autour de la recherche POP-PART avec des jeunes de quartiers populaires franciliens

Léa Billen, Leïla Frouillou, Hélène Hatzfeld et Fanny Salane.
Entretien réalisé par Jeanne Demoulin.

JEANNE DEMOULIN

Université Paris Nanterre, CREF / LAVUE
demoulin.j@parisnanterre.fr

LÉA BILLEN

Membre du Collectif Pop-Part
lea.billen@gmail.com

LEÏLA FROUILLOU

Université Paris Nanterre - Cresppa-GTM
leila.frouillou@parisnanterre.fr

HÉLÈNE HATZFELD

LAVUE
helene.hatzfeld@gmail.com

FANNY SALANE

Université Paris Nanterre - CREF
fsalane@parisnanterre.fr

Préambule : la place des partenariats dans le projet de recherche POP-PART

La recherche POP-PART (financée par l'Agence nationale de la recherche française et le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada en tant que membre du programme Tryspaces) a débuté en 2017. Son objectif était de travailler avec des jeunes de quartiers populaires franciliens sur leurs pratiques et représentations. Des équipes, regroupant des chercheur·se·s (urbanisme, sociologie, architecture, géographie, sciences de l'éducation, histoire, science politique), des professionnel·le·s de la jeunesse et une dizaine de jeunes de 15 à 30 ans environ, se sont régulièrement rencontré·e·s dans des ateliers sur chacun des dix terrains. Ils ont permis de comprendre ces pratiques et représentations, notamment par la réalisation de courtes capsules vidéo. Des entretiens individuels ont suivi et un séminaire en novembre 2018 a réuni les 150 jeunes, professionnel·le·s et chercheur·se·s¹.

1. Pour en savoir plus, nous renvoyons au livre issu de la recherche et au site internet compagnon de l'ouvrage : <https://jeunesdequartier.fr/>

À partir de trois études de cas de cette recherche, l'entretien présenté ici explore et discute la place des partenariats dans la recherche participative, du point de vue de quatre chercheuses qui y ont été impliquées².

Hélène Hatzfeld a travaillé à Clichy-sous-Bois, à l'est de Paris, en Seine-Saint-Denis. Au moment de l'enquête, la commune est l'une des villes les plus enclavées de la petite couronne parisienne. Il faut deux heures en transport en commun pour aller au centre de Paris. Administrée par des maires communistes pendant près de 50 ans (1946-1991), elle a longtemps fait partie de la « banlieue rouge »³. Elle compte aujourd'hui 30 000 habitants, dont plus d'un tiers d'immigrés, et c'est une ville très jeune. Elle est fortement marquée par son bas niveau de vie. C'est de là que sont parties les révoltes sociales de 2005, suscitées par la mort de deux jeunes, Zyed et Bouna, électrocutés dans un transformateur électrique après une course poursuite avec la police. Elle est souvent devenue pour les médias un exemple de « banlieue » avec la diffusion d'images d'immeubles dégradés, jeunes désœuvrés, voitures brûlées. L'Association collectif liberté égalité fraternité ensemble unis (ACLEFEU) a été créée immédiatement après les révoltes sociales de 2005. Très impliquée sur le territoire, elle a visé à apporter une solution de rechange politique et sociale aux violences en constituant un espace public politique de régulation.

Leïla Frouillou et Fanny Salane ont travaillé à Corbeil-Essonnes, située à une trentaine de kilomètres au sud de Paris, dans le département de l'Essonne (91), une ville qui compte près de 50 000 habitants. L'une de ses particularités est son fonctionnement politique local, structuré autour du maire Serge Dassault dans les années 1990 et 2000, mis en examen et condamné peu avant sa mort pour achat de votes (2010) et blanchiment d'argent (2017)⁴. Les deux chercheuses ont plus particulièrement travaillé dans le quartier des Tarterêts, au nord-est de la ville, à 10 minutes à pied de la gare du RER D. Ce quartier, principalement constitué d'habitat social, particulièrement jeune et marqué par la précarité de l'emploi, regroupe environ 9 000 habitant-e-s (12 % des habitant-e-s de la commune). Il fait régulièrement l'objet d'articles de presse autour de « violences » ou « tensions » impliquant des « jeunes ».

Enfin, Léa Billen a travaillé dans le quartier La Caravelle, à Villeneuve-la-Garenne, une commune située à environ cinq kilomètres de la limite nord de la ville de Paris. Ce quartier de grands immeubles construits dans les années 1960 compte

2. Cet entretien s'appuie sur les réflexions conduites avec d'autres chercheur-se-s impliqué-e-s sur ces terrains : Olivier Brito, MCF, Université Paris Nanterre, Sciences de l'éducation, Cref; Frédéric Dufaux, MCF, Université Paris Nanterre, Géographie, LAVUE; Anne D'Orazio, MCF, École nationale supérieure d'architecture Paris-La Villette, LET. Il est également nourri des échanges avec Jacinthe Rivard (professeure associée, École de travail social, Université de Montréal, Québec) et Édouard Zambeaux (journaliste, cofondateur du média la Zone d'Expression Prioritaire [ZEP], France) qui ont eu lieu lors du colloque de clôture de l'ANR POP-PART des 29 et 30 juin 2022 à l'Université Paris Nanterre.

3. En France, l'expression « banlieue rouge » désigne, depuis les années 1920, l'ensemble des villes populaires de la banlieue parisienne qui ont une forte population ouvrière et qui sont gérées par des maires communistes. Cela renvoie donc à une réalité sociale, géographique et politique.

4. www.leparisien.fr/essonne-91/comment-serge-dassault-a-deverse-des-millions-d-euros-sur-corbeil-essonne-08-10-2020-8399355.php

plus de 1 500 logements. Dans les années 1990, il a fait l'objet d'une rénovation urbaine qui a conduit au percement de la barre de 400 mètres de long par des rues transversales. C'est un quartier populaire, adjacent au petit centre-ville de Villeneuve-la-Garenne, régulièrement fréquenté par les jeunes, qu'il s'agisse de la galerie commerciale ou des lieux de restauration rapide.

Par l'objectivation des partenariats, les chercheuses proposent un retour critique sur leur démarche : qu'est-ce que le partenariat a apporté à la recherche participative ? Des apports méthodologiques sont mis en évidence et interrogés, notamment en ce qui concerne les rapports de pouvoir (entre participant-e-s à la recherche, entre partenaires et acteur-ric-e-s locaux-ales, etc.), la durée et le rythme propres à chaque terrain, les bricolages, la nature plus ou moins formalisée des partenariats, leurs attentes, leurs stratégies et leurs rôles, les lieux où la démarche de recherche a pris forme et les événements créateurs de dynamiques. Sont ainsi explorées les relations partenariales comme autant de facteurs structurants de la recherche participative. Cet entretien permet finalement d'interroger la définition même du partenariat et des partenaires. Si l'on reprend celle de Bonny⁵, le type de partenariat qui a été construit dans le cadre de cette recherche est compris dans un sens « relationnel, lorsque des « praticiens » s'engagent activement avec des « chercheurs professionnels » dans tout ou partie du processus de recherche », et non dans un sens uniquement institutionnel. Toutefois, cette acception large n'évite pas les points de tension et des zones de flou dans les places de chacun-e. Dans les documents préparatoires de la recherche, les partenaires désignaient ainsi les professionnel-le-s permettant un accès aux terrains, donc aux jeunes. La démarche participative en actes a déconstruit cette définition, brouillant notamment la distinction entre jeunes et professionnel-le-s.

Jeanne Demoulin : Le projet de recherche participative POP-PART repose sur la construction d'un partenariat à trois composantes, avec et entre des chercheur-se-s, des professionnel-le-s et des jeunes... Comment avez-vous procédé pour « recruter » les jeunes ?

Hélène Hatzfeld

À Clichy-sous-Bois, nous avons sollicité le cofondateur de l'association ACLEFEU, Mohamed Mechmache, que connaissait bien l'une des coordinatrices de la recherche POP-PART⁶. Il nous a mis en relation avec un autre cofondateur de cette association, Mehdi Bigaderne, par ailleurs adjoint au maire de la ville, qui a accepté de travailler avec nous. Son intérêt pour la recherche a moins porté sur le contenu annoncé que sur la démarche à la fois en prise sur les connaissances et les pratiques des jeunes dans leur ville et en phase avec ses objectifs propres de développer leur capacité à s'engager dans

5. Bonny, Y. (2017). Les recherches partenariales participatives : Éléments d'analyse et de typologie. Dans A. Gillet et D.-G. Tremblay (dir.). *Recherches partenariales et collaboratives* (p. 25-44). Rennes : Presses universitaires de Rennes.

6. Voir le rapport issu du travail de Marie-Hélène Bacqué et Mohamed Mechmache (2013) : www.vie-publique.fr/rapport/33298-pour-une-reforme-radicale-de-la-politique-de-la-ville

des actions collectives à valeur sociale. Comme pour les autres terrains, l'un des premiers rôles attendus de ces partenaires « professionnels » sur le terrain était le recrutement des jeunes qui allaient composer le « groupe » avec lequel nous travaillerions. L'adjoint au maire, notre partenaire donc, a tout de suite pris en charge de mobiliser des jeunes en s'appuyant sur ceux qu'il connaissait par ailleurs pour des actions sociales qu'il mène (aide aux devoirs, vacances des familles, aide sociale). Les jeunes ont donc été recruté·e·s dans le réseau de l'adjoint au maire, cofondateur de l'association ACLEFEU. Plusieurs avaient ainsi déjà participé à des actions à ses côtés, et détenaient une expérience d'engagement ou de participation à la vie politique locale. Au moment de la recherche, tous·tes les jeunes étaient soit scolarisé·e·s, tentant de décrocher le bac ou en cours d'études universitaires, soit salarié·e·s). À Clichy-sous-Bois, la décision d'une rétribution collective a été adoptée : les jeunes ont mis leurs rétributions en commun pour participer au financement d'un voyage à Montréal. Comme sur les autres terrains, la rétribution, ici concrétisée par le voyage, était alors conditionnée à la participation aux ateliers.

Leïla Frouillou

À Corbeil-Essonnes, la première entrée sur le terrain a eu lieu lors d'une réunion avec l'adjoint à la jeunesse et aux sports, qui s'est montré favorable à notre recherche et nous a assurées du soutien des structures jeunesse. Après plusieurs relances de notre part, un rendez-vous a été organisé avec une dizaine de personnes. En parallèle, nous avons rencontré un autre adjoint, ami personnel de Lamence Madzou (membre de l'équipe de chercheur.se-s⁷), notamment pour avoir accès à des salles de travail. Cette entrée formelle, si elle a semblé une étape obligée pour commencer le terrain, n'a finalement pas abouti. Une entrée plus informelle s'est négociée en parallèle dans d'autres lieux, sur d'autres temporalités, avec d'autres personnes. Les deux entrées ont fait jouer des liens interpersonnels informels, voire des concurrences politiques que nous avons peu à peu découvertes. En effet, les semaines passaient et nous n'arrivions toujours pas à trouver des jeunes. Nous avons alors décidé de mettre en place une autre stratégie, sans passer par les institutions locales : Lamence a contacté plusieurs personnes qu'il connaissait personnellement en leur demandant de recruter des jeunes. Mais rien ne parvenait à se concrétiser jusqu'à ce qu'une amie de Lamence, R., recrute rapidement une dizaine de filles. Travailler avec un groupe de jeunes femmes nous a semblé pertinent et original : les filles sont peu prises en charge par les structures (notamment les structures sportives) et il nous paraissait difficile d'accéder aux garçons, qui avaient l'air trop impliqués dans les différentes histoires politiques, associatives, financières, etc., de la ville. Nous n'avions par ailleurs pas d'autre option à ce moment-là !

7. Le groupe de chercheur.se-s à Corbeil-Essonnes comprenait initialement Olivier Brito (sciences de l'éducation), Jeanne Dufranc (urbanisme), Leïla Frouillou (sociologie), Fanny Salane, (sciences de l'éducation) et Lamence Madzou (ancien habitant des Tarterêts, coauteur avec Marie-Hélène Bacqué de *J'étais un chef de gang* en 2008).

Fanny Salane

En trois jours, une première réunion s'est organisée avec ces jeunes filles et deux garçons qui s'étaient joints au groupe. Le recrutement par interconnaissance a favorisé du voisinage direct : plusieurs jeunes habitent le même immeuble. Au départ, l'amie de Lamence, R., qui est réalisatrice, est identifiée comme ressource pour la construction des capsules vidéo⁸, mais elle ne nous accompagnera finalement pas pour l'aspect technique. Alors qu'elle a été progressivement moins présente dans les ateliers, elle est restée l'interlocutrice privilégiée des jeunes lorsque ces derniers avaient des interrogations.

Peu après le début de notre travail, alors que je me trouvais sur la place du marché avec des jeunes de ce groupe dans le cadre de l'un des ateliers, j'ai été interpellée par d'autres jeunes qui m'ont demandé qui nous étions et ce que nous faisons. À la suite des explications, ces jeunes nous ont annoncé qu'ils avaient monté une association (Culture et loisirs pour tous, CLT), qu'ils étaient à la recherche de subventions et ont demandé s'ils pourraient en obtenir par la recherche POP-PART. Je leur ai alors proposé de rencontrer Lamence Madzou, qui se trouvait aussi sur la place. À la suite à cet échange, Lamence a estimé que ce groupe de garçons pouvait être très intéressant pour notre recherche, puisque a) ce sont des garçons (le premier groupe est essentiellement constitué de femmes), b) ils semblent intégrés dans des phénomènes de « violence » (rixes, problèmes avec la police, avec la justice) et représentent donc un profil auquel ont très peu accès les chercheur-se-s comme les structures. *A posteriori*, la rencontre n'avait peut-être pas été si fortuite que cela : nous avons notamment appris qu'il existait des liens familiaux et amoureux entre les jeunes déjà engagés dans la recherche et ceux qui m'avaient interpellée.

Nos deux groupes de jeunes étaient donc distincts en termes d'âge et de genre. De plus, une rémunération individuelle a été choisie par les jeunes du premier groupe (elle a été annoncée et discutée après le premier atelier), alors qu'elle a été versée sous forme de somme collective à l'association CLT pour le deuxième groupe.

Léa Billen

À Villeneuve-la-Garenne, l'entrée sur le terrain a été facilitée par un partenariat avec le PôleS, structure de l'Économie Sociale et Solidaire spécialisée dans l'insertion professionnelle, notamment par le numérique et les nouvelles technologies. Ce partenariat initial s'appuyait sur des relations interpersonnelles tissées antérieurement⁹.

Le partenariat avec le PôleS dans le projet POP-PART a eu dès le départ une double entrée. À l'échelle locale, le PôleS devait constituer l'un des *gatekeepers* de l'entrée sur le terrain pour mobiliser un groupe de jeunes et tenir des ateliers. Plus généralement, le PôleS était aussi chargé de la réalisation du site internet du projet et

8. Dans le projet initial, la production de capsules vidéo était annoncée comme centrale dans la démarche de la recherche participative. Dans les faits, si tous les terrains ont produit de nombreuses capsules, cet outil a été utilisé de manière très différente. Pour les consulter : <https://jeunesdequartier.fr/videos>

9. Voir à nouveau le rapport de Marie-Hélène Bacqué et Mohamed Mechmache (2013).

d'une plateforme participative destinée à accueillir les vidéos des jeunes de l'ensemble des terrains. Ce partenariat recouvrait alors des enjeux financiers et de visibilité pour le PôleS. Deux pistes de développement étaient envisagées pour le PôleS au moyen du projet POP-PART, les écoles du web d'une part et l'activité vidéo d'autre part. Le lancement du projet POP-PART coïncidait en effet avec la mise en place de formations diplômantes à la conception de sites internet destinées aux habitant-e-s de plusieurs quartiers populaires, dont La Caravelle à Villeneuve-la-Garenne. Ces écoles du web devaient être adossées à des Fab Labs, des lieux de création technologique, devant accueillir des jeunes. Concernant le développement d'une activité vidéo, le PôleS a recruté une personne-ressource sur ce sujet, Alpha Diallo, réalisateur et formateur en montage, qui s'impliquera par la suite activement dans le projet POP-PART.

Le PôleS n'est ni une « structure jeunesse » ni une structure de l'animation sociale : il n'a pas de « public ». Le projet POP-PART apparaissait pour le PôleS comme une opportunité de mobiliser des jeunes et de constituer un public pour les Fab Labs, d'où la nécessité de déployer des stratégies *ad hoc* pour mobiliser des jeunes. Cependant, le PôleS a mis à leur disposition une salle de formation pour la tenue des ateliers et des entretiens. Cette salle était située en pied de barre, au cœur du quartier La Caravelle, et était dotée de tout le matériel informatique indispensable au montage vidéo. Surtout, le PôleS a mobilisé trois de ses salariés dans ce projet, qui se sont ensuite investis personnellement, dépassant largement leur rôle institutionnel. Alpha Diallo assurait la formation et l'accompagnement technique essentiels à l'activité filmique. Houda Jaadar (formatrice et cheffe de projet web) s'était porté garant d'un travail de mobilisation et d'animation des ateliers. Abdoulaye Diarra (développeur/intégrateur web) a participé aux ateliers davantage en tant qu'ancien jeune de La Caravelle apportant un regard sur le quartier.

La mobilisation des jeunes a nécessité une démarche de construction de partenariats connexes, plus ou moins aboutis et plus ou moins formalisés. Le partenariat avec le PôleS comprenait également l'accueil d'un projet tutoré d'étudiant-e-s de l'Université de Nanterre chargé-e-s de réaliser une enquête sur les pratiques numériques des jeunes du quartier afin de contribuer à la réalisation de la plateforme participative. L'enquête devait constituer un premier jalon de la mobilisation des jeunes en vue des ateliers, sur le principe de la communication engageante : après avoir fait passer un questionnaire, les étudiant-e-s présentaient les ateliers POP-PART aux enquêté-e-s et notaient leurs numéros s'ils étaient intéressé-e-s. Sur la suggestion du PôleS, la première méthode envisagée pour faire passer les questionnaires était de s'adresser aux « têtes de réseau », qui se sont révélées inégalement actives et disponibles. Ces têtes de réseau comprenaient des ancien-ne-s apprenant-e-s des formations du PôleS (notamment, une influenceuse sur Instagram), des fondateur-trice-s d'associations en lien avec le public jeune local, des personnalités du monde du sport (un champion de boxe local, un entraîneur de basket). Mais, face au manque de réactivité des têtes de réseau, les étudiant-e-s ont décidé de faire passer les questionnaires dans la rue. Les jeunes répondant-e-s qui s'étaient montré-e-s intéressé-e-s à poursuivre les échanges dans le

cadre du projet ne se sont jamais présenté-e-s en atelier. La dimension engageante de l'enquête s'est donc révélée un échec. On peut évoquer trois raisons à cela : 1- le caractère peu attrayant d'un questionnaire de 10 minutes, réalisé dans la rue, qui ne permet pas de nouer un lien de confiance suffisant ; 2- le décalage entre l'objet du questionnaire (les pratiques numériques) et l'objet des ateliers (rapport au quartier, expression vidéo), et de manière générale, un manque de lisibilité du projet ; 3- le changement d'interlocuteur-trice, les étudiant-e-s assurant le premier contact, avant qu'une chercheuse prenne le relais pour les ateliers.

Parallèlement à cette enquête, la stratégie des têtes de réseau a été approfondie par une chercheuse et une salariée du PôleS : l'idée était d'enrôler dans le projet d'autres partenaires susceptibles de jouer le rôle de *gatekeepers* auprès du public jeune, auquel le PôleS n'avait pas accès. Nous avons démarché plusieurs associations et structures publiques locales : le service jeunesse de la mairie, la mission locale, le centre social, un club de prévention, une association d'animation sociale. Or, la proximité de ces structures avec la mairie (il s'agit soit de structures municipales, soit de structures associatives, mais dont les fondateur-trice-s ont des mandats électifs) a rendu délicate la constitution de partenariats dans un projet impliquant déjà (et de manière centrale) le PôleS, qui souhaitait conserver son indépendance vis-à-vis de la municipalité. L'enjeu financier a été l'un des points d'achoppement : l'identification de nouveaux partenaires sur ce terrain ne s'est pas accompagnée d'une discussion sur une éventuelle révision de la répartition de cette enveloppe budgétaire entre plusieurs structures, qui se serait donc faite au détriment du PôleS.

Face à ce nouvel échec, Houda et moi nous sommes orientées vers la mobilisation de rue. Nous avons réalisé un tract, support d'un discours ciblant des jeunes rencontré-e-s dans l'espace public (sortie de lycées, parcs, sortie d'établissements sportifs et culturels), en mettant l'accent sur la formation aux outils numériques et la possibilité d'exprimer leur point de vue sur leur quartier. Une campagne d'affichage dans La Caravelle a également été menée.

Ce sont finalement les réseaux d'interconnaissance familiale ou amicale qui se sont avérés le levier de mobilisation le plus efficace. Les jeunes qui se sont présentés à la première séance d'atelier ont été mobilisés par Denise Ody (responsable administration et comptabilité) et Houda Jaadar, deux salariées du PôleS. Denise est une figure dans le quartier La Caravelle : les trois jeunes qui se sont présentés comme ses « neveux » font en fait partie d'un réseau de solidarité communautaire structuré par Denise, à la fois religieux (communauté chrétienne de La Caravelle) et migratoire (communauté malienne). Un autre garçon est le fils d'une connaissance de Houda rencontré dans la rue pendant la phase de mobilisation : sa mère viendra vérifier qu'il est bien présent en passant la tête par la porte du local lors de la première séance. Les trois filles sont les nièces et la sœur de Houda. Un dernier garçon, qui s'est démobilisé au cours du projet, est le fils d'une amie de la grande sœur de Houda et un ami de ses nièces. Ce sont donc deux femmes, Denise et Houda, qui se sont occupées de recrutement. Leur capacité de mobilisation n'est pas liée à leur statut professionnel : elles ont

fait appel à leur famille et à leur réseau amical, mais c'est parce qu'elles sont très investies dans leur sphère professionnelle qu'elles acceptent de mettre leur réseau personnel à contribution.

Jeanne Demoulin : Dans quelle mesure le fait de passer par ces personnes pour «recruter» les jeunes a-t-il ensuite joué sur le déroulement du travail de terrain ? Comment les jeunes se sont-ils emparé·e·s de la recherche ?

Hélène Hatzfeld

Le fait que la plupart des réunions et des ateliers se sont tenus à la mairie, dans des salles de centres sociaux ou dans le local de l'association ACLEFEU a renforcé le cadrage à la fois institutionnel et associatif, politique et social de la démarche. Ce substrat, plus ou moins partagé selon les jeunes, s'est manifesté par la volonté première affirmée par les jeunes de changer l'image stigmatisante, les clichés et préjugés attachés à leur ville par les médias notamment.

L'encadrement assuré par Mehdi Bigaderne tout au long du processus a été essentiel pour maintenir la mobilisation des jeunes : il s'est traduit par le rappel individuel des réunions, par l'insistance sur les conditions de présence pour participer au voyage, par son assistance à une partie de certains ateliers, par sa prise en main de l'organisation du voyage ainsi que de la mobilisation et de la logistique nécessaires pour assurer la participation des jeunes aux rencontres avec les autres quartiers ou villes de la recherche. Ce suivi a été fondamental pour la continuité et le haut niveau d'implication des jeunes. Les chercheuses ont ainsi largement bénéficié du rapport de pouvoir exercé sur les jeunes par leur « recruteur ». S'agit-il dans ce cas de l'exercice d'un pouvoir (au sens d'une contrainte imposée) ou d'une expression d'autorité (au sens d'un ascendant d'ordre symbolique), de garant du groupe et de ses réalisations, lié à son histoire personnelle et à ses rôles institutionnel et associatif ? Mais au-delà de ces rôles, les jeunes se sont pris·e·s au jeu de la recherche, ou au moins à celui des activités proposées. Les travaux en ateliers sur des thèmes qui les concernaient directement les ont conduit·e·s à agir, à s'informer, à discuter entre eux, à constituer de petits groupes : choix et commentaires de photos sur « des lieux où l'on va/ne va pas » ; préparation de petites balades urbaines filmées avec des tablettes ; arbres généalogiques de leur famille ; petite histoire/grande histoire... Les vidéos, comprenant la conception des scénarios, leur mise en scène, leur tournage et leur mise en forme, ont occupé beaucoup de temps, mais ont également constitué un temps fort parce qu'elles ont concrétisé une production collective. Elles ont créé à la fois une émulation et une solidarité à l'égard de jeunes resté·e·s en panne. Elles ont aussi joué un important rôle mobilisateur parce qu'elles ont eu pour enjeu de montrer aux jeunes des autres quartiers leur vie dans la ville en s'affranchissant des clichés négatifs. Mais elles ont pu aussi obscurcir le lien avec la recherche : certain·e·s jeunes ont eu le sentiment qu'ils avaient leur sens et leur intérêt en eux-mêmes, en permettant notamment d'acquérir des compétences techniques (scénarios, réalisation, montage). Pour les chercheur·se·s, les vidéos étaient avant tout une manière de saisir autrement les pratiques et représenta-

tions liées au quartier et de les faire circuler ensuite entre les terrains. Le temps de rencontre avec les jeunes des autres quartiers ou villes de la recherche a constitué un puissant facteur de mobilisation. Il a joué un rôle de découvertes réciproques, d'étonnements, puis de dynamisation dans les activités collectives proposées. Il a concrétisé la recherche par les échanges sur les vidéos, les ateliers sur les mots qu'ils avaient choisis¹⁰, par des interpellations sur certains thèmes proposés, par les comparaisons entre les réalités vécues dans les différentes villes. Il a fondé la recherche dans la durée en suscitant l'intérêt pour des rencontres à venir. La perspective d'un livre comme aboutissement de la recherche contenant des textes écrits par elleux n'a en revanche constitué qu'un facteur de mobilisation limité.

Fanny Salane

Bien évidemment, le mode de recrutement a déterminé les caractéristiques sociologiques des jeunes avec qui on a travaillé. À Corbeil, si le premier groupe (dit « A ») est constitué globalement de jeunes femmes autour de 22 ans et de trois garçons, le deuxième groupe (dit « B ») est constitué en premier lieu de jeunes hommes, de 25 ans à peu près. Ces derniers sont des membres constitutifs et actifs de l'association CLT. Pour ce groupe B, les premiers ateliers se sont d'abord faits avec ces jeunes hommes. Ensuite, ces « grands » sont venus avec d'autres garçons, plus jeunes, qui se sont révélés être leurs « petits »¹¹ — dont certains sont leur petit frère — et qui constituent par ailleurs leur « public » pour les activités de CLT (sorties, maraudes, etc.). Ainsi, pour ce groupe, le recrutement a été porté par les grands de CLT, et l'animation des ateliers s'est également faite par eux, en articulation avec nous. Dans ce groupe B, le noyau dur de jeunes a donc évolué dans sa position (de jeunes participants à jeunes encadrants). Ce sont les grands de CLT qui ont fait venir les petits, qui les ont mis au travail, notamment pour les vidéos, qui les ont rappelés à l'ordre, etc. Les petits, pour certains, étaient eux aussi insérés dans des phénomènes de bandes, ce qui n'était pas le cas des trois garçons du groupe A. Enfin, les petits du groupe B ont participé de manière plus irrégulière aux ateliers et aux événements de recherche.

Ainsi, à Corbeil-Essonnes, le partenariat ne s'est pas appuyé sur des structures, des instances, des professionnel-le-s déjà en place, mais plutôt sur des collectifs mouvants en train de se construire ou que la recherche a participé à structurer, essentiellement l'association CLT. Ces espaces intermédiaires ont été féconds pour la recherche, pour sa souplesse et son adaptabilité, mais ont aussi sûrement constitué des limites.

10. Pour sortir des formats universitaires, nous avons proposé de travailler sur un abécédaire croisant des textes de jeunes, de chercheur-se-s, de professionnel-le-s. Le choix des mots de cet ouvrage a fait l'objet de discussions, ouvrant un travail en ateliers-débats puis un atelier d'écriture, avant que les chercheur-se-s, dont la production écrite leur était familière, ne finalisent l'ouvrage à partir de l'ensemble des matériaux recueillis.

11. Salane, F. et Brito, O. (2021). « Lui, c'est un "grand" » / « Eux, c'est nos "p'tits" » : dynamique de catégorisation et ordre social chez les jeunes des quartiers populaires. *Sociétés et jeunesses en difficulté* [En ligne], 25 | Printemps 2021, mis en ligne le 1^{er} mars 2021, consulté le 25 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/sejed/10826>

Par exemple, cette souplesse a permis d'avoir toujours des jeunes « disponibles », pour toutes les manifestations scientifiques, ateliers, séjours, etc., mais, mis à part un noyau dur, ce ne sont jamais les mêmes jeunes qui sont venu-e-s et cela n'a pas permis de construire des liens approfondis avec tous-tes. Cela s'est manifesté par exemple dans les entretiens: s'ils ont été possibles avec les membres du groupe A, seul un membre du groupe B (un des grands) a fait un entretien de recherche formalisé, ce qui s'explique peut-être par le flou du statut des membres de ce groupe (animateur/travailleur de jeunesse? jeune?). Au-delà d'un week-end d'écriture, les jeunes ont peu participé à l'écriture de l'ouvrage, se sont senti-e-s peu concerné-e-s par sa publication (iels n'ont pas manifesté d'intérêt à sa sortie et au fait d'en avoir un exemplaire). Une des hypothèses peut être que parmi les jeunes impliqué-e-s dans la recherche, ceux de Corbeil-Essonnes étaient dans l'ensemble moins diplômé-e-s et, de manière plus générale, plus à distance de la sphère scolaire.

Léa Billen

La durée de la recherche à Villeneuve-la-Garenne a été resserrée sur une période de 10 mois (de février à novembre 2018), voire 5 mois (de mars à juillet 2018), si l'on considère seulement le temps d'ateliers et d'entretiens. Ce resserrement s'explique par la difficulté de maintenir une cohérence du groupe de jeunes sur le temps long.

L'investissement des jeunes dans le projet a été rythmé par le calendrier scolaire. Tous-tes sauf une étaient au collège ou au lycée, trois étaient en première et en terminale et ont passé le bac ou des épreuves anticipées à la fin de l'année scolaire. Les ateliers se sont déroulés à leur demande de façon intensive: toutes les semaines, toute la journée du samedi, afin de clôturer le projet en mai avant les examens. La mobilisation pour les entretiens individuels en juin et au début juillet a été plus laborieuse: ils ont eu lieu après l'organisation d'un événement de restitution locale du projet, en présence des familles et de l'équipe du PôleS, envisagé par les jeunes comme un marqueur de la clôture du projet.

La difficulté de mobiliser les jeunes pour les entretiens individuels s'explique aussi par leur faible appropriation de la dimension recherche du projet. Lors de l'atelier de bilan du projet, la dimension professionnalisante de ce dernier par la formation numérique (à la réalisation vidéo) est apparue centrale dans le discours des jeunes. C'est aussi ainsi que le projet leur a été présenté au départ, sous l'influence du partenariat structurel avec le PôleS, alliant la dimension technique (développement d'un pôle de l'image au PôleS) à la dimension politique (changer l'image des quartiers). La remise lors de l'événement de restitution locale d'une attestation de formation au montage vidéo signée par le formateur du PôleS à chacun-e des jeunes a été comprise comme un élément de reconnaissance d'une acquisition de compétence. Pour les lycéen-ne-s investi-e-s dans leurs études, la maîtrise de l'outil technique faisait écho à leur parcours dans des filières techniques et technologiques. En revanche, la seconde attestation, reconnaissant leur investissement dans un projet de recherche participative, était moins attendue.

La création des vidéos a en effet occupé une place importante pendant les ateliers, en particulier du fait du niveau d'exigence technique du formateur vidéo du PoleS, qui a proposé un logiciel professionnel de montage au groupe, astreignant en termes d'implication temporelle. Les vidéos ont joué un rôle fédérateur : c'est autour de leur réalisation, mais surtout de leur diffusion, que les jeunes ont « fait groupe ». La perspective de publiciser les vidéos (sur le site internet, lors de l'événement de restitution locale et lors de l'événement regroupant les jeunes des différents quartiers) les a conduit-e-s à se positionner par rapport aux « autres » jeunes du projet, dans un rapport d'émulation et de représentation de soi. Mais le projet POP-PART était leur première expérience d'action collective : contrairement à d'autres terrains de la recherche, notamment ceux qui ont mobilisé des jeunes habitué-e-s des structures jeunesse, les jeunes de Villeneuve-la-Garenne ne faisaient pas partie d'associations, n'étaient pas inséré-e-s dans les réseaux de l'animation sociale, culturelle et sportive. L'action « par projet » ne faisait pas partie de leur répertoire. Le débat sur leur rémunération en a été un révélateur : certain-e-s ont choisi une rémunération individuelle, pour financer des projets personnels et professionnels (permis de conduire, formation, voyage), comme ceux du groupe A de Corbeil-Essonnes.

Jeanne Demoulin : Les « recruteurs » ont donc constitué des partenaires bien au-delà du moment du recrutement. Comment saisir leur rôle dans la recherche participative ?

Leïla Frouillou

Lamence Madzou a joué un rôle crucial dans notre accès au terrain à Corbeil-Essonnes, sur le plan formel (relations avec élu-e-s et les responsables associatif-ve-s) comme informel (amitiés, familiarité avec certain-e-s habitant-e-s des Tarterêts). Il a également joué un rôle clé dans l'inclusion du deuxième groupe. Ceci étant, on ne peut pas parler de Lamence comme d'un partenaire puisqu'il fait partie du collectif de chercheur-e-s. Dans tous les cas, cela montre l'importance de l'interconnaissance dans l'accès au terrain et la complexité du fonctionnement des structures jeunesse dans le contexte territorial précis de Corbeil-Essonnes. Cela pose la question du biais de sélection, différemment de ce qu'il implique sur les terrains où le recrutement est passé plus directement par une structure jeunesse. Cela pose également la question de la co-animation et des statuts dans la recherche (Quels liens les chercheur-se-s entretiennent-ils avec les jeunes ? Comment définir le statut de R., rémunérée comme les jeunes ? Quelle a été la place de Lamence dans l'animation des ateliers ?).

Léa Billen

Plus généralement, la distinction entre participant-e-s (jeunes) et partenaires (organisations) s'étioule lorsque les jeunes deviennent elleux-mêmes partenaires. La frontière entre jeunes participant-e-s et animateur·trice-s partenaires apparaît poreuse. À Corbeil-Essonnes, les « grands » de CLT assument un rôle d'encadrement des « petits » tandis qu'à Villeneuve-la-Garenne, les professionnel-le-s se présentent comme « d'ancien-ne-s

jeunes » et leur posture en atelier est marquée par une oscillation entre celle d'animateur-trice et celle de participant-e. Ce passage du statut de participant-e à celui de partenaire pour les jeunes a pu conduire à une inversion de la dynamique du partenariat : ce ne sont plus les chercheur-se-s qui en sont à l'origine, mais les jeunes elleux-mêmes qui recherchent le partenariat, « démarchant » alors les chercheur-se-s comme le deuxième groupe à Corbeil-Essonnes.

En croisant nos expériences sur ces trois terrains, on constate que tous-tes, chercheur-se-s comme partenaires locaux-ales, ont vécu une forme de dépassement de fonction, leur rôle outrepassant le cadre institutionnel. Les chercheur-se-s ont été amené-e-s à se confier lors des ateliers, au même titre que les jeunes et les partenaires, pour créer une relation de réciprocité qui a autorisé ensuite la tenue des entretiens, mais aussi parce que les relations interpersonnelles créées rendaient le fait de se confier évident. J'étais presque moins chercheuse pendant les ateliers qu'animatrice, voire encadrante lorsqu'il s'agissait d'assurer le respect des règles par les jeunes (ponctualité, assiduité). Houda a déployé son réseau personnel pour assurer la mobilisation du groupe, jusqu'à recruter sa sœur et ses nièces, dont elle assurait également l'encadrement de la participation. Alpha, d'abord dans une posture de personne-ressource pour le volet technique, a été amené à animer et à se livrer davantage que tous les autres : son parcours professionnel (réalisateur de films), mais aussi personnel (célibat, conversion au bouddhisme depuis l'islam, expérience des discriminations de race) ayant fait l'objet d'une curiosité de la part des jeunes. Abdoulaye, enfin, était davantage présent en tant que « grand » du quartier qu'en tant que salarié du PôleS. Les entretiens avec Houda et Abdoulaye conservent l'ambiguïté de ce positionnement : la frontière entre « jeunes » et « animateur-trice-s » s'avère beaucoup plus poreuse que ce qui avait été envisagé au début de la recherche.

Jeanne Demoulin : Ce partenariat a-t-il été néanmoins marqué par des moments de tension ou des conflits ?

Fanny Salane

Comme nous l'avons déjà évoqué, les débuts ont été difficiles à Corbeil : nous suivions beaucoup de pistes, mais rien n'aboutissait. Le rôle de certain-e-s travailleur-euse-s de jeunesse dans le clientélisme local pourrait expliquer le lent démarrage de la recherche. Rétrospectivement, nous faisons l'hypothèse que cela découle en partie de rivalités locales entre personnes ou services, que nous avons du mal à objectiver. Des stratégies défensives sont mises en place par les responsables ou élu-e-s locaux-ales, qui reposent sur l'ignorance, le silence, la lenteur. Elles permettent de mettre à distance les chercheur-se-s qui risqueraient par leur travail de terrain d'exposer des fragilités, par exemple en rendant compte du fonctionnement quotidien de certaines structures jeunesse.

Par contre, si la recherche a mis plusieurs mois à se mettre en place, une fois le contact établi, tout est allé très vite et il a fallu être extrêmement réactif-ive-s et présent-e-s. Ensuite, la fréquence a été d'un à plusieurs ateliers par semaine. Cette temporalité a été rendue possible par la taille de l'équipe de chercheur-se-s, mais a aussi

contribué à l'épuisement de l'équipe et au désengagement rapide de certain·e·s. Le terrain de Corbeil-Essonnes est très loin des lieux d'habitation des chercheur·se·s et un atelier de 1 à 2 heures implique 3 à 4 heures de transport en commun.

Une autre difficulté sur ce terrain tenait à la rémunération des jeunes. En effet, le premier groupe a souhaité une rémunération individuelle. Cependant, à cause de problèmes administratifs, il a fallu beaucoup de temps pour que l'argent leur soit effectivement versé, ce qui a créé des tensions et un climat de défiance. Les chercheur·se·s ont pu focaliser le mécontentement de certain·e·s jeunes qui les soupçonnaient de ne pas tenir leur engagement.

Léa Billen

La rupture du partenariat transversal avec le PôleS relatif à la commande d'un site internet pour l'ensemble de la recherche, que nous avons évoquée plus tôt, a eu des effets sur le plan local du partenariat. En effet, en raison des difficultés puis de l'absence de la réalisation de la commande par le PôleS, ce qui était un partenariat à la fois technique et politique s'est délitée et a eu tendance à fragiliser la dynamique construite localement. Le retrait puis le départ à la retraite de Claude Sicart, président du PôleS, qui était fortement impliqué dans le partenariat à ses débuts, ont aussi participé à cette fragilisation. Mais c'est surtout l'écrasement du rôle de partenaire associatif par le rôle de prestataire de services informatiques (n'ayant pas été en mesure de réaliser la commande technique passée dans le cadre de POP-PART) qui a fait que le PôleS n'a pas été demandeur pour poursuivre activement le partenariat (de façon significative, les actuels responsables du PôleS n'ont pas répondu à l'invitation à la conférence POP-PART à Nanterre du 2 octobre, seul Claude Sicart, retraité, a répondu).

Jeanne Demoulin : Quelles sont les suites données à ce partenariat et à la recherche aujourd'hui ?

Hélène Hatzfeld

L'intérêt semble plutôt capté par de nouvelles perspectives, sans diffusion large des acquis de la première recherche. En effet, le partenariat avec l'adjoint au maire et la participation des jeunes à la recherche ont plusieurs rebonds. Trois jeunes, actif·ive·s dans la recherche, dynamisé·e·s par le voyage à Montréal, se sont présenté·e·s aux élections municipales en 2020, dont deux sur une liste opposée à celle de l'adjoint au maire. Cette expérience s'est traduite par l'élection d'une jeune fille et par l'échec des deux autres.

Deuxième rebond : une nouvelle recherche participative avec le partenariat de Mehdi Bigaderne est en cours sur le thème de l'histoire et de la mémoire de l'association ACLEFEU (à Clichy-sous-Bois et en France). Elle part du constat d'une ambiguïté : l'association ACLEFEU, dont les deux *gatekeepers* à Clichy-sous-Bois sont cofondateurs et membres, n'est pas apparue en tant que partenaire de recherche auprès des jeunes. C'est pourtant au nom de cette association que des soutiens ont été sollicités et obtenus pour le voyage (auprès de Tryspaces, du conseil départemental).

Cette nouvelle recherche prend donc pour objet l'association ACLEFEU dans sa dimension historique et son sens dans un ensemble plus vaste de luttes dans les quartiers populaires. Elle implique cinq jeunes ayant participé activement à la recherche précédente, ainsi que de nouvelles-aux jeunes (une vingtaine) mobilisé.e-s par l'adjoint au maire. Elle est reliée plus largement aux champs d'intérêts propres à celui-ci : apport de compétences dans la prise de parole, engagements sociaux (maraudes), organisation de voyages et rencontres en France et à l'international favorisant des comparaisons et une mise en perspective historique à partir de problématiques actuelles (discriminations, droits civiques). Le lancement effectif de cette nouvelle recherche a été cependant fragilisé par les incertitudes liées à la pandémie. Des jeunes qui ont participé à la première recherche contribuent à l'animation et la communication de la deuxième. En accédant ainsi à des responsabilités, iels concrétisent la transmission de savoirs et d'expériences collectives.

Leïla Frouillou

À Corbeil, Olivier Brito poursuit aujourd'hui son implication auprès des jeunes alors qu'avec Fanny nous nous sommes plus investies dans les produits de la recherche, comme l'ouvrage. Mais nous sommes désormais plus à distance du terrain. Cette répartition découle sans doute en partie de la socialisation genrée des chercheur-se-s, qui joue dans le rapport au terrain, la disponibilité en lien avec d'autres priorités — militantes, familiales, universitaires — mais aussi dans le rapport à l'écriture et à la dimension « scolaire » du métier de recherche, qui passe par des réquisits institutionnels comme l'écriture, la présence à des séminaires, et qui s'articule avec la dimension genrée des groupes de Corbeil-Essonnes. Schématiquement, les relations privilégiées qui se sont nouées en fonction du genre et du nombre : dans le premier groupe, les liens interpersonnels se sont plutôt noués entre chercheuses femmes et jeunes femmes, sur un mode individuel ; dans le deuxième groupe, les liens se sont plutôt noués entre chercheurs hommes et jeunes hommes, sur un mode collectif avec les petits, sur un mode individuel avec les grands. Cette construction genrée de liens particuliers n'est pas étrangère à la persistance de liens aujourd'hui, avec des chercheurs hommes, et à l'effritement de liens avec les chercheuses femmes. Jeanne Dufranc, très impliquée sur le terrain, a bénéficié après les ateliers d'un autre contrat de travail loin de la France métropolitaine, ce qui montre également la place des positions institutionnelles (pérennité des contrats, contraintes doctorales) dans la temporalité du travail de terrain. En ce qui concerne le groupe A (essentiellement constitué de jeunes filles, on le rappelle), à part des relations interpersonnelles permettant le maintien d'une relation, le lien dans l'ensemble été rompu.

Fanny Salane

Dans le deuxième groupe, le lien a perduré grâce à plusieurs facteurs : la structuration de l'association CLT que nous avons accompagnée (recherche et demandes de subventions, rédaction du bilan d'activités, construction de partenariats, accompagnements lors de divers rendez-vous, etc.) ; la poursuite d'une recherche sur Petits/Grands ;

l'implication forte et prolongée de Lamence et d'Olivier sur le terrain. Ce partenariat avec CLT pose la question de notre place de chercheur-se-s dans le processus de construction de cette association, de notre accompagnement et de ses limites. Si nous nous sommes questionné-e-s sur les limites en termes d'autonomie que pouvait générer notre aide, il reste que l'association recrute aujourd'hui des membres dans les services civiques, qu'elle a été lauréate des « bataillons de la prévention » et a ainsi pu salarier un jeune en emploi aidé sur une durée de 3 ans. À terme, ce travail avec CLT s'est traduit par un local et d'autres emplois aidés. Le constat est qu'ils ont réussi à trouver les soutiens et les compétences en interne pour répondre à leur développement et à ce que cela implique. Ce partenariat et ses résultats ont tenu à la continuité de la présence d'Olivier sur le terrain, répondant à de fortes attentes. Sans cet investissement, les jeunes auraient pu se trouver en difficulté au moment clé des débuts de l'association. Réciproquement, cette intensité va avec un sentiment de culpabilité d'avoir « laissé tomber » le terrain pour nous [ndlr Leïla et Fanny], de nous en être éloignées.

Léa Billen

Le partenariat à Villeneuve-la-Garenne a eu peu de suites. Toutes les tentatives de remobiliser les jeunes (pour les résidences d'écriture, pour des entretiens complémentaires pour la journée de clôture du projet) ont avorté. Pourtant, une continuation aurait pu être envisagée : un jeune a réalisé son alternance¹² au PôleS ; parmi les jeunes les plus intéressé-e-s par la dimension technique, certain-e-s auraient pu être recruté-e-s dans les écoles du web et les Fab Labs. Mais le projet POP-PART n'a pas eu un rôle de pérennisation de ces liens à Villeneuve-la-Garenne, le choix a plutôt été celui d'un retrait du terrain. Ce sont les liens interpersonnels qui ont perduré, comme au début du projet, mais nourris par le temps de sa réalisation, et les discussions. Plutôt qu'un groupe organique autour du projet, ce sont les liens familiaux et amicaux qui se sont révélés davantage structurants entre les jeunes. Cela est aussi vrai entre les chercheur-se-s et les partenaires locaux-ales. Du côté du PôleS, les deux salarié-e-s les plus mobilisé-e-s voient leur mission au sein de leur structure évoluer après les ateliers et le maintien d'une dynamique partenariale dans le cadre de POP-PART n'est plus la priorité. Du côté des chercheur-se-s, la nouvelle année universitaire signe le désinvestissement de l'animatrice des ateliers, engagée pour un contrat doctoral sans lien direct avec le projet de recherche POP-PART. L'autre chercheur impliqué, déjà relativement en retrait pendant le temps des ateliers, n'est pas disponible pour prendre un relais.

Les liens personnels qui ont été tissés au cours des ateliers s'avèrent cependant suffisamment solides pour être réactivés ponctuellement dans des occasions particulières et selon une logique affinitaire. Quelques entretiens complémentaires ont été réalisés avec la salariée du PôleS et sa sœur, sur la base du maintien de liens interpersonnels avec la chercheuse, proche par l'âge et le genre. Deux salariés du PôleS sont

12. En France, la formation en alternance permet de conjuguer une formation théorique dans un établissement de l'enseignement et une formation pratique en entreprise, tout en étant rémunéré-e.

présents à la journée de clôture du projet en octobre 2021¹³ alors même que ceux-ci ont quitté la structure. Leur présence est motivée par un engagement personnel dans le projet et par des liens amicaux.

Jeanne Demoulin : En conclusion, que révèlent les dynamiques partenariales de la méthode de recherche participative ?

Léa Billen, Hélène Hatzfeld, Leïla Frouillou et Fanny Salane

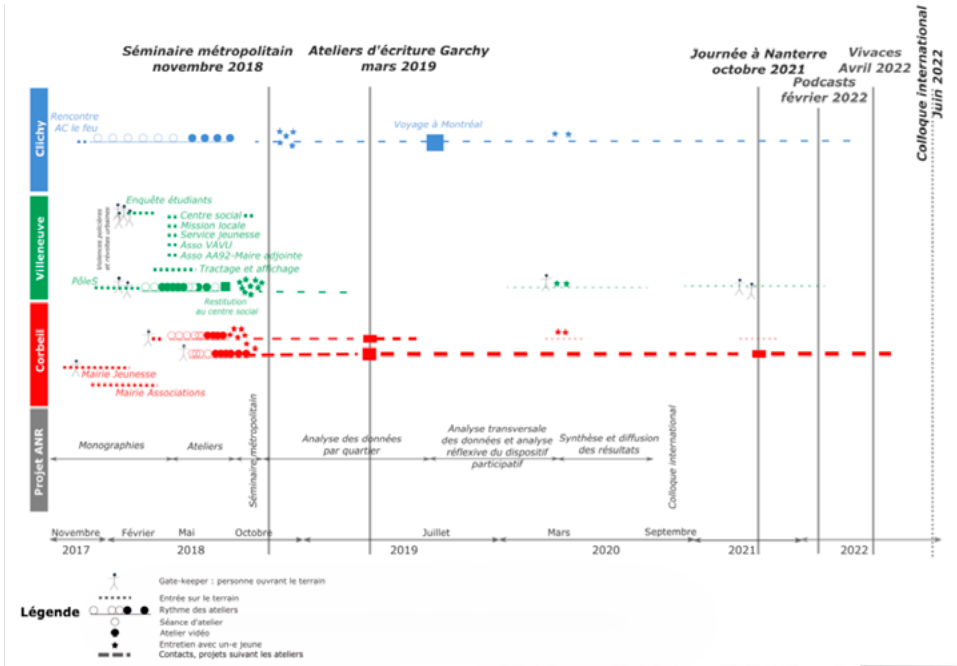
Ces trois terrains montrent clairement trois modalités distinctes d'articulation entre partenariat, participation et recherche :

- À Clichy-sous-Bois, un partenariat institutionnel (ACLEFEU) produit des conditions favorables à la participation à la recherche pour se réaffirmer comme structurant dans le lancement d'une nouvelle recherche sur l'histoire d'ACLEFEU.
- À Corbeil-Essonnes, l'impasse d'un partenariat institutionnel, abandonné au profit de la construction de partenariats informels, structure une dynamique participative qui dépasse la recherche (association CLT qui se construit en lien avec la recherche) en même temps qu'elle la renouvelle (nouvelle recherche sur grands/petits, projets en cours).
- À Villeneuve-la-Garenne, le délitement d'un partenariat institutionnel structurant au profit de liens interpersonnels, qui ne suffisent néanmoins pas à maintenir la participation dans le temps, conduit progressivement à la fermeture du terrain de recherche.

Ces trois trajectoires, représentées dans la figure suivante, invitent à repenser la notion de partenariat. Alors qu'il était envisagé initialement comme préalable à la participation pour assurer la mobilisation de jeunes participant-e-s, la comparaison des terrains révèle des points flagrants de décalage.

Tout d'abord, le partenariat n'apparaît jamais comme un état initial, donné d'avance et condition préalable et nécessaire à la participation, mais comme un processus de construction, lui-même moteur de participation. Les partenariats envisagés initialement n'ont pas toujours joué leur rôle mobilisateur et cet achoppement a conduit à la construction de nouveaux partenariats, plus labiles. Le partenariat n'est donc pas un préalable à la participation, mais un mode de construction de la participation qui se trouve dépassé par elle.

13. Pour en savoir plus : <https://tryspaces.org/presentation-du-livre-jeune-de-quartier-le-pouvoir-des-mots/?lang=fr>



Deuxièmement, nos terrains démontrent la porosité entre partenariats formels et informels : dès le départ, des partenariats, présentés comme institutionnels et formels avec des structures jeunesse ou des associations, sont fondés sur des relations interpersonnelles développées de longue date par les porteuses du projet. Ce fondement interpersonnel du partenariat est réinvesti au cours des entrées sur le terrain et de la construction des partenariats, au point parfois de faire éclater le cadre institutionnel de ces derniers : les partenariats institutionnels basculent dans l’informalité dès que le cadre institutionnel entre en crise (Villeneuve-la-Garenne) ou se referme (Corbeil-Essonnes). Il s’agit moins alors de partenariats avec une association, une institution ou une structure jeunesse, qu’avec des personnes plus ou moins affiliées à ces organisations, mais dont le lien d’affiliation n’est pas une condition nécessaire du maintien du partenariat dans le temps. Ce sont davantage les relations d’amitié, de loyauté, de confiance réciproques qui tiennent alors le partenariat plutôt qu’une convention formalisée. Nous retrouvons là la notion de « milieu participatif » de Lila Combe pour désigner un contexte territorial spécifique, constitué de « liens interpersonnels entre acteurs, de références et d’expériences partagées construites autour d’exercices récurrents »¹⁴. Ces liens préexistants n’empêchent toutefois pas la nécessité

14. Combe, L. (2014). Processus participatifs et urbanismes à l’échelle métropolitaine. Une perspective comparative entre Lyon et Montréal, *Droit et gestion des collectivités territoriales. Dossier: Éducation, formation, recherche. Quelle place pour les collectivités territoriales? Tome 34*, 669-678.

de reconstruire, chaque fois, une nouvelle dynamique qui tienne compte des configurations nouvelles.

Malgré la volonté de penser des partenariats les plus horizontaux possible dans le projet ANR (avec l'association des partenaires dans toutes les étapes de la recherche et la rémunération de leur participation), les rapports de pouvoir persistent, et pas seulement selon un schéma favorable aux chercheur-se-s. Ils caractérisent les relations entre animateur-trice-s jeunesse ou travailleur-se-s sociaux-ales et jeunes, entre institutions publiques et associations, entre associations concurrentes. Ces rapports peuvent basculer en faveur des jeunes lorsque ceux-ci choisissent une posture d'exit (absentéisme, démobilitation) ou lorsqu'ils remettent en question le dispositif (revendications associées à la rémunération comme à Corbeil-Essonnes). De tels rapports existent également entre les jeunes elleux-mêmes (mais aussi entre chercheur-se-s et animateur-trice-s jeunesse) : la participation de certain-e-s engage la participation des autres, ou la freine, suivant notamment des logiques d'âge et de genre. Le décalage entre le projet ANR et le terrain révèle ainsi le rôle actif du partenariat dans la construction de la recherche : les partenaires ont du pouvoir pour orienter la recherche et l'exercent. La configuration des rapports de pouvoir dépend du contexte local : le système de concurrence dépasse et affecte le projet de recherche, nécessitant l'adaptation permanente des pratiques en fonction du contexte local.

La place des liens interpersonnels dans la notion de partenariat d'une part et les relations de pouvoir entre chercheur-se-s, associations et jeunes d'autre part permet de mieux penser les rétributions de la participation. En brouillant les frontières entre ceux qui participent et ceux qui font participer, le partenariat implique d'identifier ce que viennent chercher les différentes parties prenantes, ce qu'elles ont à gagner d'un partenariat qui s'établit parfois en dehors de conventions institutionnelles. Le partenariat fait apparaître la recherche comme une brique parmi d'autres dans des stratégies d'engagement et de structuration associative (Corbeil-Essonnes), de mobilisation et de recrutement pour d'autres structures et projets (Clichy-sous-Bois). Malgré un investissement important dans les ateliers de débats et d'écriture, la participation des jeunes comme des professionnel-le-s à la rédaction en elle-même puis à la mise en page de l'ouvrage a été limitée. On retrouve ici un décalage, déjà mentionné pour la pratique de la vidéo, entre les intérêts de recherche, construits en résonance avec la littérature et à travers des modalités principalement textuelles, et des enjeux plus concrets (qualifications et compétences mobilisables sur la scène professionnelle ; reconnaissance entre quartiers, entre services, au sein du groupe ; plaisir « immédiat » du débat sur des questions sociales, etc.). En outre, dans la phase d'écriture et de mise en forme du contenu du livre, cette façon de rendre publiques et visibles leur contribution et leur identité a suscité peu d'intérêt de leur part, certain-e-s préférant d'ailleurs un pseudonyme. Le livre avait sans doute alors une connotation scolaire, en tout cas éloignée du mode de présentation de soi et de ses idées par les réseaux sociaux. Mais c'est lorsqu'ils ont eu entre les mains le livre dans sa matérialité que le fait d'être reconnu-e comme auteur-riche a commencé à avoir du sens : il devenait alors important

de figurer dans la liste finale des participant-e-s. C'est avec une certaine amertume que certain-e-s ont regretté qu'eux — ou que leur ville — ne soient pas plus présent-e-s dans le livre.

Les effets de ces décalages sur la participation sont multiples. La construction des partenariats influence celle du public mobilisé. Si le partenariat avec des associations ou des structures de jeunesse induit un cadrage institutionnel du public, les partenariats plus informels tissés au cours de la recherche sur les trois terrains étudiés induisent d'autres formes de cadrage : des groupes structurés par le genre et l'âge à Corbeil-Essonnes, un groupe d'étudiant-e-s fortement impliqué-e-s dans la vie locale à Clichy-sous-Bois, un groupe de jeunes collégien-ne-s et lycéen-ne-s en parcours de réussite scolaire fortement structuré par des liens familiaux à Villeneuve-la-Garenne.

Les modalités de participation des chercheur-se-s s'en trouvent également affectées. La construction des partenariats, qu'elle ait été longue (Corbeil-Essonnes, Villeneuve-la-Garenne) ou resserrée dans le temps (Clichy-sous-Bois), nécessite une adaptabilité, une polyvalence, une souplesse, une ouverture à la rencontre et à l'imprévu qui induit des déplacements par rapport à la programmation initiale et produit un cadre « bricolé », aménagé au fil de l'eau et non fixé à l'avance. Le temps de la construction et les différents rythmes de la recherche s'avèrent difficiles à anticiper, et même à quantifier *a posteriori*, tant il dépend de liens d'interconnaissance et de partenariats antécédents réactivés pour la recherche. Cultiver ces liens prend du temps et impose aux chercheur-se-s un certain nombre de dépassements de fonction qui les font sortir d'une relation d'enquête classique. Cela suppose d'être à l'écoute du territoire, de son histoire, de la sensibilité des acteurs, donc d'avoir une approche sensible du terrain, et d'accepter les pas de côté en ce qui a trait au protocole et aux dispositifs techniques. La construction du partenariat s'accompagne de collisions entre des rapports au temps différents : temps optimisé et contraint des chercheur-se-s ; temps « élastique » des jeunes¹⁵ ; temps lourd des institutions. Ces rapports au temps sont en outre liés aux socialisations genrées et de classe sociale, et non seulement aux positions statutaires ou institutionnelles. Le temps de la recherche s'adapte au temps du partenariat qui suit sa dynamique propre.

Cette capacité d'adaptation de la recherche a un coût financier, logistique, temporel. La marge de manœuvre des chercheur-se-s sur leur terrain dépend d'un certain nombre de conditions de possibilités : des financements, du temps pour le projet de recherche, du temps pour les chercheur-se-s (dans un contexte de surcharge administrative et de précarisation du personnel non titulaire), des latitudes quant à la nature des livrables (non pas une plateforme numérique participative, mais un livre, une pièce de théâtre, un site internet), etc.

Comment, dans ces conditions nécessitant de la souplesse dans les modalités de travail et de production de la recherche, présenter la recherche aux différents

15. Beaud, S. (1997). Un temps élastique. *Terrain. Revue d'ethnologie de l'Europe*, 29, 43-58.

partenaires lors de la phase de mobilisation ? Il s'agit pour les chercheur-se-s de construire une présentation transparente (donc éthique) du dispositif de recherche participative, sans pour autant en rigidifier les modalités, permettant de construire des espaces sécuritaires et de voir l'émergence effective de paroles et de savoirs. Autrement dit, la dynamique partenariale permet d'interroger à la fois les rapports de pouvoir entre acteur-ric-e-s de la recherche participative, mais aussi la construction de communautés de pratiques¹⁶, par une démarche réflexive en continu. La recherche participative est alors une modalité, collective et en dehors des murs universitaires, de formation (y compris pour les chercheur-se-s) et, par là, nous l'espérons, d'émancipation.

16. Brito, O. et Salane, F. (2022). *Quand la recherche participative rejoint le travail de jeunesse*. Les 4^{es} Rencontres du Groupe de Recherche sur les Espaces (Trans)formatifs GRET: L'acte de recherche dans les processus de formations et de transformations, CY Cergy Paris Université, 30 mai 2022.